

COLLECTION
PALLAS

Anthologie
du
Félibrige Provençal

(1850 à nos jours)

POÉSIE

PAR

Ch.-P. JULIAN et P. FONTAN

TOME SECOND

DES POÈTES DE LA DEUXIÈME GÉNÉRATION
AUX POÈTES ACTUELS



PARIS

LIBRAIRIE DELAGRAVE

15, RUE SOUFFLOT, 15

Anthologie
du
Félibrige Provençal
(1850 à nos jours)

POÉSIE

Textes choisis accompagnés de la traduction littérale en regard, de notices bio-bibliographiques, de nombreux autographes et de la musique des chansons les plus connues

PAR

Ch.-P. JULIAN et P. FONTAN

TOME SECOND

**DES POÈTES DE LA DEUXIÈME GÉNÉRATION
AUX POÈTES ACTUELS**

PARIS

1924

ANTHOLOGIE

DU

FÉLIBRIGE PROVENÇAL

**FÉLIX GRAS
(1844-1901.)**

ŒUVRES — Li Carbounié, épopée en XII chants (Avignon, Roumanille, 1876); — Toloza, geste provençale en XII chants (Paris, Fischbacher, 1882); — Lou Roumancero Provençau, poèmes avec airs notés (Paris, Albert Savine, et Avignon, Roumanille, 1887); — Li Papalino, contes et nouvelles sur l'Avignon Pontificale (Avignon, Roumanille, 1891); — Lou Catechisme d'un bon felibre, brochure tirée à 200 ex., sous le pseudonyme de Félix de Bouscarle (Avignon, Roumanille, 1892); — Li Rouge dóu Miejour, roman du Bataillon Marseillais sous la Révolution (Avignon, Roumanille, 1896); — Les Rouges du Midi, éd. française, 3 parties (Paris, Rouff et Cie, 1898-1900); — The Reds of the Midi, trad. anglaise, préface de Gladstone (New-York, Appleton et Cie, 1896); — Ibid., trad. anglaise par Mme Cath. Janvier dans le Century Magazine de New-York, 1899; — Ibid., trad. suédoise par le Dr Bohemann, 1899; — L'Eiretage de l'Ouncle Bagnòu, comédie posttume en 3 actes (Avignon, Roumanille, 1910).

Parmi les œuvres inédites qu'a laissées F. Gras, il faut signaler la dernière partie de Li Rouge dóu Miejour, intitulée La Terrour Blanco, et une comédie, Mirabello.

Il a collaboré à presque tous les périodiques du Midi et notamment à l'Armana Prouvençau, l'Armana Marsihés, au Viro-Soulèu, à La Lausetto, La Revue Lyonnaise, La Cigale, La Provence illustrée, La Revue Félibréenne, etc., soit sous son nom, soit sous les pseudonymes de Félix de Bouscarle et Bousoun de Prouvènço.

Félix Gras, l'une des plus saisissantes figures de la Renaissance provençale, fut le Benjamin de la première pléiade du Félibrige et le grand ami personnel de Mistral, en même temps que le beau-frère de Roumanille.

Né à Malemort (Vaucluse), le 3 mai 1844, il était issu d'une longue lignée de propriétaires, sorte de bourgeois de village, d'une de ces familles de consuls qui formaient, jusque dans les plus lointaines campagnes, des cadres naturels, solides et respectés, à l'ancienne et belle société provençale. Elève du petit séminaire de Sainte-Garde, près Saint-Didier, et du collège de Béziers, il s'adonna, dès l'enfance, à la poésie.

L'homère de Mme Dacier, puis Mireille, décidèrent, a-t-il dit, de sa vocation. Ses études terminées, le futur Capoulié eut la chance d'arriver en Avignon au moment où les premiers félibres, ses aînés, connaissaient la joie des premiers grands succès. Ils avaient surmonté les difficultés du début, vaincu les défiances et les mesquines jalousies qui assaillent tous les mouvements d'idées nouvelles. Partout appelés, partout aimés et acclamés, ils étaient dans la période ascendante du triomphe. Assez jeunes encore pour garder une foi et un enthousiasme que le destin récompensait tous les jours; assez mûris déjà pour connaître le prix de leur effort, en juger la portée et sentir leur valeur personnelle et collective, trop sainement provençaux pour se laisser aller au moindre académisme, ils ne pouvaient manquer de susciter les plus ardentes vocations félibréennes: celle de Félix Gras est la plus remarquable de la deuxième génération du Félibrige qu'il domine en maître.

Sa sœur, la félibresse Rose-Anais (1841-1920), avait épousé Roumanille en 1863, à la suite des mémorables Jeux Floraux de Sainte-Anne d'Apt. Venu se fixer près d'elle, à dix-neuf ans, F. Gras se lançait à corps perdu dans le mouvement de la renaissance provençale. Il y était immédiatement remarqué. Mistral le sentait l'un des mieux possédés du génie de la race, de cette vertu que l'immortel poète saluait comme l'indéfectible promesse d'un avenir glorieux. Si jamais le miracle méditerranéen fut intelligible, si l'on put jamais se donner les raisons de l'inspiration de la Grèce et de l'Italie, de cette chaleur d'âme, de cette vibration à la fois énergique et exquise, où s'enfantèrent tant d'œuvres de l'esprit, si l'on put s'expliquer chez les peuples vivant aux rives de la mer latine ce sens naturel de l'eurythmie et, à la fois, de l'enthousiasme, ce fut bien aux alentours de 1865 où le jeune Félix Gras, clerc de notaire chez Jules Giéra, le frère de Glaup, vivait dans l'intimité des poètes de Font-Ségugne et de leurs amis, et assistait à la superbe et première éclosion du Félibrige, au sein duquel il brûlait de jouer un rôle et où il se distinguait déjà par l'ardeur de ses sentiments républicains.

Et bientôt un homme qui le suivait d'un peu loin, l'historien des Albigeois, Napoléon Peyrat, le désignait comme l'un des chefs futurs de la jeune école.

Dès le début il allait affirmer sa personnalité d'homme et de poète et, comme chacun des Fondateurs, créer lui aussi un genre nouveau, indépendant de toute école.

— C'est vainement que pour juger ton œuvre, s'est écrié à Avignon Pierre Devoluy, le jour de l'inauguration (6 août 1905) du buste de F. Gras, la critique essaierait des procédés habituels. Qui pourrait découvrir tes maîtres? Qui marquerait ton plan? Ton plan est celui de la mère joyeuse qui enfante quasi inconsciemment les héros et les déesses. Tes maîtres, excepté le Père de Maillane qui, à tous, nous donna le mot de Sainte-Claire, avec la clé des libertés, tes maîtres ne se rencontrent pas parmi les poètes qui t'ont précédé. Tes maîtres, c'est le sang de ta race qui bout dans ta poitrine, c'est la couleur de l'azur qui enivra les yeux de tes aïeux, c'est le ronflement du mistral dans les bois sauvages du Ventoux. Et s'il en résulte parfois que quelques-unes de tes créations ont de grandioses âpretés et de rudes libertés, ainsi bien les poètes qui te lisent tressaillent de joie dans la pureté nouvelle, dans les mâles saveurs, dans tout le premier jet débordant de ton œuvre belle.

Cette œuvre, un poème épique l'ouvre (1): après avoir débuté par des vers et des chansons parus dans l'Armana Prouvençau (1865) et fait son entrée officielle dans le Félibrige comme rapporteur aux Jeux Floraux du centenaire de Pétrarque (1874) et de la commémoration de Saboly à Apt (1875), F. Gras, qui était devenu notaire à Villeneuve-les-Avignon, mais notaire de trente ans et ressemblant, a dit Paul Arène, à un prince maure, publia en 1876 *Li Carbounié* (les Charbonniers), épopée rustique en XII chants, pittoresques, savoureux et colorés, des charbonniers du mont Ventoux. Ces douze chants sont consacrés, à travers de charmants ou terrifiants épisodes, à raconter la lutte homérique, les douze travaux de l'Hercule provençal Réginel.

(1.) A dire vrai, les tous premiers débuts littéraires de F. Gras sont antérieurs, aux *Carbounié*. En effet, quelques années auparavant, il avait fait représenter une pièce politique française, *La Carmagnole*, dédiée à don Balaguer, avec musique de A. Petit et qui eut les honneurs de l'interdiction.

— Pour trouver l'analogie du valent Reginèu (vaillant Réginel), disait Antonin Gleyze en 1875, Il faut remonter aux créations les plus héroïques de l'esprit humain, à ces romans de chevalerie où le défenseur du droit et de la Justice, animé d'un amour sain et profond vivant et combattant pour la réalisation d'un idéal instinctif, passe en semant sur ses pas, pour ainsi dire, les exploits à mains pleines. Transporter cette création des temps chevaleresques sur les penchants escarpés du Ventoux, à un siècle à peine en deçà de nous, dans un milieu exclusivement rustique, nous montrer dans l'amant de la belle Annonciade comme un autre Renaud de Montauban ou un autre Gérard de Roussillon pris dans les rangs du peuple de la campagne, aussi vaillant, aussi généreux, aussi fort que ses devanciers, mais plus vrai, puisqu'il vit dans la réalité contemporaine, voilà ce qu'a fait Félix Gras.

Il faut reconnaître cependant que cette première œuvre n'est point parfaite. Mais qui atteint la perfection du premier coup? Si elle pêche par la composition et les proportions et si elle renferme çà et là des

parties caduques, l'impression d'ensemble qu'elle produit est celle d'une sombre beauté, et les exploits gigantesques et l'horrible valeur du héros voisinent avec de superbes descriptions et un souffle d'enthousiaste amour.

Aussi bien tout n'est pas si sombre dans ce tableau, débordant de vigueur, de la vie et des amours des charbonniers comtadins, car à travers les rochers et les clairières où s'agitent et se combattent Réginel et ses amis, Oursan et ses bandits, on entend gazouiller des hirondelles au-dessus des sources argentées, et sur la lisière de l'obscur forêt, le poète a soin de marquer au milieu d'une verte prairie, les couleurs de la marguerite et de l'asphodèle. Né au cœur de la Provence, dans une région où voisinent ses trois dialectes, rhodanien, montagnard et marin, il célèbre d'autre part son héros dans une langue ardente, pleine de chaleur, de tendresse, de grandeur même, et naturellement imprégnée d'une forte senteur de terroir: elle est le vigoureux instrument qu'il fallait pour chanter l'épopée de la montagne dont son regard d'enfant avait tant de fois admiré l'altière silhouette. Visiblement inspirés de Calendal, écrits dans un mètre qui n'est qu'une variation de la strophe de Mireille, Li Carbounié sont bien l'œuvre d'un disciple de Mistral; mais une œuvre forte et vraie, haute et rude comme le Ventoux et ses montagnards dont elle peint les mœurs et les sites avec une saisissante originalité. L'épopée de F. Gras marque, ainsi que l'a fait observer Armand de Pontmartin, une tendance nouvelle dans l'école des félibres, une brillante évolution vers une sorte de romantisme provençal. Les vers du poète de Villeneuve-lès-Avignon n'ont pas tous l'impeccable régularité de l'illustre maître de Maillane, mais leur allure, parfois désordonnée, libre de frein et dédaigneuse du mors, n'en est pas moins d'un puissant caractère. Chaleureusement accueillis par la presse parisienne comme par celle du Midi, Li Carbounié furent honorés par la Société des Langues Romanes de Montpellier de la plus haute récompense de son concours philologique et littéraire de 1875 et traduits en espagnol par Careta y Vidal.

En 1882, F. Gras donna Toloza (Toulouse), geste provençale ou plus exactement roman épique en XII chants, d'allure mâle et sévère comme tous les grands sujets qu'il a traités. Il y évoque à grands traits, avec une éloquence émue et grandiloquente, mais dans le moule d'une strophe fort lourde, toujours inspirée de celle de Mireille, et dans le cadre d'une action romanesque dont les amours malheureuses de l'Albigeois Jean-Pierret et de l'héroïne Angélique de Simiane, guerrière croisée malgré elle, forment le principal ressort, la lutte du Midi contre Simon de Montfort, cette guerre des Albigeois, sanglante et terrible, qui ne fut pas, comme on l'a dit, une guerre de race, mais à proprement parler la lutte de la civilisation contre la barbarie. Se plaçant au point de vue français, F. Gras se plaisait à redire après Mistral que, si le Midi eût été vainqueur, le progrès, la civilisation, se fussent trouvés avancés de plusieurs siècles... En évoquant les sanglantes mêlées où furent aux prises Simon de Montfort les comtes de Toulouse et les vicomtes de Carcassonne, l'auteur avait à craindre, a fait justement remarquer G. Jourdanne, un dangereux point de comparaison.

Tout le monde connaît, en effet cette Chanson de la Croisade des Albigeois, composée au treizième siècle, qui, si elle ne peut être comparée avec ces beaux poèmes dont la Chanson de Roland est le type, n'en est pas moins saisissante par la sauvage grandeur des événements qu'elle raconte si exactement et qui, par son originalité, a pu être appelée l'épopée nationale de la France du Sud. Ce n'est donc pas un mince éloge que de pouvoir dire du poème de Toloza qu'il fait fort bonne figure auprès de sa redoutable devancière. Malgré son côté artificiel, inhérent à toute épopée moderne, malgré les souvenirs des épopées antiques ou des chansons de geste, souvenirs qui ne sont plus guère de nos jours que des procédés factices, malgré d'évidentes faiblesses qui en font une des œuvres les moins lues de F. Gras, Toloza marque toutefois un progrès sur Li Carbounié: elle est mieux conçue et renferme moins de truculence et plus d'art, plus d'uniformité aussi. Mais elle porte toujours la marque du poète: l'étrange ardeur de passion où le cœur ulcéré du patriote donne libre cours à l'indignation, et les peintures fantastiques qu'anime un merveilleux exclusivement humain. A notre avis, le vrai mérite de Toloza (3) consiste moins à avoir poursuivi parallèlement à l'œuvre de Fourès, dont F. Gras fut un ami de la première heure et un collaborateur précieux de La Lauseto, et sous un étalage pittoresque de couleur locale, la revanche littéraire des Albigeois vaincus par les mauvaises gens de la Croisade, que d'avoir ouvert à son auteur une source de poésie jusqu'alors peu exploitée par les félibres nous voulons dire le moyen âge méridional.

(3). En 1894, Rodolphe Lavello a tiré de Toloza un opéra en quatre actes, avec libretto de J. Gayda.

La nouveauté, l'originalité de F. Gras, c'est surtout comme poète épique par excellence et sous l'influence des travaux des romanistes contemporains, des Chansons du Valois de G. de Nerval et des Cantilènes de Moréas, parues deux ans avant le Romancero, qu'il les révèle, comme continuateur et rénovateur des vieilles chansons de geste, et non seulement des chansons créées par l'esprit cultivé des grands Troubadours, mais aussi de toute la production anonyme due à l'inspiration populaire.

En ce genre, sa poésie, puisée dans le fonds inépuisable des contes et des légendes que le peuple se transmet d'âge en âge, ressuscite avec les procédés les plus primitifs remis en honneur par l'école romane, en courts récits épiques, en petites chansons de geste et en cantilènes, l'âme de la Provence moyenâgeuse et garde dans la peinture des mœurs rudes de l'époque, sous le plus et sobre lyrisme populaire, une saveur de naïveté charmante et d'élégante rusticité dont il fut le premier à savoir tirer parti. Ainsi les récits chantés réunis sous le titre évocateur *Lou Roumancero Provençau* (le *Romancero Provençal*, 1887), son troisième ouvrage et son chef-d'œuvre poétique, où se fondent harmonieusement ses excès géniaux et apparaissent moins de déclamation et plus d'inspiration personnelle, sont un légendaire de poésie guerrière, amoureuse et mystique, adaptée à la musique populaire, telle que pourraient la chanter les soldats, les pâtres et les laboureurs. On y voit défiler les souvenirs du christianisme, gracieux comme des fictions de mythologie, tels qu'ils sont demeurés dans la mémoire du peuple de Provence. Puis les personnages de l'époque féodale et de la période papale alternent avec les anciens martyrs du Languedoc albigeois qui, comme dans *Toloza*, sont célébrés avec amour. Et comme dans *Toloza*, de belles formes de jeunes femmes en pleurs paraissent au milieu des armes, dans le frisson des enthousiasmes et des colères.

Amants et guerriers, auprès d'elles, les hommes passent fiers et fous de vengeance: — A mort ils se battent pour charmer leurs haines.

Et lorsqu'ils se tuent sans se battre, leur trahison, leur cruauté ne se montrent point sans des raffinements merveilleux. Il n'y a rien de plus viril que ces chansons de fer couleur de sang et de flamme. Tous les héros qui traversent ces courts poèmes, a-t-on dit, sont fiers et terribles comme l'Ajax d'Homère.

Parmi les récits de la période albigeoise, la *Romance du Roi don Pierre* (1) et celle de *Dame Guirarde*, véritables poèmes épiques dans leur pittoresque concision, ont beaucoup contribué à la célébrité du recueil. Mais plus encore que les aspects divers de l'amour et du patriotisme provençaux, le *Romancero* reflète le tempérament de l'auteur: Oriental plutôt que Latin, F. Gras évoque en cet ouvrage plus qu'ailleurs et autant qu'en son aspect physique, quelque Assyrien à l'âme raffinée de barbare, comme a dit justement Paul Mariéton.

Les qualités de conteur qui s'étaient fait jour dans le *Romancero*, le cymbalier des troubadours-martyrs et le chansonnier malicieux des hommes d'Eglise du moyen âge, allait les porter à leur perfection en abandonnant le vers pour la prose dont il rêvait l'extension et le rayonnement: il s'y révéla tout de suite un maître. Dans notre anthologie des prosateurs provençaux dont il a vraiment, après Roumanille, ouvert le cycle brillant, nous aurons à nous étendre sur l'œuvre de prose de F. Gras, supérieure à son œuvre poétique.

Cette œuvre poétique laisse une impression assez confuse en raison de ses inégalités. Rarement à l'aise dans les vastes sujets, la poésie de l'auteur de *Toloza*, malgré le vibrant patriotisme qui l'anime superbement çà et là, est trop souvent froide et guindée et supplée trop souvent au manque d'imagination créatrice par des procédés artificiels périmés. Quand elle ne sent pas le pastiche, elle manque d'haleine et sent l'effort. Tout au contraire, elle sait remplir d'une vive originalité le cadre plus restreint des petits poèmes. Là seulement le talent épique du poète trouve à masquer la faiblesse de son souffle par de solides qualités de pittoresque et de vigueur. Au total, c'est une œuvre moins remarquable en elle-même que par la hardiesse de ses tentatives pour faire cheminer la poésie félibréenne hors des sentiers battus, et par l'influence qu'elle a exercée sur les jeunes félibres. C'est en grande partie à son exemple que ceux-ci doivent d'avoir desserré l'étroite discipline mistralienne que s'étaient imposée leurs aînés et où trop de talents avaient gaspillé leurs forces en imitations stériles. C'est en grande partie à son exemple que le sentiment de la race, de la nationalité provençales que F. Gras était allé penser aux sources anciennes et dans le glorieux passé de la patrie d'oc, s'est fortifié. L'albigéisme de P. Devoluy et de ses amis procède de lui. Mais, à dire vrai, l'influence de F. Gras, sur les jeunes générations s'est exercée moins par son œuvre écrite que par ses admirables dons de chef. En effet, porté au Capouliérat à la mort de Roumanille (1891), par la voix unanime des félibres, ce fut un chef aussi écouté et aimé que Mistral et le Père du Félibrige, que ce capoulié républicain, patriote provençal et français épris d'idéal. Nous dirons ailleurs comment Félix Gras, présidant à une des plus belles périodes de diffusion de la Cause provençale, sut donner corps aux tendances de ses contemporains et préparer l'avènement des idées que devait embrasser la troisième génération, comment il mit au service de ses fonctions de capoulié, et pour soutenir son idéalisme d'artiste et de poète, un sens pratique et une activité que rien ralentit jamais.

(1). On trouvera cette romance dans *Les Poètes du Terroir* de M. Ad. van Bever, tome IV, p. 395, même collection.

Toujours dévoué à toute noble cause, ami sûr, conseiller précieux, maître indulgent, magistrat honoré (depuis 1879, il était juge de paix à Avignon), grand citoyen, il mourut subitement le 4 mars 1901, à l'âge de cinquante-sept ans, peu de temps après avoir reçu la croix de la Légion d'honneur.

Sa mort fut pour la Provence et tout le Midi une grande perte. Plus même que celle du bon Rouma, si familialement aimé à cause du développement qu'avait pris le Félibrige et de la notoriété qu'ils avaient gagnée l'un par l'autre, elle fut un véritable deuil national, comme devait l'être plus tard, mais combien plus encore! celle de Mistral. F. Gras repose, selon son désir, au cimetière de son petit village de Malemort. Il avait été élu majoral lors de la première consécration de cette institution en 1876, avec la cigale du Ventoux. En plus de son œuvre poétique réunie en volume, il faut citer de lui un certain nombre de pièces de vers inédites ou anonymes, comme sa gauloise et fameuse chanson du Pape Clément V.

La traduction de nos extraits de F. Gras est celle de l'auteur revue et corrigée.

LI CARBOUNIÉ

TROS DÓU CANT PROUMIÉ

Au lum que Diéu alargo i mounde
Mi proumié cant, iéu li semounde.
Soulèu, rèi de l'azur, au front dóu troubadour
Que toun dardai en ausso boundo,
Car siéu qu'un cigaloun que canto, i'a tres jour,
Subre lis amelié dóu gigant Mount-Ventour.

Canto, moun cor! Que toun aubado
Plaigue à la bello desirado!
Quand l'aubre s'espandis, s'escampo lou perfum;
Lou rin di colo souleiado
Noun dounara jamai un degout d'amarun...
Anen, canto, moun cor, de l'aubo au calabrun!

Canto li grand fourèst de roure
E Nesco e baus, e toumple e mourre;
E canto mai, s'as proun d'alén, lou Carboundié
Qu'a defendu li quatre toure
De Sant-Lambert. Et tant que dintre l'Adranié
E li bos de Ventour trevè la loubarié,

Éu noun aguè cesso ni pauso.
Ah! jamai trop vertu se lauso,
E jamai trop lou mau poudrié se cabussa!
Pèr l'eiglavas i'a ges d'esclauso...
Se la frucho es maduro, anen, fau l'espoussa:
L'aubre espalancarié... Moun cor, pos coumença.

Un brin plus aut que li Pourracho,
Terro dis amelo pistacho,
Sant-Ternit au Ventour s'enauro matinié.
Aqui lis ome n'an fa pachó
Qu'emé l'ounour. Soun pastre o valènt carboundié.
E iéu vole canta la flour dóu mountagnié.

Nascu subre la nauto colo
Ounte sèmpre uno auro fignolo
E di fourèst de pin carrejo li sentour,
Reginèu es soun noum. L'auriolo
Que vole bouta au front de l'enfant dóu Ventour,
De l'arc-de-sedo aura l'inmènse e l'esplendour.

De sa negro cabeladuro
Lis aneloun, coume oundo puro,
Rajon sus sis espalo e molon si countour.
Rèn qu'à sa fiero estampaduro
A soun iue fier e dous, à si vuech pan d'autour
L'on vèi que Reginèu es na dins lou Ventour.

Darrié li négri barricado
Que fan li nautis embancado
Recuberto de pin, de mèle emé de liéu,
Fourèst d'ome e de loup pouplado,
Creissié lou bèu jouvènt que cante. Franc li niéu,
Lis aiglo, lou ferun emé li tron de Diéu,

Que passon, volon, restountisson,
E franc lis iue que l'abarrisson,
Lis iue d'uno chatouno, éu counèis degun mai.
I'a ges de lèi que lou regisson.
Coume subre lou mount s'enauro lou grand frai,
Viéu libre au plèn soulèu que l'inoundo de rai.

E s'enchau que lou rèi eisseje
E que s'apelle Louïs sege;
Jamai sis argousin vendran lou redeima.
Tres bàrri a soun païs foureje:
Li baus escalabrous, li bregand abrama
E de troupèu de loup que soun sèmpre afama.

Pamens sa barbo fouletino
Que sus li bout se revechino
Retrasènt dos parpello andalouso, deja
Fai sus si bouco claro oumbrino.
Peréu dintre soun cor l'amour a pouncheja.
E coume noun se pòu, sènso agué viaja,

Prendre femo au païs, éu laisso
Li mount menèbre e vai i baisso.
Adiéu la bèn-amado! Adiéu gènti cansoun,
De quand, pousta sus l'antibaïssou,
Davans soun èstro, ansin trasié sa languisoun.
Soun voulame lusènt es lèst pèr la meïssoun.
E vai parti...

(Li Carbounié, cant I.)

TOLOZA

TROS DÓU CANT VUECHEN

Eici seguis... coume se liéuro grand bataio sout li bàrri de Toulouso, e coume Jan-Peiret ajoun dins la bataio l'evesque de Cahour e ié fai dire qu'a liéura dono Angelico à la jalouso Barnabello de Cabaret. E coume Jan-Peïrot s'en part tant-lèu pèr l'ana deliéura.

Noun ausis que li cant di prèire
E li clerc saumoudiant alin dins la liuenchour.
Pamens sus l'aurisoun uno roso clarour
Destaco li mountagno e li front dis aubour.
Tant-lèu encambo soun courrèire
Lou valènt Jan-Peiret, e duerbe lou guisquet,

E n'es sourti de la muraio.
A franqui valat, contro-braio,
E dins la prado s'es fa draio
Entre li boutoun d'or, li trèule e li muguet.

Si coumpagnoun de naut di toure
Ié cridon de tourna, dins l'èr ausson li bras.
Mai éu sèmpre cavauco e d'éli noun fai cas.
Alor, desvaria, lou grand guerrié Blacas
A pres l'espéu qu'a fach escourro
Lou sang dóu chivalié Raoul d'Angin; peréu
Mauleoun pren soun armaduro
Esbrihaudanto, lisco e duro;
Pièi, leissant dins la man seguro
Dóu valènt Miravau la gardo di pestèu,

Subre lou prat, bèu cavaucairo
An segui Jan-Peiret. Alor lou blanc soulèu
Parèis sus la mountagno e dauro li cimèu
Di sause e di piboulo, et li piue dis espèu
Di tres ufanous guerrejaire
Mai lèu soun esta vist pèr lis autre baroun
Que lèu an pres si bigatano.
D'uni an sali di barbacano,
D'autre an davala di matano!
Avié bèu ié crida lou vièi comte Ramoun:

— Arrestas-vous! hòu! hòu! Di porto,
Dis èstro, di guisquet, sorton pèr milié!
Tant-bèn que sus lou cop es coume un fourniguié
Lougadié, dardasié, targié vo chivalié
Fan uno armado bello e forto.
Seguisson Jan-Peiret. Lou grand clar dóu matin
Pico lis éume e li roundello,
Li franjo d'or e li fuvello
E vous fan batre li parpello
Tant brihon lis arnesc di chivalié latin.

Pamens l'esfrai pren li crousaire.
Li prèire óuficiant quiton lèu sis autar,
Si man laisson l'oustio, aganton lanço e dard,
Pièi vènon se sarra darrié lou comte Bar,
Que tèn deja dubert dins l'aire
Soun bel auriban verd semena de crous d'or.
Clantisson li clàri troumpeto,
De l'auferan la narro peto,
Uiausson li lamo di breto,
E l'eigagno luis sus li prado e lis ort.

Lors, Jan-Peiret cridant: — Toulouso!
Contro lou comte Bar abrivo soun chivau.
Lou comte Bar peréu pico de l'abrivau,
Mai es pèr se gara davans lou cop mourtau
Que porto l'armo pouderoso
Dóu terriblo Albigés. Sara lou comte Odar
Que reçaupra lou tuert. Presènto
Bravamen sa targo lusènto.
Tant-lèu li dos lanço crussènto
S'entrecrosen, e fan grando ounto au comte Bar.

Mai li dos arno soun trop duro,
Ni podon s'esclapa ni podon penetra.
Li courrière, un istunt, soun tóuti dous cabra.
Terriblo justo! fau qu'un di dous fugue tra
Foro l'estriéu de sa mounturo.
Pamens lou comte Odar sènt si forço fali,
Soun couide tremolo, abandouno
Sa bello lanço brabançouno.
Subran Peiret lou desarçouno,
L'arribo sus, e lou tèms que fau pèr culi

Un fres rasin subre lou vise,
Éu l'a mes pèr trenca d'un cop de soun dagoun
Lou góusié rose e blanc dóu guerrié Brabançoun.
Après n'en fai plus cas. Pico de l'esperoun;
Autant-lèu fa coume lou dise,
Trenco de bras, de tèsto en tout un fournigié
De lógadié, de menudaio,
De marrit clerc, de gargavaio,
Qu'entrambon proun dins la bataio,
Mai fan pas mai de mau que la co d'un destrié...

Davans la daio tout s'ajouco:
Espigo e gaugalin, e margai, e bluié.
Ansin aubarestié, clerc, targié, dardasié
Sènton lou fiéu jala de la lamo d'acié
Que lis óucis e lis abouco.
Toumbon li tèsto au sòu, reboundon, fan tres saut,
Coume li jaisso dins l'eimino,
Coume la grelo qu'estermino,
Coume li pero cremesino
Quand lou perié s'espóuss i bram dóu vènt-terrau

Mai au plus bèu de soun óubrage,
Vaqui que dous guerrié vènon mai l'aplanta:
Soun Bretoun de Coutanço e Jan de Carita.
Si dous espiéu au cop bessai van lou tusta!
Mai Peiret gardo soun courage.
Pren lou pourcarissèu que pènjo à soun banchoun,
E sa man seguro lou lanço
Contro Bretoun di de Coutanço.
Fai la plus bello dis óubranço:
Ié travèssou lou fèu, lou toumbo d'abouchoun!

Peiret n'en fai plus cas. Se viro
Vers Jan de Carita, qu'a 'sclapa soun espèu
Coutro soun aut blouquié, ié crido: — Tu peréu
Siés las de la clarta qu'alargo lou soulèu,
Quand sout li cop de ma grando iro
Vènes t'entrepacha. Miéus auriés fa, jouvènt,
De resta vers ta jouino dono,
Qu'es segur bello, e segur bono
Coume lou pan que Diéu nous dono,
Que d'afrounta lou tai de moun dagoun lusènt.

Acò disènt, l'uiiau dóu glàvi
Esbarluco lis iue de Jan de Carita;
Lou tai i' a pres lon còu e l'a descapita.
Lou sang gisclo di veno à vous faire pieta.
Soun amo volo vers sis àvi.

Peiret n'en fai plus cas. Contro lou Cahoursin
A mai vira soun blanc courrière.
L'evesque, entre li clerc, li prèire,
Porto dins l'ampoulo de vèire
Li relicle de sant Nazàri e sant Cernin.

E canto saume e letanìo,
E pico de l'espieu e trenco dóu dagoun.
Vèn de trauca la cueisso à Rigaud de Caroun,
Lou chivalié valènt, lou noble e bèu baroun
Qu'èro de grandò courtesio.
S'alestis pèr l'òucire emé l'armo d'aram,
Quand Peiret i' aganto la mitro,
De soun ampoulo roump la vitro,
E d'aquésti mot lou chapitro,
Lou tenènt revessa subre soun anferan:

« Evesque de Cahour, vas dire
Ounte Angelico enduro e peno, e transo, e mau;
Me vas liéura lou biéu qu'es la seguro clau
De sa negro presoun; se noun sus toun chivau
Te vau clavela pièi t'òucire!
Pièi te derrabara la lengo emai lis iue,
Te chaplarai prim coume fueio,
Pièi te trarai dintre la sueio,
Ounte vendran li porc, li trueio
Apasima sa fam, is ouro de la niue!

L'evesque de Cahour tremolo,
Bat di pèd, bat di man, rangoulejo, se tors,
Mai en van torno e viro, e fai si grands esfors,
Noun pòu se poutira do l'estò que lou mord.
— T'estranglarai 'mé toun estolo,
Se noun respondes lèu, repren mai Jan-Peiret.
Alor l'evesque dis: — La bello
Dono Angelico, la rebello,
Iéu l'ai liéurado à Barnabello
Que la tèn enclavado aro dins Cabaret.

— N'en sabe proun! Peiret s'esclamo.
E lacho li fanoun de la mitro. Subran,
L'evesque recala subre soun auferan
Pico de l'abrivau. Vers lou Pont-Mountaudran
Fugis emé la mort dins l'amo.
Peiret souspiro alor. Emé countentamen
Vèi la desfacho di crousaire.
Li fugissèire van se traire
Dintre lou Lers, mai n' i'en a gaire
Que noun trovon aqui la fin de si tourmen.

Sout li muraio de Toulouso
Cènt milo ome an leissa si cadabre pudènt;
N' i'a pertout, sus lou prat, sus lou plan, lou pendènt,
Dins lis ort, dins li vigno, e i' an leissa tambèn
Grand viéure e despueio ufanouso.
Acò vesènt, Peiret dintre soun éume dis:
— Toulouso, tu sies deliéurado.
Adiéu! Aro, à ma bèn amado
Dins lou carcer empestelado,
Semounde tout l'esfors de moun bras picadis!...

(Toloza, cant VIII.)

LA ROUMANSO DE JÈSUS

TROS

Es la bloundo Maia que bon matin s'abiho.
Dins lou jardin reiau, à l'uba dis Aupiho,
D'ile s'envai culi, n'emplis soun faudau blu,
N'en porto dins si bras, bèn tant que n'en pòu plus!

Souto l'amelié clar, la chato se repauso;
Lou dardai dóu soulèu ié tèn li ciho clauso.
Plan-plan un dous pantai ven i' envahi lou cor:
N'en raivo qu'es la flour la plus bello de l'ort.

Crèi d'èstre l'ile blanc balança pèr l'aureto,
Qu'à si pèd s'expandis un tapis de viòuleto.
E se chalo en ausènt lou cant dis auceloun,
E d'aise trefoulis i bais dóu soulèu blound.

Estrange es soun plesi quand se pauso l'abiho
Sus lou calice blanc que soun alo gatiho:
Ié sèmblo un dous parla l'armounious voun-voun.
Oh! plesi celestiau! oh! casto fernisoun!...

Aro l'abiho s'es en ange tremudado;
Aro tout soun parfum vai dins soun alenado
Aro l'ange ié dis: — Enfantaras un fiéu,
L'apelaras Jèsus, e sara l'Ome-Diéu!

Subran duerbe lis iue, e vèi souto l'alèio
L'ange tout trelusènt de perlo e de daurèio,
Que gagno peralin Arle e lou grand palais...
Alor bloundo Maïa sort de soun dous pantai...

LOU RÈI DI SARRASIN

Lou rèi di Sarrasin quito sa vilo blanco;
A mes soun turban verd, lou iatagan à l'anco;

Mounto soun blanc poulin, qu'es lèst coume gazello.
Lou soulèu dardaïant fai autre li parpello.

Travèssò l'ouasis, travèssò li sablèio;
Si femo e sis esclau prègon dins li mousquèio.

Lou rèi di Sarrasin s'embarco à la vesprado,
Soun estandard dubert floto à la marinado.

Passo davans Palma, pièi davans Barcilouno,
Pièi davans Frountignan e davans Magalouno.

Mai quand a vist lusi li meïssoun rousselino
Lou rèi di Sarrasin a pres sa javelino,

E dis: — Es bèn eici que, i'a sèt an, veguère
Daniso dóu Mas-Blanc, que vuèi vène la querre.

Tant lèu a desbarca sus la terro flourido.
Em' éu tres cavalié parton à toulo brido.

An adeja passa lou pont de Trencu-taio
Arribon au Mas-Blanc quand l'aubo s'esparpaio.

Lou rèi di Sarrasin, campa souto la touno,
Amourous a souna Daniso la chatouno.

Lou peirastre jalous respond: — Quand me revihò?
Lou rèi di Sarrasin demando vosto fiho.

— Ma fiho es pas pèr tu qu'as sagata moun rèire!
— Peirastre, es bèn galant lou rèi, fai gau de vèire!

— I' aduse un bèu ventau de plumo acoulourido,
I' aduse un velout fin e de sedo flourido.

— Ma fiho es pas pèr tu que raubères mi fedo!
— Peirastre, amariéu bèn un coursihoun de sedo!

— I' aduse un fichu blanc qu'a de poulidi franjo.
— Ma fiho es pas pèr tu que brulères ma granjo!

— I' aduse de pendènt oundra de pèiro fino.
— Peirastre, ai dins moun cor un fiò que me carcino.

— I' aduse dins l'escrin uno bello espingolo.
— Peirastre, d'aquéu rèi siéu amourouso folo!

— Pichoto, taiso-te! senoun, avau sus l'iero
Te trase, negre-Diéu! la tèsto la proumiero!

— Peirastre, de ma mort que Diéu vous fague gràci! »
Acò disènt, l'enfant se jito dins l'espàci,

E morto vèn tomba davans lou rèi que plouro...
Alor lou rèi a di: — Peirastre, aro es toun ouro!

Soun iatagan lusènt coume uiau de tempèsto,
Dóu peirastre jalous a davala la tèsto!

Lou rèi es pièi ana se nega dins lou Rose,
E si tres cavalié coume éu n'an fa soun crose...

E desempièi, l'on vèi dins la Camargo aplano
De chivau sarrasin despouchant lis engano...

LA ROUMANSO DE DAMO GUIRAUDO

Mountfort a dich a soun armado:
— Faren lou sèti de Lavau.
I' es estremado

Damo Guiraud de Mountriau
Que fai grand mau,

Grand mau au Crist, à soun vicàri!
Grand mau i sant dóu Paradis!
Darrié si bàrri
Negro eresio s'expandis.
Acò se dis.

Lèu si baroun tiron l'espaso,
Bouton lou pèd dedins l'estriéu,
E sus li graso,
Li sódadié donon lou fiéu
A sis espiéu.

Sonon troumpeto emai chimbalo
Sus li coulino e dins li vau.
Bluio e pourpalo
Floton bandiero, o l'abrivan
Poun li chivau.

Damo Guiraud de sa tourre,
Li vèi veni pereilalin
A travès mourre,
A travès li blad rousselin
E verd jardin.

Au vèspre, picon à la porto:
— Damo Guiraud, duerbès-nous!
Fasèn escorto
A-n-un baroun qu'es amoureux
Rèn que de vous.

— Moun amant es de raço bruno,
E vautre avès pelage rous!...
Fai clar de luno:
D'ounte venès entournas-vous,
Traite amoureux!

— Vous dounara cavalo blanco,
Vous dounara bèl anèu d'or.
L'espaso à l'anco,
Aparara fin qu'à la mort
Voste bèu cors!

— Me dounarié negro cavalo!
Me boutarié carcan au còu!
Pièi sout la dalo
Me clavarié dins un lançòu
Sens prendre dòu!

Acò disènt, barro l'arquiero,
Fai bouta li tanco pertout;
Porto e passiero
Soun pestelado emé d'escrou
E de ferrou...

Li chivalié, brandant la tèsto,
Lors se retiron courroussa.
Oh! malapèsto!

Subran lou sèti es coumença,
E bèn poussa!

Plòu de caiau, plòu de presino,
Plòu de carrèu e de pertrai;
A pleno eisino,
L'òli bouiènt d'amount se trais.
I' a grand esfrai!

Li boussoun tabason li porto,
Lis ome picon di destrau,
De talo sorto
Que, dintre li post d'un pourtau,
Fan un grand trau!

Tant lèu lou sang cour pèr carriero,
Carrejant tèsto o bras coupa!...
Mai la darriero,
Damo Guirauda a sucoumba
Dins lou coumbat.

Li marrit gent de la crousado,
Lis ome qu'un pelage rous,
L'an tirassado
E pièi l'an tracho emé courrous
Au foun d'un pous!

An foun dóu pous enca souspiro.
Alor, li cleric e li ribaud,
Emé granda iro,
L'an acabado à cop de pau
E de caiau!...

I' a sièis cènts an qu'es aclapado!
Mai, s' au pous anas escouta,
Sout li calado
Ausirés uno voues canta.
La liberta.

JANETO DÓU COUTIHOUN VERD

Iéu cantarai dins aquest vers
Janeto dóu coutihoun verd.
Èro bessai qu'uno pastresso...
Lou rèi n'en faguè sa mestresso.

Janeto gardo si móutoun
En fasènt soun bas de coutoun.
Veici que, sus l'auto mountagno,
S'en vèn cassa lou rèi d'Espagno.

Porto sus lou poung un ratié,
Casso la lèbre e lou senglié,
Mai vaqui que soun chivau brouncho,
E lou rèi toumbo tèsto-pouncho!

Soun sang n'en briho au clar soulèu,
Taco la roco e lou mantèu.

Lou rèi a perdu couneissènço
E de secours s'atrovo sènso.

Janeto d'aqui n'a passa,
A vist lou rèi bèn matrassa!
Lou pren dins si bras, e l'emporto
Sus un mouloun de fueio morto.

Emé l'aigo fresco dóu pous
Ié lavo bèn soun front saunous;
Ié met de fueio d'esparbiero,
Que nouso emé sa jarretiero.

Tant-lèu lou sang n'a plus coula,
E lou rèi, tout reviscoula,
A pres Janeto à la brasseto,
E i'a fa proun de poutouneto!

Mai peralin un gros pastras
N'en bramo coumo un courpatas;
Lou fouis en l'èr, ié fai: — Gusasso!
Vendras, aquest vèspre, à la jasso!

— Jèsus, moun Diéu! es moun marit!
Lou jalous me fara mourir.
I'a que tres jour que m'a 'spousado,
E m'a baia quatre fouisado!...

— E tu, quant i'as fa de poutoun,
A-n-aquéu mourre de menoun?
— Moun bèu segneur, à soun beisage,
Prefère encaro lou fouisage... »

Alor lou rèi sono dóu cor...
Quand soun vengu si gènt de cors,
N'en fai mounta Janeto en groupo,
E lèu s'empart emé sa troupo.

Arribon dins un bèu palais:
— Janeto, auras ço que te plais.
— Vole, iéu, èstre la plus bello
Entre tóuti li damisello!

Lou rèi mando soun courdurié
Que bouto au travai cènt óubrié
I'an courdura 'n bèl abihage
De la coulour dóu verd fuiage.

Despièi se dis dans l'univers:
— Janeto dóu coutihoun verd
Èro bessai qu'uno pastresso,
Lou rèi n'en fuguè sa mestresso!

(Lou Roumancero Prouvençau.)

JEAN-HENRI FABRE
(1823-1915)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Oubreto Prouvençalo dóu Felibre di Tavan, rambaiado pèr J.-H. Fabre, poésies (Avignon, Roumanille, 1909); — Poésies prov. inédites à paraître avec les Oubreto et ses poésies françaises sous le titre de Poésies complètes de J.-H. Fabre, recueillies par P. Julian et V. Legros (Delagrave).

ŒUVRES FRANÇAISES. — On en trouvera la liste dans le catalogue général de la librairie Delagrave (150 vol. environ), depuis les premiers livres de sciences à l'usage des classes jusqu'à la grande édition illustrée des Souvenirs entomologiques.

Fabre a collaboré comme poète prov. à l'Armana Prouv., l'Armana dóu Ventour, au Bon Samenaire, à Vivo Prouvenço! etc.

Tout le monde sait que J.-H. Fabre (1) a superbement honoré la science et la littérature françaises dans la seconde moitié du XIX^{ème} siècle, en annexant à leur domaine respectif une province nouvelle, l'entomologie.

(1). Nous ne donnons ci-après que l'essentiel de la biographie de Fabre, suffisamment connue par les confidences des souvenirs et le livre du docteur Legros, *La Vie de J.-H. Fabre* (Delagrave, éd. 1924), auxquels nous renvoyons pour plus de détails.

Fils de pauvres laboureurs et bouviers du Rouergue, Fabre naquit à Saint-Léons, près de Millau, le 22 décembre 1823.

Il commença ses études au collège de Rodez; mais sa famille, complètement ruinée, ayant dû s'expatrier, il fut obligé tout jeune de gagner son pain et de vendre pendant quelque temps des citrons à la foire de Beaucaire avant de rentrer à l'École normale d'Avignon. Nommé instituteur primaire au collège de Carpentras, il y enseigna une dizaine d'années, tout en préluant à ses travaux entomologiques et en passant successivement le baccalauréat ès-lettres et ès-sciences, les licences de physique et de mathématiques qu'il avait préparés tout seul à la veillée. Après un séjour de neuf ans en Corse, où, professeur de physique au collège d'Ajaccio, il trouva ample matière à satisfaire sa passion pour les sciences naturelles, il vint terminer modestement sa carrière universitaire au lycée d'Avignon après avoir passé son doctorat ès-sciences en 1853. C'est à cette époque qu'il fit la connaissance de Roumanille et de Mistral, qu'il organisa ses fameuses conférences scientifiques de la chapelle Saint-Martial et reçut les premiers des trop rares témoignages officiels rendus à ses mérites, et notamment la visite de Pasteur et de Duruy qui lui fit donner la croix de la Légion d'honneur et le présenta à Napoléon III.

Retiré à Orange en 70, auprès de son frère Frédéric, il y demeura dix ans avant d'acquérir dans les environs immédiats la petite propriété devenue célèbre sous le nom d'harmas de Sérignan. C'est de là que sont sortis les Souvenirs entomologiques qui apportèrent à leur auteur une gloire tardive, sans le tirer de sa fière pauvreté. Membre de l'Académie des Sciences, lauréat de l'Institut et de la Sorbonne, officier de la Légion d'honneur depuis son jubilé (1910), J.-H. Fabre s'est éteint à quatre-vingt-douze ans, le 12 oct. 1915, dans son ermitage, que l'État a acheté pour en faire un musée et où quelques années avant sa mort avait défilé une foule de personnalités du monde scientifique, politique et littéraire, parmi lesquelles il faut citer Mistral et le président R. Poincaré. Celui-ci, à son retour de Maillane, le 14 oct. 1913, avait apporté au grand savant de la Provence le salut de la République.

Mais ce qu'on ignore trop dans le grand public, c'est que l'Homère des insectes, savant doublé d'un grand poète en prose, a été aussi un grand poète en vers. Il a écrit en français quelques poèmes grandioses où l'on retrouve l'enthousiasme frémissant et l'imagination puissante d'un Lucrèce et d'un Pascal, et il a laissé dans la langue des félibres, dans le plus pur dialecte comtadin, un petit recueil de poésies qui le place au rang des maîtres de la renaissance provençale. Ces poésies, publiées en 1909, mais composées seulement à partir de 1880, classent leur auteur dans la deuxième génération félibréenne, bien que Fabre appartienne, par son âge à la première. Ses débuts dans la poésie occitane remontent à son séjour en Corse où, au cours d'une promenade entomologique, il collabora, avec Moquin-Tandon, à une petite pièce de vers languedociens qui parut dans l'Armana de 1869 sous le pseudonyme de Fredol de Magalouno, adopté par ce dernier. Mais ce n'est qu'une fois installé dans son ermitage vaclusien que, sous l'influence de son contact quotidien avec les paysans du Comtat, de ses lectures félibréennes ou patoises (Bigot, Cassan, Roumanille, Mistral et L'Aiòli), de ses fréquentations avec les félibres, et notamment avec Louis Charasse, alors instituteur à Sérignan, lequel l'initia à l'orthographe provençale que Fabre, sans songer le moins du monde à faire œuvre littéraire, simplement pour se délasser de ses travaux scientifiques, écrivit dans l'idiome de sa terre d'adoption

une série de poésies dont les plus importantes (21) forment *Lis Oubreto dóu Felibre di Tavan* (les Œuvres du Félibre des Hannetons 1.)

(1). C'est-à-dire de tous les insectes que le paysan provençal désigne communément sous ce nom.

Ce titre dit assez le peu d'importance que Fabre attachait à ses vers provençaux. Dans la préface du livre il les qualifie d'umblis bachiquellos (humbles bagatelles) et affirme qu'il ne les aurait jamais publiés si son frère et ses neveux ne lui avaient amicalement forcé la main. Mais ce qui est bagatelles pour un cerveau génial comme le sien ferait l'orgueil de plus d'un poète de métier. Il se trouve en effet que *Lis Oubreto* son pour le fond comme pour la forme une des œuvres les plus originales de la littérature félibréenne. On y reconnaît à chaque pas le philosophe, le savant et le poète des Souvenirs entomologiques, à chaque pas la profondeur de l'idée le dispute au pittoresque de la description. L'homme que Darwin appelait le roi des observateurs connaissait, pour avoir usé ses yeux et passé ses veilles à les découvrir, toutes les beautés et toutes les laideurs de ce monde. Et c'est tout à la fois un aperçu rapide, mais saisissant, de ses beautés et de ses laideurs qu'il nous donne dans son recueil provençal, en même temps que le tableau du milieu où il vivait et le résultat de ses observations, de ses méditations et de ses inquiétudes sur les graves et éternels problèmes qui préoccupent tous les penseurs.

Poète descriptif, et ce n'est guère qu'à ce titre que son inspiration est vraiment provençale, Fabre apparaît comme un des meilleurs peintres de la nature méridionale, dont il célèbre les indigènes, la flore, la faune et les aspects saisonniers, et dont il nous révèle la vie et l'âme avec autant d'amour, de précision et de sincérité que le maître de Maillane. Comme Mistral, il nous la montre dans sa splendeur et sa vigueur originelles, dans son éternelle jeunesse, telle qu'il la voit du fond de son harnas, forêt vierge luxuriante de verdure et vibrante d'oiseaux et d'insectes sous l'averse solaire. Epris de clarté et de lumière, il donne, dans la nature, la première place au soleil, vie de toutes choses, qui dore le nid et l'épi. Interprète de tout ce que l'astre divin, anime sur terre, le poète nous dit l'impatience des plantes et des bêtes à revoir les beaux jours, il en note, avec finesse, les signes avant-coureurs, et quand l'amandier a fleuri, il salue avec elles le retour du printemps qui met en fête les champs, les marais et les ruisseaux. Le grillon, l'alouette, les grenouilles, le lézard, les épinoches, les têtards, le crapaud, le narcisse, l'amandier, tous les insectes, tous les végétaux, dont l'étude fut pour Fabre la raison de son existence, lancent à l'envi au ciel leurs cantiques et leurs hymnes de reconnaissance. Mais l'hiver les interrompt brutalement, et la bise glacée, le froid, répandent partout la désolation et la mort. Ce n'est point que la rude saison n'ait ses beautés en Provence. C'est elle par exemple qui fait fleurir le petit houx et habille le Ventoux de son royal manteau de neige. Ainsi les tableaux hivernaux des Oubreto, clairs de lune à Noël, tempêtes de bise, chute de neige, s'opposent magnifiquement aux paysages ensoleillés ou fleuris. Au milieu de ces paysages se dresse la haute stature du paysan, de l'habitant des campagnes que le poète aime et admire du courageux travailleur qui, après une dure journée de labour ou de moisson, rentre le soir à la ferme où l'attend l'appétissante soupe de gesse. Comme chez Mistral, Aubanel et Charloun, le charme des beautés naturelles de la terre provençal s'augmente, chez Fabre, de tout ce qu'y ajoute la main de l'homme. Mais les nobles travaux rustiques ne sont pas seulement beaux en eux-mêmes. Ils sont beaux parce qu'ils sont utiles. Et c'est pourquoi l'arbre, que les préoccupations utilitaires du savant n'abandonnent jamais, défie le semeur et sanctifie son geste auguste qui fait du pain pour l'homme, et pour l'âne du son.

Ces descriptions de la libre nature, de la vie des champs, des mœurs d'humbles bestioles, dont quelques-unes sont de véritables pages d'entomologie où l'observation scientifique est relevée par la poésie de la forme et les mouvements lyriques ou épiques, cachent le plus souvent un symbole ou bien servent de cadre aux réflexions morales et philosophiques que le poète met dans la bouche de ses bêtes, quand il ne se met pas en scène lui-même avec elles. De ces réflexions se dégage un pessimisme tour à tour hautain et familier, non exempt d'amertume personnelle. Il rappelle assez celui de Vigny. Comme le sien, il est fondé non pas tant sur les misères individuelles du poète que sur certaines lois de la vie humaine et de la destinée. A ses heures de découragement Fabre gémit, comme l'auteur de la *Maison du Berger*, sur l'indifférence de la nature qui n'est point toujours maternelle, sur le mal, poison du bien, qui transforme la fleur en pourriture et fait triompher les plus bas instincts.

Devant le spectacle d'un monde livré aux forces malfaisantes, il se demande quelle doit être l'attitude du philosophe. Son chien Vasco lui fournit la réponse en levant la patte en l'air. Tout le secret de la sagesse est dans ce geste affirme le poète c'est-à-dire dans le dédain brutal, éloigné de sa sérénité solitaire et stoïque de Vigny par la seule manière de s'exprimer. Et ce dédain, il nous le prêche en même temps que la persévérance dans l'effort, ou le contentement de notre sort, pour améliorer celui-ci si possible. Un tel pessimisme n'est point aussi noir et décourageant que celui de Vigny. Le mutisme et l'hostilité de la nature et de Dieu faisaient réserver au grand poète romantique sa seule pitié et son seul

amour pour les créatures humaines. Fabre, encore que la misère des humbles lui ait inspiré quelques accents émus, méprise l'humanité et ne rêve en l'homme que la pensée, d'essence divine. Tandis que Vigny n'avait qu'une croyance, le pur esprit dont le règne se prépare par l'écrit (le vrai Dieu, le Dieu fort est le Dieu des Idées), Fabre joint la foi religieuse à la religion de l'Idée.

Mais c'est plutôt la foi déiste du savant que le sentiment religieux des poètes catholiques du Félibrige, bien que le poète des Oubreto ait profondément senti la poésie des fêtes de l'Eglise. On n'ignore plus que Fabre a ruiné le transformisme sur le terrain psychologique, en tant que cette doctrine assimile l'homme à l'animal, anthropomorphise la bête, voit dans l'instinct et l'intelligence des phénomènes de même substance, sinon de même degré. Les Souvenirs éloignent la mentalité de l'homme de celle de l'animal par une distance bien difficile à franchir. Les idées de Providence, d'âme, de libre arbitre, s'en trouvent fortifiées. On peut rester matérialiste: ce ne peut plus être en s'appuyant sur les théories darwiniennes. Dans Bautezar Fabre place dans la bouche du roi mage une invective contre le matérialisme de secte, celui qui fait épée de Darwin, et de Lamarck, bouclier. Dans Lou Grapaud Fabre à la parole: ton plus fin tour plus subtil, mais chanson pareille.

La relativité du beau et du vrai s'y trouve affirmée d'une façon ingénieuse. Mais le poète entend retirer d'une main ce qu'il a donné d'une l'autre. La vie animale et la vie humaine n'ont pas un semblable but. A l'un, un idéal... matériel, susceptible de relativité; à l'autre, l'idéal, avec une majuscule, un idéal synonyme d'absolu, celui qui nous permet de coudoyer sans découragement la féro realita, la sauvage réalité.

Ainsi Lis Oubreto nous promènent d'un pessimisme fort motivé à un optimisme rempli de foi: l'optimisme religieux que Renan dissimulait sous l'ironie, qu'Epictète et Marc-Aurèle intitulaient stoïcisme, et dont spiritualisme est le véritable nom. Il est possible que le système philosophique de Fabre, tel qu'il ressort de cette analyse d'une œuvre sans prétention, ne soit pas absolument original et neuf. Mais il a le mérite d'apporter dans la littérature félibréenne un élément rare: l'élément philosophique que Voltaire, Chénier, Vigny et Sully Prudhomme avaient installé dans la littérature française. Les Oubreto démontrent magistralement que la langue et la poésie provençales sont capables de traiter les sujets les plus élevés. Fabre est le poète penseur, le Vigny du Félibrige. Mistral avait bien pénétré avant lui dans le domaine des idées et de la philosophie (1), témoin Calendal; mais chez lui le lyrisme est toujours l'élément primordial. Chez Fabre, au contraire, le lyrisme est subordonné au sens critique et aux préoccupations spéculatives et morales, qu'il doit à sa formation scientifique comme à ses origines.

(1). De même, Alph. Michel, auteur d'un poème sur l'Immortalité de l'âme, simple tentative d'un poète plus fait pour la chanson que pour la haute poésie. Cf. notre tome I.

Poète, Fabre conte, explique, discute. Comment en serait-il autrement? L'ermite de Sérignan, pour avoir vécu trois quarts de siècle en Vaucluse, n'en était pas moins resté un pur Cévenol. Son rude visage, sous son vaste chapeau rouergat, ses vêtements rustiques, son attitude, ses gestes, sa voix, son caractère, tout trahissait chez lui ses attaches aveyronnaises. Son œuvre poétique, comme son œuvre scientifique, ne pouvait manquer de porter les qualités paysannes et montagnardes de son pays: bon sens, positivité, malice, ardeur à convaincre, à décrire exactement. Persuadé, d'autre part, comme Sully Prudhomme, que le poète a la mission d'intéresser le cœur à ce qu'il y a de plus haut et de plus profond dans le champ de la pensée, il avait à éviter, pour mener à bien cette mission, un double écueil: le dogmatisme et le prosaïsme. Il a su éviter l'un et l'autre, parce qu'il est un grand poète et qu'il sait donner à sa pensée une forme concrète et vivante. Comme Vigny, il possède l'art du symbole, le don de l'analogie, juste et frappante. Ainsi la cigale dépouillée par la fourmi, c'est l'artiste exploité par la cupidité humaine; les têtards qui crèvent dans leur mare desséchée par le soleil, tandis que sur la mer la pluie ruisselle pour les poissons, ce sont les humbles et les pauvres qui meurent dans le dénuement devant les riches dans l'abondance.

Souvent, ces analogies apportent à l'idée, en même temps que la lumière, la force et la grandeur: par exemple, le cri de révolte contre le matérialisme frappe d'autant plus qu'il est mis dans la bouche du mage Balthazar. L'image, puisée dans le champ visuel des observations quotidiennes du poète, traduit l'idée par une sorte de drame bien construit, avec son décor et ses péripéties. Tout autour de l'image centrale, qui symbolise le poème, se groupe la foule des images secondaires, précises et saisissantes, vigoureuses ou délicates, d'un pittoresque sobre et net. De cette façon, l'idée prend corps, s'organise, se développe et n'apparaît sous sa forme abstraite que dans la conclusion, quand le poète ne nous laisse pas le soin de la dégager. C'est absolument le procédé de Vigny.

Il n'est pas jusqu'à la forme même des Oubreto qui ne rappelle l'auteur des Destinées. Le caractère le plus fréquent de l'expression de l'art de Vigny, c'est l'énergie concise et nerveuse. C'est aussi celui de

Fabre. Mais chez lui le ton est plus souple et plus varié: du ton majestueux et épique il passe aisément au ton familier et bonhomme de la conversation. C'est que Fabre parle un idiome populaire et qu'il ne recule pas devant le terme cru et le tableau réaliste. Cependant son réalisme reste sain. Il fait songer à celui de Castil-Blaze et surtout à celui de l'Aubanel de la Mióugrano. A la verdeur de son langage correspond dans le rythme du vers une certaine rudesse.

L'un et l'autre s'expliquent par le caractère et l'origine cévenole du poète. Parfois le vers de Fabre, d'ordinaire harmonieux et balancé, se disloque, devient heurté. C'est le seul reproche qu'on puisse lui adresser. Il le rachète, par l'habile variété de ses combinaisons rythmiques et les superbes qualités de son rare génie que résumant pour ainsi dire ses Oubreto: éclat de l'imagination, envol de la pensée, finesse de l'observation, énergie pittoresque du verbe, ferveur de la conscience morale et noblesse épique des sentiments; de telles qualités ne pouvaient que placer d'emblée le recueil provençal de Fabre aux côtés des chefs-d'œuvre de Mistral et d'Aubanel.

Il lui valut en 1909 le titre de majoral, et de président d'honneur de l'école du Ventoux.

La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur, revue et corrigée.

LOU SEMENAIRE

Soulenne coume un diéu, l'ome à braio sarcido,
L'ome à large pitre pelous,
Lou noble espeiandra, lou baroun di caussido,
Lou semenaire, usso frounsido
E péu esfoulissa sus lis iue parpelous,

Brassejo dins li champ. La ventrudo boudougno
D'un sa plen ié pendoulo au còu.
A-de-rèng, di dos man, au founs de la besougnò,
L'ome pescò, espendis si pougnò
D'un gèste d'empeiraire e benesis lou sòu.

Ansin quand sus l'autar lou gros cire s'atube,
Lou bèu jour de Pasco vengu;
Quand l'ourgueno brusis, piou; quand l'encèn tubo
E d'un blu nivoulun estubo
Lou front clin di fidèu, tremoulant, esmougu;

L'evesque tout-d'un -tèms s'aubouro, mitre en testo,
Crosso en man, lou det anela
D'ametisto; un moumen, majestuous, d'un gesto
De soun det, pèr coumpli la fèsto,
Fai uno crous d'amount, d'avau, d'eici, d'eila.

Lou pountife, ufanous dins sa glòri, semeno
L'apasimen; dins li cor las
Vuejo la santo eigagno, e de soun signe ameno,
Pèr li lagne de touto meno,
Un brigoun d'ideau, lou supreme soulas.

L'autre, l'espeiandra, pountife à braio ronto,
A pèr gros cire lou soulèu,
Lou luminàri d'or que dardaio à la vouto
Dóu tèmple, e fegoundo li mouto
Emè li rai de soun escalustrant calèu.

A lou cèu azuren pèr autar. Sa capello,
Tapissado de satin blu,
Dóu sublime velout di nive s'énmantello;
E la viholo dis estello
Davans lou tabernacle atubo si belu.

Pèr ourgueno a lou tron, la fourmidablo basso
Que bruis lis inne sacra,
Quand l'aurige se found en plueio tousco, e passo
Espoumpissènt li terro lasso
E revihant li germe en si lachun sucra.

E de mignot clerjoun, à la voues mistoulino
Fan: alleluia, riéu-piéu-piéu!
Quinsoun e seresin, bouscarlo e cardelino
Que porto roujo capelino,
Brebihon si moutet à la glòri de Diéu.

Pèr encèns, dins li flour en liogo de naveto,
Se soun amassa de perfum
Que lis encensié d'or, dins si canesteleto
Escrincelado e pendouletto,
Enauron douçamen sèns ni fiò ni fum.

Gousié meravihous, subran la couquihado,
Finido soun Adoracioun
Au nis, part, tout dre mounto ansin qu'uno lusado,
Mounto en cantant, pièi enaussado,
Invisible, amoundaut siblo l'Elevacioun.

De l'evesque, à respèt, qu'es la magnificènso!
L'autre, emé la taiolo i ren,
A tout pèr éu, alor qu'en brassejant coumenço
Lou sant óufice di semenço
Que fai de pan pèr l'ome, e pèr l'ase de bren.

LOU MANESCAU

Ennegresi mai qu'un darboun
Pèr la sujo e pèr lou carboun,
Pin-pan, pin-pan, pin-pan! lou manescau martello,
Sus l'enclume que resclantis,
Soun ferre. L'ataié s'emplis
D'un orre gisclamen de belugo e d'estello.

Dirias alor qu'un serpentèu
Fuso dessouto lou martèu.
Pin-pan, pin-pan, pin-pan! Dins sis usso espessido
En mato de baucas, vesès
Plòure uno raisso ardènto, ausès
Pèr moumen cresina sa barbo esgarrussido.

Suso lou negre manescau,
En tabasant soun ferre caud.
Pin-pan, pin-pan, pin-pan! L'encro raio e davalò,
A degout, de si bras muscla,
De si gaugno e soun front uscla
Sus soun pitre pelous coume un dessus de malo.

Que dounara travai tant fèr?
Que sourtira d'aquest infèr?
Pin-pan, pin-pan, pin-pan! Finido es la besougno.
De qu'es? — Un ferre pèr caussa

La bato d'un ase, estrassa,
Devouri de vermino e pela pèr la rougno.

Iéu, peréu, de moun franc mestié,
Siéu manescau: sus lou papié
Cri-cra, cri-cra, cri-cra! martelle la pensado.
La plumo douno li bacèu
Sus la pajo, e dins lou cervèu
Beluguejo lou fiò de la forjo abrasado.

E trime dur, tout encouca
Pèr l'idèio, tout ensuca.
Cri-cra, cri-cra, cri-cra! La plumo es pas saussado
Dins l'encro soulamen. Oh! noun!
A moun avis acò 's pas proun.
D'un tros ensaunousi de l'amo es amoursado.

Coumprenes, galoi coumpagnoun,
Coume vous roump closco e rougnoun,
Cri-cra, cri-cra, cri-cra! la folo farandoulo
De l'idèio dins lou cervèu?
Pèr espeli de soun cruvèu
Ta forjo a rèu de tau pèr gausi li mesoulo.

Pela, galous mai que lou tiéu
Counèisse un ase; acò 's lou miéu.
Cri-cra, cri-cra, cri-cra! La pajo se mascaro
Pèr lou tira d'un marrit mau
Que n'en fai lou pire animau.
Pèr rougno a lou nescige, e n'es pas tout encaro.

A lou nescige, moun roussin,
A dins la visto un agacin
Dur, espés, verinous, pesoulino de l'amo,
Que rousigo mai que la pèu.
Fau lou tira d'aqui lèu-lèu,
Fau, dins soun tenebrun, faire lusi la flamo.

Bèn que raporte pas sèmpre soun tros de pan,
Es obro de valour, parai, negre coumpaire?
De longo faguen dounc, chascun dins noste caire
Iéu pèr l'ome cri-cra, tu pèr l'ase pin-pan.

LA CIGALO E LA FOURNIGO

I

Jour de Diéu, queto caud! Bèu tems pèr la cigalo
Que, trefoulido, se regalo
D'uno raisso de fiò; bèu tems pèr la meisoun.
Dins lis erso d'or, lou segaire,
Ren plega, pitre au vènt, rustico e canto gaire:
Dins soun gousié, la set estranglo la cansoun.

Tèms benesi pèr tu. Dounc, ardit! cigaleto,
Fai-lèi brusi, ti cimbleto,
E brandusso lou vèntre à creba ti mirau.

L'ome enterin mando la daïo,
Que vai balin-balan de-longo e que dardaïo
L'uiïau de soun acié sus li rous espigau.

Plen d'aigo pèr la pèïro e tampouna d'erbiho,
Lou coufié sus l'anco pendiho.
Se la pèïro es au fres dins soun estui de bos,
E se de-longo es abéurado,
L'ome barbèlo au fiò d'aquéli souleiado
Que fan bouli de-fes la mesoulo dis os.

Tu, cigalo, as un biais pèr la set: dins la rusco
Tèndro e justouso d'uno busco,
L'aguïo de toun bè cabusso e cavo un pous.
Lou sirop mounto pèr la draïo.
T'amourres à la font melicouso que raïo,
E dou surgènt sucra beves lou teta-dous.

Mai pas toujours en pas, oh! que nàni: de laire,
Vesin, vesino o barrulaire,
T'an vist cava lou pous. An set; vènon doulènt
Te prene un degout pèr si tasso.
Mesfiso-te, ma bello; aquéli curo-biasso,
Umble d'abord, soun lèu de gusas insoulènt.

Quiston un chicouloun de rèn: pièi de ti rèsto
Soun plus countènt, ausson la tèsto
E volon tout; l'auran. Sis arpioun en rastèu
Te gatihon lou bout de l'alo.
Sus ta largo esquinasso es un mounto-davalo;
T'aganton pèr lou bè, li bano, lis artèu;

Tiron d'eïci, d'eïla. L'impaciènci te gagno.
Pst! pst! d'un gisclè de pissagno
Asperjes l'assemblado e quites lou ramèu.
T'en vas bèn liuen de la racaïo,
Que t'a rauba lou pous, e ris, e se gaugaïo,
E se lipo li brego enviscado de mèu.

Or, d'aquéli boumian abéura sèns fatigo,
Lou mai tihous es la fournigo:
Mousco, cabrian, guèspo e tavan embana,
Espeloufi de touto meno,
Costo-en-long qu'à toun pous lou souleias ameno,
An pas soun testardige à te faire enana.

Pèr t'esquicha l'artèu, te coutiga lou mourre,
Te pessuga lou nas, pèr courre
A l'oumbro de toun vèntre, osco! degun la vau.
Lou marrit-péu pren pèr escalo
Uno pato e te mounto, ardido, sus lis alo,
E s'espasso, insoulènto, e vai d'amount, d'avau.

II

Aro, veïci qu'es pas de crèire.
Ancian tèms, nous dison li rèire
Un jour d'ivèr, la fam te prenguè. Lou front bas
E d'escoundoun anères vèire,

Dins si grand magasin, la fournigo, eilabas.

L'endrudido au soulèu secavo,
Avans de lis escoundre en cavo,
Si blad qu'avié mousi l'eigagno de la niue.
Quand èron lèst, lis ensacavo.
Tu survènes alor, emé de plour is iue.

Ié dises: — Fai; bèn fre; l'aurasso
D'un caire à l'autre me tirasso
Avanido de fam. A toun riche mouloun
Leisso-me prene pèr ma biasso.
Te lou rendrai segur au bèu tèms di meloun.

— Presto-me 'n pau de gran. Mai, bouto,
Se creses que l'autro t'escouto,
T'enganes Di gros sa rèn de rèn sara tiéu.
— Vai-t'en plus liuen rascla de bouto;
Crèbo de fam l'iver, tu que cantes l'estiéu.

Ansin charro la fablo antico
Pèr nous conseia la pratico
Di sarro-piastro, urous de nousa li courdoun
De si bourso. Que la coulico
Rousigue la tripaio en aquéli coudoun!

Me fai susa lou fabulisto,
Quand dis que l'ivèr vas en quisto
De mousco, verme, gran, tu que manges jamai.
De blad? Que n'en fariés, ma fisto?
As ta font melicouso e demandes rèn mai.

Que t'enchau l'ivèr! Ta famiho
A la sousto en terro soumiho,
E tu dormes la som que n'a ges de revèi;
Toun cadabre toumbo en douliho.
Un jour, en tafurant, la fournigo lou vèi.

De ta maigro pèu dessecado
La marridasso fai becado;
Te curo lou perus, te chapouto à moussèu,
T'encafourno pèr car-salado,
Requisto prouvesioun, l'ivèr, en tèms de nèu.

III

Vaqui l'istòri veritablo,
Bèn liuen dóu conte de la fablo.
Que n'en pensas, canèu de sort!
O ramassaire de dardeno,
Det croucu, boumbudo bedeno
Que gouvernas lou mounde emé lou cofre-fort,

Fasès courre lou brut, canaio
Que l'artista jamai travaio
E dèu pati, lou bedigas.
Teisas-vous dounc: quand di lambrusco
La Cigalo a cava la rusco,
Raubas soun béure, e pièi, morto, la rousigas.

BAUTEZAR

Clar de luno pèr Calèndo.

I

Darrié li nivo de coutoun
La luno jogo is escoundaio;
D'un rode à l'autre dóu mouloun,
S'ennegresis e pièi dardaio;
Espincho, curiouso, eiçabas. Pèr lou sòu,
La blanco bugadiero expandis si linçòu,
Si grand linçòu de lum qu'en silènci van courre
Sus la tepo di plano e la roco di mourre.

Quand a passa sus lis oustau,
Subran l'eiminado de telo
Di téulisso escalò au coutau
E de soun trelus l'enmantello.

Alor, esgarussi d'éuse e de petelin,
Lou mourre tranquilas blanquinejo eilalin,
E soulenne, retrais souto sa capelino
Lou mage Bautezar, mitra de mousselino.

Es éu, parai? — Segur es éu,
Adès vengu dóu founs dis Indo.
Vaqui sa chourmo de camèu.
En liogo de sounaio, dindo
A si còu loungaru, lou bouissoun d'argelas
Brandussa pèr lou vènt; mai lou bestiàri las
S'es coucha d'à-geinoun, l'esquinasso gibouso,
Lou vèntre plen d'aglan, de bauco, de darbouso.

Li camelié à blanc burnous
Se soun plega dins si mantiho;
Clinon lou front e dourmihous
Penequejon sus li lausiho.

Bridèu de sedo e d'or, coulas escrincela,
Estrié de nacre, an tout i bouissoun pendoula,
Dins un fum de bebèi que tremolo e flouquejo,
En rampau glourious lou cade beluguejo.

Au clar de luno, adounc veici
Qu'entre lis avaus dis auturo,
En roundelet, d'eila, d'eici
Dormon li gènt e si mounturo.

Bautezar, éu, dor pas; nàni, li bras crousa,
Un turban de roumese autour dóu front nousa,
Viho, e quand dóu marin lis alenado passon,
Reluco pèr li traui di nivo que s'estrasson.

I

Tu qu'as tant barrula pèr mar e pèr camin,
O lou mai saberu di mage!

Tu qu'as legi de tout dins li vièi pergamin,
Testimòni vengu di sage;

Tu qu'entendes l'ibis, l'escaravai sacra
Dis oubelisco egiciano;
Tu que grates dóu det e sables deschifra
Li letro de la brico anciano,

Ounte lou Caldeien, embarba de frisoun,
Au four cousié soun escrituro
En formo de clavèu, pèr dire li sesoun,
Li mes e li jour de culturo;

Tu, lou meravious prince di camelié,
Qu'as tant de fes emé li pastre
Escala de Babèl li set milo escalié
Pèr estudia, la nuie, lis astre;

Tu qu'au lindau di rèi as souvènt escouta
Lou secrèt di biòu de Ninivo,
Di grand biòu oumenas, dous pèr dous acouta,
Que veses, pèr li trau dóu nivo?

III

Ausès e cresès-lou, car n'a jamai menti.
Lou gigant d'eilamont, tout apensamenti,
Nous saludo à la modo antico;
E lou roucas brusis de hi-hi!, de hou-hou!
De qu'es? Lou chafaret de l'aurasso e di loup?
Noun, es Bautezar que replico,

E nous dis: — En ivèr, tèms passa, pèr li trau
D'un nivo espetaclous cousseja dóu mistrau,
Ai vist parpeleja l'estello
Esbrihaudanto que, dóu levant au pounènt,
Mountavo e nous venié, dins soun càrri d'argènt
Adurre la bono nouvello.

La seguiguère emé mi gènt e mi camèu,
Tres mes. Pièi s'arrestè sus lou marrit amèu
De Betelèn, en Palestino.
Aqui, l'ase paciènt e lou biòu pietudous
Tubavon de la narro, à geinoun tóuti dous
Au founs d'uno jasso mesquino.

— E clin, en grand respèt canfavon de l'alén,
Dins lou brès d'uno grùpio e sus un pau de fen,
Un enfantoun na de la vèio.
M'ensouvène: jalavo en l'èr; mai l'enfantoun

A la caud em' un bon lagne en pèu de moutoun,
Risié dins la tousco tubèio.
— Ço qu'èro, acò se saup. Eto lou Rèi di rèi,
Lou supreme soulas, lou gouvèr e la lèi
De tout noble cor. En memòri
De la vesito, iéu, Gaspar et Melchior
Avèn purgi l'encèns emé la mirro e l'or
Dins tres coufret ciéucla d'evòri.

— De la fe dis ancian, aro que n'avès fa,
Maufatan? Lou prougrès, anas dire, a boufa
Sus l'anticaio desmoudado.
Ah! lou requist prougrès! Avès sus lou mantèu
Dóu Paire eterne, grand manescou di soulèu,
Escupi vosto verinado.

— Avès tout ensali. La forço fai lou dre;
Lou rascas dèu prima lou juste que vai dre
Dins lou tiro-péu de la vido;
Lou mounde d'eilamount es un conte de niai
Sian bestiàri e creban coume li mièu, lis ai;
Gènt e chin an memo finido.

— E tout es di de l'ome alor que, pèr toujour,
Tres palado de terro, em' un brut de tambour
An esquiha sus l'embourigo.
Car l'amo, qu'es, disès? Es rèn, un mot, pas mai.
Sus l'aigo de saboun ansin peto e s'envai
Lou bèu trelus de la boufigo.

— O grapaud de palun, de fango enmoustousi,
Tèsto-d'ase savènt, envisca de mousi,
Nous adusès fièro dóutrino!
Erian na de l'argiello, entre li man de Diéu.
Avès trouva bèn miés, e sian li nòbli fiéu,
Dóu Gouriho e de la Mounino!

— Maufatan de malur. Que sara l'aveni!
Dins li traou founs di nivo aro vese veni
La negro e fèro malamagno;
Ah! vese... » Mai la luno alor s'escoundeguè
E dins lou tenebrun subran s'esvaniguè
Lou brun Bautazar di mountagno.

(Oubreto Prouvençalo...)

JEAN MONNÉ (1838-1916)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Brout d'Arangié pèr lou bouquet de la Nóvio, cueillis par l'auteur à l'occasion du mariage de sa fille (Paris, Lucien Duc, 1887); — L'Atlantido, de J. Verdaguer, poème traduit en prose provençale (Montpellier, Imp. Hamelin frères, 1888); — Casau, drame historique en cinq actes et en vers, avec trad. en vers français de Marius Cognat (Paris, Lucien Duc, 1892), — Rousàri d'Amour, recueil de sonnets (Marseille, Ruat, 1906); — Mentino, poème en douze chants (Ibid., 1907); — Œuvres laissées en manuscrits: Lou Beluguié, recueil d'odes; — Flour du Vèuno, poésies diverses; — Espigo, drame en cinq actes, tiré d'un épisode de la guerre des Albigeois; — Roundèu païsan, recueil de cent cinq rondeaux; — Lou Móunié de Betanio, pastorale en prose, en quatre actes; — Lou jardin di rimo, dictionnaire des rimes, précédé d'un traité de prosodie provençale; — Li verbe prouvençau, étude sur les verbes, prose provençale; — Irma Baussan, comédie en trois actes, en vers.

(1). Des poètes marseillais de la deuxième génération, seul Jean Monné n'appartient pas à Marseille par la naissance. En effet, né à Perpignan le 7 janvier 1838, d'une famille d'origine catalane, il quitta de bonne heure, à neuf ans à peine, sa ville natale pour suivre son père qui vint se fixer à Avignon, puis à Carpentras et à Cavaillon, comme contremaître tanneur. Il passa également une partie de sa jeunesse à Crillon, dans le Comtat, au pied du Ventoux, où un de ses oncles, curé, lui enseigna les rudiments de latin et de grec. Ce n'est que vers sa vingtième année, après la mort de son père, qu'il s'établit avec sa

mère à Marseille. A part un séjour de trois ans à Paris (1887-1890) pendant lequel il ne cessa de soupirer après son soleil et sa mer bleue, il ne quitta jamais la grande cité maritime. C'est là qu'il se maria et qu'il poursuivit sa carrière dans les Ponts et Chaussées, comme attaché au contrôle des chemins de fer. C'est là qu'il s'est éteint à la fin de 1916. On peut donc dire que la Provence est sa véritable patrie, d'autant plus que si elle conserve une part d'atavisme, son œuvre est toute provençale par l'esprit comme par la langue.

Majoral en 1881, vice-chancelier du Félibrige en 1891, secrétaire et syndic de la Maintenance de Provence, puis président de la grande association régionaliste La Freirié Prouvençalo, Jean Monné a rendu d'immenses services à la cause félibréenne, allant même jusqu'à lui sacrifier ses intérêts. Sans parler de l'activité qu'il déploya dans ses fonctions officielles et dans la rédaction de son bulletin Lou Felibrige il a travaillé à la constitution de nombreux groupes ou écoles, il s'est attaché à faire cesser l'antagonisme existant entre les troubaires et les félibres, à ramener au félibrige tous les patoisants pour lesquels il fut un instructeur zélé, à guider dans les jardins de Sainte-Estelle une foule de jeunes écrivains dont il corrigeait patiemment les épreuves, à faire triompher enfin la graphie félibréenne. C'est ainsi que par son action comme par son œuvre, Jean Monné a été un des meilleurs soutiens de la Renaissance. Reconnaissants, ses compatriotes l'ont couronné aux fêtes latines de Montpellier et à l'Académie des Jeux Floraux. En outre Monné était chevalier de l'ordre royal de Roumanie et officier d'Académie. Il aurait pu prétendre à d'autres honneurs, et il semble même qu'il ait rêvé un moment (1901) de présider comme Capoulié aux destinées du Félibrige. Mais à la mort de F. Gras il avait plus de soixante ans, et les félibres voulaient à leur tête un homme jeune. S'il ne put réaliser son rêve, cela ne l'empêcha pas, dans sa retraite, de consacrer les derniers jours d'une vie de labour à la cause pour laquelle il s'était dévoué depuis sa jeunesse. Pendant ses dernières années, il avait plus particulièrement tourné son infatigable activité intellectuelle vers l'étude de la langue provençale, qu'il a poussée très à fond: un dictionnaire, Le Jardin des Rimes, et un traité sur les verbes provençaux comptent parmi les fruits de sa studieuse vieillesse.

ŒUVRES FRANÇAISES D'INSPIRATION PROVENÇALE. — Joseph Roumanille, étude félibréenne (Paris, Duc, 1894); — Traduction en vers français de Marineto, poème de L. Duc (Paris, Duc, 1894).

J. Monné a collaboré à l'Armana Prouvençau, l'Armana Marsihès, l'Armana dóu Ventour, Lou Cacho-Fiò, l'Aiòli ainsi qu'à la plupart des périodiques et revues du Félibrige. De 1887 à 1909 (22 années) il a dirigé Lou Felibrige, bulletin mensuel rédigé en langue d'oc, relatant tous les événements félibréens, avec la critique littéraire des œuvres occitanes.

Le dialecte dont il a usé est le pur rhodanien, sauf pour ses premières poésies où il a fait quelques concessions au dialecte marseillais.

Les débuts poétiques de Monné datent seulement de sa trentième année: en 1868, lorsque les troubaires catalans vinrent visiter leurs frères du Midi aux fêtes de Saint-Rémy, d'Avignon et de Beaucaire, il salua leur venue d'une fière ode française. Mistral remarqua le jeune poète.

— Pourquoi, lui demanda-t-il en le félicitant, ne chanterais-tu pas dans la langue qui a bercé ton enfance? La Muse te comprendrait mieux et te prodiguerait de plus frais sourires.

Monné écouta le conseil de l'auteur de Mirèio et de Calendau, et l'an d'après, le 23 avril 1869, les Jeux Floraux d'Aix lui fournirent l'occasion de se révéler félibre de talent par une belle ode en langue d'oc, La Pouèsio Prouvençalo souto Ramoun Berenguié IV, qui lui valut la médaille d'or du concours et les encouragements les plus flatteurs. Dès lors il prit part à une foule d'autres concours, remportant de tous côtés palmes, couronnes, mentions et diplômes, et finalement le titre de maître en gai-savoir (1). Vite passionné pour la cause du Félibrige, alors en pleine floraison de ses chefs-d'œuvre, Monné ne se contenta pas de semer dans les journaux ou recueils félibréens les charmantes productions de sa muse provençale. De bonne heure et comme ses amis et maîtres, li Primadié, il fut en plus du poète un homme d'action, un militant de la Renaissance, ainsi qu'en témoigne son bulletin mensuel, Lou Felibrige, qu'il fonda en avril 1887, pendant son séjour dans la capitale, et qu'il dirigea vaillamment jusqu'en 1909, date à laquelle, vaincu par l'âge, il sentit sonner pour lui l'heure du repos et de la paix. Fondé après la disparition du Cartabèu de Santo-Estello, le Félibrige de Monné était devenu l'organe officiel des félibres et le véritable memento des événements de la littérature d'oc. Ses vingt-deux années forment un recueil précieux; de documents, une source unique de renseignements où puiseront tous les historiens du mouvement occitan. C'est après la fondation de son bulletin et l'impression de Brout d'Arangié, bouquet de poésies diverses réunies à l'occasion du mariage de sa fille, que se place la publication du premier ouvrage important de Jean Monné, à savoir sa traduction, dans la meilleure

prose provençale, de l'Atlantido, l'épopée du félibre catalan Verdaguer (1888), hommage à sa première patrie, en même temps qu'un magnifique présent à la patrie nouvelle.

A l'exemple de Mistral qui avait donné sa Rèino Jano en 1890, J. Monné aborda le drame historique avec Casau (Cazaulx). La pièce met en scène un des plus dramatiques épisodes de l'histoire de Marseille. Elle doit son nom au consul marseillais qui fut assassiné par Libertat en 1595, au moment où les Marseillais se rendirent à l'armée de Henri IV, commandée par Henri le Balafré, duc de Guise.

(1). Il est à remarquer que J. Monné a signé quelques-uns de ses premiers essais poétiques en provençal du pseudonyme féminin de felibresso Clemènço, à l'insu de ses amis les félibres et notamment de Mistral. (Cf. Armana Prouvençau, 1869.) La supercherie se découvrit de l'amusante manière que voici: Esprit malicieux et galejaire, Monné adressa un beau jour au maître de Maillane une lettre où une certaine Clémence lui exprimait son amour de la poésie provençale et sa vive admiration pour l'auteur de Mirèio. Mistral répondit et une correspondance s'établit entre lui et la prétendue félibresse. Intrigué, Mistral insista à la fin pour la rencontrer et lui fila un rendez-vous. C'est alors que Clémence avoua à son illustre correspondant qu'elle portait une barbe au menton et qu'elle était... père de famille!

Malgré leur intérêt de reconstitution historique locale, malgré quelques scènes vigoureuses et émouvantes, ces cinq actes en vers, plus lyriques que dramatiques, ne sont encore qu'un essai d'un écrivain qui cherche sa voie. Mais, çà et là, ils laissent apparaître, plus particulièrement dans les scènes de tendresse, l'art délicat du poète élégiaque que Monné va devenir de plus en plus. Après Casau, qui date de 1892, il faut aller jusqu'en 1906 pour rencontrer dans la bibliographie de Monné une nouvelle publication provençale. Ce n'est pas qu'il ait été absorbé par d'autres travaux: sa traduction en vers français du poème de son ami Lucien Duc, Marineto (1894), ne lui prit que peu de mois. Au contraire, les années qui suivirent furent très fécondes pour le poète, puisque c'est à cette époque qu'il composa la plupart de ses ouvrages. On s'en apercevait bien du reste, car J. Monné insérait régulièrement dans les revues provençales du temps des poèmes d'inspiration heureuse et de forme élégante. Les poésies ainsi publiées, ses multiples plaquettes de circonstance, et ce que ses intimes connaissaient de ses nombreux manuscrits, avaient depuis longtemps établi sa réputation dans le monde félibréen, lorsqu'il se décida sur le tard à entreprendre la publication de ses œuvres complètes, qu'une modestie et un désintéressement rares l'avaient empêché d'imprimer jusqu'alors. Il ne devait pas la terminer. La maladie, puis la mort le surprirent au moment où, à soixante-dix-huit ans, la mort surprend à tout âge, il songeait à publier un recueil d'odes provençales, après avoir donné au public Rousàri d'Amour et Mentino.

Rousàri d'Amour est un recueil de sonnets consacrés à la première femme de Monné, morte prématurément. Son souvenir était resté si profondément gravé dans le cœur de son mari que le poète en a fait l'incarnation de la Beauté, de la Bonté, de l'Amour, et l'inspiratrice de tout ce qu'il écrivait. On retrouve son nom à la première place dans toute l'œuvre lyrique de Monné. Les sonnets du Rousàri lui sont plus particulièrement dédiés. Ils sont loin d'être sans défauts. Au point de vue de la forme, on peut leur reprocher, et ce sont là les défauts habituels de Monné, la faiblesse de certaines rimes quelques inversions forcées, l'abus des épithètes et des appositions, le retour monotone des mêmes rimes ou des mêmes termes d'une page à l'autre (tant il est vrai que le vocabulaire de l'amour est peu fourni!). Aux répétitions de mots correspondent trop souvent des redites dans les thèmes. A chanter son amour, à célébrer la beauté et les qualités de son amante, à décrire sa passion, sa joie, sa souffrance, et la nature qui en est le témoin impassible ou complice, Monné était fatalement appelé à se répéter. C'est pourquoi, pris séparément, chacun de ses petits poèmes intéresse ou charme, tandis que leur lecture suivie fatigue vite et laisserait pour un peu croire que le poète a voulu jouer ce tour de force de recommencer trois cents fois le même sonnet. Mais ces taches ne font pas oublier la valeur réelle de l'œuvre, une des plus curieuses, si ce n'est une des plus originales de la production poétique de la deuxième génération félibréenne. En effet, tout en rappelant la poésie troubadouresque dont Monné continue avec les grands poètes de l'Amour provençal la tradition de courtoisie, tout en rappelant aussi la poésie de Pétrarque, moins son obscurité, elle marque une tendance indéniable vers les rêveries précieuses et même un peu décadentes des nouvelles écoles parisiennes. Les sonnets du Rousàri, réguliers ou non, expriment des pensées délicates, subtiles même, des notations, riches en nuances, de sentiments et de sensations qui révèlent en Monné un fin psychologue des choses de l'amour. Sous une perfection de forme qui parfois fait songer à l'art impeccable de nos sonnettistes parnassiens, quelques-uns allient à la magnificence, à l'éclat du style la fraîcheur du coloris, la grâce de la description ou la philosophie de l'idée. L'inspiration du recueil est celle d'une tendresse ardente et passionnée: mais elle reste cependant toujours mesurée et honnête, même lorsque le moule étroit du sonnet a éclaté et flambe pour clamer une suprême douleur, ou une admiration, ou une allégresse splendide. Ajoutons que toute la gamme

des sonnets irréguliers défile sous les yeux du lecteur, avec toutes les variétés possibles de rythmes et les dispositions de rimes les plus imprévues. Enfin la langue, simple, abondante et imagée, tenant le juste milieu entre le parler populaire et le langage des lettrés, est celle qui caractérise la forme de toute œuvre de Jean Monné.

Un an après la publication de *Rousàri d'Amour* parut *Mentino* (Mentine, 1907), poème en douze chants, élégie inspirée au poète par sa propre idylle de jeunesse avec celle qui devait en mourant laisser un vide si profond à son foyer. Le poème, en effet, porte comme titre le nom abrégé de la première compagne de Monné (Clémentine). Il est écrit en strophes d'octosyllabes de onze vers, disposées dans une combinaison de rimes très musicale quand l'embarras de la phrase et l'obscurité de la pensée n'en vient pas gâter le charme. On peut louer cependant l'intérêt de l'action, la grâce et l'émotion des épisodes qui se déroulent harmonieusement à travers les sites, les coutumes et les fêtes de la région provençale. Le sujet est simple et classique: c'est l'éternelle histoire de deux amoureux qui finissent par triompher de tous les obstacles que le sort s'est plu à dresser devant eux pour empêcher leur mariage. Mais la valeur du poème réside avant tout dans la fine et exacte peinture de l'éveil de la tendresse dans le cœur de deux jeunes gens. Comme dans *Rousàri*, l'amour tient dans *Mentino* la place de choix; mais c'est un amour sinon plus vrai, plus simple peut-être, moins raffiné et artificiel.

C'est également l'amour qui occupe la place d'honneur dans *Flour de Vèuno* (*Fleurs d'Huveaune*), poésies diverses qui n'ont pas été réunies, mais dont un bon nombre a paru dans les revues provençales. Comme *Rousàri* et *Mentino*, *Flour de Vèuno* est une œuvre d'autobiographie. Le souvenir de Clémentine y est évoqué à chaque page. L'Huveaune est une petite rivière qui prend sa source dans les montagnes de la Sainte-Baume et vient se jeter dans la mer en traversant Marseille, non loin du château Borély. C'est sur ses bords galants » que le poète a vécu sa vie d'amour conjugal, cinq années qui ont passé comme un rêve. Il y a cueilli les fleurs poétiques dont le bouquet forme son troisième recueil de poèmes lyriques. On y trouve des poésies délicieuses, dans ce recueil, qui nous montre l'Huveaune gazouillant tendrement la fraîche chanson des caresses dans l'arôme exquis des violettes fleuries, et qui raconte la joie de vivre et le bonheur d'aimer. On y trouve aussi de charmantes ballades à la manière des troubadours. Jean Monné, a excellemment remarqué Guy de Canolle, est tout à fait dans la tradition des troubadours. Il chante sa bien-aimée de prédilection, comme faisaient les poètes des temps féodaux, mais il y ajoute un sentiment tout moderne. L'amour chevaleresque était indépendant, d'une part, de l'union conjugale, et, d'autre part, de toute sensualité avouée. Il était, pour l'amoureux, la source d'un noble et joyeux enthousiasme qui l'élevait au-dessus des penchants bas de toute espèce. Mais il n'excluait pas d'autres affections moins idéales. Pétrarque, tout en adorant Laure, eut un fils et une fille d'une autre femme. Dante lui-même, qui est dans les lettres l'exemple le plus éclatant de l'amour extatique et chevaleresque, souffrit que Béatrice devint la femme d'un autre et épousa, de son côté, Gemma Donati, sans cesser un moment d'adorer dans Béatrice la maîtresse de sa pensée. Jean Monné se borne à rester fidèle au souvenir de sa première femme, tout en ayant convolé à de secondes noces, et il exprime ses sentiments avec une émotion que personne ne saurait trouver étrange ni blâmable, car son amour est légitime et il est, en outre pur et sain, comme la fleur qui s'entr'ouvre à l'aurore. Sa poésie est à l'avenant. Dans ses vers, les plus simples incidents de la vie vulgaire deviennent le motif de véritables poèmes, pleins d'art et de grâce exquise (1).

(1). Guy de Canolle, in *Lou Felibrige*, avril-mai 1907.

Au total, *Rousàri d'Amour*, *Mentino* et *Flour de Vèuno* rangent Monné dans la lignée des poètes adoreurs de la femme. S'il lui arrive souvent de célébrer son culte fervent du terroir familial, de la patrie provençale, avec sa nature, ses aspects, sa mer, on peut dire que ce ne sont là que les thèmes secondaires de sa poésie. Son thème de prédilection, son leit-motiv, c'est bien la Femme, la Beauté. Aux qualités traditionnelles de vérité, de chasteté, de simplicité de la poésie érotique méridionale, il joint une science approfondie du cœur et un art empreint de délicatesse, d'harmonie et de couleur. En un mot, il unit la sensualité païenne d'Aubanel à la grâce efféminée de Mathieu. Seule, une plus grande maîtrise dans l'expression lui a manqué pour les égaler. Mais Jean Monné n'est pas seulement l'auteur de ces trois livres d'amour. Son talent tout féminin sut aussi manier la note virile. C'est elle qui anime les odes de belle envolée du Beluguié (*La Gerbe d'Étincelles*). Ce recueil, que le poète n'a pas eu le temps de faire paraître, rassemble les odes composées au cours de sa carrière. Pour n'être point tout à fait originales et pour se ressentir de Mistral, elles ne manquent ni de puissance ni de mouvement. Enfin son livre de *Rondeaux paysans* (*Roundèu païsan*), qui reste aussi à paraître, montre en Monné un citadin épris de la vie rustique et de la poésie des champs en même temps qu'il consacre son habileté de versificateur.

Telle est l'œuvre poétique de Monné. Si l'on met à part sa verbosité et ses imperfections de forme, elle laisse suffisamment de beautés à admirer chez elle pour compter parmi les bonnes productions du

lyrisme provençal de son temps. Qu'elle analyse les choses du sentiment, qu'elle décrive la nature, qu'elle se complaise dans l'allégorie, la poésie de Jean Monné est toujours coulante et aisée, sa langue toujours surabondante en épithètes pittoresques, en mots-images, expressifs et harmonieux. Un beau souffle de lyrisme, tantôt large et puissant, tantôt frais et léger, circule à travers cette œuvre. Car l'auteur de Casau et de Rousàri d'Amour est avant tout un poète lyrique. Mais il est plusieurs façons d'être lyrique, et si Banville l'est autrement que Hugo, il semble bien que Monné ne l'est pas à la manière de Mistral. Henri Ner l'a défini le Banville de Mistral, voulant dire par là que de même que Banville a eu la superstition de la rime dont V. Hugo, n'avait que la religion, Monné a pour le déroulement soutenu et chantant de la période poétique le culte exagéré d'un disciple. Mais s'il est vrai que, plus mistralien que Mistral, il a appliqué avec une constance un peu monotone les procédés du poète de Maillane, les élans chaleureux, les effusions de son lyrisme débordant, corollaire d'un ardent patriotisme, ont cette excuse ou ce mérite de personnifier en lui l'estrambord, c'est-à-dire l'enthousiasme félibréen.

— La traduction des extraits de Monné est celle de l'auteur, corrigée, sauf pour ceux de Flour de Vèuno, que nous avons traduits nous-mêmes.

BERTRAND D'ALAMANOUN

A-N'ESPINETO DE RAOULIN (1256)

Blacasset pèr tu souspiro
E Bertrand d'Alamanoun
Sus li cordo de sa liro
Vèn faire brusi toun noum...
L'estiéu passo e vèn l'autouno...
En tout tèms l'amour flouris...
Sèmpre i rai i'a de poutouno,
Sèmpre is iue la joio ris...
Avèn, pèr bressa li teso,
Lis aureto pounenteso,
E, pèr courouna l'ivèr
Li Cacìo
De Marsiho
Flourido sus li brout vert!

Siés la Cacìo, Espineto,
Ta bouco n'a lou prefum;
Toun trelus de chatouneto,
Lou fiò de toun amo, lum
E caresso que nous crèmo,
E toun sèn, divin relèu,
Li souspir qu'eisalo, o fremo,
Vènon di flour dóu soulèu...
Es la Cacìo que dauro
Ta cabeladuro sauro...
Es tu qu'ispire mi vers,
O Cacìo
De Marsiho
Flourido sus li brout vert!

Dins toun regard, i'a la flamo
Qu'esfuto nòstis encié;
Lou pople a pèr tu qu'uno amo,
Brulant coume un encensié
A l'ounour de sa mestresso...
Es i pèd de ta bèuta,
Esclau, qu'emé grand tendresso,

A pausa sa liberta,
E s'enchauto, sus sa tèsto,

Que bramon guerro e tempèsto,
Mai qu'au ribeirés sôuvert,
Li Cacîo
De Marsiho
Flourigon sus li brout vert.

Perlo de nosto mar blouso,
De nôsti terro bijout,
Siès bello à rëndre jalouso
La Court de Carle d'Anjou...
Mai que l'aubo que dardaio
Esbribaudo toun front pur...
Lou troubaire se miraiio
Au founs de tis iue d'azur...
E pèr guierdoun de si trovo,
Vòu coume Ricard de Novo
Toun sourrire disavert,
O Cacîo
De Marsiho
Flourido sus li brout vert.

Quand la terro s'enmantello
Dins lou jargau de la niue,
Dins lou cèu, i' a ges d'estello
Coumparable à ti bèus iue;
Se te mostres au bescaume
E desnouses ti péu d'or,
Toumbo, en raisso, coume un baume
Que recounforto lou cor...
E l'amant, dins l'oumbro infuso,
Crido: — Ai! la niue trop lèu fuso!
A l'adré coume à l'avèrs
Li Cacîo
De Marsiho
An flouri sus li brout vert!

Ma voues canto dins la brèino,
L'aurige mounto, negras...
Dis Acoulo, o noblo Rèino,
Demàn, belèu nôsti bras
Pèr l'ounour, lou dre, la raço
Se levavan, enrita...
E ma violo es jamai lasso
De celabra ta bèuta,
Que dins ta bèuta distrio
L'Amour sant de la Patrio,
L'Amour rèi de l'Univers...
Li Cacîo
De Marsiho
An flouri sus li brout vert.

BALADO

Soun péu negre toumbo en anello,
Long de sa taio facho an tour;
Lou vènt, que ié jogo à l'entour,
Béu lou parfum de si trenello;
Soun faudau, emai sa gounello,

Soun plen de pese de sentour,
En mesclo emé de pimpinello:
Lou soulèu poutouno li flour.

Quand sa bouco se despestello,
Di roso soun rire a sabour;
I'a de fiò de touto coulour
Dins soun iue blu, qu'es uno estello!
E dins lou rai que l'enmantello
L'iéli i'espandis uno óudour
Que vous treboulo e vous pivello:
Lou soulèu poutouno li flour.

Or la chatouno riserello,
Éro à soun ort, e sèns temour,
Dóu bout di det, dins la clarour,
Subre si labro vierginello,
Culissié de bais e la bello
Li trasié, perfuma d'amour,
I parpaioun de la pradello:
Lou soulèu poutouno li flour.

MANDADIS

D'aquéli bais, un, vierginello,
Toumbant sus moun amo en cremour,
L'ennegè de lus clarinello:
Lou soulèu poutouno li flour.

(Flour de Vèuno.)

RAIVE ESVALI

Ai marcha dins la vido, à l'asard de si draio...
Lou soulèu a jamai coucha lou nivoulas
M' escoundènt la lusour de la Bèuta veraio
Que chanjo en puro joio, espino, fèu e glas.

E lou tèms apreissa fasié sa jouncho, ai! las!
Sèns s'esmdurre en rè de l'ome que varaio,
E que long dóu camin plouro, escranca, fòu, las,
E passo coume un fum qu'au ventoulet s'estraio.

Cridave: — De moun cor quau garira lou tai?...
Quau baiara de flamo e d'alo à mi pantai.
En pausant sus moun front lou bais de fiò qu'ispiro?
L'ivér, que touto ardour à soun alen espiro,
A boufa sus l'ourguei de mi raive enaurant!
Es sus lou ro que l'auro avié 'mpourta lou gran.

SUAVITAS - VÈSPRE SUS MAR

En montant dins lou cèu, la niue sus sis espalo
Pauso superbamen soun mantèu diamantin.
La luno en plen azur ié beluguejo, palo,

E jito sus la mar si trelus argentin.

La chato dins si péu porto de flour pourpalo,
E l'auro, qu'a garda si prefum dóu matin,
En sabourant l'oudour que di roso s'eisalo,
Tendramen fai brusi sa raubo de satin.

La nau fuso, e li remo, en gisclé d'esmeraldo,
Espouscon di flot blous lou dardai qu' esbrihaudo...
Li voues enauron l'amo en un cant trefouli.

La guitarro bresiho... un dous pantai vous bresso...
L'Amour ris... e li bais tant siave e tant poulit
Fan plòure sus li cor l'eigagno di tendresso.

L'AMOUR ES ETERNE

Quand auras desgruna li perlo e li diamant,
Qu' auras pasta l'idèio au founs de ta pensado,
E que, subre lou mounde, ansin qu'uno raissado,
Espouscaras la lus de l'obro de ti man;

A la glòri s'un jour raubes quanco brassado;
Sus l'auturo, arderous, s'escales en bramant;
Se pièi de la Bèuta vèn que fugues l'amant,
E s'à ti pèd se trais la foulo agrouvassado;

Quand entre quatre post saras clava, de tu,
Que soubrara? Tout mor; e i' a qu'uno vertu:
L'Amour, que subre-viéu coume un gisclé de l'amo.

Pèr grand que fugue, au cor quau noun porto sa flamo
Pèr l'inmourtau renoum luchara vanamen!
Sus li cros, es l'Amour que viho eternamen.

REGARD BLOUS

Es lou fiò dóu soulèu rous
Que fai canta li cigalo;
Lou rai de tis iue courous,
Iéu, es ço que m'encigalo;

E jamai siéu tant urous
Coume quand, siavo regalo,
Dins ti regard arderous,
D'amour bève la fangalo...

De ti bèus iue, blous tresor,
Tre qu'auboures la pousterlo
Amigo, entre ti pauperlo

Vese trelusi toun cor,
Coume d'eigagno uno perlo
Dins lou vas d'uno flour d'or.

(Rousàri d'Amour.)

PAUL ARÈNE (1843-1896)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Poésies éparses, réunies par Lucien Duc dans *Li Souleiado*, recueil des œuvres des Félibres de Paris (Paris, L. Duc, 1904).

ŒUVRES FRANÇAISES D'INSPIRATION PROVENÇALE. — *La Gueuse parfumée*, récits de Provence: Jean des Figues, le Tor d'Entrays, le Clos des Ames, la Mort de Pan, le Canot des six Capitaines, etc. (Paris, Charpentier, 1876); — *Au bon soleil*, récits et croquis de Provence (Ibid., 1880); — *Jean des Figues* (Paris, Lemerre, 1886); — *Contes de Paris et de Provence*, illustrations de Myrbach (Ibid., 1887); — *La Chèvre d'Or*, nouvelle (Ibid., 1889); — *Des Alpes aux Pyrénées*, étapes félibréennes, en collab. avec A. Tournier (Paris, Flammarion, 1891); — *Domnine*, roman sisteronnais (Ibid., 1894); — *Le Midi bouge* (Ibid., 1895).

P. Arène a collaboré à l'*Armana Prouvençau*, au *Viro-Soulèu*, à la *Cigale*, la *Farandole*, l'*Aiòli*, la *Revue Félibréenne*, la *Revue Lyonnaise*, l'*Echo de la Semaine*, au *Tour de France*, etc.

Né à Sisteron le 26 juin 1843, mort à Antibes le 17 décembre 1896, Paul Arène occupe, parmi les écrivains français du dernier tiers du XIX^e siècle, une place distinguée dans l'estime des lettrés. A côté d'Alphonse Daudet, d'une manière aussi originale, aussi personnelle, mais moins exactement réaliste, plus symbolique, il est un de ceux qui ont le mieux présenté et fait connaître le Midi français dans la littérature nationale, et y ont introduit beaucoup de son esprit, de son atticisme et quelque peu de son vocabulaire. Le nom même de Paul Arène, moins illustre de son vivant que celui de Daudet, n'a cessé de nos jours de gagner de la renommée. Mais si les romans et les nouvelles de ce prosateur charmant sont à présent connus de tous ceux qui lisent, par contre on ne sait pas assez qu'il a honoré deux littératures françaises, celle du nord et celle du midi de la France. Ses meilleurs vers sont provençaux, comme sa meilleure prose est française; celle-ci est de premier ordre, mais ceux-là ne le cèdent qu'aux œuvres de Mistral. Pour la force du style, la vérité du sentiment, la finesse, la fraîcheur et la clarté de la peinture pour je ne sais quelle divine pureté de la langue et du rythme, il y a des hommes de goût pour les préférer même à ceux de Théodore Aubanel qui se ressent des romantiques parnassiens.

Le futur auteur du parnassiculet connaissait ces mauvais modèles; il en préserva ses écrits...

Le félibre Paul Arène est né dans la rude petite ville de Sisteron, au cœur de cette Provence montagnarde dont les habitants sont nommés Gavots, et où sa famille était fixée depuis longtemps. Il était donc fortement enraciné, et dans le terroir le plus pur peut-être de tout apport de limon étranger. D'ailleurs le nom d'Arène est fort commun par toute la contrée et jusqu'en Corse et en Italie. Il ne s'arrête même pas aux pays de langue latine. Homère parle, à plusieurs reprises, de la riante ville d'Arène » et de l'aimable Arène. Il y eut au XVI^e siècle un Antonius Arena ou, ce qui revient au même, de Arena, de qui l'on connaît un poème macaronique, mélange bizarre de français, de latin, d'italien et de provençal, sur *La Meygra Entrepresa*, c'est-à-dire sur l'expédition malheureuse des Impériaux en Provence contre François 1^{er} : les Provençaux défendirent seuls leur pays... Antoine Arène avait pris sa part de la guerre; en bon homéride, c'était ses exploits qu'il chantait. On lui doit aussi des poèmes enjoués ou burlesques sur les réjouissances des écoliers d'Avignon et les différentes figures de la danse...

Notre poète moderne aimait à rappeler le souvenir d'Antonius Arena et à se réclamer de lui tout au moins comme d'un aïeul spirituel. Il était comme lui bon vivant et hardi rieur, bien qu'il préférât vivre et sourire en dedans. Il sut lui aussi être soldat français à son heure et poète provençal toute sa vie.

Dès son enfance il aima son pays rustique et le comprit. Il fut l'heureux écolier à qui l'école buissonnière apprend la vérité des poètes champêtres et fait goûter le charme de Virgile et d'Horace. Il le dit lui-même dans ce passage de *Jean des Figues* où, parlant de ses souvenirs classiques, il évoque des strophes qui veulent dire un sommeil à l'ombre et dont lui seul sait le sens.

Maître d'études aux lycées de Marseille et de Vanves, il prit très jeune sa licence ès lettres. Mais bientôt le succès à l'Odéon d'une petite comédie, *Pierrot héritier*, lui fit quitter l'Université pour le journalisme, en 1865. C'est vers cette époque qu'il fit ses premiers vers provençaux, parus dans l'*Armana*. Il se lia avec les maîtres du Félibrige et avec les boute-en-train des fameuses félibrées de la Barthelasse, du

Chêne-Vert, de Château-neuf du Pape, tous ces exquis poètes, ces charmants et joyeux compagnons qui avaient nom Mistral, Roumanille, Aubanel, Daudet, Bonaparte-Wyse, Séménof, Ans. Mathieu, etc.

Toutes les fois qu'il pouvait s'échapper de Paris, c'était pour venir choquer le verre chanter et rêver avec ce groupe enthousiaste et heureux d'esprits supérieurs: de bonne heure il avait trouvé, en provençal comme en français, la voie qu'il devait suivre toute sa vie.

La guerre de 1870 lui procura une curieuse occasion de sonder la valeur de sa meilleure veine la veine populaire. Ardent patriote, il contribua à la formation d'une compagnie de francs-tireurs provençaux et en fut nommé capitaine. C'est à cette occasion qu'il composa en français, la fameuse chanson: Le Midi bouge. Le plus bel éloge que l'on puisse faire de ce chant guerrier, c'est qu'il passa quelque temps pour une chanson populaire anonyme, reprise et lancée par les foules et recueillie après coup par de pieux lettrés. Le mieux est qu'on la lui chanta à lui-même, comme une admirable œuvre poésie naturelle, née de l'amour et formée sans étude: sa beauté le disait assez. Comme on entendait bien dans ces vers, dans ce chant, la voix de ces héros paysans qui ont donné leur vie sans dire leur nom!... Non, certes, ce n'était pas un artiste un poète de métier qui avait conçu ce Midi rouge!

Et que dit Paul Arène? Il écouta et se tut... Il approuva d'un signe de tête. Et c'est la grande qualité, l'originalité de son œuvre d'être pleine d'une grande sensibilité poétique, d'une émotion discrète et contenue d'un sourire, émotion et sensibilité revêtues d'une forme très artiste, et de paraître, en même temps, d'inspiration populaire, terrienne et antique.

C'est par cette pureté du sens provençal qu'il se relie à Mistral. C'est par elle surtout qu'il se relie au maître au plus fin au plus distingué des auteurs plaisants et des conteurs familiers: Roumanille. Il est bien et purement de la même race qu'eux, tout en ayant son inspiration personnelle et son style propre, sans rien d'un imitateur. Plus délié encore, moins évangélique et plus grec est l'humour clair de Paul Arène. Celui-ci est par excellence héritier de l'hellénisme facétieux de Marseille. Il se croit sarrasin: la figure creuse et ovale la barbe maigre et brune, prêtent chez lui à cette illusion. C'est un phocéén colonisé gavot. C'est d'un œil tout différent de celui d'Alphonse Daudet qu'il voit le Provençal, non plus nîmois ou beaucairois, gesticulant et plaisantant, menteur et généreux, en attitude de discours ou de parade, mais basalpin et maritime, philosophe et ingénu.

Et puisque ce rapprochement avec Daudet se présente encore, notons ces traits que Ch. Maurras indique, de la tendresse toute respectueuse de Paul Arène pour son pays. On y sent bien, sans qu'il le dise nettement, que le critique songe à marquer une différence avec l'auteur de Tartarin et de Numa Roumestan.

Il faut admirer combien, sur les sujets les plus délicats et les plus dignes de soulever la juste indignation de Cantepèrdrix, de Rochegude ou de Pamparigouste, son tact exquis préserve Arène d'écrire jamais une raillerie trop acide. La religion de la Patrie menait, mais retenait, entraînait et précipitait, mais en l'arrêtant au point juste, cet écrivain doué d'un sens si fin du ridicule. Il n'avait point de peine à suivre les conseils de ce sentiment, et ses compatriotes lui savent gré de ne pas retourner contre le sein de la Provence quelques armes légères aiguisées par des Provençaux.

Ainsi est-on obligé de mêler les observations critiques relatives à son œuvre de prose française à celles touchant sa poésie provençale. C'est que, malgré la différence de la langue et du rythme, ces deux aspects de son œuvre se correspondent, se lient intimement, donnant toutes deux l'impression d'un talent exquis et rare, où le ton simple et comme naïvement ironique laisse percer les plus poétiques mélancolies, le plus pur idéalisme. C'est encore à la belle et complète étude de Ch. Maurras qu'il faut revenir pour préciser et résumer toutes ces indications. Paul Arène poète, comme Paul Arène conteur, ne sortait guère de son arrondissement, mais il y mettait l'univers. Les jeunes rustres qu'il peignait laissaient voir la nature humaine; les clôtures, les puits, les rangées d'oliviers lui montraient en quelque façon l'histoire du monde. C'est le grand procédé, le procédé classique. N'importe qu'on soit de Chéronée ou d'Athènes, le tout est qu'on sache, en creusant, découvrir sous l'écorce brillante le fond durable de la vie... Qu'on prenne garde à ce constant souci du ciel et des étoiles, chez un écrivain rustique qu'on se figurerait, comme tant d'autres, incliné sur la glèbe à laquelle il s'est attaché... cela est caractéristique. Les chansons de Paul Arène partent d'un petit coin de terre soigneusement déterminé, et d'où l'on va droit aux étoiles... et plus loin, avec un regret... Le défaut de ces beaux poèmes est d'être courts et peu nombreux... Délicat, paresseux, plus prodigue de ses heures et de ses pas que de ses paroles écrites, enfin très sévère à lui-même, Paul Arène n'a pas donné le recueil de ses poèmes en langue d'oc. Ceux qu'il a faits restent dispersés dans les florilèges. Au nombre d'une trentaine, ils n'ont jamais été réunis en volume.

Mais presque tous ont été groupés en tête de Li Souleiado (les Soleillades), recueil collectif des Félibres de Paris (Paris, Lucien Duc, 1904); ils avaient successivement paru dans l'Armana Prouvençau, la Revue Felibréenne, le Viro-Soulèu et l'Aiòli. La plupart passent pour avoir été inspirés

par un amour malheureux du poète. La légende veut qu'au temps où Paul Arène, à l'aube du Félibrige, courait la Provence et ses fêtes avec les premiers félibres, il ait, un beau dimanche, dans les arènes de Saint-Rémy, devant tout un peuple et sous les yeux de Mireille, couru le taureau et enlevé une cocarde. Il enleva ensuite mieux que cela: le cœur d'une jolie chato, fille d'un félibre (1), le plus spirituel des félibres, qui habitait Beaucaire. Toute sa vie, Paul Arène parla en riant de la cocarde; toute sa vie, il pensa en pleurant à la jeune fille. Car cet amour fut une triste histoire... Paul Arène se vit refuser la main de celle qu'il aimait parce qu'il était pauvre (le père de la jeune fille devait mourir dans la misère). A quelque trente ans de là, trente ans de littérature, de boulevard et de café, lorsqu'il s'en alla mourir, inconsolé, au soleil d'Antibes, soigné jusqu'à son dernier jour par une sœur dévouée et bercé par les souvenirs de sa jeunesse provençale et félibréenne, parlait encore de la jeune fille que ses vingt ans avaient aimée. Comme la vie est cruelle, disait-il à une amie. La mienne a été un enfer!... J'ai ri... j'ai chanté, mais mon cœur a toujours pleuré!... Les fêtes, les honneurs ne m'ont jamais manqué; mais il m'a manqué la famille!... La félibresse Lazarine de Manosque, qui nous a laissé le récit des derniers jours de Paul Arène, ajoute:

— Et des larmes tombèrent de ses beaux yeux.

(1). Il s'agit d'Anaïs Roumieux, la fille du félibre nimois qui figure dans le tome I de l'Anthologie. Anaïs Roumieux, devenue dans la suite Mme. Raquillet, est morte à Barcelone en 1889,

Anatole France, un des rares contemporains qui n'aient point méconnu le bon, le doux, le spirituel auteur de *Jean des Figues* et de *la Gueuse Parfumée*, symbole et incarnation du gai savoir, a dit de lui dans *La Vie Littéraire*: — Il va tout d'une pièce, à petits pas, l'œil vif dans un visage immobile.

C'est un Méridional contenu dont l'abord étonne. Même quand il parle, sa face au front large, à la barbe pointue, reste silencieuse. Il a l'air de sa propre image modelée et peinte par un maître. Et ce portrait physique, avec le dessin d'André Gill qui le représente, se dirigeant, le sourire aux lèvres, à dos de cigale, vers les régions de l'Idéal, illustre très heureusement tout ce qu'on a pu dire de son œuvre et de sa personne morale, auxquelles il correspond avec exactitude.

Ramenés à Sisteron par les soins de Mlle Isabelle Arène sœur du poète, et d'un disciple dévoué, Aug. Marin, les reste; de Paul Arène reposent au cimetière de sa ville natale, sous l'épithète suivante: — M'en vau l'amo ravidò, d'avé pantaia ma vido. (Je m'en vais, l'âme ravie — d'avoir rêvé ma vie.) Ce défenseur du naturel en toutes choses n'ignorait pas qu'il faut savoir fermer les yeux et corriger la réalité par le songe.

Chevalier de la Légion d'honneur, l'un des fondateurs de *La Cigale* et du *Félibrige* de Paris, Paul Arène avait été élu majoral en 1884 (*Cigale de la Durance*). Comme félibre, il a donné, avec le majoral Albert Tournier, *Des Alpes aux Pyrénées*, étapes félibréennes aussi agréables à lire qu'intéressantes à consulter. Il a publié de plus beaucoup d'études, compréhensives lumineuses et fines sur la personne et les chefs-d'œuvre des grands poètes de Provence dans la *Revue Félibréenne* de Paul Mariéton, le *Tour de France*, l'*Echo de la Semaine*, etc (1). Ajoutons qu'il a écrit en prose provençale quelques contes délicieux et qu'il en a traduit en français quelques autres, de Romanille. Rappelons enfin qu'en 1888 il fit jouer au Théâtre Libre une traduction en vers du *Pain du Péché* d'Aubanel et qu'on lui attribue quelque part dans la composition des premières *Lettres de mon moulin*, de son ami Daudet.

La traduction des pièces ci-après est nouvelle.

(1). Gaubert et Véran, *Anthologie de l'Amour Provençal*.

Paul Arène a également donné des chroniques félibréennes dans le *Nain Jaune*, le *Figaro*, l'*Eclair*, l'*Événement*, le *Gil Blas*, les *Annales politiques et littéraires*, le *Journal*, le *Progrès de Toulouse*, etc.

FREJOULUN

Quent ivèr, ai-las!

De bàrri de glas

Barron li calanco;

La nèu espalanco

Lis aubre fruchau...

— La nèu! que m'enchau?

Se la taulo es blanço!

Tout jalo, li pous
Emai lis adous;
Lou moulin s'arrèsto;
Noun auren, pèr fèsto,
De que lava 'n got.,
— L'aigo! qu'es acò?
Se lou vin nous rèsto.

Lou soulèu a fre;
Souto lou tèms-dre
Li pàlis estello
Cluchon li parpello...
— I'ague plus de rai!
Me souleiarai
Is iue de ma bello.

Sisteroun, janvié 1871.

PLÒU E SOULEIO

Lou vieiounge plouro,
Nàutri cantavian,
Mascara d'amouro
Coume de bóumian:
Cantavian Marsiho
Que, sus un pont nòu,
Ié plòu e souleio,
Ié souleio e plòu.

L'aigo poutounejo,
Tout en tremoulant,
Si grand paret frejo
E si pieloun blanc.
De pont tant requiste
Se n'es jamai vist:
Lou soulèu i' es triste,
Lou blasin ié ris.

Lou blasin l'aroso
Pecaire!— Mai lèu
La coulour di roso
Ié vèn dóu soulèu;
E li calignaire
Reston aplanta,
Sachènt pas que faire,
Plout a vo canta!

L'ivèr que deslamo
A rout lou pont nòu
Aro es dins moun amo
Que souleio e plòu:
Aro tout me bagno
E brulo lou cor:
Rai trempe d'eigagno
O bèu blasin d'or.

Beziés, 31 de setèmbre 1871.

(Armana Prouvençau, 1872.)

BRINDE A LA LUNO

Un jour qu'aviéu d'argènt de resto,
— D'aquéu jour n'en sara parla!
Croumpère, pèr me faire fèsto,
Un got de vèire escrincela.
Oh! capouchin! lou flame vèire!
Es tout flouri! fai gau de vèire!..;

Lou soulèu jougavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

Fau que lou touca pèr que dinde,
Tant es resclantissènt e lis;
Sus la maniho en cristau lindo
Un satire s'agroumelis;
E grava clar, vesès dessouto
Un pichot bos, uno grand routo..

Lou soulèu jougavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

Long de la panso en fino taio,
Dins lou cristau pur coume argènt,
I' a 'no ninfo que se miraio
I fres cacalas d'un sourgènt,
Pieta! l'image, misto e neto
Retrais un pau ma chatouneto...

Lon soulèu jougavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

Lou bon vin fai l'amo revoio;
Un sero qu'ère tout soulet,
Vouguère béure un pau de joio
Au meravihous goubelet.
Ges de vin!... E de moun martire
Lou poulit got semblavo rire...

La luno dansavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

Tron de bon goi! ah! caspitello!
Aniue vole béure e béurai:
Vole m'embriaga d'un rai!
D'un rai d'estello o bèn de luno
Vole pourta 'n brinde à ma bruno...

La luno dansavo dedin
Coume un limbert dins un jardin,

Quau a'gu vist giscla 'no tino?
La luno, es de crèire pamens!
Pèr lou trau d'un téule, argentino,
Gisclavo ansin, poulidamen.
Agante lou vèire, lou lève,

Apare un moumenet, pièi bève,..

La luno dansavo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

Ah! mis ami! queto clareto!
S'es jamai begu rèn de tau
Qu'un fiéu de luno belugueto
Que perlejo dins lou cristau.
Lou cresès pas? Venès lou vèire:
Iéu me vaqui, vaqui moun vèire,

E lou soulèu jogo dedin
Coume un limbert dins un jardin.

Beziés, ótobre 1871.

(Armana Prouvençau, 1872.)

RAUBATÒRI

S'aviéu un long mantèu brouda
Coume l' avié La Belaudiero,
M'aplantariéu dins ta carriero,
A chivau, souto toun barda.

Violo i det, espaso au cousta,
Te diriéu ma cansoun rediero;
Sarias dous pèr m 'ausi canta
Tu'mé l'estello matiniero.

Rouginello mai qu'un rasin,
Dins moun grand mantèu cremesin,
Dóu tèms que ririés de l'aubado,

Sus moun chivau t'empourtariéu...
E cridariés: — Pauro de iéu!
Crese qu'un arquin m'a raubado!

Sisteroun, ótobre 1871.
(Armana Prouv., 1873.)

LIS ARCÈLLI

Lou poulit marcat! de feu sus li banc,
E pièi de chatouno emé de riban.

Dins Bèu-caire, vilo un pan sarrasino,
Li poulit plan-pèd pinta de caussino!

E autour dóu marcat, souto lis oustau,
Clar mai que de nèu, li poulit pourtau!

Tout jusqu'au bescaume es blanc coume evòri;
Dóu poulit marcat gardarai memòri.

Si péu frisadet, de rouge flouca,
Naïs, aquéu jour, fasié soun marcat;

Coume passerian subre la placeto,
Croumpavo Naïs d'arcèlli de Ceto;

Croumpavo d'arcèlli, e quand nous veguè,
Leissè tout, Naïs, e nous sourriguè.

Adounc la vesènt s'enfloura, pecaire!
— Vous aurié fa pòu, moussu voste paire?

Diguè'n galejant uno pourtairis,
Que sias touto roujo, o misè Naïs!

E souto si péu que fan milo anello
Naïs me semblè'n brisoun rouginello

Aquéu meme jour dinavian ensèn:
Naïs nous countè la causo en risènt;

En risènt Naïs me pourgié d'arcèlli...
E coumpreniéu pas, badave coume éli;

Mai ié sounje enfin, bedigas que siéu!
Sounje qu'erian dous: soun paire emé iéu,

Lou jour que Naïs, subre la placeto,
Rouguè 'n croumpant d'arcèlli de Ceto.

Sisteroun, 22 de novèmbre 1871.
(Armana Prouvençau, 1873.)

LOU VIN DE SISTEROUN

Aquéu vin es bon. — N'en beguen pas trop.
Aquéu vin es dous. — Porto à la batèsto.
Aquéu vin es caud. — Fai vira la tèsto.
Aquéu vin es pur. — Emplissen li got.

Aquest vin es pur. — Es un vin leiau;
Raiè dóu destré de moun brave paire;
Gardo lou perfum goustous dóu terraire:
Lou vin prouvençau pòu pas faire mau.

Ami, se pamens, en levant lou tap,
Vous semblavo ansi de bronzimen d'alo,
Vous esfraiés pas, qu'acò 's la cigalo:
S'encigalaren avans de canta.

Amor qu'es lou biais di calignairis
De faire ploura l'ome que lis amo,
Chourlen lou bon vin, tout soulèu e flamo,
Beguen lou vièi vin qu'assolo e garis.

Li felibre, ai! las! se brulon lou cor;
Barbèlon toujour, pantaïant la glòri;

Carguen après béure un brout de belòri,
E creiren d'avé la cigalo d'or.

Amor que mouri, tau es lou destin,
Dóu tèms que sian viéu, beguen, cambarado!
Que sus noste cros, la caisso barrado,
Un jour li clerjoun plouraran latin.

E s'eilamoundant, se, coume se dis,
Devèn retrouva li jour de jouvènço,
Diguèn, en brindant, de nosto Prouvènço:
« Pèr nautre fuguè l'avans-paradis! »

Aquéu vin es bon. — N'en beguen pas trop.
Aquéu vin es dous. — Porto à la batèsto.
Aquéu vin es caud. — Fai vira la tèsto.
Aquéu vin es pur. — Emplissen li got.

1886. (Armana Prouvençau, 1887.)

CHARLOUN- (CHARLES RIEU) (1845-1925)

ŒUVRES. — Li Cant dóu Terraire, chansons (Marseille, Ruat 1897);— (Li Nouvèu Cant dóu Terraire, Ibid. (1900), — Li Darrié Cant dóu Terraire, Ibid., avec airs notés (1904), — L'Oudissèio d'Oumèro, trad. prov. (Ibid., 1907); — Li cant dóu Terraire chansons choisies avec airs notés (Ibid., 1911); — Inédit: Margarido dóu Destet, drame.

Charloun (1) a collaboré à la plupart des périodiques et journaux provençaux et principalement à L'Aiòli, Vivo Prouvènço! l'Armana Prouv., l'Armana dóu Ventour, etc.

La Renaissance prov. présente à l'étude du critique bien des personnalités de poètes curieux à suivre dans leurs origines et leur formation autant que dans leur production.

— Le provençal ne nourrit pas son homme, disait Daudet. La plupart des félibres, sinon tous, peuvent vérifier l'exactitude de cette formule.

(1). De son vrai nom Charles Rieu, Charloun est né le 1er, novembre 1845 au Paradou, en pleine terre classique du Félibrige, dans ce terroir arlésien qui produit la produit comme la vigne et l'olivier. Fils de rudes cultivateurs, petit-fils d'un paysan auteur de quelques couplets provençaux dont le souvenirs s'est longtemps conservé dans le pays, il n'a reçu dans son jeune âge qu'une simple instruction primaire, teintée de quelques éléments de grec et de latin que ses parents voulurent lui donner dans l'intention de le faire entrer dans les ordres. Mais aîné de cinq enfants le petit Charles, Charloun, dut abandonner ses études et aller aux champs gagner sa vie. Paysan, il n'a jamais quitté son petit village natal, éparpillé au pied de la montagne des Baux, que pour accomplir son devoir de Français en 1870, se louer ensuite dans les fermes, les chantiers ou les bergeries de Provence et de Camargue, et faire entendre ses chansons un peu partout dans les réunions et les fêtes félibréennes et même jusqu'à Paris, où il a fait en 1911 une mémorable apparition.

Inutile de dire que ses salaires de journalier ou ses gains de petit propriétaire ne l'ont pas enrichi, et aujourd'hui le brave Charloun, dont la barbe blanche encadre le bon visage à la Verlaine, au sourire un peu triste, achève sa paisible et noble existence de laboureur et de poète en consacrant ses dernières forces au travail de la terre et à la poésie qui lui auront procuré ses plus pures, si ce n'est ses seules joies. En dernier lieu il a abordé le théâtre avec un drame, encore inédit Margarido dóu Destet. Maître en gai-savoir en 1902, majoral en 1910, Charloun est officier de l'I.P. depuis 1911.

En effet, ne restent-ils pas dans leurs travaux d'écrivains des amateurs exerçant une profession autre que celle d'homme de lettres? Les nécessités du gagne-pain, en opposition avec la vocation artistique, leur valent des difficultés, des gênes, des interruptions de toutes sortes, qui sont trop souvent

préjudiciables à leur avenir littéraire et font naître des conflits fréquents entre leur désir de créer et leurs besoins matériels. Le manque de métier aura été le résultat le plus habituel de cette situation, avec tout ce qu'il peut laisser subsister de naïvetés, d'imperfections, de gaucherie, de maladroites même. Mais aussi combien de poètes lui devront de garder leur spontanéité, leur fraîcheur, leur originalité. C'est de là que provient la résistance de la production félibréenne à s'académiser, à se figer, son aptitude (quoi qu'on dise les observateurs superficiels) à la variété et au renouvellement. Ces caractères, joints à la jeunesse de la langue provençale et à sa riche vitalité, expliquent en grande partie pourquoi le Midi produit encore quelques vrais poètes populaires, et qui le restent, malgré le succès et la réputation.

Tel est le cas de Charloun, qui représente à notre époque le type parfait du chancre populaire, et, dans sa variété la plus pure, du chancre rustique. Fils de la glèbe, n'ayant jamais, au contraire de Tavan et de Jouveau, abandonné le travail manuel de la terre, ayant eu une éducation littéraire incomplète, tardive, postérieure à la plus grande part de son œuvre et acquise au hasard par le seul désir de se perfectionner, il est demeuré, d'allures, de caractère, d'idées, le véritable paysan, celui dont l'horizon intellectuel ne dépasse guère, l'horizon visuel, et dont l'idéal se nourrit et s'élève, pur et fort de la réalité terrestre et terrienne. Il est de la même race que Mistral, avec cette différence que son illustre voisin et ami de Maillane, fils de riches campagnards auxquels il doit d'avoir pu devenir un érudit et un humaniste consommé, fut un gentilhomme de la littérature et de la terre provençales, tandis que le pauvre Charloun en est un roturier, lui qui depuis son enfance est courbé sur la glèbe pour derrer sa vido (arracher sa vie). Si l'on sait que le laboureur du Paradou sentit l'émotion poétique naître en lui et prit conscience de son amour de la terre à la lecture de Mirèio (achetée sur ses maigres économies d'enfant), on peut donc le présenter, aux incrédules comme un rare mais indéniable exemple de confirmation du fameux vers mistralien: Car cantan que pèr vautre, o pastre e gènt di mas! (Car nous ne chantons que pour vous, pâtres et gens des mas.) Certes, c'est bien un homme de mas que Charloun, et son œuvre prouve superbement que la littérature félibréenne n'est pas exclusivement une littérature de lettrés et d'aristocrates.

— C'est un beau titre de gloire pour la Renaissance provençale que de pouvoir être goûtée et comprise d'un paysan, au point de nourrir et de former son esprit, de le rendre capable d'exprimer ses sentiments et ses idées sous une forme littéraire.

Faut-il pour cela conclure, comme on l'a fait, que la littérature des félibres est essentiellement populaire et plus accessible au peuple de Provence que la littérature française? Oui, car il n'y a qu'à assister à une audition des chansons de Charloun pour se rendre compte qu'elles pénètrent mieux la masse, qu'elles l'amuse et l'émeuvent plus profondément que n'importe quelle œuvre de langue d'oïl.

Seulement l'exemple de Charloun est pour ainsi dire unique. S'il est vrai qu'autour de lui se range tout un groupe de poètes populaires, il n'en est pas moins vrai que ce groupe ne forme qu'une poignée auprès du bataillon des poètes lettrés du Félibrige dont la poésie demi-savante ne fait guère le régal que de leurs pareils et compromet l'expansion du lyrisme provençal dans les foules. Il faut reconnaître que Charloun, en s'en allant, la veste sur le bras et le bâton à la main, chanter ses chansons chez les bergers et les gardians, a plus fait que l'auteur de Calendau et celui des Fihos d'Avignoun pour populariser la littérature félibréenne et maintenir la vieille langue. Seulement il a eu moins d'imitateurs que Mistral et Aubanel. Voilà pourquoi, littérature populaire par nature, la Renaissance provençale est en fait et surtout une littérature aristocratique. Il en sera ainsi tant que, les Charloun n'étant pas plus nombreux, elle continuera à être à peu près insoupçonnée de l'habitant des campagnes et de l'ouvrier des villes. Nous disons à peu près. Car ils connaissent Charloun et Laforêt.

Charloun, ils le connaissent, comme tout le monde en Provence, depuis 1897, époque à laquelle Mistral, qui l'avait découvert une quinzaine d'années auparavant, le présenta au public dans la savoureuse préface (1) du premier recueil des Cant dóu Terraire. Depuis, sa renommée n'a cessé de s'étendre, sa popularité n'a cessé de grandir, sans l'odieuse intervention de la moindre réclame. Charloun les doit moins à la publication de trois recueils de ses œuvres qu'à son habitude d'interpréter celles-ci lui-même, avec son air candide, souriant et naturel, de sa voix lente et grave. Ses œuvres, il les a groupées sous un titre significatif: Li Cant dóu Terraire (les Chants du Terroir). Ce sont des chants. Charloun, en se découvrant poète, a trouvé du premier coup le genre qui lui convenait: la chanson rustique, et sans se préoccuper des prétendues lois qui la régissent, il en a donné des modèles inimitables, parce qu'il n'a imité personne et qu'il a su se borner. Laissant à d'autres la trompette d'airain, il s'est contenté de la flûte agreste et il a tout simplement fleuri sa lyre des herbes odorantes des Alpilles, des branches d'olivier et de ce laurier ami qui poussa devant la porte de sa maison.

(1). On trouvera dans cette préface un admirable portrait de Charloun. Mistral nous y dépeint la belle et honnête âme de ce poète-paysan, épris de sa langue maternelle au point de se faire adjuger la

construction de la mairie et du cimetière de son village pour l'honneur d'y graver des inscriptions provençales.

Les thèmes de ses chansons, il les chante comme il convient qu'ils soient chantés, dans le genre populaire qui lui est accessible et d'où ils sortent. Ces thèmes, il les tire en effet du peuple, de la terre au milieu desquels il vit. Ce sont des chants du terroir. Le terroir qu'il célèbre, c'est le sien celui où il est né qu'il a travaillé de ses mains, et où il mourra. C'est le Paradou avec les localités environnantes, leurs horizons de montagnes ou de plaines, des rochers des Alpilles aux marécages de la Camargue ou aux cailloux de la Crau. C'est le terroir arlésien, celui de Mirèio, avec ses champs de blé et de vignes, ses vergers d'oliviers, ses haies de cyprès, ses rangées de mûriers, ses frais ruisseaux, son Rhône miroitant, ses collines bleues et parfumées. Et au milieu de ces paysages baignés de la même lumière pure et caressante qui baigne les paysages de l'Odyssée, le poète nous promène au gré de sa fantaisie en nous contant la vie des braves gens qui l'entourent.

Il dit d'abord et surtout la poésie des travaux rustiques dans l'infinie variété de leur cycle: labours, semailles, olivaisons, fauchaisons, moissons, dépiquage, vendanges, taille des vignes, émondage, etc., sont décrits non pas dans l'ordre naturel des saisons et avec une intention didactique comme dans les Travaux d'Hésiode, mais au hasard de l'inspiration du poète. Et il nous les décrit non point dans de larges fresques à la manière virgilienne de Mirèio, mais dans de petits récits, de courts dialogues ou monologues, tantôt plaisants, tantôt grandioses, toujours animés et colorés, et où les réflexions techniques, morales et amoureuses mettent en scène hommes et femmes, les groupent, marquent leurs attitudes, leurs gestes, sans oublier leurs sentiments. Charloun dessine le croquis de ses acteurs d'un crayon sobre et sûr: d'une netteté de bas-relief antique, la peinture allie à l'intensité de vie la précision vigoureuse ou délicate, qui note les couleurs, les bruits, les jeux de lumière et les parfums.

Après les travaux, voici les travailleurs des champs: laboureurs, faucheurs, moissonneurs, glaneuses, bouviers, bergers, gardians, pêcheurs, meuniers, charretiers, valets, filles de ferme et fermiers. D'un dessin ferme et juste, le poète campe tout ce monde devant nous, dans le feu de leurs occupations, sans aucun embellissement. Ses paysans ne sont ni plus beaux parleurs ni meilleurs que dans la réalité.

Ce sont en général des natures foncièrement honnêtes, bonnes et simples, un peu frustes, mais dont la rusticité n'exclut point la sensibilité et la finesse. Tels étaient les paysans d'Homère et d'Hésiode. Tel est Charloun lui-même. Tous ont au cœur l'amour du sol natal et du travail, l'amour-propre et l'orgueil professionnels. Mais chacun se distingue du voisin par ses qualités, ses travers ou ses passions propres, inhérents au tempérament ou au métier. Charloun n'est pas seulement le peintre de la vie rustique. C'est aussi un psychologue et un observateur des âmes paysannes.

Après les travailleurs, voici les instruments de travail, tous les vieux outils des ancêtres, pauvres et usagés, mais que la rouille ne mord point, parce qu'ils sont maniés chaque jour et entretenus avec pitié: charrues à main, houes, faux et faucilles sont célébrées avec amour et préférées aux modernes machines agricoles dont le cliquetis se fait entendre dans les dernières chansons.

Voici enfin les obscurs auxiliaires du travailleur des champs: limoniers de charretier, aux naseaux tachetés de blanc, et surtout les infatigables mulets dont le plus célèbre est celui du poète, le légendaire Robin, son compagnon de travail et le confident de ses humbles joies et de ses patientes misères.

Mais pour les gens des campagnes, il n'y a pas que les rudes fatigues et les pures joies des travaux de la terre. Il y a aussi le repos bien gagné qu'on trouve le soir en rentrant au mas protégé contre le mistral d'hiver par les noirs cyprès et enfoui l'été sous les frondaisons des ormeaux géants. Charloun, après Mistral, nous dit l'entrain des repas frugaux servis dans la cuisine au sol battu par la fermière attentive, ou les servantes laborieuses. Il dit la gaieté bruyante et sautillante des libres fêtes, des jeux, où la race agreste aime à s'ébattre: fêtes votives, fêtes de saints, courses de bœufs, ferrades, aubades, danses champêtres rigaudons, polkas, mazurkas, farandoles, lestement menées à l'ombre des pins ou des platanes, dans le bourdonnement du tambourin que dominent les sons grêles du galoubet.

Quand les musiciens se sont tus, Charloun continue à chanter. C'est qu'il lui reste à dire la poésie de la réalité quotidienne, de l'existence campagnarde, jamais vulgaires à ses yeux et dont les mille détails ou événements sont pour son âme de poète matière à chansons: c'est l'horloge dérégulée du Paradou, c'est la sécheresse persistante qui met le pays dans la désolation, c'est la construction du chemin de fer de Font-Vieille, d'un pont à Arles, le forage d'une source, le retour des transhumants, l'histoire d'un braconnier qui déjoue la vigilance du garde. Tout cela n'épuise pas la veine de Charloun. Et après les choses et les gens de chez lui, il nous chantera encore l'amour et lui-même.

Que le poète nous conte les amours de ses semblables ou les siennes propres, amourettes d'enfants, fraîches idylles ou passions violentes, les trois caractères de l'amour provençal, tels que les révèlent les mœurs du pays et que les ont transmis les traditions de la littérature troubadouresque, apparaissent dans la poésie de Charloun: simplicité, vérité et chasteté.

Le fils du Paradou ignore, naturellement, les raffinements de la préciosité, les fadeurs et les galanteries. Il n'y a point chez lui de Tircis ni de Phyllis. Ses amoureux s'aiment librement, sainement, sans détours, sans calculs, sans coquetterie, sans mièvres et romanesques complications. Chez eux l'amour naît foudroyant, tout de suite il est ardent comme le soleil sous lequel il s'épanouit, et il affecte et pénètre tous les sens. Aussi les aveux ne tardent-ils guère et l'amoureux a tôt fait de dire le fin mot à sa belle. Le fin mot, c'est à la fois une déclaration et une demande en mariage. Car Charloun, comme Mistral, ne conçoit guère d'autre amour que l'amour chaste, honnête, régulier, celui qui assure le bonheur du foyer et perpétue la race. L'amoureux a le respect de sa promesse.

Il lui tient de naïfs propos, lui sculpte des bâtons, lui cueille les premières violettes et des bouquets de bleuets. L'amoureuse, elle, n'accueille le galant qu'en vue du mariage; elle est rongée de remords à chaque rendez-vous innocent et clandestin, elle a souci de sa réputation et des convenances. Les oublierait-elle un moment que ses parents sont là pour la menacer, en cas de faute, des plus terribles châtiments. C'est pourquoi elle n'a de cesse que lorsqu'elle a décidé son ami à venir trouver sa famille et à publier les bans. Qu'importe les différences de conditions, les rivalités de religion: les héroïnes de Charloun sont sœurs de Mireille; elles sont comme elle volontaires et tenaces et viennent à bout de toutes les résistances: l'une, qui a du bien, épousera son bûcheron riche de ses dix doigts seulement, l'autre, protestante, aura pour mari le catholique qu'elle aime.

— Mais l'amour n'est pas toujours heureux chez, Charloun. Le poète connaît par expérience l'aiguillon et les troubles des désirs, vite refrénés, et qui le font rougir comme d'une honteuse faiblesse; il connaît les affres de la jalousie, les tourments des dédains, les tristesses des regrets les alanguissements de l'absence, les douleurs et les détresses de la séparation et de l'abandon. Sous la morsure du chagrin, son cœur s'irrite, s'exaspère quelquefois. Il ne devient jamais brutal. C'est que, le plus souvent, il est moins sensuel que sentimental, rêveur et doux, timide, naïf et gauche, un peu mélancolique aussi. C'est cet amour que Charloun a chanté le plus délicieusement, c'est du reste celui qu'il a senti par-dessus tout et que représente le mieux sa suave Endourmido, cet étrange tableau qui semble l'œuvre d'un Botticelli, félibre et poète.

Tous ces traits peignent bien le brave Charloun, ce vieux célibataire qui trouvait trop osée pour l'impression sa chanson Li Boutèu (p. 130), et qui par peur du péché, pour se garder pur à sa femme, s'il devait un jour se marier, repoussa l'exquise Fortunette, cette jolie et libre Arlésienne de ces admiratrices, venue un beau matin s'offrir à lui dans un geste touchant.

Au lendemain des espoirs déçus et des rêves irréalisables, courageux et dolent, le sage Charloun retourne à sa charrue, et les joies, fortes et sobres, du travail en plein champ pansent les blessures de son âme. Sa tendresse débordante pour les choses de la terre, ses paysages, ses arbres et ses animaux familiers, les incidents divers, comiques ou douloureux de sa pénible et misérable existence, sa pauvreté même, lui sont occasion de chanter encore. Ecoutez-le raconter l'histoire de sa saisie, de son huile renversée, de sa meule saccagée par les poulets du voisin, de son voyage à Paris, de son déménagement... Cependant Charloun ne sait pas que regarder autour de lui-même, dans ses souvenirs et autour de son mas. Chaque, année il va chanter dans l'église des Baux, au moment de l'offrande des bergers, de beaux Noël jaillis de son cœur de chrétien. Et au cours de la grande guerre, son cœur de Français a vigoureusement flétri la barbarie allemande. C'est ainsi que, traditionaliste par son amour de la terre, de la famille des coutumes d'Oc, morale par son amour de la vie et de la santé paysannes, la chanson de Charloun est encore religieuse et patriotique par son amour de Dieu et de la France. Ce sont là aussi bien les caractères à peu près constants de la poésie félibréenne des premières générations. Il en est un autre qu'on retrouve chez Charloun comme chez tous les grands félibres, c'est la mesure, le bon sens dans le lyrisme. Le lyrisme de Charloun est délicat comme son âme, sensé comme son jugement. Il n'étale jamais ses joies et ses peines, il a la pudeur de ses sentiments. Chez lui, point d'exaltation romantique, mais en tout et pour tout l'expression sincère de la vérité.

Telle est bien l'impression qui se dégage, très forte, des confidences du poète comme de ses descriptions, de ses récits et de ses aventures. Avec ses chansons, il nous donne de la vie diverse et pittoresque des champs le tableau le plus vivant, le plus exact, le plus naturel, le plus sincère qui ait été donné depuis Mirèio. Mirèio est sans contredit un incomparable tableau de la Provence rustique. Mais elle est l'œuvre d'un Mistral, c'est-à-dire d'un lettré de génie. Les Cant dou Terraire sont encore plus près de la nature, parce qu'ils sont l'œuvre d'un primitif de génie, d'un paysan qui vit, pense et aime comme les paysans.

C'est pourquoi Charloun apparaît comme le plus pur représentant de la poésie bucolique, au sens vrai du mot. Par-dessus les Idylles de Théocrite et les Églogues de Virgile, ces citadins raffinés épris des champs, par-dessus les pastourelles de notre moyen âge, les bucoliques érudites et mondaines du XVI^e siècle, les bergeries galantes et romanesques des XVII^e et XVIII^e siècles, il tend la main à l'Homère du pasteur Eumée et à l'auteur des Travaux: et Jours. C'est pourquoi il apparaît aussi comme un parfait représentant de la poésie populaire, si bien qu'à côté de son nom on ne peut citer dans la littérature provençale que celui de Saboly ou le charmant trésor du folklore anonyme. Mais ni Saboly ni nos vieilles chansons du terroir ne lui ont servi de modèles, D'autre part, dans le Félibrige, à qui peut-on le comparer? Castil-Blaze et Alph. Michel ont bien écrit avant lui des chansons rustiques; mais le réalisme un peu outré de l'un et l'épicurisme de l'autre leur enlèvent ce souci de vérité où réside toute la valeur de la poésie de Charloun. Cette vérité est faite de sincérité, de délicatesse, de fraîcheur, de bonhomie, de naïveté, de tendresse, d'émotion, de malice et d'optimisme. La simplicité du fond s'accompagne toujours de la simplicité de la forme. On ne surprend jamais dans Charloun une préoccupation d'art au détriment de la nature. Ce n'est point à dire que ce poète-né, à l'inspiration d'apparence si aisée, ne soit pas un artiste laborieux et difficile qui refrène et corrige. Au contraire, dans sa simplicité, Charloun est le plus artiste, le plus pittoresque des poètes terriens de Provence.

— Le poète, nous dit F. Mistral neveu, travaille à son heure, quand il lui plaît. Il couve ses poésies, les modifie, saisit un air populaire, l'adapte: un beau jour, après des mois et des mois, des années d'incubation, la chanson jaillit, » nette, claire et fraîche comme la source de son village, harmonieuse comme une mélodie et ordonnée comme une fable de La Fontaine. Au sens inné du rythme et des rimes, à un art souvent très sûr de la composition, elle unit la beauté et l'originalité des images et de la langue. Avec ses tours de pensées et de phrases imprévus, ses provençalismes, ses hardiesses, ses vieux mots du terroir, ses parataxes et ses constructions populaires, la langue de Charloun respire la franchise et la rusticité suprêmes. C'est la langue de Mirèio, plus paysanne encore.

D'aussi précieuses qualités ne se rencontrent pas, bien sûr, à chaque pas dans cette œuvre abondante, généreuse et serrée. Poésie populaire, il lui arrive de connaître les faiblesses inhérentes à une pareille production: forme facile et négligée, platitudes, etc. Mais dans ce genre où tant d'autres sont médiocres et où nul ne l'égale, ce que Charloun a donné de bon est excellent, parce que sa naïveté est toute subtile et que son ignorance connaît d'instinct les lois de la perfection. C'est en ce sens que Mistral a pu dire: — Charloun est le seul paysan de France qui chante charrue et sache la chanter, D'aucuns ont trouvé le mot emphatique, et exagérée la renommée du poète auquel il s'applique. Mais il ne faut point oublier que la culture provençale est encore presque nulle et que, pour apprécier sainement l'œuvre de Charloun, il faut débarrasser son jugement des éléments conventionnels, des fausses mesures, des principes antiprovençaux que l'enseignement, l'Académie et les modes littéraires répandent ou imposent.

D'ailleurs la saveur, la richesse de la langue de Charloun, le charme de ses rythmes chantés perdent beaucoup à la traduction prosaïque, qu'ils découragent parfois. Mais ce que la chanson de Charloun ne perd pas, malgré les efforts impuissants des traducteurs, c'est la senteur de thym fleuri et d'épi mûr qui monte de ses trois recueils aussi forte et aussi vivifiante que de la terre qui les a inspirés.

La traduction des extraits ci-après est nouvelle.

LA CHATO DE MOURIÉS

La veguère dessus lou Cous,
Souleto, à Mouriés pèr la voto,
Uno niue dins lou mes d'avoust,
Lou bèu mes di figo negroto;
En tóuti vous laisse pensa
Que se l'ai visto touto soulo,
Èro que voulié pas dansa
Nimai faire la farandoulo.

La provo fau que fugue ansin.
De la carriero di Pastresso
Un bèu jouvènt à péu bloundin
Vèn pèr ié dire s'es proumessos...
— Cercas eila dins lou mouloun,
N'en trouvarés pèr la quadriho,
Car iéu n'ause que lou viouloun, »

Respond plan-plan la bruno fiho,

Èro uno bruno, se voulès,
D'aquéli bruno un brisoun palo
Qu' en vous alucant de travès
Vous fan de fernisoun mourtalo.
Elo, ah! pas mai, s'aquelo niue
Quaucun i' avié di qu'èro bello,
Clinavo un pau si bèu grands iue
Vo countemplavo lis estello.

De tout segur si blànqui man
N'avien touca causo que briho,
Car ni daurèio ni diamant
Ié pendoulavo à sis auriho.
Soun sen redoun e vierginèu,
Desprouvesi de perlo raro,
Emé d'eigagno e de soulèu,
N'en avié proun pèr creisse encaro.

S'èro galanto que-noun-sai
Aquelo chato que vous parlé,
Avié pèr coumpli soun bon biais
Sa couifaduro coume en Arle,
Soun riban coulour d'un blu viéu
Ourna d'uno roso flourido;
Aurias jura, ma fe de Diéu!
Qu' un fres matin l'avié 'spelido.

Dins lou pu bèu de soun printèms,
Emé sa taio majestouso,
Tóuti li chato de soun tèms
N'èron quasi coumo jalouso.
Mai se, pèr contro n'en vesié
Que pèr sa gràci la vantavon
Elo uno idèio sourrisié,
Dóu moumen que tant la badavon.

Foço qu'avien fa quàuqui pas,
En la vesènt umblo e doucilo,
Saupre s' èro chato de mas
Vo bèn se demouravo en vilo,
La crento de ié demanda,
De tout segur vint àutri causo...
Éron aqui coume fada,
Lis iue dubert e bouco clauso.

Dins li païs dóu Vènt-Terrau
Se n'es parla, d'aquelo fiho;
Lis un la disien de la Crau,
D'autri la disien dis Aupiho;
Pèr iéu digas ço que voudrés,
Mai desempièi que siéu en vido,
Es au vilage de Mouriés
Que n'ai vist uno tant poulido!

LOU SEGAIRE DÓU LIOUN D'OR

Au Lioun d'Or, dins li pradello,
En me vesènt tant afouga
Pas-pulèu flouris la cardello
Que tóuti me vourrien louga.
Quand me parlon dóu pasturgage,
Sente que siéu tout tresanant,
Car gagne en fasènt li segage
Mai que tout autre dins un an.

A la primo-aubo entre que bagno,
Parte dóu mas tout risoulet
En pensant qu'i rai de l'eigagno
Dève toumba lou trignoulet.
En travessant dins li luserno,
Emé moun coufié flame-nòu,
L'emplisse d'aigo de citerno
Souto li ciprès que fan pòu.

Arribe à l'obro: aqui m'estroupe
Margue moun fèrri qu'a lou fiéu
Pièi, de la forço que me groupe,
L'erbo tremolo davans iéu.
Se pau à pau l'óutis afole,
Dins lou maien toujours rasclant,
De la maniero que l'amole,
Ié fau esperdre li clin-clan.

Entre qu'ai manja l'idu en coco,
Au rajeiròu aqui tout près,
Pendoule au sause ma bedoco,
Qu'a de branqueto facho esprès.
E pièi quand lou soulèu dardaio,
Que li frais danson dins la Crau,
Pique sus lou tai de ma daio
Qu'es lusènto coume un mirau.

Dins lou païs sabe d'arlèri
Que creson d'èstre li plus fort;
Me ié fau adouba si fèrri
Avans lou repas que se dor.
E pèr touto recouneissènço,
En li levant d'un grand soucit,
Sus li dougan de la Durènço
Me pagon just d'un gramaci.

Un prat de quatre sesteirado
Jamai m'a poussu faire pòu;
Long-tèms avans l'errour intrado,
Lou fourmentau èro pèr sòu;
E de la draio qu'es estrecho
Dóu prat rascla coume se dèu,
Laisse lis endaiado drecho
Que sèmbelon tirado au courdèu.

Aquelo qu'après iéu rastello
Es l'einado de moun pelot;
I' a proun de tèms que m'es fidèlo,
Ié vole dire lou fin mot;
E s' à soun paire acò i' agrado,
Un d'aquésti quatre matin,

Veira sa chato maridado
Dins la glèiso de Sant-Martin.

CHABISSÈNCO DE MOUN ROUBIN

Veniéu dis Antounello,
De faire de cabus:
Aprene la nouvello
Que moun miòu l'aviéu plus.
Me dison qu'un caraco,
Qu'avié lou nas croucu,
Dóu rastelié destaco
Roubin pèr dès escut.

En intrant dins l'estable,
De plus vèire aquéu miòu
Tant dous e tant afable,
Me sariéu tra pèr sòu!
Plus de douço pensado,
Rèn pèr me faire gau;
Rebale moun eissado:
S'es routo, m'es egau.

Éu que dins la batudo
Mis idèio sabié,
Qu'aviéu pres pèr ajudo
Dins lou gres di Clapié!
Éu qu'en tenènt la rego,
Se mourdié lou margai,
Sentié s' aviéu i brego
Un refrin triste o gai.

Quau t'aurié di, pecaire!
Dóu labour quand venian,
Que tardèsses tant gaire,
De viéure em' un bóumian!
D'entèndre uno voues rauco,
D'èstre priva de tout,
E soulamen de bauco
N'avé pas toun sadou!

Vrai que dins la vido,
Uno fes que sian vièi,
Li benfa, tout s'óublido,
Sèmblo qu'acò's la lèi!
Se vuei, pèr toun vieiounge,
Mores de patimen,
Qu'uno niue dins un soungé
Iéu te vegue autramen!

Bèu Roubin, se te plagne,
Se n'ai de fernisoun,
Ai res que m'acoumpagne
En fasènt ma cansonn.
Dins moun vièi païs d'Arle,
Se pèr mas t'ai canta,
Que de tu se n'en parle,
Car l'as proun merita.

LA MAZURKA SOUTO LI PIN

Galànti chatouno,
Amourous jouvènt,
La roso boutouno,
Ansin nous counvèn;
Au-jour-d'uei qu'es fèsto,
Anen la culi,
Qu'en danso moudèsto
Devèn trefouli.

REFRIN

Venès, que l'ouro s'avanço,
Es festo au mas d'Escanin;
La mazurka, gènto danso,
La faren souto li pin. (bis)

Lou bèu musicaire,
Bèn estigança,
Fau que tarde gaire,
Déurié coumença...
Devers lis Aupiho,
Vès lou tambourin:
Acò nous reviho
E nous met en trin.

Coulourido o palo,
Dins l'èr perfuma,
Li man sus l'espalo,
Quau pòu nous bleima!...
Dansant en mesuro
Is iue di parènt,
Souto la verduro,
Res nous dira rèn.

La Font de l'Arcoulo
Que coulo à grand rai,
L'auro ié ventoulo
Li pibo e li frais;

Au riéu que clarejo
En coulour d'argènt,
Ges d'àutris envejo
Que béure au sourgènt.

Oh! que saren bello,
Dins lou fres valoun,
Largant li trenello
De nòsti péu blound!
En floutant à rèire,
Li jouvènt alor,
Éli creiran vèire
De garbello d'or!

La danso finido,
Vendren à parèu

Dedins la bastido,
Souto lou castèu;
En rejouissènço,
Béuren lou muscat
Pèr la souvenènço
De la mazurka.

(Li Cant dóu Terraire.)

LA SEMENÇO

Èr: C'est pour la France,

Lou gau a canta dessus la figuiero,
Lou jour que parèis fai fugi la niue;
Lou baile a crida: — Dau! à la preguiero!
En de bèu jouvènt dourmènt di dous iue.
Se soun reviha, van dins la bastido,
Tóuti tant que soun, béure l'aigo-ardènt;
Pièi, se regalant ' mé l'aigo boullido,
Van metre coulas mai que mai countènt.

En aquelo obro de counsciènço
Anen-ié tóuti vitamen:
Es la sesoun, es lou moumen
De la semenço.
Es un bèu droulas que marco la souco,
Mesuro tres pas que siegon egau.
Mai tire de long, a lou rire en bouco,
Quand vèi que soun miòu vai dre dóu signau.
Après éu vendra lou vièi que semeno,
Proun las dóu camin, tout lou jour trimant:
Dóu sa mila plen rebucant l'aubeno,
Pèr lèu avé fa, ié vai di dos man.

Dins li gara prendra paciènço
Que lou gran toumbe en pouverin...
En labourant, fau chapla prim,
Pèr li semenço.

Lou terren es plan, li mouto soun trisso;
Li galoi bouié, la man à l'óutis,
En partènt parié, ras di tamarisso,
Alin vesès-lei tóuti cantadis.
Li pichots aucèu, seguissènt l'araire,
Bequeton lou gran qu'es mau acata:
Leissant lou cresten, volon dins lis aire
Pèr larga si cant dous à-n-escouta.

Souto un cèu blu, planuro immenso,
Lis auceloun fan sis acord;
Aperamount canton en cor;
— Sian i semenço!

De-vers lou Pounènt mounto la chavano,
L'uiiau que luis vèn dóu bon coustat;
Lou tron souloubrous qu'eilalin boucano
Fai dire i bouié d'ana s'assousta.

Dins un vira d'ieue vejaqui la plueio,
Li ràfi s'envar au recatadou;
Lou pelot countènt li jouvènt acueio;
Après s'entaulant, éu crido d'un bout:

— Aura cadun sa recoumpenso,
Jamai, jamai fau s'esfraia:
La plueio d'ieuei fara greia
Nòsti semenço.

MA SESIDO

Acoumpagna de dous gardo campèstre,
L'ussié Blanchard a franqui lou lindau;
De moun esfrai n'estènt quasi plus mèstre,
Desvaria, m'anave escoundre daut.
Quand pièi m'envau souto la chaminèio
Pèr empura de roumanin de plan
Blanchard me dis: — Quínti soun tis idèio...
Lou percetour t'a rèn vist de tout l'an.

REFRIN

— Ah! moun ami Blanchard,
Vrai siéu en retard;
Me fagues pas sesido,
Que l'annado es marrido;
Vai dire au percetour
Qu'ague pas tant d'ardour:
Dins tres o quatre jour
I' anarai faire un tour.

Un di dous gardo, ami de longo toco,
En me vesènt davala l'escalié,
Trantaiè' n pau, pièi faguè la bedoco
Sus soun bastoun de gaulo d'amelié;
Me diguè rèn. L'autre, en casqueto roujo,
Que ié curbié soun front pale e grava:
— Cerco d'argènt, anen! dau! poujo, poujo;
Pès tis impost te n'en fau atrouva.

— Ai ges agu d'ólivo di groussano,
Moun òli rous, l'ai pas pouscu chabi;
Pèrtout li gènt croumpon aquéu de grano,
Disènt qu'es bon' mai li fague escupi.
De mi gara moun òrdi, ma civado
Sènso blasin, an pas pouscu 'spiga:
Aro, Blanchard, marco, s'acò t'agrado,
Pèr lou moumen te pode pas paga.

Mèste Blanchard, dre coumo uno piboulo,
En escrivènt giblavo un pau lou coui:
Proumieramen me marco qu'ai uno oulo
'Mé li faiòu que just prenien lou boui;
A la paret lou tablèu de Sant-Pèire
Emé lou gau qu'aurias di: vai canta;
Un vièi mirau, souveni de mi rèire,
Que, coume iéu, èro desargenta;

Pièi lou pestrin ounte i' avié ma blodo,
Mi braio routo e dous o tres linçòu;
Marrit reloge aguènt gausi si rodo:
Li contro-pes barrulavon pèr sòu;
Escaufo-lié, trespèd, boufèt, banqueto,
De moun oustau anavon m'esquiha;
Tau que lou gardo à la roujo casqueto,
Moun gamatoun farinous trauquiha.

Estènt escri dins aquel enventàri
Despièi moun lié jusqu'i cèndre dóu fiò,
A-n-un ami ié conte moun auvèri:
— D'escut n'en vos? te, ve n'en un quihot.
Avans la niue dedins ma man frounsido,
N'i'en pauso dous, lusènt e flame-nòu.
Vène countènt arresta ma sesido
E faire fiò pèr couire mi faiòu.

L'ENDOURMIDO

Èr: La Serenado.

Uno chato bello,
Vestido à demié,
Dins de flour nouvello
Plan-plan s'endourmié;
De soun alenado,
De bouquet frounsi
Partien à pougnado,
Dirias'mé soucit.
D'àutri chato venien la vèire
Em' un èr escarrabiha;
Sa tèsto en pendoulant à rèire,
Aurien vougu la reviha.
Leissas-la dourmi,
Iéu siéu soun ami.

En estènt qu'èro endourmido
Dins li flour,
Senteguère alor ma vido
Reflourido
Pèr toujour.
D'auceloun entre li broundo,
N'entendiéu
Pèr elo traire à la roundo
Si piéu-piéu.
Moun Diéu!
Se poudiéu
Regarda la bello bloundo
Dourmi'mé iéu,
La bello bloundo
Qu'amariéu!

Si dos man moufleto,
Uno, poulidet
Un clot de vióuleto
Entre si dous det;

De l'autro uno roso
Encaro en boutoun,
De sa bouco roso
L'avié fa 'n poutoun.
Revihessias pas moun amigo!
Quouro soumiho me fai gau;
Trasès liuen d'elo lis ourtigo
E li pounchoun di panicaou.
O bello que siés,
Ansin saras miés!

Liuen de sa demoro
Vouguè s'enana;
L'enuèi la devoro,
Devié tresana...
Mai l'escandihado
La poun de si rai:

S'entourno esfraiado,
Dins l'erbo se trai
Au clar d'uno luno pourpalo,
Trantaient dessouto un cèu blu,
Vesènt si dos làrgis espalo,
Subran aguère li berlu;
Entre jour e niue,
M'avié pres pèr l'iue.

Ai! lou cor me manco,
Me vèn un tramblun;
Dessouto li branco
Passo un revoulun;
Pièi d'aquelo fiho,
Tout pèr iéu requist,
L'auro la reviho
Sènso m'aguè vist.
S'ai de fes mi parpello umido,
Après avé tant souspira,
Es qu'aquelo bello endourmido
Jamai emé iéu dourmira.
Plus de bon moumen,
Ai de pensamen!

(Li Nouvèu Cant dóu Terraire.)

I'ENTREVEGUÈRE SI BOUTÈU

Èr: Cent Louis d'Or, de P. Dupont.

Lou soulèu se couchavo rouge,
Se m'ensouvène, èro un dijòu;
Aquéu jour m'ère mes à douge
Pèr fini moun reviro-biòu.
Coume moun obro es acabado,
Que m'envau pèr desatala,
Vese uno chato; èro courbado
De long la ribo d'un valat,

REFRIN

Lou vènt que venié die Aupiho
Fasié rounfla li pinatèu.
E iéu d'aquelo jouino fiho
I'entreveguère si boutèu.

Virère mis iue vers lou vabre,
Ié vouliéu plus faire atencioun;
Mai tout d'un tèms dins moun cadabre
Me venguèron li tentacioun.
Coume pousqué resta tranquile!
Lou sang m'avié mounta 'n cervèu...
Dins de debas blanc coume d'île,
En vesènt de tant gros boutèu!

Dejà coumpreniéu dins mi veno
Que lou sang m'anavo manca,
E pièi, ço que me fasié peno,
Èro de faire un gros pecat.
Mai coume un jounc de la coustiero
Tremoulave... e vesiéu plus rèn,
Senoun de róngi jarretiero
Que flouquejavon dins lou vènt.

Un cop disiéu: Se la rounflado
Se ranfourçavo un brisoun mai,
D'uno chato bèn enroulado
Veiriés quaucarèn que jamai.
Tout-à-n-un cop la tramountano
S'abounassè long di calanc.
E iéu filère dins la plano
Darrié moun coublè, tout plan-plan.

(Li Darrié Cant dóu Terraire.)

NOTE. — La nouvelle du décès de Charloun nous parvient au moment de la mise en pages de ce tome II. Il est mort d'une congestion, au mas d'Hauge, près du Paradou, peu de temps après la première représentation, à Châteaurenard, de sa Margarido dóu Destet.

ELZÉAR JOUVEAU (1847 -1917)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Vint Sounet Prouvençau e Francés, sonnets tirés de Lou Libre de ma Vido (Aix, Impr. Prov., 1882); — Gran de Bèuta, sonnets (Avignon, Roumanille, 1906); — Li Pieu-Piéu, chansons, paroles et musique (Ibid., 1907); — La Pòchi de Darrié, contes (Ibid.); — Inédit: Lou Libre de ma Vido, recueil de poésies diverses en deux parties: I. Clar de Luno; — II. Lusour d'Aubo. Jouveau a collaboré en provençal à l'Armana Prouvençau, Lou Prouvençau, Lou Bruse, Lou Cacho-Fiò, L'Armana dóu Ventour, Lou Jacoumar, etc.; — il a écrit en français dans Le Troubadour, La Revue Française, Le Midi Littéraire, etc.

(1). Le 19 avril 1847, Auzias (Elzéar) Jouveau naquit à Caumont, petit village vauclusien, croulant de vétusté et uniformément gris comme les pentes de la colline dénudée (Caumont = calvus mons) sur lesquelles il est assis et qui séparent les fertiles plaines de Cavaillon et d'Avignon. Cette colline n'est que l'aride prolongement de l'odorante montagne de Gadagne, et la plus célèbre terre de poésie du Félibrige, Font-Segugne, y étage ses bosquets à trois kilomètres de Caumont. Jouveau ne devait subir le charme évocateur et l'influence inspiratrice de ce glorieux voisinage qu'à son retour de la guerre de 70, après avoir senti s'éveiller en lui le sentiment poétique durant ses neuf mois de captivité en Allemagne. Car, engagé volontaire comme musicien à l'armée du Rhin, il avait été fait prisonnier à Metz

el interné à Dresde. C'est là que, pour tromper sa mélancolie et sa nostalgie, il se mit à composer des romances en vers français, comme *Le Rêve du Captif*, *Dans mon Sommeil*, *Douce Espérance*. « Le malheur m'avait fait poète, a-t-il dit de lui-même, après Reboul, dans la préface du *Livre de ma vie*.

Rentré en Provence en 1874, nous le retrouvons à Caumont dans sa famille, puis à Morières et à Montfavet, où il obtient un emploi de facteur; en 1878, il est nommé en la même qualité à Avignon. Emervillé de l'extension et de la popularité de la Renaissance méridionale, gagné à la cause du Félibrige, c'est Roumanille qui l'initie au mouvement félibréen et l'encourage à chanter en provençal. Bientôt Jouveau « devient l'hôte assidu de l'Armana Prouvençau, qui donne chaque année, de lui, une chanson avec la musique, des poèmes et des contes. Avignon lui plaisait tellement, c'était en somme le berceau de sa famille, il tenait par tant d'attaches amicales aux félibres de la région, qu'il ne voulut jamais quitter cette ville et refusa tout avancement qui l'en aurait momentanément éloigné. Son amour de la liberté l'écarta toujours des anti-chambres des hommes influents; il ne sollicita jamais rien, si ce n'est sa pension de retraite après vingt-cinq ans de services, et c'est en 1902 qu'il déposa sa boîte et son képi de facteur.

A partir de ce moment, retiré à Vedène près Avignon, il s'occupa de réunir en volume son œuvre éparse et à la grossir de nouvelles poésies. Il est mort à Aix, chez son fils Marius, 27 avril 1917. Lauréat de nombreux concours et Jeux floraux, il était majoral depuis 1897.

Entre les poètes lettrés et les poètes populaires de la deuxième génération félibréenne, Elzéar Jouveau, occupe une place intermédiaire. Né d'une modeste famille de villageois du Comtat, il n'a reçu d'autre instruction que celle de l'école primaire de son village, qu'il fréquenta jusqu'à onze ans seulement. Simple facteur des postes, il a gardé une âme paysanne sous son uniforme d'employé des P. T. T., et sans jamais perdre le contact avec ses amis d'enfance, de rudes travailleurs des champs, ni avec le pays natal auquel il tient par d'ataviques attaches, il a poursuivi sa carrière dans un milieu de prolétaires pour la plupart des fils de paysans comme lui, il a vécu de leur vie, partagé leurs peines, leurs joies et leurs aspirations. Poète à ses heures de loisirs, il a exprimé le plus souvent des sentiments humbles comme sa condition et son origine, joyeux ou touchants, rustiques, religieux ou familiaux, tels qu'il écrivait pour le peuple, en enfant du peuple tout comme le Roumanille des Margarideto. Avec l'humilité de son inspiration, il a eu, comme Roumanille, celle de son ambition. L'auteur des *Oubreto* en vers avait en 1860 inscrit modestement cette épigraphe en tête de son livre:

D'abord que Diéu m'a fa bouscarlo,
Fuguen bouscarlo, e riéu-piéu-piéu.

En 1906, Jouveau ne dira pas autre chose dans le sonnet liminaire de ses *Piéu-Piéu*. Romanille comparait ses chants poétiques au gazouillement de la fauvette. Jouveau compare les siens au pépiement du moineau des saules. Et de fait, de même que cet humble passereau chante son hymne d'amour au soleil, sans éclat, sans roulades mélodieuses ni trilles savants de virtuose, de même Jouveau, persuadé qu'il serait audacieux pour lui de vouloir imiter le rossignol mistralien, se contente sagement d'apporter dans le concert félibréen le murmure discret et agreste d'une poésie qui n'a d'autre prétention que sa sincérité et sa simplicité. C'est par là qu'il s'apparente avec les poètes populaires du terroir provençal.

Mais ce n'est point un primitif, comme Charloun. Il n'a pas comme lui respiré la seule atmosphère de son village. Comme lui, il n'a pas passé son existence en face du même horizon du coin de terre natale. Jouveau a voyagé, il a vu d'autres pays que sa Provence; il a vécu hors de France, avant de venir vivre à la ville. Il a subi l'influence de ses voyages et de son long séjour parmi les citadins. Si ancrée que soit restée en lui la simplicité villageoise de son âme et de ses goûts, il s'est trouvé fatalement amené à enrichir son esprit de connaissances, d'idées de toutes sortes qui sont demeurées étrangères à un homme comme Charloun. Possédant un vif sentiment de l'art, musique et poésie (elle-ci était pour lui, a-t-il dit, comme pour Tavan, un besoin du cœur), doué d'une intelligence toujours soucieuse d'agrandir le cercle de son savoir il a complété son instruction, augmenté son bagage littéraire par la lecture des grands poètes français et provençaux; il s'est étroitement lié avec les principaux félibres qui ont été ses maîtres; il s'est mis de bonne heure à composer, à écrire des contes, des chroniques, des vers, des chansons en français comme en provençal (1); il a collaboré à une foule de petites revues, bref il s'est mêlé activement à la vie littéraire et au mouvement régionaliste de son temps. Et c'est par là qu'il se rapproche des poètes lettrés du Félibrige.

Ce dualisme intellectuel, ce caractère à la fois rustique et raffiné, qui lui sont communs avec Tavan se fondent assez harmonieusement chez Jouveau et forment un mélange, savoureux dont son œuvre est imprégnée, au même degré que celle du poète de Camp-Cabèu (2), mais avec cette différence que Jouveau possède un souffle poétique plus court et une facture moins souple et moins artiste. Son œuvre, qu'il a écrite peu à peu, pour la joie des siens et son plaisir personnel, il ne l'a publiée qu'en

partie, en donnant coup sur coup et tardivement trois petits recueils: en 1906, *Li Piéu-Piéu* (les Pépiements), vingt-sept chansons provençales avec la musique, en 1907, *Gran de Bèuta* (Grains de Beauté), cinquante et un sonnets, et *La Póchi de Darrié* (la Poche de derrière), vingt-quatre contes; portraits, sonnettes et galéjades. Elle ne se distingue pas cette œuvre, de la vie de son auteur, écoulée sans heurts, sans événements saillants, au milieu de sa famille et de ses amis. Au reste son dernier ouvrage, qu'il n'a pas eu le temps d'imprimer, ne devait-il pas porter le titre de *Lou Libre de ma Vido* (le Livre de ma Vie)?

(1). Au sujet d'un Éloge en vers de Philippe de Girard que Jouveau publia en français et en provençal, de Berluc- Pérussis, l'apôtre du bilinguisme, lui écrivit: — Vous justifiez avec éclat le nom de bilingues que nos frères portaient aux temps anciens. Je voudrais que votre exemple fit école et que le bilinguisme devint la loi du félibrige.

(2). Il est à remarquer que Jouveau et Tavan ont entre eux un air de ressemblance morale et littéraire qui leur vient sans doute de leur origine et de leur situation. Ce sont tous deux des paysans transplantés et acclimatés par force à la ville, de petits fonctionnaires qui n'ont jamais oublié leurs clochers comtadins, si proches l'un de l'autre.

Des trois volumes qu'il a publiés, Elzéar Jouveau n'a donné la traduction d'aucun, contrairement à ce que la plupart des félibres ont toujours fait. Il ne s'adresse qu'aux vrais Provençaux, et plus particulièrement aux gens du peuple, et pour cela non seulement sa langue et ses sujets sont accessibles à tous, mais encore le prix de ses volumes. Il semble vouloir, avant tout, être lu et compris de ses lecteurs, et il y réussit fort bien. La langue qu'il manie si facilement, c'est le dialecte du terroir comtadin, celui qui, comme l'a dit Mariéton, est entendu de Biarritz à Vintimille. C'est une langue pure, sans archaïsmes ni néologismes qui l'abâtardissent, simple, vivante, souple, expressive et savoureuse. Elle n'en est pas pour cela plus facile à mettre en français (1). Dans chacune des chansons du recueil *Li Piéu-Piéu*, les locutions les plus pittoresques, les plus vivantes, véritables expressions du cru, abondent, notamment parmi les pièces que nous citons, les plus charmantes, les plus limpides du livre, avec leur musique si bien appropriée aux paroles. Toutes, au reste, mêlent une naïve rusticité à une élégante finesse, et la variété de leurs sujets, amours et idylles de village, fêtes votives, berceuses, vieilles légendes, hymnes à la nature de Provence et au travailleur des campagnes, etc., n'a d'égalé que leur concision suggestive et leur extrême simplicité.

Comme *Li Piéu-Piéu*, *Gran do Bèuta* se recommande par la forte naïveté du vocabulaire. Mais ce recueil se différencie du premier par le ton, qui ici se hausse légèrement, comme par la facture qui est plus vigoureuse. Avec sa modestie familière et sa limpidité habituelle, le poète chante sans effort son idéal de vie simple à la lueur de la lampe d'un modeste foyer, son dédain de tout ce qui brille, son amour de l'indépendance, de la famille qu'il célèbre en vers émus, son amour du paysan et du noble travail de la terre, dont il dit la joie virile et la splendeur réconfortante, son amour de la Provence, si heureuse au temps des troubadours, de la langue harmonieuse que les félibres tirent de son long sommeil pour lui faire une nouvelle gloire, enfin, son admiration de l'œuvre mistralienne, le pieux enseignement qu'elle dégage, la vertu, la hauteur d'idéalisme qu'elle possède.

(1). Félix Bertrand, notice sur Elzéar Jouveau, en tête de *Coume moun Paire*, de Marius Jouveau. Au sujet de la langue employée par Jouveau, Mistral lui écrivait en 1907:

— C'est un plaisir suave de lire des sonnets comme les tiens. La maîtrise da la langue, voilà une qualité dont fort peu peuvent se rendre compte. Et cette qualité, qui est la première du félibre, te vient de naissance.

Ces thèmes poétiques, rehaussés par l'art sans apprêts de leur mise en œuvre, leur simplicité, leur fraîcheur, sont à peu de chose près, et tout en restant suffisamment originaux, tout ce qui fait le charme des *Margarideto* et d'*Amour e Plour*.

C'est pourquoi il est permis, dans la renaissance félibréenne, de ranger le nom de Jouveau derrière ceux de Roumanille et de Tavan, c'est-à-dire parmi les meilleurs poetæ minores. Si la sens de la mesure, le sentiment du juste et du naturel, la bonhomie, la malice et l'émotion, joints au don de l'observation et au sain réalisme de la peinture, sont des qualités poétiques, Elzéar Jouveau mérite sans contredit le titre de poète.

La traduction des morceaux ci-après est nouvelle.

Dins la tribu de l'auceliho,
I' a pas rên que de roussignòu;
Gros-bè, sausin, dins la ramiho,
Canton, tambèn, coume Diéu vòu.

Segound soun biais chascun bresiho
E fai soun pichot chaplachòu;
Pèr encanta nòstis auriho,
Aqui, chascun fai ço que pòu.

L'obro entre tóuti es despartido;
Que chascun fague sa partido,
Lou tout-ensèn sara perfèt.

N'es ansin dins lou Felibrige.
De lou nega sarié foulige,
E i' ana contro, sènso efèt.

COUME A VINT AN

Siéu vièi. Sout lou fais dis annado
Ma pauro esquino es escrancado;
Siéu tout rampous, ai li péu blanc.
Mai li floureto e li chatouno
Li trove sèmpre galantouno,
E lis ame coume a vint an.

Siéu vièi. L'ivèr e si plóuvino
M'an rendu coume un chaucho-espino,
E m'envau tout balin-balan!
Mai lou vin qu'en raiant perlejo,
Lou vin que dins li got petejo,
Iéu lou chourle coume à vint an.

Siéu vièi. E ma visto èi neblouso;
Ai lou charpin, l'imour renouso,
Siéu vièi, vous dise, coume un banc!
Mai li cansoun de nòsti rèire,
Iéu li retrove au founs dóu vèire,
E li cante coume à vint an.

IÉU T'AME!

Païs di flour e dóu cèu blu
Ount tout es parfum e belu,
S'encuei vole que mon vers clame,
Es que iéu t'ame!

Coume li miés emparaula,
Pèr manteni toun dous parla,
S'arderous, m'auboure e m'aflame,
Es que iéu t'ame!

Se pèr tu dise de cansoun;
Se fau de vers sus li meissoun
Tant-lèu qu'Arle pren soun voulame,

Es que iéu t'ame!

S'esbalauvi de ta bèuta,
Prouvènço, vole, à te canta,
De mi jour passa li sanclame,
Es que iéu t'ame!

Prouvènço, siés un Paradis!
Que Diéu me garde cantadis,
E d'aquí qu'amount me reclame,
Dirai: — Iéu t'ame!

(Li Piéu-Piéu.)

LOU PAISAN

Perqué lou mespresa, lou paure que labouro,
Que semeno, meissouno e vous baio de pan?
Perqué lou mespresa, lou mesquin que tout l'an
Suso sus soun óutis, e proun de fes ié plouro?

Aquéu travaiadou qu'apellon païsan,
N'en pòu-ti bèn de mai se saup rèn que sis Ouro?
Es qu'à soun proumié jour coume à sa darriero ouro
Diéu n'a pas fa parié lou riche e lou pacan?

Lou païsan es rude e groussié, dis lou mounde
Que l'a gaire treva; mai iéu, messiés, apounde
Qu'es ounèste, qu'es franc e que n'a rèn de siéu,

Amo soun vilajoun, ié demoro, e fai souco.
Se pòu qu'en vous parlant garde sa pipo en bouco,
Mai lèvo soun capèu quand passo lou Bon-Diéu.

SUS L'IERO

Au mitan de l'eirònu, dre coume uno alabardo,
S'aubouro lou menaire emé soun fouit en man,
Couchant lou cavalin que reniflo escumant,
Dins uno pousso d'or, au souleias que dardo.

Dins sa curso dirias que l'astre-rèi s'atardo,
Lou jour n'a ges de fin, e lis ome, trimant,
Pèr devina lou tèms que pòu faire deman,
Regardon, peralin, la travèssou bouchardo.

La souco a fa soun obro, e lou soulèu peréu:
L'ourizoun rouginas aparèis davans éu,
Li caucaire soun las, rendu, mai noun renòsi;

E, quand l'astre dón jour dins un brasas se trai,
Éli se dréisson, fièr, agouloupa de rai
E bèu coume d'eros dins uno apouteòsi.

(Gran de Bèuta.)

LA RETRÈTO

I'a bèn trento an qu'ère à l'estaco;
Coume un esclau lis ai coumta.
La servitudo es pas 'no taco,
Mai aviéu fam de liberta.

Sout li plueias e lis aurasso,
Trento an de tèms iéu ai trima;
Mai vuei, enfin, tout liam s'estrasso
E libramen poudrai rima.

Aro, se fau, dins un got d'aigo
Farai trempa de rousigoun,
O viéurai que de bourtoulaiço:
Mai, libre, dirai mi cansoun.

Avignoun, 1902
(Lou Libre de ma Vido.)

JULES CASSINI (1847-1896)

ŒUVRES PROVENÇALES. — La Pichoto Patriò, poème, 1er prix du concours de l'Académie de la Province, à Paris, 1890 (Paris Lucien Duc, 1891); — Li Varai de l'Amour, drame en prose et en quatre actes, représenté pour la première fois à Arles, le 12 août, et à Avignon, le 13 août 1894 (Avignon, François Seguin, 1896); — Tetin l'Escarrabiha, comédie en prose, publiée en feuilleton dans l'Aiòli, 1899; — chroniques, contes et poésies diverses dans les journaux et revues du Félibrige.

ŒUVRE FRANÇAISE D'INSPIRATION PROVENÇALE. — Le Comtat Venaissin, poème, suivi de deux pièces provençales (Paris, Duc, 1891).

Cassini a collaboré à l'Aiòli, l'Armana prouvençau, l'Armana Marsihés, Lou Cacho-Fiò, Lou Jacoumar, l'Armana dóu Ventour, le Mistral, l'Echo du Jour, etc.

C'est à Morières, petit village vaclusien proche de Font-Ségugne, qu'en 1847 naquit Jules Cassini, de parents français, mais d'origine italienne. Il fréquenta jusqu'à quatorze ans l'école du pays et travailla ensuite quelque temps dans l'atelier de son père, un humble cordonnier, avant de devenir représentant de commerce. Successivement attaché à une maison de liqueurs de Manosque, puis de Lyon, il vint se fixer à Avignon vers 1890. De cette époque datent sa liaison avec les principaux représentants de la renaissance provençale et son entrée dans le mouvement félibréen. Il s'y mêla tout de suite activement. Il fut présenté à Mistral dans une félibrée à la Barthelasse, où il donna la primeur des Memòri d'un Caiu, pièce de vers humoristique qui obtint un vif succès et parut dans l'Armana Prouvençau de 1892. Son talent de poète, comme sa parfaite connaissance de sa langue maternelle et son dévouement à la Cause ne tardèrent pas à le ranger derrière Félix Gras parmi les meilleurs félibres avignonnais. Félibre, il estimait que la langue provençale devait s'imposer uniquement par les œuvres littéraires. Il fut résolument hostile à l'intrusion de la politique dans le Félibrige et notamment aux idées fédéralistes, qu'il combattit avec son compatriote Auzias Jouveau.

— Le fédéralisme, disait-il non sans clairvoyance est le tambour des jeunes félibres de notre temps qui aiment à faire du bruit; mais ils en auront vite crevé la peau, et le bruit qu'ils font n'aura pas de durée. Ecrivain populaire, Cassini n'avait pas la religion de la perfection artistique. Il recherchait avant tout la simplicité et la clarté, et toutes les qualités de style qui mettent à la portée de tous les jouissances intellectuelles.

A cet égard Mirèio représentait à ses yeux l'idéal de la poésie provençale. En 1893, François Coppée étant venu se rétablir sur la Côte d'Azur d'une assez grave indisposition, Cassini prit la charmante initiative d'offrir au poète parisien un album de vers où plus de quarante félibres lui souhaitaient la bienvenue en Provence et un prompt retour à la santé. Coppée, très touché de ce geste, remercia par un

sonnet qu'inséra un journal de Paris. L'année suivante, Cassini fit représenter, à Arles, puis à Avignon, un drame provençal en quatre actes et en prose qui fut très applaudi, mais qui ne réussit, pas plus que les pièces de Monné et d'Astruc, et même la Reine Jeanne de Mistral, à doter la littérature félibréenne en Provence du théâtre dramatique vivant dont le Pain du Pêché, des 1878, semblait devoir brillamment ouvrir le cycle. Il faudra attendre quelques années encore pour trouver, dans des drames rustiques comme Lou Vin (1904), de Loubet, et Lou Carpan (le Soufflet, 1921), de Baptiste Bonnet, des œuvres plus dignes de prendre place aux côtés de celle d'Aubanel. Dans Li Varai de l'Amour, tel est le titre de la pièce de Cassini, l'auteur a voulu peindre les troubles de l'amour dans ses diverses manifestations, en mettant aux prises le père et le fils, l'amant et la maîtresse, la nourrice et l'enfant. Sans doute l'œuvre ne manque pas d'observation ni de profondeur même, elle ne manque pas non plus de mouvement et d'un certain pathétique; mais elle se recommande moins par ses qualités scéniques et l'étude des caractères que par sa poésie sa langue claire et colorée, ses tableaux et ses détails simples et naturels de la vie provençale, principalement en ce qui touche les petits enfants C'est pourquoi Li Varai, œuvre littéraire appréciée, ne sont restés, au point de vue du théâtre, qu'une nouvelle tentative peu heureuse et sans résultat décisif, pour installer sur la scène provençale le drame félibréen.

En outre, Cassini est l'auteur de chansons et de noëls dont il composait lui-même la musique, et de nombreuses poésies diverses qu'il n'a pas eu le temps de réunir en recueil, mais qui ont paru en grande partie dans les revues et almanachs du Félibrige. Elles mériteraient d'être éditées. D'un tour agréable, d'une facture aisée et habile, même lorsqu'elles sont écrites en vers alexandrins que le poète manie avec souplesse, elles allient le pittoresque à la vigueur et à l'éclat et dénotent chez lui, en même temps qu'un amour passionné pour la terre natale et un sentiment délicat de la nature, une sensibilité pénétrante et une remarquable puissance d'observation. Dans la plupart la note gaie domine, car Cassini est avant tout un humoriste. Parmi la foule des galéjaires en vers que compte le Félibrige, il se distingue par un talent très personnel. En dehors des qualités qui lui sont propres, il est aisé de reconnaître chez Cassini les caractères particuliers de l'école du rire avignonnais, si différente de l'école marseillaise. Il n'y a rien en lui du galéjeur grivois et grossier. Ce n'est pas chez lui qu'il faut chercher le gros sel et la farce. Fine et spirituelle gaieté, franche jovialité, verve malicieuse, satire innocente, ironie légère, sans fiel ni amertume, ni la moindre offense au bon goût et à la mesure, voilà de quoi est fait son humour.

Il rappelle celui des Galejado de Glaup et surtout des Cascareleto de Roumanille. Même, les badinages et les facéties de Cassini révèlent le plus souvent en lui un vrai psychologue et cachent sous leur apparente fantaisie une discrète philosophie morale. C'est par là principalement autant que par sa langue savoureuse, riche de tous et d'expressions du terroir, qu'il se rattache au maître Rouma, le créateur de la poésie humoristique félibréenne. Venu tard à la poésie provençale, emporté à quarante-neuf ans par la variole (1), peu de temps après avoir fait paraître son drame Li Varai, il est bien regrettable que Jules Cassini, tout comme Paul Giéra son compatriote, n'ait pu donner une œuvre plus fournie en un genre où il promettait d'exceller, à en juger par ses premiers essais.

Ajoutons que Cassini réussissait également dans le vers français, ainsi qu'on témoigne sa petite histoire du Comtat Venaissin, poème couronné par l'Académie de Vaucluse, en 1890. Il était cousin de Mme Léa Maujan-Caristie-Martel, de la Comédie française. Elu majoral en 1895, il avait succédé à Jean Brunet avec la cigale de l'Arc-en-Ciel. Il est mort à Avignon le 1^{er} août 1896.

La traduction de nos extraits de Cassini est nouvelle.

(1). L'école du Flourège a fait placer sur sa tombe, à Avignon, l'épithaphe suivante, qui est de Mistral:

La mort m'a pres en plen canta,
Pauro cigalo felibrenco,
E dins lou cros m'a recata
Subitamen, d'un cop de trenco.
Mai tu, Segnour, aguènt pieta
Me leissaras belèu mounta,
Per que iéu cante dins toun libre
Au Paradis di bon felibre.

PARPELLO D'AGASSO (1)

Faire emé li moucheto,
Li boufet, la paletto,
Dins li cèndre, de round,

De barro e de festoun,
Coumta li traou d'uno fougasso,
Apouncha'n fus em' uno masso:
Parpello d'agasso.

Enarca dos fourcheto,
Faire vira 'no sieto
O bèn em' un bastoun
Faire jouga'n catoun,
E quand a proun fa de grimaço
Ié faire faire viro-passo:
Parpello d'agasso.

Ennega de peireto
E coumta li graneto
Que i' a dins un pebroun
O bèn dins un meloun,
Freta li bougneto à sa biasso,
A-n-un capèu rascla la crasso:
Parpello d'agasso.

Drecho, faire souleto
Teni uno caneto,
O subre li taloun
Marcha de-reculoun.
De-vèspre ana subre la plaço
Se trufa dóu mounde que passo:
Parpello d'agasso.

Tira la campaneto
De sa vesino Aneto
E pièi, dóu travessoun,
Espincha d'escoundoun,

Pèr vèire s'acò la tracasso
De s'atrouva degun en faço:
Parpello d'agasso.

D'uno margarideto
Derraba li fuieto
E dire à proupourcioun:
« M'amo-ti bèn o noun? »
Souto un pin cerca de rabasso,
Faire baneja 'no limaço:
Parpello d'agasso.

Fregi de gimbeleto
Subre uno escabeleto
O'mé de meseioun
D'oulivo o d'agroufioun,
Faire, pèr s'amusa, de liasso,
Pièi, tout bandi quand vous alasso:
Parpello d'agasso.

Atuva dès brouqueto
Pèr uno cigaleto,
Quand, au founs d'un vagoun,
Esquicha'n un cantoun,
Voulènt tua lou tèms que passo,
Rimas en eto, en oun, en asso:

Parpello d'agasso.

Avignoun, 1890.

(Armana Prouvençau, 1891.)

LI MEMÒRI D'UN CAIAU

Sus uno chaminèio un code me countavo
Sa vido de frejau; pauret! me pertoucavo.
— Lis ome, me disié, nous agantas pertout;
Amor que sian caiau, fau que subiguen tout.
Rèn que de n'en parla, moun malastre s'aumento.
Voulès faire un oustau? Zóu dins li fundamento!
Fau resta dins la terro, ansin, tant-e-pièi-mai,
Sèns rènn vèire ni saupre e pourta tout lou fais.
E iéu, pèr lou proumié, pode, anas, vous lou dire,
I'ai resta proun de tèms. Mai pnmens, ço qu'es pire,
Es d'ana barrula subre li grand camin...
Aqui vesès! aqui! n'i'a pèr veni couquin.
Passo un estraio-braso e d'un cop de sabato,
Pan! vous rounso pu liuen, e sias souto la bato
D'un mièu que vous butasso en dedins dóu roudan.
Mai, pas pus-lèu touca que li rodo, subran,
Venon vous mastega, vous passa sus l'esquino;
E se lis encalas, alor, es la brouïno
Que meno en sacreiant lou carretié feroun,
Que vèn jouga di pè 'mé de gròssi resoun.
Après n'en passo un autre: a pòu d'un chin que japo,
Vous empougno, vous mando, e dóu tèms qu'èu s'escapo,
Aganto acò, mignot! garço mai toun sacas
E barrulo à ressaut tant que barrularas.
— Lou tour m'es arriba, l'ai bèn dins la memòri,
Me disié lou frejau, mai lou fort de l'istòri
Es que lou lendeman, sus lou meme camin,
Passo mai lou pòutroun que m'avié manda 'u chin.
L'asard fai qu'aquest cop, n'avié ges de brouqueto:
— Pas poudé soulamen atuva 'no pipeto,
Couquin de sort! disié, quand l'idèio ié vèn
De faire em' un caiau lou fiò que ié couvèn.
Just bouto mai la man sus iéu, que siéu jalèbre;
En plaço d'amadou pren d'estrasso, e, menebre,
Esquino contro esquino, emé soun coutelas,
Nous enchaplè bèn tant, qu'à la fin fuguè las,
Mai, de fiò, n'aguè ges... si, pamens, pode dire
Que fasié fiò di dènt; pièi, dessus iéu, martire
Escupiguè, rabin, sa bavo e sis escra,
E quand fuguè sadou, me jitè dins un prat.
Aqui passe la niue. Tre que lou jour pounchejo,
Arrivo mai quaucun qu'adeja me trepejo:
Es lou segaire fort, arderous au travai,
Qu'à-de-rèng fai sa plego e que vèn e que vai.
— Soun óutis es poulit, veniéu, coume dardaio!
Mai, tout eiçò disènt, m'aribo un cop de daio
Que deguè restounti jusquo sus li coutau,
Talaman fuguè dur, espetaclous, brutau!
L'ome me part dessus, trefacia, bouminable,
M'empougno e me dis: — Tè! bougred'enfant dóu diable.

En me plantant au sòu, pièi, d'un bon cop d'esclop,
 Me mando cabussa peralin dins un clot.
 Aqui fuguère bèn; dins moun clot de roumese
 Ere un pelesoun dins l'aigo, ère la flour di pese.
 Alor, à moun entour, vióuleto e petelin,
 Margarideto blanco e rouge gau-galin
 Coutavon à mi flanc si ramo mistoulino;
 E quand au gros rebat chasqus pecou se clino,
 Doulènto, dessus iéu, lis amistóusi flour
 Venien pausa la tèsto e cerca la frescour.
 Li bestiolo, tambèn, proche de iéu nisavon:
 Galino dóu bon Diéu, fournigo, me fisavon
 La gardo de si croto e, coume un bàrri fort,
 Aparave li feble, esvartave la mort.
 Dins li mato ausissiéu, lou matin à toutu ouro,
 Lou cant dis auceloun, lou roucou di tourtouro,
 E li vesiéu se faire en tout caire e cantoun
 De caresso amourouso e de milo poutoun.
 Sentiéu l'oudour di fen di terro alin segado,
 Lis esparset flouri, li seisseto espigado;
 Sentiéu fin-qu'au bonor m'adurre à cha moussèu
 Lou soulèu lis estello e tout ço qu'es au cèu.
 Mai li bèu jour soun court. Un matin de plouvino,
 S'aproucho un perdigau, gros coume uno galimo,
 E subran s' ausis: Pan!... Ai! un cop de fusiéu...
 Lou perdigau fuguè, devinas, fugue iéu,
 Agnère tout lou cors mascara di granaio,
 Lou cassaire, un moussu, moussu d'asar, en aio
 Vèn furna dins la tousco en parlant tout soulet,
 Pièi m'espino e se dis: — Tè, sènso lou voulé,
 Atrove, de-matin, une raro caturó:
 Es uno pèiro escricho. Oh! Diéu! quinto escrituro.
 Qu'acò ressènt soun vièi! segur, vau forço argènt.
 E zóu! m'aduguè 'ici. Despiei, crèi que li gènt
 Que vènon au saloun, entre intra me relucon,
 Fugon quet de me vèire e qu'à iéu s'esberlucon,
 En se pensant: — Boudiéu! quinte oustau es eiçò!
 Se vèi bèn que lou mèstre es riche e qu'es pas sot:
 A'njusquo d'artifaio escricho en lengo antico...
 Aquéu, vo! la dèu saupre à founs, la gramatico,
 Pèr legi ço que i'a sus aquéu vièi caiau! »
 Mai li gènt, qu'an li bano e que soun de mouissau
 Fan un pau lou bèu-bèu davans la chaminèio,
 Pièi, dóu tèms qu' éu s'envai cerca 'no fiolo vièio,
 M'apellon iéu, cepoun, nisau de calada
 E dison que lou mèstre es un ase barda.

Avignoun, 1891.

(Armana Prouvençau, 1892.)

RAOUL GINESTE (1) **(1849-1914)**

ŒUVRES PROVENÇALES — Amo Trevado, poésies; — La Coulougno Enribanado, *ibid.*; — Carnavalejado, *ibid.* (Avignon, Roumanille, et Paris, L. Michaud, 1909); — Inédit: La Clau di Rimo Prouvençalo, dictionnaire des rimes provençales, précédé d'un traité de prosodie comparée, Du vers

provençal et du vers français modernes; — L'Ouro doulènto; — Mariouneto e Marioto, poésie; — Li Nadalenco, Noël.

Toutes ces œuvres sont écrites en dialecte rhodanien, avec quelques emprunts au diable toulonnais.

ŒUVRES FRANÇAISES. — On en trouvera la liste dans le tome II, p.429, de l'Anthologie des Poètes Français Contemporains, de M. Walch, même collection.

(1). Adolphe-Clovis Augier, en littérature Raoul Gineste (la gineste est le nom prov. du genêt), est né le 30 Mars 1849 à Fréjus, la patrie du doux Gallus aimé par Virgile, la ville morte, a dit Paul Arène, qui garde ensevelies dans le limon séculaire de son les galères vaincues d'Actium et la trirème de Cléopâtre. (Préface de Chattes et Chats, de Gineste.) Elevé dans un milieu de petits bourgeois simples et pieux, l'enfant fut envoyé à douze ans au collège de Lorgues, puis chez les Jésuite de Forcalquier. Tout en poursuivant d'excellentes études, il s'adonna bientôt à son goût précoce pour la poésie qui faisait de lui le fournisseur de vers de tous ses camarades amoureux. A seize ans il rêvait déjà d'écrire. Mais comme les Pères forcalquiérois ne semblaient pas vouloir favoriser sa vocation littéraire, le futur poète décida ses parents à quitter Fréjus pour s'installer avec lui à Marseille. Elève du Lycée, il s'occupa moins de son baccalauréat que de littérature et de politique. En effet, il se mêle aux partis avancés adversaires de l'empire et collabore sous un pseudonyme à diverses feuilles marseillaises. Ses études, terminées à Aix chez un vieux professeur libre, le père Robert, il revient à Marseille et commence sa médecine. Il devait la finir à Paris, comme interne des hôpitaux et élève de Broca, après avoir pris part à la guerre de 1870, comme engagé volontaire à l'armée de la Loire.

Dès sa venue dans la capitale, R. Gineste se laissa aller sans contrainte à la joie de rimer et fréquenter les artistes, les musiciens, les peintres et les poètes montmartrois, au grand mécontentement de ses braves parents qui se lassèrent peu à peu de fournir d'imposants subsides à celui qu'ils considéraient comme un fils prodigue. Un moment on le vit attaché à un ministère où son ami Léon Valade l'avait fait entrer. Mais ses camarades ne tardèrent pas à l'entraîner aux lilas, près de Romainvilliers, petite banlieue parisienne, horrible aujourd'hui, mais à cette époque aussi fleurie et poétique que son nom en plein de souvenirs de Paul de Kock et d'une foule de peintres. Aux Lilas, Gineste s'établit comme médecin, se maria, et d'heureux débuts lui apportèrent tout de suite clientèle et popularité, sans parler de la notoriété qui vint après la publication de ses premiers vers, *Le Rameau d'Or* (1887). Plus tard, Paul Arène nous le représentera fixé sur les plus hautes cimes de Belleville, dans un pittoresque logis, avec un jardin en terrasse qu'un corbeau apprivoisé ravage et au travers duquel d'innombrables chats, génération sans cesse augmentée, se font les griffes en déchirant la fine écorce des genêts et des lilas. Tout le jour, le bon docteur Augier, comme on l'appelait dans son quartier, appartenait à ses malades: mais la nuit venue, il devenait Raoul Gineste, c'est-à-dire, l'homme de lettres, le félibre, le noctambule. Noctambule, cet époux et ce père, de famille irréprochable ce grave docteur, ce travailleur érudit, l'a été avec passion, et de la façon dont on l'était de son temps par goût avec sagesse et méthode.

Très attaché à Paris dans sa jeunesse. il avait peu à peu senti le néant de l'existence parisienne et, écœuré des intrigues et des bassesses que demande la conquête de la gloire dans la capitale, il avait renoncé à toute ambition littéraire, écrivant désormais pour sa seule satisfaction et celle de ses amis et se consacrant chaque jour davantage à la glorification de sa terre natale, de son beau Fréjus, sa ville immortelle, de la Provence de son enfance, dont le souvenir fleuri ne cessait de le hanter. Toutes les années il venait avec sa famille passer plusieurs mois à la Gorguette, près de Sanary

(Var) dans une petite propriété qu'il possédait non loin de la mer et où il vivait en vrai campagnard. C'est là que, malade du diabète, il est mort le 6 juin 1914, sans bruit dans la sérénité du sage et du poète, alors qu'il s'occupait de traduire ses poésies provençales inédites.

Gineste a collaboré comme littérateur français au Parnasse, à la Renaissance des lettres, de Mendès, au Bavard, de Fouché, et Larousse (mot race, etc.), au Petit Journal, au Petit Marseillais, etc., comme écrivain provençal, à La Cigale, à l'Armana prouvençau au Viro-Soulèu, au Provençal de Paris, à Occitania, Vivo Prouvènço, etc.

Trois volumes de poésies dont beaucoup sont de petits chefs-d'œuvre de grâce, de sentiment et d'art, quelques romans de mœurs parisiennes, modèles de pénétrante observation ou d'imagination puissante, quelques solides et agréables études scientifiques ou de critique d'art assurent à Raoul Gineste, poète parnassien et précurseur des symbolistes, érudit autant que poète, artiste autant que lettré, une place enviable dans l'histoire des lettres françaises à la fin du siècle dernier. Mais c'est une place de choix que son œuvre provençale lui assigne parmi les poètes du Félibrige, et notamment ceux de la deuxième génération, à laquelle il appartient, plus par la date de sa naissance que par la date de publication de ses trois recueils de poésies. En effet, c'est seulement en 1909 que Gineste a pu faire paraître coup sur coup *Amo Trevado*, *La Coulougno Enribanado* et *Carnavalejado*. Cela ne veut pas dire qu'il soit venu à

la poésie provençale dans les dernières années de sa vie. La vérité est qu'il a appartenu au Félibrige peu après la fondation de la Société félibréenne de Paris (1879). Fervent du Café Voltaire où l'avaient amené ses compatriotes Maurice Faure, Albert Tournier, Paul Arène, etc., c'est à leur contact qu'il avait appris à mieux connaître et aimer la langue de son pays rénovée par Mistral, et c'est de cette époque que datent ses premières compositions provençales. Mais son activité félibréenne ne s'est manifestée au grand jour que quelques années seulement avant sa mort, sur les encouragements de ses amis du Provençal de Paris (1), ce nouveau foyer de régionalisme méridional qui continue depuis 1909 la tradition du Félibrige de Paris. Au fur et à mesure qu'il avançait en âge, le provençal avait tellement pris le dessus chez Gineste que lorsqu'il mourut trois nouveaux recueils de poésies étaient prêts à faire suite aux trois premiers. Cette œuvre provençale si bien fournie, le poète l'a composée soit à Paris, durant les longues heures de la nuit et au hasard de ses promenades nocturnes

dans la capitale endormie, soit en Provence même, pendant ses villégiatures à la Gorguette, dans sa petite villa des Ginesto située face à la mer au milieu d'un délicieux terroir dont il aimait entendre les indigènes parler la vieille langue. Chaque jour, levé des l'aube, il s'embarquait dans un petit bateau et ramait jusqu'au milieu du golfe de Bandol. Il ancrant sa nacelle et, là, tout en pêchant à la palangrotte, fumant et rêvant, il se livrait au caprice de son inspiration. Et lorsqu'il regagnait la terre, la pêche de Gineste ne consistait pas seulement en beaux poissons de la Méditerranée, mais aussi en poèmes lumineux dont on peut admirer le riche déploiement dans les trois livres qu'il a publiés. Chacun d'eux correspond à une inspiration différente.

Pieusement dédié par l'auteur à la mémoire de sa mère qui lui apprit la langue provençale, le premier, comme son titre l'indique chante les hantises des âmes, c'est-à-dire les regrets, les remords, les souffrances, les déceptions, les misères, les désespoirs de toutes sortes qui à chaque pas dans notre existence se dressent devant nous comme des fantômes et nous obsèdent de leurs visions effrayantes et douloureuses.

(1). Gineste se plaisait à redire que c'était Le Provençal de Paris qui avait fait de lui un félibre militant, et à reconnaître dans Adrien Frissant, le directeur du journal, le parrain de ses œuvrettes provençales.

Toutes ces tristesses, lourd tribut que l'humanité paye à la vie, le poète les a lui-même éprouvées, qu'il en déroule le cortège à nos yeux soit sous forme de fictions ou de récits populaires, soit sous forme de confessions et de souvenirs personnels échappées de philosophie mélancolique et résignée. On sent qu'il nous peint avec la même sincérité et l'émotion qui font le charme de certains poèmes de son Rameau d'Or, mais avec plus de vigueur peut-être, la vraie couleur de son âme. Toutefois *Amo Trevado* (Ames hantées) ne reflète pas seulement l'âme sensible, rêveuse et inquiète de Raoul Gineste: elle reflète aussi tout un côté de l'âme provençale, le côté superstitieux, l'attrait qu'exerce sur elle le mystère et le surnaturel. Cette superstition est-elle un produit spontané du sol de Provence où le soleil fait bouillir également la sève et les pensées? Est-elle au contraire une survivance et une déformation des croyances antiques importées par les soldats de César ou les marchands de la crédule Rome? Quoi qu'il en soit toute une mythologie locale, étrange et poétique un merveilleux tragique et terrible avec son monde d'êtres fantastiques et ses innombrables légendes a fleuri en Provence, entretenu et développé par la peur campagnarde qui se plaît aux contes de sorcellerie et aux histoires lugubres. C'est ce merveilleux qu'ont mis en œuvre Mistral dans le sixième chant de *Mirèio*, Tavan dans sa comédie *Li Masc*, Spariat dans son *Sant-Eloi*. Avec sa prédilection innée pour tout ce qui touche aux choses mystérieuses et à la magie, le poète de Chattes et Chats ne pouvait manquer d'évoquer à son tour dans son œuvre en langue d'oc le monde surnaturel qui hante l'imagination des paysans provençaux. Il l'a fait dans *Amo Trevado*, son chef-d'œuvre provençal. Une bonne partie du livre est en effet consacrée à des contes de veillées, terrifiants, sinistres, empruntés aux récits et aux légendes populaires. Les fées, les sorciers, les fileuses et les fous, les oiseaux de nuit, les mauvaises voix, les spectres y voisinent avec les puissances d'humanité malfaisante des temps passés: seigneurs sans pitié, inquisiteurs féroces, pirates avides, châtelaines impérieuses, etc., dont le souvenir ne s'est point perdu dans les campagnes. De sombre et funèbre dans *Amo Trevado*, l'inspiration de Gineste devient souriante, gaie et fantasque dans *La Coulougno Enribanado* (la Quenouille enrubannée).

Si çà et là quelques poèmes se voilent de tristesse devant les misères des humbles et des déshérités, la note humoristique est pourtant la note dominante du livre. Le poète exerce son observation malicieuse et innocemment satirique sur les scènes, les types les mœurs les travers les plus originaux de la vie villageoise en Provence en nos jours comme au temps de nos aïeules d'avant la Révolution. Dans des contes et des chansons alertes, pleins de mouvement, de verve, de pittoresque, de détails familiers et de couleur locale, il fait défiler devant nous des amoureux de village, des avarés, des bergers, des pêcheurs,

des artisans, des marchands, des charlatans, etc. Telle de ces pièces rappellent la manière exquise du Gineste des Soirs de Paris, dont La Coulougno est comme le pendant méridional.

La peinture de la Provence, telle que Gineste l'a vue ou connue par les récits des anciens, est heureusement complétée par ses Carnavalejado (Carnavalesques). Ce titre significatif suffit à nous rappeler que la franche gaieté est un des dons de la race provençale. Mais ici la gaieté s'allie à la sensualité et nous révèle en Gineste comme un Béranger de la poésie félibréenne. Comme Béranger, le Gineste de Carnavalejado est épicurien. Mais son épicurisme n'est pas l'abnégation et l'impassibilité souriantes d'Epicure lui-même. Il n'est pas davantage la frénésie des jouissances qu'on déguise parfois sous le nom de philosophie du plaisir. Comme le Béranger des premières chansons, Gineste célèbre la volupté, mais il se distingue du poète des Lisette par une ardeur de passion, une fougue, une spontanéité, une psychologie toutes méridionales. L'amour de la vie, belle et joyeuse, comme elle se transmet sur la terre provençale encore tout imprégnée de paganisme, et comme elle apparaît dans le décor d'une nature luxuriante dont le spectacle est une fête perpétuelle des yeux et une continuelle excitation des sens, voilà ce qui anime les rondes, les branles, les chansons, les fabliaux de ce dernier recueil où la Provence voluptueuse et sensuelle revit à toutes les grandes époques de son passé (moyen âge, époque papale, XVIIIème siècle, etc.). Mais ces nouveaux Contes Drolatiques en vers provençaux prestes et bien venus, malgré leur grivoiserie et leur allure parfois rabelaisienne et gauloise, ne frisent jamais la grossièreté et l'immoralité. Certes, la morale des Carnavalejado n'est point la morale chrétienne, rébarbative et austère. Mainte pièce du livre en est la condamnation toute païenne. Cependant, pour célébrer à sa façon, et après le Michel du Flasquet, le Carpe diem horatien, Gineste n'en garde pas moins le respect de la décence et de la retenue. Sa morale, un peu large sans doute et indulgente, reste saine, comme il est fréquent chez les gens de Provence, qui ne perdent guère qu'en paroles le sens de la mesure. Le poète en a hérité de son grand-père Sigalas, bon vivant de marin et conteur inépuisable, prototype de cette race de purs Provençaux, aujourd'hui disparue. C'est grâce à lui que Gineste a maintenu dans la poésie provençale de nos jours la tradition du Rire félibréen dont Roumanille, Giéra et Roumieux sont les brillants fondateurs.

Telle est l'œuvre du félibre Raoul Gineste. La rapide analyse que nous venons d'en donner suffira à convaincre le lecteur qu'elle n'a pas seulement de provençal le nom et la forme.

Rires et larmes, frissons de peur ou de plaisir, mystère ou fantaisie, tout cela n'est point littérature, mais pure tradition provençale. Ses travaux scientifiques, ses romans, Paris, la discipline française, n'ont pas réussi à détourner Gineste de l'inspiration véritable et franche de sa terre natale.

Et même la discipline française, loin de lui nuire, lui a certainement servi en ce sens qu'elle l'a rendu pour son œuvre provençale plus difficile que ne le sont trop souvent les Félibres. Sans doute elle ne lui a pas inculqué un sévère esprit d'exigences pour la langue de ses poèmes d'oc.

La longue pratique du français ne pouvait qu'effacer chez Gineste certaines particularités, certains idiotismes du parler de son enfance. Et par là s'expliquent les principaux défauts de son œuvre félibréenne: négligences de style, abus de mots composés et de vocables d'oïl à terminaison d'oc, en un mot son manque de sûreté dans la forme. En revanche, la discipline française lui a appris à être exigeant dans le choix et le développement de ses thèmes comme dans sa prosodie et sa métrique, qui sont un heureux compromis entre la tradition et populaire et littéraire de Provence et les nouveautés des écoles françaises contemporaines.

Après Mistral, Aubanel et Mathieu, Gineste est un des félibres qui ont donné à la poésie provençale la technique la mieux appropriée au génie et aux ressources de la langue (1).

Poète de premier ordre pour l'originalité du fond, la libre imagination, pour ses dons d'observation et de pittoresque et sa sensibilité délicate, c'est aussi un artiste de premier ordre pour la variété des rimes. D'aussi rares mérites furent récompensés, dès la publication de ses poésies provençales, que la vente d'un tableau du peintre marseillais Monticelli lui permit de réaliser, par le titre de maître en gai-savoir (1909) puis de majoral en 1912. Il avait reçu 1911 la croix de la Légion d'honneur, que ses amis, dont Mistral et Pelletan, avaient demandée au ministre de l'instruction Publique lors du passage au pouvoir de Maurice Faure.

La traduction des extraits qui suivent est celle de l'auteur, revue et corrigée.

(1). Il est en outre l'auteur du premier traité de Prosodie Prov. moderne (paru en feuilleton in Le Provençal de Paris, du 10 mars au 4 août 1912). Dans ce traité, Gineste s'est appliqué à montrer que, malgré l'étroite parenté qui unit les langues d'oïl et d'oc, il existe des différences sensibles entre le vers prov. et le vers français. Ces différences, il les a notés, afin d'éviter aux jeunes poètes d'oc d'entacher leur technique d'influence française.

PRESSENTIDO

Chivau-frus, sus l'alo dóu vènt,
Maugrat la guerro acoumençado,
Entourno lèu vers toun amado
Que trespasso de languimen.

— Page, varlet, zóu! boutas sello
I pu flame de mi chivau!
Que vague escounjura lou mau
Que m'anóuncion de farfantello.

An courregu sèt niue, sèt jour,
Vers lou castèu que sus lou mourre
Enauro si quatre grand tourre
Emplido de plagnun d'amour

Coume un fòu bacello à la porto.
Lou vièi capelan qu'es vengu,
A peno l'a recouneigu
Qu'a souspira: — La dono es morto!

Es morto en disènt: — Se revèn,
Suplicas moun bèu calignaire
De me perdouna se, pecaire,
L'ai pas espera mai de tèms.

LI FIELANDIERO DE RAI

Amoussas lou lume; i rai de la luno
Ié veiren proun clar.
Fau tant espragna pèr faire fourtuno
E gausissen d'òli à viha trop tard.

Viro, moun roudet; au clar de la luno
Lou fiéu vèn pu bèu;
Es meme arriba, de fes, à mai d'uno
De fiela li rai que toumbon dóu cèu.

Pèr fiela li rai de la luno bloundo,
Ma bello Manoun,
Fnu avé lou cor linde coume l'oundo,
E vira l'esquino i poulit garçoun!

Viro, moun roudet; se sabien, li chato
Tout ço que sabèn,
Fielarien de rai, farien pas li cato
Quand vien pounchoja lou nas d'un jouvènt.

Pèr fiela li rai de la luno rousso,
Ma bravo Suzoun,
Fau ama soun ome, èstre mudo e douço
E, quouro a de lagno, ié faire un poutoun.

Viro, moun roudet! Un cop maridado
Li femo subran
Devènon trop lesto à la rebecado.
Se fielavon mai, charrarien pas tant.

Pèr fiela li rai de la luno blanco,
Ma pauro Madoun,
Fau se counsounla quand l'amour vous manco,
Au liò de ploura mai que de resoun.

Viro, moun roudet, viro, viro, viro!
Tant que viraras,
Bressaras plan-plan lou cor que souspiro.
Viro, viro, viro e l'endourmiras.

Quand la luno es bluio e que l'aigo gèlo,
Fermas li ridèu!
Si rai trelusènt que la masco fielo,
Quouro es pas li cor, nèblon li cervèu.

Viro, moun roudet; quand lou fre reguigno,
Lèu-lèu s'en venèn
Davans lou bon fue de quauco vesino:
Que caufò pèr un caufò aussi pèr cent.

O luno de mèu! ti bèlli raiado
I' a déjà bèu tèms,
Quàsi tóuti, eici, lis avèn fielado,
Juramen, poutoun qu'emporto lou vènt!

Viro, moun roudet, viro: lou tèms passo,
Lou tèms dis amour!
Viro, moun roudot, que siéu vièio e lasso;
Viro, qu'es bessai nòsti darrié tour,

LOU CLAR

La damisello es morto!
Tres vièio dóu païs
Pregon davans sa porto.

L'uno dis: — M'adusié
De lin e de canòbi.
Que de bèn me tasié!

— Iéu, tóuti li semana,
Fai l'autro maire-grand,
Me dounavo de lano.

— Que devendrai deman?
Souspiro la pu vièio;
Me pagavo lou pan!

La damisello es morto!
Tres chato dóu païs
Plourou davans sa porto.

— Aro, qu m'apprendra,
A fa la jouveneto,
Lou sèr, à courdura?

— Qu sara ma mestresso

Pèr me faire legi
Dins lou libre de messo?

— Qu secara li plour,
Murmuro la tresenco,
Di blavado d'amour?

La damisello es morto!
Tres jouvènt dóu païs
Charron davans sa porto.

— La mort qu'espragno rèñ
Nous raubo la pu bravo!
A di l'un di jouvènt.

— Nous raubo la pu bello,
Ajusto lou segound.
O mort, que sies crudèlo!

L'autre, la man au cor,
Dis rèñ; mai es tant pale
Que semblo deja mort.

Lou clar, de porto en porto,
Fai sourgi li regrèt.
La damisello es morto!

DESFÈCI

Quouro auriéu poussu viéure au grand soulèu,
Paris me trevavo e lèu ié venguère,
Parpaioun de nue que volo au calèu,
Ninoi que fuguère.

Ai jita moun cor, moun bèu cor d'enfant,
A de gourrinasso, à de gourimando,
E l'an devoura, qu'an sèmpre trop fam,
Aquéli groumando!

Ai jita moun amo e sis estrambord
I pantaiarié dis umanitari.
Aguèsse gagna quàuqui pèço d'or,
Auriéu mens d'auvèri.

Dison que me resto un pau d'esperit!
Ogre parisen, curo ma cervello.
Ié veirai pu clar, que sarai gari
De ti farfantello!

Alor revendrai au poulit cagnard
Dount lou souveni flouri me caligno.
Poudarai mis aubre e, s'es pas trop tard,
Plantarai de vigno.

(Amo Trevado.)

LOU PANTAIAIRE

Sauto-Messugo es pastrihoun
Gardo li fedo e li moutoun.
Sa cabeladuro es daurado,
Sis iue blu, soun nas bèn troussa,
E la Reino s'es revirado
La fes que la casso a passa.

— Se la Reino m'a regarda,
Ben segur que i' ai agrada,
Perqué pas? Fariéu bello mino,
S' aviéu coume aquéli segnour
Sièis pan de broucat sus l'esquino
Emé de fiéu d'or à l'entour.

Sauto-Messugo es creserèu;
Lou fihan i'a di qu'èro bèu.
Dóu tèms que soun chin japo-luno,
Gardo, abriga pèr la calour,
S'alongo esperant la fourtuno
Dessouto uno ginèsto en flour.

L'endeman èro à peno jour
Qu'es vengu dous varlet de court:
— Vas lèu quita lou pasturgage;
La reino te mando au castèu
Fara de tu lou poulit page
Que porto la co dóu mantèu.

Sauto-Messugo a respoundu:
— Bràvi gent, n'en siéu marfoundu;
Mai pourta la co d'uno capo,
Acò's lou gàubi d'un pichoun.
Pourtariéu pa 'quelo dóu papo;
Ai passa l'age de clerjoun.

Li varlet s'en soun entourna,
Mai es vengu, tout galouna,
Lou capitàni de la gardo:
— En routo! La Reino t'a fa
Lou coumandant dis alabardo.
De segur que sies na couifa!

— Capitàni, sariéu countènt
Se, coume vous, ère valènt;
Mai ai pòu d'uno lagremuso,
Lou sang me fai vira lou cor
E se vesiéu uno arquebuso,
Paure de iéu! me creiriéu mort!

Soun vengu tout de long dóu jour:
Lou baile-mage di pastour,
L'astroulogue, l'abouticàri,
L'evesque mitra, lou boufoun.
Ourdounon, pregon; lou patàri
Amo miés garda si moutoun.

A la fin — semblo pas vrai,
Qu'un pastre ague tant de varai
Lou rèi es vengu dins la bosco:
« Te doune tout ço que voudras:
Sisteroun, Fourcauquié, Manosco,
A la coundicioun que vendras! »

Sauto-Messugo a respoundu:
— Quand li coudoun saran madu
Pourrai quita lou pasturgage.
Aro, se leissave lou jas,
Au mèstre fariéu grand daumage.
Sire, me mesestimarias!

Mai quand lou jour aguè fini,
Sauto-Messugo a vist veni
La rèino, d'amour enrabiado,
Qu'a toumba dins si bras subran.
Oh! quànti bais! quanto embrassado!
La séuvo es emplido de bram!...

Un cop de pèd l'a reviha:
— Te logue pas per pantaia,
Crido lou mèstre, o mouledasso,
Mié-faudiéu, pantaio-fihan!
Fas mai garda per lis agasso?
Souparas mai d'un tros de pan!

LI TRES MESSO DOUMINICALO

I

Se vas à la messo de l'aubo,
Ié veiras ges de moussurot,
Ni de madamo en bello raubo;
Soun mai dourmihous que devot.

Cargariés toun nas de luneto
Que veiriés ni bourgés coussu,
Ni lou conse, moussu Tripeto,
Ni Boufèti qu'a tant d'escut

Mai veiras de servicialo,
De vièii fiho au mourre blanc,
Flour de vertu teoulougalo
Que de longo an seca sus plan.

Ié veiras de véuso passido,
D'espitalié'mé d'ourfelin,
Pàuri malestru de la vido
Que se lèvon de grand matin

Ié veiras li descounsoulado
Que souffrisson e dison rèn,
Li blavado, lis enganado
Que prènon Diéu pèr counfidènt.

Lou capelan que dis la messo,
Bouto! es pas moussu lou proumié;
Es un vicàri que se presso
De marmouta pèr li chambríé.

A 'no chasublo qu'es gausido
Coume la napo e lou missau,
E soun aubo es touto sarcido:
Pèr li gènt dóu coumun qu'enchau!

Es la messo di bònis amo,
D'aquéli que prègon de cor,
Que vènon pas per la reclamo
E que jamai fan d'estrambord.

II

O, mai se vas à la grand messo;
Segur que te regalaras.
Veiras de fresco juvenesso
Vengudo de tóuti li mas.

Veiras li farot de la vilo
Rasa, frisa, bèn alisca,
Que voudrien metre dins lou milo:
— A bello chato, poulit cat!

Veiras de bourgeso grasseto
I bèu péu negre, saure o rous,
Que fan reLoumbi la jaqueto
Au grand chale dis arderous.

N'atroubaras de meigrinello
— Aquéli n'en valon pas mens!
Que, balarello o pregarello,
An sèmpe forço agradamen.

Mai si chato! Ah! li gènti fado!
Legisson, l'èr plen de fervour,
E se ié fan d'espinchounado
S'embelisson lèu de prusour.

Veiras au banc de la fabrico
Li margulié qu'an l'èr counfi.
N'i'a tres de se coume de trico
E tres autre que soun boufi.

Veiras li chantre emé de capo
Qu'an mai de sieis pan de broucat,
Li clerjoun fièr coume de papo,
Lou bedèu vièi bado-beat,

Lou souisse que règlo la fèsto
Emé soun grand bastoun daura
E que subran viro la tèsto,
Quouro entènd lou mounde charra.

Ausiras jouga l'ourganisto.
S'es lou jour que rendon lou pan,
Maujaras de coco requisto,

Piei pregaras.. se sies crestian.

Es la messo di couquihado
Que van se faire arregarda
E di fiho bèn requincado
Qu'an presso de se marida

III

Quant à la messo miejournalo,
Es pèr li noble e li bèu-bèu
Qu'an pas la fe proun matinalo
E se lèvon pu tard que lèu,

Ié troubaras pèr escasènço
De malaut o bèn d'amourous;
Subre tout de gent de neissènço
Qu'arribon ceremounious.

— Bonjour, baroun! — Salut, countesso!
— Intras, moussu! — N'en farai rèn...
Alor sias vengudo à la messo?
— Dounan l'eisemple. — Va fau bèn!

Mai que chascun tengue sa plaço;
Ame mies me metre à l'escart
Que d'estre emé la pouplasso.
Es pèr acò que vene tard.

Se presenton l'aigo signado
Emé forço de coumplimen:
— Sias toujours fres. — E vous, rousado!
— Teisas-vous, qu'es pas lou moumen!

Pièi se fan mai de reverènci
En intrant dins lou banc d'ounour...
E creson que fan penitènci
I messo basso de miejour!

Pamens, auran bello s'en crèire,
Aquéli dono en farbala
Vènon que pèr se faire vèire
E que per se faire adula.

Perqué la sedo, li dentello,
Lou satin de si long mantèu?
Perqué duerbon tant la capello
E qu'an tant de plumo au capèu?

Perqué li signe, lis uiado?
Es-ti pèr la glòri de Diéu
Que soun tóuti tant perfumado
E qu'an de souris agradiéu?

Ah, pas mai! es que volon plaire
E que vènon pèr li galant!
Bouto! la messo comto gaire:
Quand saran vièio ié pregaran,

A LA GINESTO

Ginèsto, prenguère toun noum
Perqué sies la flour dóu campèstre
E que l'or de ti fivèu blound
A ges de mèstre.

Per qu'entre tóuti li sentour
De nosto guso perfumado,
La tiéuno es un alen d'amour
Que nous enfado.

Carrejado subre li rai
De la luno, vai de tout caire
Adurre d'amistous pantai
I calignaire,

Quau subis soun encantamen
Se reviho emé l'amo urouso,
Sènso lou mourtau languimen
Di tuberouso.

Garbo d'or, fiho dóu soulèu,
O Ginèsto, bello Ginèsto!
Sies lou tapis mai que mai bèu
De nòsti fèsto.

Au tems qu'amave lou bon Diéu
Quand lou Sant-Sacramen passavo,
Ère l'anjeloun agradiéu
Que te jitavo.

Pu tard, es en roudassejant
A travès ti ramo daurado
Que fasiéu de vers flamejant
Pèr moun amado.

Ame lou roure, l'auciprès,
Lou lausié, rèire dóu terraire;
Oumbrajèron souvent moun brès,
M'a di ma maire.

Ame li flour dóu miéugranié
E si miéugrano entre-dubèrto.
Ame lis aubret bouscassié,
Ginèbre e nèrto.

Salade en brave Prouvencau
Nòsti bargensoto clafido
De si figo au cor de courau,
Tant benesido.

Ame li souloumbrous gigant
De nòsti pinedo sacrado.
Amire l'óulivié pagan
Carga d'annado.

Mai tu, Ginèsto, en te vesènt

Ai coumprés qu'ères ma meirino,
E vers ti cimèu trelusènt
Moun front se clino.

(La Coulougno Enribanado.)

LI VARAI DE LA GUERRO

Teresoun qu'a panca sege an
S'es tant pressado en escoubant
Qu'a roumpu la bago de vèire
Que i' a douna soun ami Pèire.
— Bono maire! moun bel anèu!
Velaquito en milo moucèu!...
Teresoun plouro; ah! qu'a de peno!
Plouro coume uno Madaleno.
— De que vai dire moun galant
Quouro revendra... dins sèt an?
— Basto à la fiero de Bèu-Caire
N'en manco encò di bouticaire!
Es Pessugoun, soun sant Crespin
Qu'adus un parèu d'escarpin.
— Sèt an, qu'as dich, e vos l'atèndre?
Quand revendra sara plus tèndre.
— Que sigue tèndre o sigue du,
Ai boni dènt, sara mourdu!
— Ounte lou mourdras, groumandasso?
— Ounte trouvarai mouledasso!
— Boudiéu! sèt an de regimen,
Se vai seca de languimen!
— Ansin sara viéu de si pato:
Li cat maigre aganton li rato.
— Sèt an!... i' a de que s'oublida.
— S'atendren pèr se marida...
— N'en fan un mestié de galèro
Li jouvènt que van à la guerro!
Tè! mistoulino, auriés d'esfrai
Se te n'en disiéu li varai!...
Tau qu'a parti blanc coume linge
Revèn negre e laid coume un singe
O bèn verd coume un desterra.
D'ùni soun borgne o courdura.
Un que revenié de Turquio
I' avié leissa li dos auriho.
L'estamaire de Miramas
Quand revenguè... plus ges de nas!
Jóuselet de tanto Paulino
A'nca 'n biscaièn dins l'esquino;
Se chaspo: es gros coume lou poung;
Quand vai ploure, ié fai manjoun.
La gibo de Roubaud-Mounino
Vèn mai d'un cop de couloubriño.
Ah, pauro! se toun amoureux
T'anavo reveni giboùs?
— Es de bonur s'acò m'arribo!
Bouto! ié gratarai la gibo!
— E s' èro manchèt toun Peirot?
— Ié fariéu faire un poulit cro!

— Mai s'avié plus de bras, pecaïire?
— Fau bèn manja moun pichot fraire!
— Roi! se perdié 'no cambo o dos?
— Ié metrien de cambo de bos!
Vai, sarié panca grand daumage:
Dansarié plus i roumavage!
— E s' a plus ni cambo, ni bras?
— Coume acò m'escapara pas,
Aurai pas pòu qu'en anant courre
Se roumpe lou bout de soun mourre!
— Garo au sabre, roussignoulet!
Se ié coupavon lou siblet?...

Dóu cop, la chato s'es fachado:
— Que ta lengo sigue coupado,
Vièi béulòli, coudoun nebla!
Es tu que podes pu sibla
Qu'as mèns de sang qu'uno caroubo!
Tè! aganto aquéu cop d'escoubo!

(Carnavalejado.)

MAURICE FAURE (1850 - 1919)

ŒUVRES PROVENÇALE. — Li Souleïouso e li Neblouso, Oubreto de Jouvènço, recueil de poésies à paraître; — divers discours publiés en plaquettes.

ŒUVRES FRANÇAISE D'INSPIRATION PROVENÇALE. — Un Félibre romantique, Félix Gras, brochure (Alais, 1876); — Le Félibrige de Paris et Sextius Michel (Avignon, Roumanille, 1894);

— Souvenirs du général Championnet (Paris, Flammarion, 1905); — Pour la Terre Natale, pages historiques et littéraires (Paris, Juven, 1909): — études félibréennes dans diverses revues.

ŒUVRES POLITIQUES. — Pour l'Université Républicaine, discours et opinions (Paris, Cornély, 1902); — Nombreux discours et rapports sur le budget de l'Instruction Publique et des Beaux-Arts à la Chambre des Députés et au Sénat.

(1). Il naquit le 19 janvier 1850, à Saillans, pittoresque village de la Drôme, qui resta pour lui jusqu'au bout le coin du terre aimé entre terre. Il y a terminé sa vie, une vie toute d'élégance, d'énergie, de poésie, le 8 décembre 1919. Son père, ami particulier de Bancel, fut un vaillant démocrate qui descendait d'une vieille famille dauphinoise de la vallée de Die, alliée à celle de Barnave. Chef du parti républicain de l'arrondissement, organisateur de la résistance au coup d'Etat, il avait été arrêté, emprisonné quelques mois à la Tour de Crest et obligé de quitter la France pour échapper aux persécutions du gouvernement impérial. A la suite de ces événements, la mère de Maurice Faure dut se retirer à Alais, berceau de sa famille. C'est là que le futur député-Félibre passa une partie de sa jeunesse et fit ses premières études. Elevé dans le culte des idées républicaines, neveu d'un lettré et d'un ami des félibres, il ne tarda pas à se faire remarquer par ses aspirations généreusement libérales et son amour de l'art et de la poésie. Nous dirons peu de chose de sa carrière politique. Commencée à Alais, dès son adolescence, en 1869, elle s'est poursuivie, brillante et féconde, jusqu'à sa dernière heure, et n'a été qu'une régulière ascension vers les postes les plus élevés de l'Etat. Fondateur d'une société alaisienne destinée à combattre l'empire; attaché par Jules Simon à la déléation de Bordeaux, très épris de Gambetta qui l'avait pris en amitié et lui avait communiqué sa fougue tribunitienne, il était devenu l'un des chefs les plus estimés du Ministère de l'Intérieur, lorsque les électeurs de la Drôme lui confièrent le mandat de député en lui accordant, en 1885, après une vigoureuse et ardente campagne au cours de laquelle il se fit remarquer par sa jeune et fière éloquence, le premier rang sur la liste démocratique, à côté de Madier de Montjau. Tour à tour membre du Parlement vice-président de la Chambre, sénateur de la Drôme depuis 1902, ministre de l'Instruction Publique en 1911, il a connu tous les honneurs et occupe le pouvoir sans

jamais se faire un ennemi, ni se mêler aux intrigues et aux vulgarités de la politique, sans jamais non plus se départir de la cordialité toute démocratique de ses manières, de son accueillante simplicité qui le rendaient sympathique à tous et lui valaient l'affection de ses électeurs, lesquels l'avaient nommé président du conseil général de la Drôme et élu maire de sa petite commune. Homme politique, M. Faure s'est montré un véritable fils de cette Révolution française dont il s'était fait l'historien régional. Il restera l'une des plus honnêtes et des plus pures figures de la représentation méridionale de la troisième République.

M. Faure (1) a collaboré en français à nombre de journaux et revues et notamment à l'Événement, au Petit Méridional, aux Annales politiques et littéraires, à La Revue Encyclopédique, au Dictionnaire de l'Administration française, de Maurice Block, etc.; en provençal, à l'Armana Prouvençau, Le Dominique, La Revue des Langues Romanes, La Cigale, La Farandole, Lou Viro-Soulèu, La Revue Félibréenne, etc.

Parlementaire intègre, orateur de talent, plein de séduction et de flamme, M. Faure fut aussi un fin lettré et un charmant poète, un grand patriote provençal et un félibre militant qui consacra le meilleur de son âme à la glorification du pays natal. Parmi les félibres parisiens de la deuxième génération qui ont fourni une œuvre poétique digne de ce nom, il vient immédiatement après Arène, Hugues et Gineste. C'est dire que sa place est marquée ici.

Comme littérateur de langue française, il a publié, en outre de quelques poésies (1) disséminées dans les revues, de nombreux articles: qui firent de lui, à l'époque, un initiateur du mouvement provincialiste, un apôtre des idées de décentralisation littéraire et artistique, et deux livres estimés sur l'Université républicaine et le Général Championnet. Cependant ses titres littéraires les plus solides sont un ouvrage d'inspiration méridionale, Pour la Terre Natale, et un volume de poésies provençales, dont la guerre, puis la mort de l'auteur ont ajourné la publication.

Pour la Terre Natale est un livre où Maurice Faure a réuni ses discours, ses études, les pages toutes vibrantes qu'il a écrites et les chaleureuses harangues qu'il a prononcées sur le Midi, ses gloires, ses grands hommes, ses écrivains, ses paysages et ses monuments. Au sujet de cet ouvrage, Mistral lui disait en 1908:

— Je viens de lire, mon cher ami, les chants éloquents jaillis de votre enthousiasme pour la Terre Natale. Je dis les chants, car ces pages historiques et littéraires sont un poème dans lequel vibrent vos convictions républicaines, votre patriotisme méridional et votre foi félibréenne.

(1). La plus connue est un sonnet, La Cigale, mise en musique par Massenet (Sandoz et Fischbacher. 1880).

(2). Telles les agréables études, les fines notices de vulgarisation sur le mouvement félibréen qu'il a données à La Revue encyclopédique.

Qu'importe l'opinion politique lorsqu'elle est, comme disent les agriculteurs, entée sur franc? Nos façons de voir et de concevoir l'ordre social ne sont-elles pas les produits de l'atavisme, de l'éducation, de l'ambiance, en un mot de l'ananké? N'est-il pas naturel que Tyrtée soit républicain, qu'Horace et Virgile soient césariens, que Dante soit gibelin, que Bertrand de Born soit féodal et que Victor Hugo ait suivi l'évolution de la nation française? Chacun de ces poètes a exprimé avec génie ce qu'il croyait sincèrement, il n'y a pas à leur demander autre chose. Voilà pourquoi j'admire tout ce que vous avez mis et admis dans votre beau livre et, en particulier, ce que vous avez écrit pour Championnet, ce héros valentinois. Il est inutile de vous dire combien je vous suis reconnaissant pour votre fidélité au félibrige et pour le Maillanais qui de longue date vous sait enflammé pour la cause provençale. Je déposerai le magnifique recueil dans la bibliothèque du Museum Arlaten, où il figurera comme un des plus brillants et véridiques actes des Apôtres du Midi.

Quant à l'œuvre provençale proprement dite de Maurice Faure, elle comprend un certain nombre de poésies diverses composées surtout pendant sa jeunesse et parues dans l'Armana Prouvençau, le Dominique de Roumieux et autres périodiques, tels que la Revue des Langues Romanes, la Farandole et le Viro-Soulèu de Paris. Elles sont écrites pour la plupart en rhodanien, mais ses premiers vers, le poète les a écrits dans le dialecte du Gard, celui qui a bercé son enfance passée à Alais, où tout jeune il s'enrôla sous la bannière félibréenne en auxiliaire dévoué d'Arnavieille pour la Renaissance cévenole.

Peu nombreuses, les poésies de Maurice Faure ont, par leur qualité, suffi pour attirer l'attention sur lui et le désigner de bonne heure comme l'une des espérances de la deuxième génération du Félibrige. Il faut regretter que, tout entier pris par l'action, il n'ait pu consacrer que de rares loisirs à chanter dans la langue de Mistral. Plus fournie, son œuvre poétique lui aurait assuré une plus grande renommée dans le Parnasse provençal, certes, mais, telle qu'elle est, elle a rangé son auteur au nombre des plus

distingués disciples des premiers félibres. Poète, Maurice Faure allie la vigueur sonore et pittoresques à une délicate sensibilité. Ses poèmes, pour la plupart très courts, revêtus d'une forme limpide et imagée, enchâssés dans une impeccable et habile versification classique, sont d'une pureté d'inspiration et d'une finesse de touche remarquables. Ils font alterner des tableaux débordants de vives couleurs, éclatants de chaude lumière méridionale avec des confidences voilées de tristesse, des souvenirs ou des réflexions mélancoliques inspirés au poète par sa propre expérience de l'amour, des hommes et de la vie. Certains révèlent en Maurice Faure un sentimental et un tendre, et leur douceur apitoyée ou résignée, relevée d'émotion mal contenue, contraste curieusement avec la fougue de son tempérament d'orateur.

Au moment où l'auteur songeait à réunir en volume ce qu'il appelait ses « œuvrettes » de jeunesse, Mistral, une année avant sa mort, se fit une joie d'en écrire la préface suivante, que nous traduisons du provençal :

— Maurice Faure, un des soutiens insignes de notre Cause, nous donne enfin le recueil de ces poésies fines qu'il a jetées, on peut le dire, à la gribouillotte un peu partout, comme ces dragées de toutes les couleurs que jettent les parrains le jour d'un baptême. Maurice Faure est un des rares qui représentent aujourd'hui la Renaissance félibréenne depuis son éclosion, au temps des Primadié, jusqu'à notre époque d'expansion superbe dans tout le Midi, et il la représente comme militant fidèle, depuis plus de quarante ans, ayant pris part, et belle part, comme ardent mainteneur et fervent majoral (1881), aux manifestations les plus brillantes de notre réveil.

Né en Dauphiné, à Saillans, élevé à Alais, attiré au Félibrige par la fréquentation d'Arnavielle, de Gausson, de Roumieux et des félibres d'Avignon qu'il connut de bonne heure, puis montant à Paris, où il fut fondateur de la Cigale parisienne et de la Société des Félibres de Paris (1), à travers sa vie littéraire et politique, il ne renia jamais l'enthousiasme de sa jeunesse.

(1). Entre autres gloires attachées au nom de Maurice Faure, la plus douce à son cœur de Méridional était d'avoir fondé la Cigale et l'Association des Félibres parisiens. Arrivant de Bordeaux avec Gambetta, après s'être imprégné de mistralisme et activement mêlé au mouvement félibréen, il ne trouvait dans la capitale aucune figure familière du terroir et sentait peser lourdement sur lui la nostalgie de son Midi. Nul moyen d'entendre sonner à son oreille la langue de Mireille. Cruelle privation ! L'idée lui vint bientôt de créer une société littéraire de Méridionaux avec Paul Arène, David, Cabanel, etc., et de déployer hardiment en plein Paris le drapeau de la Renaissance provençale. Le sillon fut dur à creuser, car l'entreprise allait à l'encontre du grand courant de centralisation. Mais après des débuts difficiles, le succès fut vif, et la Cigale eut un retentissement et une influence considérables. Celui qui, avec une exubérance souriante, en agitait allégrement les cymbales, c'était Maurice Faure. Mais son amour impérieux des parlers d'oc lui fit souhaiter, avec le sculpteur Amy, Baptiste Bonnet et quelques autres, la création d'un foyer plus original encore et plus intime, où, sous les effigies des ancêtres et les emblèmes félibréens, les assistants ne s'entretiendraient des choses de la petite patrie que dans la langue de la petite patrie. Ainsi naquit le Félibrige de Paris, qui, de 1879 à 1910, se donna pour tâche, non seulement de créer un lien fraternel entre tous les Méridionaux habitant Paris, mais encore, selon le programme établi à l'origine par son principal fondateur, de seconder la renaissance littéraire de la langue d'oc d'étudier le midi de la France dans ses idiomes, ses beaux-arts ses traditions, son histoire, et de contribuer ainsi à l'accroissement des richesses intellectuelles de la patrie française. (Article I des statuts.)

Parmi ses contemporains les félibres parisiens les plus, notoires les Albert Tournier, Sextius Michel, Paul Arène, Henri Fouquier, etc. de tous les assidus des séances du mercredi du café Voltaire (place de l'Odéon), où la Société avait élu son siège, Maurice Faure fut certainement le défenseur le plus passionné, le propagandiste le plus remuant de là cause provençale. C'est lui qui a le plus contribué à faire du Félibrige de Paris une véritable force, qu'il employa à la diffusion des idées et des œuvres du grand Félibrige.

Il suffit de rappeler le rôle important qu'a joué la Société, mieux placée que sa grande sœur du Midi pour obtenir les faveurs officielles et attirer l'attention du grand public, pour que le nom de Maurice Faure apparaisse mêlé à la plupart des manifestations de son activité et de ses initiatives fécondes : organisation des fêtes de Sceaux, commémoration des gloires méridionales restauration du théâtre antique d'Orange fondation du prix d'Arles, descentes du Rhône, etc.

Avec ses électeurs, et où qu'il fût, il ne lui a jamais fait peine de parler provençal, et, chose qui lui est particulière c'est que, Dauphinois de naissance, élevé en Languedoc, puis habitant Paris, il s'est fait un plaisir, sans cesse, quand l'occasion le permettait, de parler le provençal, tel qu'il se parle le long du Rhône. Son influence à la Chambre, il l'employa, comme on sait, largement, hautement, pour faire relever le théâtre antique d'Orange ; et, quand il était ministre de l'Instruction Publique et des Beaux

Arts, il fit pour le régionalisme, en ce qui touche à l'histoire, tout ce qui fut possible (1). Sur tout cela, du reste, nous croyons que le plus simple, c'est de laisser parler l'ami Maurice Faure. Voici donc, à propos de son recueil de vers, ce qu'il nous écrivait:

— Maître aimé et grand ami, l'idée m'est venue maintenant que je vois décliner le soleil de ma vis, de faire une petite gerbe de mes œuvres provençales éparpillées de tours côtés. Elles seront liées, mes poésies, avec un ruban où il y aura ce petit titre d'écrit: Fleurs de Brume et Fleurs de Soleil (Flour de nèblo e flour de soulèu). Les Brumeuses seront celles où, sous le ciel gris de la capitale, j'ai dit ma nostalgie et ma mélancolie de jeune homme exilé loin du pays natal. Les Ensoleillées seront celles où j'ai chanté notre beau Midi félibréen et cigalier, exaltant la gloire du terroir et célébrant la splendeur du réveil mistralien. Pauvres fleurettes, hélas épuisées! qui bien vite se faneraient, si une fine rosée maillanaise ne venait pas leur donner la vigueur et le parfum!

(1). « Ministre de l'I. P., nous écrivait Maurice Faure en 1919, j'ai voulu rompre avec de vieilles traditions universitaires surannées et j'ai préconisé l'étude et l'utilisation de nos dialectes provinciaux et de notre histoire régionale pour l'enseignement et l'enrichissement de la langue française. Cf. à ce sujet sa circulaire ministérielle aux recteurs et son discours: au banquet que lui offrirent en 1911 les Méridionaux de Paris.

Dans la tâche des félibres, qui fut la passion de ma jeunesse comme elle est encore ma joie et ma consolation, le poète n'a été pour moi que le serviteur de l'homme d'action. J'ai été avant tout un chaud partisan de la Cause, ayant toujours pour but de répandre à Paris, et de Paris dans tout le monde littéraire, le roman du Félibrige. Ecrivain, député, sénateur et ministre, c'est la glorification de la Province que j'ai eu en vue, et plus que tout, de la Province des provinces, notre belle Provence, sœur de mon Dauphiné.

— Cela est bien dit, poursuit Mistral, et me rappelle une amicale prophétie qu'un jour que nous donnions une félibrée à Donzère, en 1885, chez le peintre Félix Clément, celui-ci, enjôlé par la bonne grâce de Maurice Faure et de son langage, fit entendre: — Comme il parle bien! Vous verrez qu'un jour il sera ministre.

Et ministre, il le fut, le félibre de Saillans. Heureuse notre Cause, s'il l'était resté un peu plus!

On le voit par cette exclamation de regret du maître de Maillane, la venue au pouvoir de Maurice Faure avait fait naître dans le camp félibréen de grandes espérances. Maurice Faure ministre, et c'était l'aboutissement tant rêvé des revendications félibréennes, à tout le moins des plus légitimes et des plus raisonnables. Malheureusement, le cabinet Briand dont il faisait partie ne fit que passer. L'éphémère grand maître de l'Université eut cependant le temps de marquer son passage et de rendre quelques importants services à la cause de la décentralisation et du Félibrige, comme on l'a vu plus haut. Rentré dans le rang des sénateurs, il a continué jusqu'à sa mort à honorer son cher Midi et sa langue, et, malgré l'âge, la guerre et la maladie, à prendre part aux travaux du Consistoire et à témoigner activement son affection aux félibres. Cette affection l'avait vraiment rendu populaire dans nos pays d'oc depuis l'époque où, en pleine maturité, à la fois raffiné comme un rhéteur de l'époque romaine et ardent comme un tribun moderne, il évoquait devant le peuple provençal, aux applaudissements unanimes, le souvenir de son antique gloire, la beauté de ses femmes, la splendeur de son ciel, et où il récitait, de sa voix superbe, l'immortelle Vénus d'Arles d'Aubanel.

Nous avons nous-mêmes traduit nos extraits de l'œuvre provençale de Maurice Faure.

LA CIGALO D'ANACREOUN

Rèino di bos verdejant,
Ci galo, que sies urouso!
Tre que l'aubo blanquinouso
Trais si perlo de diamant,
Sus li fueio tremouletto,
Beves l'eigagno fresqueto,
Pièi, zóu! cantes ta cansoun.
Lou soulèu que vòu te plaire,
Dauro pèr tu li meissoun;
Sies amado di lauraire,
Sies l'amigo di pacan;
Fèbus t'ensignè toun cant,
E li Muso riserello,

Li nòu sorre t'an douna
La musico encantarello
Que fas tant bèn zounzouna!
La mort plego pas tis alo,
O cantaire de l'estiéu,
E sies, estent inmourtalo,
Segur, la fiho d'un diéu!

ALSACIANO E ARLATENCO (1)

Alsaciano, à mis iue retrases l'Arlatenco:
Coume elo, as la noublesso e la claro bèuta,
Rebat dóu sang ardènt di raço proumierenco,
Que rèn n'abastardis e degun pòu doumta.

D'un riban negrejjant, peréu, toun front s'atrenco,
Que floutejo, simbéu de fiero liberta;
Meme cors ufanous, meme palour rousenco,
Sèmpe dins l'amour pur memo fidelita.

(1). Ce sonnet a toute une histoire, nous écrivait l'auteur en 1919; il parut, pour la première fois, en 1883, dans un recueil publié par le grand poète languedocien Auguste Fourès sous ce titre: Pèr l'Alsacio-Lourreno (Paris, Maisonneuve, et Avignon, Roumanille). Il contribua à faire interdire par l'autorité allemande en Alsace-Lorraine la vente du volume qui fut saisi. L'Armana Prouvençau le publia plus tard, et tout récemment le professeur Anglade, de Toulouse, felibre majoral, l'a reproduit dans une étude fort intéressante du Mercure de France (la Poésie patriotique en langue provençale). »

TÈMS DE CIGALO

Lou cèu es flamejjant, la terro es abrasado.
Ges d'auro: lou dardai dóu soulèu es tant fort
Que si rai, fernissènt coume uno liro d'or
Fan fremoula de l'èr la clarour enfioucado.

Ensuca, tressusant souto l'escandihado,
Li dur travaiadou, enmbo routo, bras mort,
Van jaire vers li roure ounte lou pastre dor,
Emé l'avé chaumant dins l'erbo grasihado.

Ome, bestiàri, aucèu, tout mutò, tout es siau.
Lou soulèu, rèi cremant de l'azur celestiau,
S'enauro, triounflant, dins sa draio argentalo,

Enterin que, mourgant la ràbi de l'estiéu
E fiéro de canta la glòri dóu bon Diéu,
Fan brusi si mirau lis ardènti cigalo.

Pèr meissoun de 1890.

PLUEIO

I'a'n bon brèu que plóuvinejo;
A mes soun mantèn de dòu
La Naturo tristo e frejo!
Plòu!

Lou cèu ennebla negrejo:
Es un riéu chasque draïòu,
E l'aigo à boudre se vejo,
Plòu!

Ai las! ma pauro amo eissejo
Sourno, sourno à faire pòu!
Lou marinas la refrejo,
Plòu!

Mai lou niéu sèmpre soumbrejo,
Lou vènt boufo coume un fòu
E, zòu! la raisso siblejo,
Plòu!

Paris, 1887.

VIÈIO CANSOUN

Quand flouris la roso óudourouso
I poutoun dóu soulèu de mai,
Se voulès culi l'espinouso,
Ai! ai!

Dins un bertas clafi d'amouro,
Sèns s'avisa s'un enfant vai
Beca la frucho ounte s'amourro,
Ai! ai!

S'un amoureux plen de cresènço
A la bello de si pantai
Douno soun cor e sa jouvènço,
Ai! ai!

Quau crèi que poutoun de mestresso,
Disènt: — sèmpre t'adourarai!
D'eterne amour es la proumessso
Ai! ai!

Dis espino la blessaduro
Se garis; mai la que vous fai
Uno femo au cor, sèmpre duro!
Ai! ai!

(Li Souleiouso e Li Neblouso.)

CLOVIS HUGUES (1851-1907)

ŒUVRE PROVENÇALE. — Lis Óulivado, poésie à paraître.

ŒUVRES FRANÇAISES D'INSPIRATION PROVENÇALE. — Traduction du Descounsoula d'Aubanel, musique de J.Uzès; — Provence! chœur avec musique de H. Maréchal; — Almanach de contes et récits, vers et prose (1900) et divers romans et poèmes, dont on trouvera la liste en même

temps que celle de ses autres œuvres françaises dans Walch, Anthologie des Poètes français contemporains, tome I, coll. Pallas.

Comme journaliste et homme politique, Cl. Hugues a collaboré au peuple, à l'Egalité, à La Jeune République de Marseille, à La Lune Rousse ainsi qu'à une foule de journaux et revues de Paris et de Provence; comme poète provençal, il a collaboré à La Cigale, au Viro-Soulèu, à l'Armana Prouvençau, l'Aiòli, Vivo Prouvenço, l'Armana dóu Ventour, etc.

Clovis Hugues n'a pas été seulement l'un des plus populaires et des plus sympathiques parlementaires que la Provence ait envoyés à la Chambre à la fin du siècle dernier. Poète et littérateur français en remon, il s'est montré en même temps ardent patriote méridional et félibre de talent. C'est à ce titre qu'il nous intéresse avant tout ici. (1)

(1). Il a vu le jour le 3 novembre 1851, à Ménerbes, village vauclusien de l'arrondissement d'Apt, situé sur les contreforts du Lubéron. Son père était un brave homme de meunier, républicain de 48, sa mère, une généreuse et vaillante femme, qui lui inspirèrent de bonne heure l'amour du vrai, du juste et du beau. L'enfance du petit Clovis s'écoula en plein nature, d'abord au village natal, puis à Velleron, où le père Hugues vint ensuite tenir un moulin établi sur un des bras de la Sorgue. Quand il eut l'âge d'étudier, comme sa mère, très catholique, rêvait de faire un prêtre de son fils, on l'envoya au petit séminaire de Sainte-Garde, à proximité de Carpentras. C'est là qu'il connut F. Gras qui achevait ses études. Dans la jolie page biographique que ce dernier a écrite dans l'Armana Prouvençau de 1895 sur son ami Clo-Clo (c'est ainsi qu'on l'appelait familièrement), l'auteur des Rouges du Midi a rappelé, non sans malice, la pieuse éducation de Clovis Hugues, le modèle des élèves de Sainte-Garde, à qui ses maîtres prédisaient un brillant avenir ecclésiastique. Quelques années après sa sortie du séminaire, Félix Gras retrouva son ancien camarade à Marseille.

— Il avait, nous dit-il, pris la soutane et on l'avait fait sous-diacre à la Trinité.

— Je ne puis vous assurer, ajoute Gras, si c'est sur un buisson de ronces du Luberon ou sur une haie des collines marseillaises que notre abaton jeta la robe et le chapeau à reflet. Toujours est-il que la vocation religieuse s'étant éteinte en lui, le jeune Clovis dut commencer le rude apprentissage de la vie. Ses parents n'étaient pas riches et, perdu dans la grande cité maritime, il connut des jours sans travail et sans pain. Tour à tour employé d'un petit courtier de commerce aux appointements de 20 francs par mois, garçon de bureau au journal anti-impérialiste Le Peuple, il fut cependant vite remarqué pour ses essais poétiques par le directeur, Gustave Naquet, qui l'éleva au rang de rédacteur. Dès lors, le voilà lancé dans la politique et la littérature. Il ne devait renoncer à celle-là pour se consacrer définitivement à celle-ci qu'à la veille de sa mort, après trente-cinq années de lutte fiévreuse et mouvementée. Encore fallut-il son échec aux élections sénatoriales de Vaucluse en 1906 pour que l'ancien et populaire député-tribun de Marseille et de Paris songeât à s'évader de l'arène politique. Il avait sollicité pour sa retraite un poste de bibliothécaire. On le lui fit attendre. Malade et usé, il mourut à Paris le 12 juin 1907. Il venait, par une cruelle ironie, d'être nommé à la conservation de la Bibliothèque Thiers. Il repose au cimetière d'Embrun, où il avait demandé à être enterré, parce que, disait-il, là-bas, les tombes sont toutes des jardins. Il avait succédé comme majoral à Arène (1898).

Il était encore adolescent lorsque, au sortir du séminaire, il était venu à Marseille à l'âge d'or de la Renaissance provençale. Il n'avait pas manqué, avec son précoce penchant pour la poésie, de s'éprendre de sa langue maternelle à la lecture des chefs-d'œuvre félibréens. Mais, obligé de gagner son pain, mêlé aux insurrections du temps, incarcéré pendant trois ans, il n'avait pas eu le loisir de faire œuvre provençale par lui-même. La poésie sociale, les chansons politiques réunies en 1875 sous le titre La Petite Muse, avaient absorbé sa jeune activité littéraire. Ce n'est que plus tard, lors de sa venue à Paris, après 1875, qu'il se rangea sous la bannière de sainte Estelle. De sorte qu'on peut dire sans paradoxe que c'est Paris qui fut l'initiateur félibréen de Clovis Hugues.

Lorsqu'il débarqua dans la capitale, il tomba en pays de connaissance. N'était-elle pas à cette époque, a dit spirituellement Gustave Kahn, la grande colonie de la Provence? Ce Paris provençal de 1874, il était superbe.

Les Provençaux occupaient tout Montmartre et presque tout le quartier latin. La jeune littérature vivait leur gloire. Tout écrivain du Nord avouera que la littérature française était à ce moment magnifiquement provençale. Zola était la force; Daudet, la finesse, le charme, la subtilité; Paul Arène, l'esprit, l'émotion railleuse; Clovis Hugues, la verve, le lyrisme. Ces écrivains constituaient une face de cette admirable période de la Provence littéraire, dont l'autre face était sur le sol de la petite patrie, Mistral, Aubanel, Gras, Gelu, la Sinse. Et ces écrivains de Provence, ceux d'alors comme ceux de

maintenant, sont plus riches que leurs frères du Nord, car magnifiques poètes français, ils sont poètes provençaux.

Tel fut Clovis Hugues, avec Marin, Gineste, Bernard et tant d'autres. Arrivant dans ce Paris où les flûtes et les tambourins de Provence sonnaient fort et juste, où la voix des poètes du Midi alternait avec celle des orateurs du Midi, il trouva à côté de Hugo le père un grand frère à la voix triomphale, Gambetta. Il fut de ceux qui aidèrent Gambetta à fonder la République, par le Midi lyrique et éloquent, contre le Nord un peu conservateur.

Mais Hugues ne se contenta pas d'aider au triomphe de la République et de contribuer à méridionaliser les lettres françaises, il se dévoua à l'expansion de la renaissance méridionale par l'action et par la plume. Le voilà qui entre en relations avec les fondateurs du Félibrige, où il est accueilli fraternellement. Il écrivait bientôt à Roumanille: — Ton lis peut s'épanouir librement à côté de mon coquelicot.

Membre du Félibrige de Paris, il descendait souvent des hauteurs de Montmartre pour aller respirer l'air de la terre natale au Café Voltaire. Il y rencontrait une foule de compatriotes, artistes, hommes de lettres, journalistes, parlementaires, fonctionnaires, tous ardents propagandistes de l'idée félibréenne. Ils éveillèrent chez lui, autant que les déceptions et les rancœurs de sa vie politique, l'amour de son Midi, le goût des choses du terroir, le sentiment de la beauté de la langue mère qu'il portait inconsciemment en lui au milieu de son existence agitée. Non seulement il ne perdait pas une occasion de faire résonner dans Paris l'idiome restauré par Mistral et de le défendre avec fougue et passion contre ses détracteurs (1), mais quand il ne pouvait aller se retremper au contact du milieu natal, ce lui était un vrai réconfort et un plaisir sans pareil que de consacrer quelques heures à discuter dans la langue qui avait bercé son enfance, ou à composer des dessins, des fusains où renaissaient ses souvenirs des paysages comtadins et provençaux, allées de platanes et d'ormeaux, larges routes blanches baignées de lumière, bords de Méditerranée, coins de Marseille.

(1). On connaît sa fière réponse à Alexandre Hepp qui avait traité le provençal de patois: — Un patois, la langue de Mistral, toute trempée de périodes grecques, toute ruisselante d'exquise latinité; un patois, la langue d'Aubanel, toute saignante de blessures comme une stropbe de Musset; un patois la langue de Roumanille, toute pétillante de la verve du terroir!.. Ah! mon pauvre Hepp! tu ne saurais plus où te fourrer si je me mettais à te dire des injures en provençal!

Car après le Vaucluse de son enfance heureuse, le Marseille de sa jeunesse tumultueuse, des débuts pénibles et courageux de sa carrière, lui restait cher. N'y a-t-il pas pour en témoigner, dans son œuvre poétique française, une belle Ode à Marseille qu'il aimait dire parce qu'un coin de son âme s'y dévêtait au miroir charmant de la terre de Provence? Presque autant que l'ardent soleil de la liberté, il aimait ce soleil adorable qui dore les maisons de Marseille et ses navires et orne la mer provençale de merveilleux nuages et d'émaux incandescents. Il est le fils de Marseille. Il fut prophète en son pays. Il aimait ceux de Marseille (1) comme les spectateurs de ses premières luttes, et bien souvent au sortir des périodes électorales, dans ce sombre quartier parisien de la Villette, où il se débattait contre les bandes des camelots et des bouchers du roy, il regrettait de n'être plus le député d'Athènes, c'est-à-dire de Marseille, colonie grecque, et devenue colonie grecque parce que les Grecs avaient trouvé sur ce sol les éléments constitutifs de la patrie et de la beauté, la sobre élégance des lignes et le miracle de la lumière. Ces regrets que j'ai perçus dans ses conversations, je me les explique à merveille, nous dit Gustave Kahn. Il fut le député de Marseille. Il avait non seulement la confiance, mais aussi l'amitié de sa ville. C'est qu'il la représentait admirablement. Il la représentait tout entière. Il avait toute cette vieille âme libre de Marseille à laquelle Mistral rend si justement hommage dans la Reine Jeanne, quand il montre en plein moyen âge la solidité républicaine des magistrats de la ville. Il avait les enthousiasmes de là-bas, cette précision à trouver le mot juste, le beau mot typique, le mot de joie qui transporte les montagnes. Aussi il avait la galéjade. Il eut, à côté de l'art du discours au Parlement, l'art spirituel du mot de couloir et de l'interruption, de l'improvisation étour-dissante, plein de verve imagée et d'effets inattendus.

Tel quel, ce Méridional bavard, expansif, tout extérieur en apparence, et même un tantinet vulgaire, n'aurait été qu'un exemplaire parfait de ce type trop répandu qui donne de la race provençale une idée sympathique à coup sûr, mais quelque peu ridicule, s'il n'eût été poète, et meilleur poète provençal que français. La supériorité de l'œuvre provençale de Clovis Hugues sur son œuvre française prouve une fois de plus qu'un écrivain ne se développe complètement que dans la sens de ses origines. Le fait est que sa poésie provençale est aux antipodes de sa poésie française, du moins de sa poésie sociale. Dans le Credo poétique qu'il a écrit pour l'Anthologie des Poètes Contemporains de M. Walch, Clovis

Hugues affirme que le poète a une mission sociale, qu'il lui appartient de glorifier le beau, mais de servir aussi le juste.

(1). Il le prouva par son dévouement au cours des deux épidémies du choléra (1884-85).

La poésie n'est grande, ajoute-t-il que si elle complète le rêve par l'idée, l'idée par l'action. Cette théorie, il l'a mise en pratique dans ses vers de poète-tribun, où il ne fait guère que délayer le programme radical-socialiste en strophes éloquents, mais souvent verbeuses. Certes, ces vers ont de l'allure, du nombre, de l'abondance; ils mettent en œuvre toutes les ressources d'une excellente rhétorique que leur auteur a sans doute apprise chez les Pères dans Cicéron et Tite-Live, mais ils sentent trop le pastiche, pastiche involontaire, mais pastiche tout de même, de Hugo ou des chansons de geste. Bref ils n'ont point d'originalité bien marquée. Il en va tout autrement de ses vers provençaux.

Ici le poète n'est plus un poète d'action, mais un poète tout court c'est-à-dire un être en vibration perpétuelle, tour à tour pensif, recueilli et profond, sensitif, pittoresque, tendre et amusant. Ici, plus de théories, plus de rhétorique, mais l'inspiration la plus sincère. A voir Clovis Hugues se laisser aller à sa bonhomie ou à sa chaleur naturelles, on sent que la poésie provençale est son véritable élément, sa vraie vocation, et on se prend à regretter que la politique ait contrarié cette vocation, et que notre politicien ne soit resté qu'un amateur de la langue des félibres. Mais c'est un amateur délicieux. Il n'est pour s'en rendre compte que de parcourir l'Armana Prouvençau de 1880 à 1906. On y trouve la plupart des poésies dont une année avant sa mort il avait annoncé la publication sous le titre aujourd'hui célèbre des *Olivado* (Les Olivades). Contrairement à ce qui a été dit ce recueil n'a pas paru, et les seules Olivades qui ont été publiées sont celles de Mistral, en 1912. Il semble bien que la paternité de ce titre suggestif revienne à Clovis Hugues. Quoi qu'il en soit, ses *Olivado* à lui portent aussi la marque d'une vive originalité et ont le parfum savoureux du terroir. La variété de leurs thèmes n'en est pas le moindre intérêt.

Voici des poésies de circonstances, composées, improvisées, pourrait-on dire, à l'occasion de banquets félibréens ou à l'inauguration de statues de félibres. Tandis que sous la plume des meilleurs artistes, les poèmes de ce genre ont d'ordinaire quelque chose de guindé, de factice, de ponctif, ceux de Cl. Hugues au contraire comptent parmi ses plus caractéristiques et ses plus fortes productions provençales.

La chevelure flottante, son masque tourmenté et violent comme transfiguré par la flamme des yeux, il les débitait avec des gestes de prophète dans le redressement de sa petite taille, et il soulevait les acclamations unanimes. Car il est telles de ses odes qui, pour l'émotion qui les anime, le lyrisme, le mouvement et l'ampleur de la strophe, la largeur du vers et le jaillissement du mot, sont de petits chefs-d'œuvre de superbe et sincère éloquence. Elles nous révèlent la candeur de l'âme du poète on qui l'admiration tenait le plus noble langage, la fraîcheur de son enthousiasme pour la renaissance d'oc et la franchise de son affection pour ses glorieux promoteurs. Voici des poésies humoristiques, de fines galéjados où les travers humains, nos faiblesses et nos contradictions sont persiflés avec une philosophie charmante et enjouée, une spirituelle ironie qui n'est pas exempte d'amertume personnelle. C'est surtout dans les sujets doux et familiers que se complaît la muse félibréenne de Clovis Hugues. Ce révolutionnaire et cet anticlérical est au fond un traditionaliste, attaché à tout ce qui a enchanté ses jeunes années, à tout ce qui constituait la pittoresque originalité de son Comtat à l'époque où le chemin de fer ne longeait pas encore les rives du Caulon et où l'infiltration étrangère était à peu près nulle dans le Lubéron. Vingt ans plus tôt, le fils du meunier de Ménerbes aurait été un pur disciple de Mistral tout imprégné de traditions, tout parfumé de catholicisme.

Voyez-le s'attendrir au souvenir de ses années de collègue au séminaire campagnard de Sainte-Garde (— Santo-Gardo, ouinte à la Vierge — sous li cierge — desfuière moun rousié). Voyez-le évoquer la vie de travail, simple, saine et gaie, des ancêtres, leurs mœurs encore empreintes de noblesse et de gravité religieuses, leurs naïves coutumes, les fêtes familiales ou villageoises où chacun coiffait l'antique sofé, le chapeau de cérémonie. Poète de la famille, il chante de façon touchante son affection filiale pour ses vieux parents, son amour serein pour la noble artiste et compagne de sa vie, ses deux filles dont les noms de Marianne et de Mireille symbolisaient ses deux grandes passions, la République et la Provence, et autour desquelles il dépensait la tendresse inépuisable de son cœur de père. Plus tard, penché sur les berceaux des enfants de ses filles, il écrira ses délicates chansons qui mettent dans son œuvre félibréenne, et dans ses derniers vers français, comme un art d'être grand-père exquis et ingénu. Mais c'est la Provence qu'il chante avant tout, la beauté de son ciel, de sa mer, de sa terre, de ses femmes, le patriotisme de ses fils, le génie de ses grands poètes, et ces thèmes félibréens, devenus banaux à force d'avoir été traités, il les renouvelle, les rajeunit par la splendeur de ses images et l'enthousiasme de son lyrisme. C'est peut-être à son amour de la nature méridionale qu'il doit ses plus belles inspirations. Paysagiste en peinture, il l'est aussi en poésie. Il possède au suprême degré le don de faire voir, d'animer ce que ses yeux admirent, de rendre ce que son cœur ressent au spectacle du

terroir natal. L'acuité de sa vision et sa fine sensibilité s'exercent concurremment devant ses paysages préférés et nous en donnent des peintures achevées qui traduisent la vie même et nous présentent, plus que bien des poèmes plus sonores, le poète sous son vrai jour d'amoureux par atavisme de la belle existence rustique. C'est le moulin où il est né, le Castelet, dans son décor agreste et souriant. C'est le vieux chêne, géant séculaire et rugueux, à l'ombre duquel il a joué tant de fois. Ce sont des sensations de jeunesse, des impressions de printemps sur les bords fleuris de la Sorgue, minutieusement notées. C'est Embrun, la petite ville alpine où il aimait venir se reposer dans les derniers temps de son existence, Embrun, paisible et lumineuse dans sa nature de montagnes.

Sous toutes ces descriptions, ces évocations ces souvenirs, une âme de poète vibre, frémit, s'émeut et sourit en des vers bien frappés et chantants, enchâssés dans le moule de combinaisons rythmiques appropriées aux sujets et dont il a appris le secret des romantiques et de Mistral. Exception faite de quelques pièces qui sont plutôt de la gazette rimée et se ressentent d'un manque évident de travail, bien compréhensible chez un improvisateur comme Hugues, on peut donc dire que sa poésie provençale unit l'art de la forme, la souplesse et la pureté de la langue à l'entrain, au charme, à l'aisance et à la puissance lyrique du fond. Dès lors on comprend que F. Gras ait pu dire à son ami Clo-Clo:

— Que tu sois orateur, député, missionnaire, pape rouge ou que sais-je, moi! que tu félicites, confirmes et baptises, vois, le plus clair, le plus frais, le plus vrai de ton œuvre, à part tes beaux trésors de filles, sera ton livre de poésies provençales. Cela, oui! ce sera la plume de ton chapeau, le diamant de ta bague, les yeux de ton amour, la rose de ton jardin, ce sera la parole de ton âme, le fin mot de ta politique, ce sera le rayon qui illuminera ta mémoire.

La traduction des extraits qui suivent est nouvelle.

A FLOURIAN

Flourian, o grand fablejaire
Que legissiés lou cor uman,
Venèn, t'adusèn de tout caire
De flour, de flour à pléni man,
Perqué voulèn te faire fèsto,
Perqué voulèn subre ta tèsto,
Amistous, galoi, sounjarèu,
Faire giscla dintre la terro,
Liuen di bataio e di coulèro,
Un bon pichot rai de soulèu.

Aurian pouescu, davans l'Istòri
Qu'escrîeu li siècle emé soun det,
Espincha dardaia la glòri
D'aquéli que soun au poudé:
Mai nàutri sian li pantataire,
E coume li lausié, pecaire!
Fan pas veni li parpaioun,
Preferèn, santo ribambello,
Is esclapaire de cervello
Aquéli que fan de cansoun!

Mounte soun li cerco-batèsto,
Aro qu'a boufa lou mistrau?
Quau li benesis? que n'en rèsto,
Quand soun aclapa dins lou trau?
Espaventouso meravïho!
L'abiho, la pichouno abiho
Que vounvounejo dins lou vènt,
Emé si lóugiéris aletto
Fai mai de brut touto souleto
Que tóuti li Cesar ensèn!

I'a que la Bèuta que demoro:
Ounour à l'eterno Bèuta!

Quan dounc poudra jita deforo
Dóu pople e de l'umanita
Aquéu que, dins la pèiro blanco,
Aura fa trampela lis anco
De Galatèio e de Venus,
Aquéu que pèr canta soun brinde,
Aura fa, davans lou cèu linde,
Flameja soun pantai tout nus?

L'annado, sorre de l'annado,
Sauclo li palais e li mas;
Emé sa goulo entenebrado
L'Oucean manjo li roucas;
L'ome fai que passa, rèn duro,
Tont desaparèis dins la naturo,
Lou nis, l'auceloun, l'aubre verd,
E pamens, o Camardo palo,
L'Èternita duerbe sis alo
Davans la glòri d'un bèu vers!

Ei pèr acò que, dins la vido
Ounte chascun fai ço que vòu,
S'enanant, l'amo trefoulido
Pèr la cansoun di roussignòu;
Ei pèr aço qu'aman li bello,
Ei pèr acò qu'à toun Estello,
A toun Nemourin, bèu pastour,
Adusèn, emé li courouno,
Vincenet, fòu de sa chatouno,
Mirèio, que more d'amour.

Ei nàutri que sian li troubaire,
Li galoi cercaire de nis,
Li felibre, li calignaire
De tout ço que vounvouno e ris;
Ei nautri que, dins l'empirèio
Cacaluchan nòsti gourbèio
Emé li garbo de clarta,
E n'avèn pèr uno journado
D'une vióuleto regardado,
Dóu murmur di riéu escouta!

Dóu founs di mas e di cabano,
Sian vengu planta dins Paris
La vièio bandiero pacano
Ounte la liberta flouris:
Es largo, es grand, es sèmpre bello!
L'an festounado emé d'estello,
L'an trenado emé de soulèu,
E pèr bèn te la faire vèire,
O Flourian, noste bon rèire,
La desplegan sus toun toubèu.

Te pourtan, nautre, la jouvènço,
Sus l'esquino, dins nòsti bras,
Mistrau, l'Oumèro de Prouvènço
Noste Vergéli, Fèlis Gras...
Te menan touto la famiho:
Aubanèu, Wyse, Roumaniho,
E te cantan, souto lou cèu,

Dins nosto lengo prouvençalo
Facho emé d'alo de cigalo
Emé de franjo de drapèu!

Pièi, quand auren sus ta memòri
Sus ta siavo inmortalita,
Proun canteja li cant de glòri
Pèr la Franço e pèr la Bèuta,
Escoutaren, de-vers ta toumbo
Ounte, ai las! chasco annado toumbo
Uno plumo de noste nis,
Lou darrié brut de nòsti rimo
Dins la fraternita sublìmo
De la Prouvènço e de Paris!

Paris, 22 de mai 1882.

L'AURETO

Quand ère pichot, m'ensouvèn
Amave la cansoun dóu vènt,
E pèr l'ausi partiéu souvènt
Dintre li draio,
De bon matin, quand lou soulèu,
Au mitan di blad bloundinèu
Fai miraieja soun calèu
Souto li daio.

Oh! landave coume un cifèr
L'iue belugant, li péu à l'èr,
Lou pitre emé lou cor dubert
Dins l'aubo siavo,
Pèr-ço-que sabiéu qu'eilabas
Darrié li pinedo di mas,
Lou ventoulet sus li roucas
Foulastrejava.

Mounte l'amave sèmpre mai,
Èro dins lou bèu mes de mai:
Me n'a fa faire, de pantai,
Qu'es pas de crèire,
Quand virouiavon si plounjoun
Dins la Sorgo verdo de jounc,
Ounte lou sautave à pèd joun,
Sènso lou vèire!

En arribant, coume èro gènt!
— L'aigo risié, labro d'argènt,
Pièi dardainvo lou sourgènt
Coume uno braso
E fasié cascaia lèu-lèu
Li fueio fino di canèu,
Que, dins lou rai daura di cèu
Sèmblon d'espaso.

Filavo que n'en poudié plu!
Li barco, pintado de blu,
Dansavon emé de belu

Sus l'oundo claro;
E li toumple, ounte lis aucèu
Bagnon sis alo e se fan bèu,
Coupavon en milo moussèu
L'oumbro di barro.

Toujour couurrènt, lou ventoulet
Viravo l'erbo en vertoulet;
Lou sause plouraire au foulet
Tremoulejava;
Li grands aubre tout estela,
Disien à l'aigo di valat
Que li venié reviscoula:
— Coume sies bravo!

Èron en aio, lis aucèu,
Pèr fignoula li nis nouvèu!
Lou grame durbié soun ridèu
Sus li vióuleto;
Tóuti li flour s'entre-durbènt
A l'èr qui ié fasié de bèn,
Disien i vióuleto: — Tambèn
Sias poulideto!

Dins la Sorgo, sus li caiau,
Lou revoulun fasié de traou
Que lusissien coume d'uiiau
Souto li branco;
L'aureto beisavo li flour;
E pièi vesias, pas liuen dóu gourg,
Poucheja dins lou riau que cour,
Li pèiro blanco.

E iéu, countènt coume un pinsoun,
M'acatave sout li bouissoun,
Pèr miéus escouta la cansoun
Toujour plus bello;
E dins li flour, e dins li rai,
Qu'amave sèmpre mai-que-mai,
M'aloungave emé de pantai
Sout li parpello.

Paris, setèmbre 1885.

LI LAGREMO

L'aubeto begnavo li flour.
Diguère i flour: « Coume sias bello!
— Sias-ti li sorre dis estello,
Que fasès pantaia d'amour?
Avien bessai qu'à viéure uno ouro,
Dins lou soulèu, contro lou riéu.
Uno roso me diguè: — Siéu
La lagremo que l'aubo plouro!

Li bos dardaiavon d'uiiau.
Diguère i nivo, sus l'auturo:
« Qu'èi que fasès dins la naturo?

« D'ounte venès peramoundant?
Filavon coume un vòu de fado,
Dins uno chavano d'estiéu.
Lou nivo me respoundè: — Siéu
Uno grosso larmo envoulado!

Tout clarejavo dins la niue.
Diguère is estello sublimo:
— Qu sias pèr nous jita di cimo
Tant de belugo dins lis iue?
L'uno après l'autro, sus la fàci
Me passavo coumo un esliéu
Uno estello me diguè: — Siéu
Uno lagremo dins l'espàci!

Lou vènt cantavo sus la mar.
Diguère à la mar endourmido:
— As-ti lou secrèt de la vido,
Tu que siés lou bèu toumple amar? »
L'aigo, s'aubourant en coulèro,
Espousquè subran jusqu'à iéu.
Pidi la mar me respoundè: — Siéu
Qu'uno lagremo de la terro!

La Toumbo risié dins un rai.
Ié diguère, acouta dis anco:
— Flour, mar, estello, niéulo blanco
M'an troumpa, digo, pas verai?

Rèn que de larmo sus la routo,
Acò farié lagrema Diéu! »
La Toumbo m'a respoundu: — Siéu
La parpello que li béu touto!

Paris, setèmbre 1891.

ODO A LA PROUVÈNÇO

Es pèr tu que cante, Prouvènço!
Quand revese toun soulèu d'or
Tout ço que fuguè ma jouvènço
Me beluguejo dins lou cor.
Courre ti bos e ti mountagno;
M'acate darrié li baragno,
Coume quand ère pichounet;
Dins lou blanc trelus de l'aubeto,
Arrape ensèn sus li floureto
La rimo e lou parpaiounet.

Dintre ti roco ensouleiado,
Dins lou cèu que bluiejo e ris,
S'aubouro la roco di fado,
Aquelò que fuguè moun nis.
Mí rèire coucha sus l'auturo,
Dins la bèuta de la naturo,
N'an que lou clapas pèr toumbèu;
L'amo di nostre, quand s'envolo,

Voulastrejo subre li colo
Emé li nivo e lis aucèu.

Prouvènço, o maire de ma maire!
Es tu qu'en boufant sus ma car
Me batejères pantataire
Emé l'aigo dóu Rose clar!
Es tu que, proche moun auriho,
Vounvounaves coume uno abiho,
Quand de Menerbo à Veleroun,
Jamai desafouga de courre,
M'enfusave i draïdu di mourre
En piéutant coume un passeroun.

Se s'aubouran lèu, se nosto amo,
Abrasado dóu fiò de Diéu,
Seguis coume un aucèu de flamo
Li drapèu qu'estrasson li niéu,
Se cridan: Bataio! bataio!
Se la santo espaso cascaio
Dins lou fourrèu, sout nòsti man,
Es pèr-ço-que sus ti det rouge
Avèn begu lou sang ferouge
Di Sarrasin e di Rouman!

Se parlan ta lengo adourado
Pertout, de liuen coume de près,
Emé nòsti labro daurado
De la cansouneto dóu brès
Es pèr-ço-que li pàuri vièio
Nous disien ta gento Mirèio,
Amouroso de Vincenet,
Dintre lou tèms que sus sis anco
La fielouso de sedo blanco
Se debanavo plan-planet!

Se nosto cansoun triounfalo,
Ounte la joio s'expandis,
Lando coume un vòu de cigalo
Dins lou cèu negre de Paris,
Es pèr-ço-que siés jamai lasso
De faire espeli nosto raço
Dins li poutoun d'or dóu soulèu,
E que nous as dins li parpello
Vuja la glori dis estello
Coume l'òli dins lou calèu!

Zóu! li poung fa pèr lu batèsto,
Li cambo au pitre di chivau!
Sarian belèu li troublo-fèsto,
Li cercaire de lausié faus,
S'avian pas vist sus ti mountagno
Lis óulivié, li blad d'eigagno,
Proufetisa la grando pas
Emé si branco clarinello,
Tremoulant coume de dentello
Darrié l'espalo di roucas.

Óublidarian bessai la terro,
S'èro pas, dins l'èr siave e dous,

Enca risouleto coume èro
Au jour de sa proumiero flous;
Mai lou mèu de la grando souco
Es sèmpre encaro sus ta bouco
Dins li trelus e dins lou vènt;
L'aubo en se levant te poutouno,
E la bèuta de ti chatouno
Abraso lou cor di jouvènt!

Ges d'esclùssi pèr ta memòri!
Quau t'aclapara dins lou trau,
Aro que t'abéures de glòri
Au dive sourgènt de Mistrau;
Aro que Félis Gras te canto,
Aro que Roumaniho encanto
L'amo de ti fiéu negrinèu
E qu'au dardai di souleiado,
A pleno labro l'as manjado,
La Mióugrano d'Aubanèu?

Soun de manfatan e d'arlèri,
Aquéli que, lèu desmama,
Sabon plus dins ti cementèri
Jougne li man e lagrema;
Aquéli que t'an mespresado,
Que volon plus segui ti piado,
Pèr lou camin di parpaioun,
E que, renegous de si paire,
An crento de parla, pecaire,
La lengo de si pastrihoun.

Prouvènço, o terro benesido!
Nàutri t'aman sèmpre que mai,
Coume la blanco margarido
Amo lou poulit mes de mai!
T'aman d'uno amo libro e fièro,
A sagata sout ta bandiero
Lou que te sarié pas fidèu,
Pèr-ço-que la Franço sacrado
T'a dins sa courouno estelado
Coume lou Ventour e lou cèu!

E t'amaren ansin, Prouvènço,
Enaura pèr crida toun noum,
Li dous pèd dins ta draio, sènso
Plega dóu cor o di geinoun,
Tant que lou vènt, la mar qu'afloco,
Cantaran à travès di roco
Li glòri dis ome e di diéu,
Tant que veiren, joio nouvialo,
Flouri dins ti man celestialo
La grando roso dóu soulèu!

8 de juliet 1894. (Lis Óulivado.)

LOUIS ASTRUC
(1857 1904)

ŒUVRES. — Moun Album, sonnets-portraits méridionaux (Aix, Imp. Prov., 1881); — Li Medaioun, nouveaux portraits (Ibid., 1881), — Papiè Pinta, autres portraits (Ibid., 1882); — Mon Album, Li Medaioun, Papiè Pinta, réunion en un seul volume des trois recueils précédents (Paris, Ghio, 1885); — La Marsiheso, poème dramatique en quatre tableaux (Nîmes, Baldy, 1882); — Li Cacìo, poésies (Paris, Ghio, 1884); — Vuetanto-Quatre, sonnets (Avignon, Roumanille, 1883); — Per un Bais, impressions d'Italie (Rome, Bocca frères, 1891); — La Man Senestro, poème (Avignon, Roumanille, 1895); — Tant vai la jarro au pous.... comédie dramatique en un acte, suivie de Li Retrobo, fantaisie félibréenne (Ibid., 1896); — La Messo Pagano, poème (Ibid., 1897); — Li Mousaico, sonnets (Ibid., 1899); — L'Encensié, poésie (Ibid., 1902); — Li Dous Fraire, pastorale représentée à Marseille, en décembre 1903; — Inédit: Rai de Soulèu e clar de Luno, poésies; — En pas mai fasènt, contes et récits en prosa; — Gàmbi de Bòsqui! Ome e Causo, critiques.

L. Astruc a collaboré à l'Armana Prouvençau, La Cigalo d'or, Lou Prouvençau, Lou Brusc, La Calanco, l'Armana Marsihès, Zóu, La Farandole, La Revue Lyonnaise, La Revue Félibréenne, L'Aiòli, Le Clocher Provençal, etc

Louis Astruc naquit le 7 janvier 1857, d'un maître portefaix de Marseille. La corporation de ces vigoureux travailleurs, dans laquelle patrons et ouvriers pratiquaient le meilleur compagnonnage, fut longtemps l'une des plus honnêtes et des plus fières de la vieille métropole commerciale. Le père d'Astruc, parmi ses confrères, était renommé pour sa probité et son esprit galejaire. C'est dire que le félibre était de belle et pure race provençale. S'il fut, par nécessité, un sage comptable de commerce, si des deuils nombreux attristèrent son foyer et sa sensibilité native, il ne faut pas s'étonner de lui voir une activité de propagandiste, une combativité, une ardeur félibréenne, une abondance dans la production qui sont sans doute l'apport propre de son hérédité populaire.

A vrai dire, bien qu'il se soit essayé de très bonne heure dans la poésie provençale, c'est surtout comme polémiste dans la presse française de Marseille que son nom fut d'abord remarqué, vers 1875. Il abordait la controverse avec une allure, avec un style fougueux, parfois même rude, bien éloigné du faire soigné et délicat dont il usa dans sa poésie. Assez tôt heureusement pour ne pas en être déformé, risque grave pour un esprit dont l'instruction première fut assez bornée, assez tôt, il abandonnait les luttes de partis pour ne plus traiter, même dans la presse politique, que les questions d'intérêt provençal et marseillais. Tel était le caractère de sa collaboration à La Vie marseillaise et provençale (1881), La Ligue du Midi (1882), Les Petites Annales de Provence (1892). Il était tour à tour, et dans le même esprit, rédacteur en chef de L'Huveaune, et directeur de Le Dimanche.

Cependant l'œuvre provençale d'Astruc reste la plus importante, et seule elle consacre son nom. A quinze ans il fréquentait les cercles provençalais. Dès sa fondation, en 1875 il s'inscrivait comme membre correspondant à la savante Société des Langues Romanes de Montpellier et à l'Athénée de Forcalquier. Puis, avec Tavan, Jean Monné, Huot, il fondait L'Escolo de la Mar (l'École de la Mer) de Marseille (1877), dont il devint plus tard le vice-président (1885). Il se montrait alors l'un des plus entraînants, des plus persuasifs apôtres de l'évangile de Font-Ségugne, le long de la côte méditerranéenne, contre les opposants nombreux en ce temps parmi les lettrés et surtout les demi-lettrés. Des succès littéraires encourageaient sa jeunesse. En 1875, il avait été couronné à Forcalquier, en 1876 et 1877 à la Société archéologique de Béziers. En 1879, la nouvelle Société félibréenne de Paris, pour ses premiers Jeux Floraux de Sceaux, achevait, en le proclamant lauréat, d'attirer l'attention sur lui et de le désigner comme l'une des espérances de la deuxième génération du Félibrige.

L'œuvre d'Astruc se distingue d'abord par son idéalisme qui contraste avec le réalisme quasi traditionnel de la poésie marseillaise, et surtout par des qualités extérieures tout aimables, souvent brillantes même, et une inspiration abondante, facile, parfois trop facile, servie par une versification aux rythmes variés et heureux. Pourtant, dans ses premières œuvres, dans Li Cacìo (1) (les Cassies, 1884), recueil de poésies d'une extrême variété, sa technique est souvent en défaut, et si son vers demeure coulant, c'est parfois au prix de négligences de style. Sous l'influence d'Aubanel et de Mathieu et aussi des élégiaques français, son originalité se dégage mal encore.

— Louis Astruc, dit Paul Mariéton, a, dans Li Cacìo, sacrifié maintes fois au démon des pièces de circonstances. Je ne l'en féliciterai pas. Son talent, plus volontaire qu'inspiré, se produit à l'aise dans les créations de l'imagination. Il y atteint toute l'originalité que lui permet la variété, c'est-à-dire la diffusion de sa manière. L'originalité n'est-elle pas exclusive? Parmi les pièces émues du recueil, je citerai la fin du Memento, un retour mélancolique au passé que tout poète fait à son heure. Il y a là de beaux vers, d'une passion adoucie, qui placeraient leur auteur entre Aubanel et Mathieu, deux exquis amoureux de la femme et de la lumière...

(1). Li Cacìo (lat. acacia) sont les fleurs de l'acacia farnèse qu'autrefois les grisettes marseillaises aimaient à porter à la bouche.

Aubanel est certainement celui des maîtres que la jeune génération cherche le plus à imiter. Les plus originaux, les plus nouveaux, comme Valère Bernard, n'y échappent pas. Astruc a bien aussi quelques réminiscences de Mistral, mais c'est le poète de La Miougrano et des Fiho d'Avignoun qu'il me rappelle le plus... Il imite donc Aubanel. Mais chez lui, chose rare, je trouve plutôt l'imitation des qualités que celle des défauts de ces scories de forme que s'assimile la jeunesse avec avidité. Voilà qui est remarquable. Il y a place pour beaucoup de talent à la suite d'un homme de génie. Je tiens à citer un exemple complet de ces pièces imaginatives dans lesquelles Astruc est tout à fait son maître. Vous connaissez la célèbre poésie de Sully Prudhomme, La Valse, Peut-être connaissez-vous aussi d'Aubanel cette peinture, chaude à brûler les yeux, d'un bal arlésien, Lou bal. Dites-moi si La Valso de Louis Astruc n'est pas digne de figurer dans une anthologie entre ces deux merveilles (1)... Cette critique de Li Cacìo peut porter sur les œuvres suivantes d'Astruc, en tenant compte que les défauts vont s'atténuer et les qualités se parfaire avec le temps. Doué d'un sentiment poétique vrai, toujours en éveil, toujours frais et renouvelé; soutenu par un travail inlassable et une conscience parfaite, s'essayant dans tous les genres, poésie, théâtre, nouvelle, poème historique, galéjade, etc., son talent se fortifie et sa personnalité s'affirme peu à peu. Son émotion reste souriante, comme à fleur de peau, et pleine de charme juvénile, mais elle s'élève et devient plus grave surtout après son premier deuil, la perte d'un enfant, enlevé par l'épidémie de choléra de 1884. Cette mort inspira à Astruc un recueil de sonnets qu'il qualifia lui-même de sombres et qu'il intitula Vuetanto-Quatre (1884).

(1). Revue Félibréenne, 1885, Compte rendu des Cacìo.

A partir de cette époque sa poésie prend un caractère nouveau, elle reçoit le baptême de la douleur et désormais elle se plaît à chanter de préférence les tendresses du foyer et les émotions intimes. 1884 annonce et explique le mélancolique attrait de L'Encensié. Mais, en même temps que la vie familiale, la vie terrienne devient sa principale source d'inspiration. Astruc disait un jour à un ami:

— Lorsque je veux des idées et des mots justes, d'une originalité de bon aloi, d'un parfum sans mélange, je vais aux champs et je fais parler un paysan.

De son goût pour la vie terrienne, il a peu à peu tiré des effets d'un certain air virgilien, une sorte de mysticisme païen, même lorsque la pensée profonde en est chrétienne qui lui sont très personnels. À cet égard La Messo Pagano (1) (la Messe Paysanne, 1897), où le poète semble avoir voulu synthétiser son amour de toutes les beautés rustiques célébrées un peu partout dans ses autres ouvrages, est un hymne d'enthousiaste reconnaissance envers la nature et son auteur adorable, symbolisé par le Soleil, pour les faveurs et les dons merveilleux que la bonté divine répand sur les travailleurs de la terre. Consacrant au soleil un culte quasi chrétien, puisqu'il proclame ses bienfaits en plaçant sous chacun des versets de la liturgie catholique la louange de l'astre-dieu, ce poème est une œuvre curieuse et originale, de la meilleure manière d'Astruc, à peine influencée des Parnassiens. Son Encensié (l'Encensoir, 1902) recueil consacré à la mémoire d'une fille chérie, bien qu'empli des accents d'une tendresse déchirée, appartient par la forme, par le style, à la même veine. D'ailleurs ce petit livre, que malgré sa douleur il eut le courage d'écrire, fut pour ainsi dire son Nunc dimittis. Il reste son chef-d'œuvre. C'est un livre pleuré dans le cercle d'un foyer en deuil entre le poète, sa femme et son fils et qui rappelle un peu, par instants, le Pauca meae des Contemplations.

(1.) Voici que dit l'auteur au sujet de ce titre: Messo pagano? C'est tout simplement la messe des paysans, au Soleil; voilà pourquoi pagano. — Alors, pourquoi pas tout aussi bien pacano? — Comme vous voudrez, répond l'Encyclopédie: PAGANISME (lat. paganus, habitant des campagnes où le culte des faux dieux se conserva plus longtemps) Religion des païens.

Dans quelques pièces admirables semées de vers douloureux, Astruc sait donner au désespoir paternel l'expression désolée qui va droit à l'âme, sans qu'une certaine perfection du travail artistique enlève quoi que ce soit à la sincérité poignante du sentiment. Dans ces dernières œuvres, le faire de Louis Astruc est devenu très artiste. Il recherche l'expression neuve, colorée et musicale, et ce soin généralement heureux fait de ses poèmes, courts pour la plupart, des bijoux de goût habilement sertis et ciselés. Enfin, avec le temps, il avait acquis plus d'énergie et de concision, qualités trop souvent absentes de ses premières productions. Elles apparaissaient déjà dans La Marsiheso (La Marseillaise, 1882) drame plein de vigueur et de sincérité, que Constant Hennion, le traducteur de Mirèio, retourna en vers français et où, en voulant idéaliser son héroïne, l'auteur se sent pris de l'émotion cruelle qui étroit celle-ci, à la suite de son épanchement mystique; mais elles distinguent surtout, ces qualités, La Man

Senèstro (la Main Gauche, 1895), long poème étrange, tragique récit d'une erreur judiciaire, au sujet duquel Alph. Daudet écrivait à Astruc: — Voilà longtemps que je veux vous dire le plaisir que me font vos vers provençaux d'une facture savante, d'une vibrante émotion. La Main gauche, la Main sinistre est un drame de Poë baigné de lumière méridionale. (1)

Louis Astruc a écrit dans le provençal rhodanien, sans concession importante au dialecte marseillais, sans parler natal. Il a dirigé de 1886 à 1888 Zóu! (En avant!), petit journal littéraire et de combat qui se fit remarquer par son ironie Acerbe et mordante. Il a collaboré activement à La Calanco, revue des félibres marseillais, dont il fut en quelque sorte la cheville ouvrière. Élu majoral en 1887 avec la Cigale de Zani, en remplacement d'Aubanel, il a occupé avec succès diverses fonctions dans l'administration du Félibrige. il a été notamment syndic de la Maintenance de Provence en 1890. Il avait reçu les palmes académiques en 1901. Miné par un mal implacable, inconsolable de la perte de sa fille, il est mort dans sa ville natale le 3 avril 1904, à l'âge de quarante-sept ans, en plein épanouissement de ses facultés intellectuelles.

(1). Parmi les autres œuvres d'Astruc, il faut signaler Moun Album, etc., Pèr un Bais et Li Mousaïco. Moun Album, Li Medaioun, Papié Pinta (Mon Album, les Médaillons, Papiers peints, 1885) sont un recueil de sonnets qui tracent chacun le portrait d'un félibre. Charmant d'intimité et d'aneddotisme, ce mince recueil n'ajoute pourtant rien à l'idée que l'on se fait, à la lecture de ses ouvrages plus importants, du talent varié, enthousiaste, mais inégal de Louis Astruc. Pèr un Bais (Pour un Baiser, 1891), ce sont les souvenirs exquis et parfumés du séjour du poète en Italie, à l'occasion des fêtes données à Florence en l'honneur de Béatrix et où il alla représenter les félibres de Marseille. Ces poétiques impressions de voyage valurent à leur auteur, avec les félicitations personnelles du roi Humbert, une véritable popularité dans la péninsule italique. Li Mousaïco (les Mosaïques, 1899) sont des sonnets d'inspiration diverse, comme l'indique le titre. Tous ne sont pas également réussis; mais dans ce cadre étroit le poète sait souvent unir avec bonheur la délicatesse de la forme à l'émotion ou l'originalité de la pensée, ou encore au pittoresque de la description.

Li Mousaïco rangent Astruc parmi les bons sonnettistes provençaux. Citons encore de lui une fantaisie dramatique, Tant va la jarro au pous... (Tant va la cruche au puits... 1896) et Li Dous Fraire (les Deux Frères, 1903), pastorale dont Jean Monné a loué la langue brillante, pure et coulante.

La traduction de nos extraits d'Astruc est celle de l'auteur, revue et corrigée.

LA VALSO

D'acord li galoubet emé li tambourin,
De la valso disien li premiéri mesuro;
La flamo dins lis iue, li bèlli jouventuro
Cercavon dins lou round si menaire enterin.

Un parèu d'un caire s'avanso
E, se balansant douçamen,
Espèro lou divin moumen
Pèr se gandi de-vers la danso.

Elo, si péu raion, or fin,
Sus si blànquis espalo nuso;
Lou ventoulet, sèmblo, s'amuso
Li mescla i péu dóu bloundin;

Éu, lou bloundin, fièr juvenome,
Ié sort l'amour de si vistoun;
A soun biais, à soun prim petoun
Dirias, verai, un gentilome.

Mai lou moumen armounious
Vèn de souna: — Jouvènt, jouvènto,
Dins la revoulunado ardènto
Se laisson prene. Tóuti dous

Soun bèu! Sèmblo qu'Amour li bresso;
Enliassa dins lou meme vanc,
Soun plus lóugié que li trevan;
L'es mens, l'auro que li caresso.

Se recounèisson entre cènt
Talamen viron emé gràci;
Dous ange partènt dins l'espàci
Podon pas estre plus plasènt.

Elo, vèn d'apiela sa tèsto
Sus l'espalo de soun ami;
Dins lou chale vai s'endourmi.
Éu, ié dis de causo celèsto.

Que se pòu dire quand dansas?
Qu'nd voste sen d'un sen se touco,
Qu'avès la bèuta bouco à bouco,
Qu'avès la bèuta dins li bras?

Éu, parlo; elo, se vèi sourrire...
Que se pòu dire quand dansas?
Qu'avès, pèr marca vòsti pas,
L'armounio, oh! que se pòu dire?

Éu, parlo; elo sourris, e pièi
Éu baisso li iue. De l'amigo,
(Dóu bal noun sai s'es la fatigo)
Sus lou front la roujour parèi...

L.a musico se fai pichoto:
La valso vai bèn lèu mourri...
Dins un souspir alangouri
Se perdè la darriero noto.

D'acord li galoubet emé li tambourin
De la valso avien di li darriéri mesuro;
Lou visage enfiouca, li bèlli jouventuro
En partènt n'en disien encaro lou refrin.

(Li Cacìo, En plen Soulèu.)

LOU DARRIÉ BRANDE

— Anaren plus au bus... L'auro vènto tant forto
Que lou sòu adeja se cuerb de fueio morto.
O Jouvènço, viren, an pas tóuti tounba.
Dóu brande rèsto enca... quant rèsto encaro à dire?
— Tres coublet. — An, viren, i'a'ncaro de que rire..
Anaren plus au bos, li lausié soun coupa.

Anaren plus au bos... Laisso que te poutoune,
Marieto, lou sènt, di poutoun que te doune,
Secara proun lou mèu. — Jouvènt, sias arrapa?
Dóu brande rèsto enca... quant rèsto encaro à dire?
— Dous coublet. — An, viren, i a'ncaro de que rire...
Anaren plus au bos, li lausié soun coupa.

Anaren plus au bos... Se l'autouno, o poulido,
Couchavo de toun cor nòstis amour flourido,
Li fueio en revenènt mi retrouvarien pas...
Dóu brande rèsto enca... quant rèsto encaro à dire?

— Un couplet. — An, viren, i' a'ncaro de que rire...
Anaren plus au bos, li lausié, soun coupa.

Anaren plus au bos... O ma douço chatouno!
Anaren plus au bos... Encaro uno poutouno;
Ai! ai! se lou malur nous anavo acipa!
E lou brande es fini; jouvènt, sauten encaro.
Marieto, ta man de la miéu se separo...
Anaren plus au bos, li lausié soun coupa. »

(Li Cacìo, A jour fali.)

COUMUNIOUN

L'Astre dardaio amount; es l'ouero dóu grand-béure.
Lou fiò cremo li cor barbelant de toun viéure,
E soun lèst tis enfant à te reçaupre tout,
O Soulèu, requisto pasturo,
Qu'escales toun trelus pèr que ta creaturo
Te vègue mies e de pertout.

Tis enfant bateja pèr l'uscle de ta fâci
Soun digne de toun noum, e soun estat de grâci
L'an, despièi de-matin que suson, acampa,
Car lou travai es la preiero,
E noste encèns vers tu, despièi l'ouero proumiero,
Mounto di flanc di prat coupa.

E deman, pièi deman, e pièi deman encaro
Pèr la vido faudra mai nous bagna la caro,
Car gagnaren lou pan, es di, dins la susour.
Espèron dounc toun viatique
Pèr reviéuda si forço, eici, ti fiéu rustique,
De touto voio, o grand eissour!

Es l'ouero que toun sang pèr tóuti se tremudo;
Es l'ouero que toun cors vèn de tóuti à l'ajudo.
E nàutri, mai que res, qu'aven fa sarramen
De resta toujours dins ti draio,
Umble, clinan lou front davans ta lus que raio
Coume d'un clar sant-sacramen.

Ti fidèu, — reüni dins la gleiso campèstro
Que si sòuli coulouno es lis aubre e l'ourquèstro
Li cigalo fasènt restounti lis ecò,
Sènton soun amo, mita routo,
Atirado vers toun autar, au founs di vouto,
Pèr ta grando oustio de fiò.

O, sies l'oustio d'or; o, sies l'oustio flamo
Que dins nostre èstre vai adurre la calamo,
Que vai bouta l'espèr en d'àutris endeman;

O, sies lou sacramen superbe
Que nous fai óublida lis afan; sies lou verbe
Que parlo en tóuti lis uman!

E t'aman roujo, oustio; oustio, t'aman bloundo:
Roujo, es toun sang ardént boumbissènt tau que l'oundo;
Bloundo, es ta puro car de Diéu sèmpre jouvènt.
E roujo o bloundo, acò 's ta fâci
Que souto si poutoun coulouro en plen espâci
Lou vin, loù pan, coume counvèn.

Vejeici lou moumen suprème de la vido...
Au festin desira lou chourlo nous counvido;
Serviciau di champ rufe anan reçaupre d'eu,
— Au noum dóu baile, lou grand-prère,
Lou counfort soubeiran que mantèn nòsti crèire
En tu, Soulèu, o noste Diéu!

E pèr la coumunioun la santo taulo es messo.
Cadun s'es aproucha de la mauno proumesso
En round, sus lis estoublo apaiado de gran.
Lou mistèri se manifèsto
Ounte cadun, trouvant uno plaço à la fèsto,
Manje e béu l'Astre set fes grand!

Coumunioun largo, drecho, o, coume la divo erso,
Aquelò que nourris li religioun diverso
E qu'i varlet se douno autant bèn qu'i majour
Beisant dins la memo escudelo
E dins lou meme bro la Ternita moudèlo:
Lou Soulèu, lou Lum e l'Amour!

(La Messo Pagano.)

L'ENCENSIÉ

A tu l'autar e l'encensié.
FÉLIS GRAS.

Ma fiho, l'encensié que brulo eici pèr tu
Noun es un recalieu fa d'encèns ourdinari:
Es lou vas redoulènt d'un amour esperdu;

Meme liatedralo, en si clar santuari,
N'an jamai vist tau fum pèr la fervour coundu
Apoundre à si veirau cènt rebat nouvelari.

Éu es pèr li mesado alimenta toujours,
E li sesoun pèr éu soun li pùri vestalo
Entretenènt lou fiò sacra de noste amour.

Fournissènt lou fougau de l'oulour que s'eisalo,
De l'arome suau sourti dóu cor di flour
E s'envoulant à tu sus de celèstis alo.

Tóuti li flour pèr tu flourisson l'encensié
Desempièi li plus fèro enjusquo i mai superbo,

De l'umblo campaneto à l'ufanous rousié,

Despièi la plus discrèto, escoundado dins l'erbo,
Jusqu'au fru triounflant dóu fièr agoulencié
Que di prince d'Isauro aumento la superbo.

Pèr l'adourado enfant brulas dins lou vas d'or,
Ginèsto, giróuflado, iéli, roso, amoureto,
Blavet, pensado — tu qu'as lou noum dóu record,

Jacinto, dalia, miousoutis, vióuleto;
O, liuen de vòsti prat, o, liuen de vòstis ort,
Brulas, bello-de-niue, gau-galin, campaneto.

Brulas dins lou vas d'or pèr la plourado enfant,
Baussemino, aubespín, glaujo, multiplicanto,
Courbo-dono, glaujòu, judiéuvo, tulipan;

Embaumas, enterin que ma pauro amo canto,
Jaussemín, plumachié, soucit — ouble d'afan,
Caciò, garanié, tuberouso enebrianto...

O flour, d'abord que Diéu, de vòsti dous parfum,
Noun a vougu 'mbauma la vido de ma fiho,
En tremudant tant lèu soun aubo en calabrun,

Que vòstis amo, o flour, de l'encensié que briho
Fagon vers soun autar mounta lou suau fum
En parfumant sa mort d'etèrnis escandiho!

LOU ROUSSIGNÒU

De-vespre, ta capello èro bello que-mai.
Dins un tremount d'avoust, fres coumo un mes de mai,
Lou soulèu falissènt mandavo si caresso
En un rebat rousen, dous coume uno tendresso.
Li flour clino aurias di qu'anavon s'endourmi
Dins un vas de cristau, de brounze e de granit,
E li ciprès gigant e li gràndi piboulo
Éron siau à travès dóu raioun que trecoulo.
De tout caire li plang semblavon plus lóugié,
S'adreissavon à Diéu, umblamen lausenglé.
D'eici, d'eila, la tepo èro plus verdo e douço
E pas un plour d'eigagno arrousavo la mouso
Di vièi toumbèu. Li vierge, e lis ange, e li sant
Dóu vèspre fasien la preiero e li passant
Éron recounfourta pèr la fervour dóu maubre.
E l'angèlus sounè. Dins sa ramo lis aubre
S'amaguèron, e pièi calèron tout repaus,
E fuguè lou repaus dins lou champ dóu repaus!
Alor, subre la crous, amount, de ta capello
Un roussignòu tres cop larguè sa ritournello
Coume pèr assaja sa voues, e 'nfin cantè.
E soun cant clarinèu d'aut en bas s'expandè
Sus tout lou champ beni de la terro proumesso
Coume un nené-som-som que balanso uno bresso!

12 d'avoust (Santo-Claro) 1898. (L'encensié.)

ALEXANDRINE GAUTIER
(BRÉMONDE DE TARASCON)
(1858-1898)

ŒUVRES. — Li Blavet de Mountmajour, plaquette de vers (Montpellier, Imp. Centr., 1882); — Velo Blanco, poésies (Marseille, Trabuc et Raviolo, 1887); — Brut de Canèu, Ibid. (Marseille, éd. de La Cornemuse 1891); — Lou Debanaire Flouri, poésies posthumes (Avignon, Roumanille, 1908); — Inédit: Anen aganta la luno, drame en vers; poésies diverses.

Brémonto a collaboré à la Revue Lyonnaise, la Revue Félibréenne, la Cornemuse l'Echo de Provence, l'Aiòli, l'Armana Provençau, etc., etc.

(1). Plus connue sous le nom de Brémonte de Tarascon, son pseudonyme littéraire, Elisabeth Brémont, dite Alexandrine, naquit dans cette ville le 23 octobre 1858. Elle était la fille de gros fermiers du Trébon, près d'Arles, qui s'établirent plus tard au mas de Darbousille, entre Montmajour et Fontvieille. C'est donc dans un des plus poétiques coins de cet admirable terroir arlésien, si fécond en poètes, qu'elle a passé son enfance, puis son adolescence, au sortir du couvent de la ville voisine. C'est là aussi qu'elle s'est éteinte, d'une bronchite capillaire, le 22 juin 1898, douze ans après son mariage avec Joseph Gautier. Ses dernières années furent attristées par des deuils et des chagrins de famille, et notamment par le divorce de ses parents. Elle en souffrit sans murmurer, fidèle au culte de l'autorité paternelle dans lequel elle avait été élevée. Les annales du Félibrige conservent pieusement le souvenir du couronnement de la félibresse Brémonte, proclamée 1^{er} prix aux Jeux Floraux de 1885, à la Sainte-Estelle d'Hyères. Le jour de sa mort, si prématurée, fut un jour de deuil pour la poésie provençale. En 1894, Brémonte avait donné naissance à une fille, Marthe, aujourd'hui licenciée ès sciences et en droit, et médecin-inspecteur à la Préfecture de police de Paris. L'Armana Prouvençau a publié récemment les premiers vers provençaux de la félibresse Marthe Gautier. Quant au mari de Brémonte, Joseph Gautier, né à Tarascon en 1858 avocat à Marseille, puis à Paris, c'est un poète et un écrivain régionaliste distingué. Il a exercé une très heureuse influence sur le talent de sa femme et participé à l'action félibréenne de 1880 à nos jours. Ancien directeur de l'Echo de Provence et de La Cornemuse ancien président de l'Escolo de la Mar, directeur testamentaire de Roumieux, directeur actuel des Gazettes littéraires et politiques, il a publié deux recueils de vers français, Bribes Poétiques, avec préface de Jean Aicard, Au Bord du Nid, avec préface de Mme Gautier, ainsi qu'un recueil de contes sur la Provence, préfacé par Paul Arène, Les Tourterelles de Maître, Sarmet. Il ne s'est jamais décidé à réunir en volume les nombreuses poésies provençales qu'il a éparpillées un peu partout dans les feuilles félibréennes. On nous saura gré de reproduire ici sa charmante traduction de la plus célèbre odelette de Ronsard, Mignonne, allons voir si la rose...

Mignoto veguen se la roso
Qu'avié 'spandi sa raubo roso
I rai dóu soulèu matinié
Noun a perdu 'questo vesprado
Li ple de sa raubo empourprado
E soun ten au vostre parié.

Vès, dins uno courto passado
Coume, ai! las! se soun envessado,
Mignoto, tóuti si belour!

Ah! siés ben meirastro, natuero,
Tu que fas quaquelo flour duro
Ren que dóu matin à l'ahour!

Adounc se me cresias, mignoto,
Tant que vosto gràci faroto
Flouris din soun fres nouvelun,
Bouquetarias voste jouine age:

Coumo esto flour, voste carage
Sara passì pèr lou vieiun.

Il était réservé à la deuxième génération du Félibrige de fournir à la Renaissance provençale une poétesse (1) digne des grands félibres de la première heure. En effet, à part Antoinette de Beaucaire, morte avant d'avoir réalisé les promesses d'un réel talent, les félibresses de Provence qui ont fait œuvre poétique avant Brémonde, bien que douées d'agréables qualités, rencontrent plutôt rarement l'originalité de l'inspiration et la maîtrise de la forme. Chez Brémonde, par contre, l'une et l'autre apparaissent dès ses vers de jeunesse, pour s'affirmer de façon soutenue dans ses vers de la maturité.

Ses vers de jeunesse ce sont Li Blavet de Mountmajour, Velo Blanco et Brut de Canèu. Li Blavet de Mountmajour (Les Bluets de Montmajour) forment une petite plaquette d'une dizaine de pièces. C'est avec elle que Brémonde a débuté publiquement dans la poésie provençale, à vingt-quatre ans, au moment où le spectacle de la nature se révélait à elle dans toute sa vigoureuse et fraîche beauté, fortifié par la lecture des maîtres du Félibrige, d'Aubanel et de Mistral sur tout dont les chefs-d'œuvre furent son premier évangile félibréen. C'est à ces aimables poésies comme à celles de Velo blanco que Mariéton songeait quand il écrivait dans sa Terre provençale que Mistral s'était pris d'admiration pour l'art à la fois simple et subtil de cette jeune fille en qui revivait une âme de trouveresse. Rare et vraie poésie de jeune fille, ses petites odes, d'une imagination gracieuse, sont pleines de ce charme inventif qui est tout l'art de la femme. Dans Velo Blanco (Voile Blanche), le ton devient pourtant plus élevé et la pensée, plus profonde, prend son élan vers l'Empyrée. C'est le livre d'une fiancée qui exhale mélodieusement l'enchantement de l'amour né dans son cœur et les généreuses illusions de son âge, mais c'est déjà le livre d'une femme, à l'âme rêveuse et sensible, inquiète parfois, attirée par la volupté et le mystère du rêve et de la mélancolie, tourmentée par la curiosité de l'au-delà et oubliant dans ses heures d'enthousiasme et de songerie l'amertume des souffrances, et des doutes humains qu'elle commence à pressentir. C'est la nuit surtout que son âme assoiffée d'idéal s'envole loin des tristesses terrestres. La nuit, si propice à la méditation, inspire souvent la jeune poétesse, qui oublie le sommeil pour veiller à la clarté amicale des étoiles. Les thèmes nocturnes, introduits avec tant de bonheur par Mistral dans la littérature provençale, trouveront désormais dans Brémonde un de leurs plus subtils et fidèles interprètes. En 1886, s'affirmeront dans Brut de Canèu leurs qualités d'évocation et d'impressions délicates. Au surplus, ce dernier livre, au titre si suggestif (Bruits de Roseaux, est dans son ensemble d'une valeur poétique peu commune. Mistral, qui l'a préfacé, en parle ainsi:

... Dans son recueil de Velo Blanco, la félibresse nous a dit discrètement, comme une amante, sa partance de terre vers le ciel étoilé, sur l'esquif nuptial de la lune de miel. Et aujourd'hui, faisant retour vers sa jouvence de fillette, vers ces plaines immenses du Trébon arlésien où elle voyait, d'un soleil à l'autre, les laboureurs de son père tracer au loin, à perte de vue, leurs sillons dans les jachères; vers cet horizons de Montmajour dont les tours exaltaient son âme dans la gloire de Dieu; vers ces rives à haut talus du Vigueirat où, curieuse, elle venait voir les poissons frayer, les nymphéas fleurir; vers ce mas de Darbousille où, aux longues vêprées, alla regardait luire, là-haut, vers le couchant, la belle Maguelonne et Pierre de Provence qui se marient au ciel tous les sept ans; faisant retour vous dis-je, vers ces chemins herbus où, le long des fossés, bruissaient les roseaux, la roseaux félibresse nous révèle aujourd'hui ce que lui chantant la Nymphé. Jels de soleil, bruines, ombres mêlées de jour, caresse de la brise sur sa nuque de vierge, hymne de rossignol et plainte de chevêche, fascination de couleuvre dans les herbes, frissonnement de feuilles, scintillement d'étoiles, confidences de fleurs, bourdonnement d'abeilles, tout cela fin et clair, tout cela translucide, tout cela ne serait-ce que rêves de jeunes filles qui attend celui qui doit venir? — Que nenni! Tout cela, je vous le dis et le redis, c'est le chant de la Nymphé, que les bons vieux païens, et les initiés, nomment aussi la Muse...

Ces lignes du poète des Iles d'Or signifient en somme qu'un harmonieux paganisme emplit de ses murmures enchanteurs les roseaux rhodaniens de Brémonde, frères des bruissants ??? du Céphise et des araudines du Tibre latin. Du firmament fleuri d'étoiles, il descend sur le coin de terre arlésien dont la poétesse sent vibrer l'âme à l'unisson de la sienne. Elle en décrit les aspects et les mœurs en de vivants et rustiques tableaux qui ont un peu de la virgilienne majesté de Mistral et beaucoup de la grâce souriante de Mathieu. Mais, avant tout méditative, Brémonde sait encore mieux percevoir et interpréter que voir et peindre: tous les bruits, toutes les voix de la nature trouvent chez elle un écho harmonique et sympathique que ses Brut de Canèu orchestrent suavement.

Pourtant, la claire chanson du Pan éternel que la félibresse a recueillie le long des cannaies de son mas n'a pas réussi à étouffer la plainte de son cœur de femme meurtri de bonne heure, dont frémissant douloureusement ses derniers vers publiés après sa mort sous le titre du Lou Debanaire Flourri (le Dévidoir Fleuri) 1. Ce recueil, son chef-d'œuvre, renferme avec une piécette (2) en un acte et quelques fraîches poésies de jeunesse qui n'ont pas trouvé place dans les recueils précédents, des

poèmes composés pour la plupart dans les dernières temps de sa vie. Ils présentent un double caractère, élégiaque et épique. Les poèmes où la note élégiaque domine nous confessent en termes discrets ou sous la voile du symbole la souffrance morale qui accable la félibresse et qu'elle sent peser sur ses épaules plus lourdement que la souffrance physique du mal qui la mine. Elle provient, cette souffrance morale, du naufrage de ses illusions et de ses espoirs les plus chers, survenu surtout à la suite de la mort d'un de ses enfants et des dissentiments qui détruisirent le foyer de ses propres parents: la gaieté de la radieuse nature en fête, l'auguste paix de la prière à l'église, sont aujourd'hui autant de défis insolents à sa peine et demeurent impuissants à calmer des regrets et sécher ses larmes. Sa foi est attiédie, sinon morte, et sa vision de la vie affreuse. Elle n'aperçoit devant elle que les ruines de son bonheur, sa douleur s'y heurte à l'indifférence, et ses sanglots sont couverts par les éclats de rire du monde insouciant et cruel. Incomprise et solitaire, partagée entre ses regrets du passé, ses inquiétudes de l'impénétrable au delà, et son désespoir présent, il lui reste pourtant quelques précieuses consolations: c'est la philosophique consolation de souffrir avec tant d'autres, il n'est pas de cœur sans douleur, lui a dit la fontaine qui sanglote sur la mousse, et de pouvoir, comme elle, cacher son deuil sous les fleurs; c'est la consolation du travail de ses doigts féminins, experts à manier l'humble aiguille d'acier, cette arme douce et loyale, contre la tristesse et le découragement; c'est la consolation du rêve qui, de la crypte où repose sainte Marthe, l'emporte loin de nos agitations, dans un demi-néant, vers ses étoiles bien-aimées, et lui donne l'illusion de dormir le reposant sommeil de l'éternité; qui, la nuit aux Alysamps, lui fait voir dans les gouttelettes de rosée dont est inondé son visage penché sur les tombeaux vides, les larmes que ses chers morts versent sur sa peine et son deuil, et qui lui rend souriante l'idée de la mort.

1). En souvenir d'un dévidoir fleuri de sculptures qui, au mas paternel, faisait l'admiration de Brémonte, enfant.

Le manuscrit de l'ouvrage était dans les mains de P. Arène lorsque celui-ci mourut avant d'avoir composé la préface qu'il se proposait d'y donner.

2). *Es mort e enterra* (Il est mort et enterré). C'est l'éternelle histoire de l'abandon de la fiancée pauvre par le fiancé coureur de dot, présentée avec beaucoup de naturel et d'émotion.

Et n'est-ce pas encore du rêve que la magique Poésie, souffle et soleil du grand monde des âmes, dans laquelle elle aime aussi réfugier son infortune et qui lui apporte l'oubli et la sérénité? A chanter ainsi l'horizon de son cœur et de son pays, avec les légendes et les gloires passées et actuelles de la Provence Brémonte sent sa souffrance s'apaiser et s'ennoblir; mais quand désespérée, elle n'a plus le courage de faire vibrer sa lyre et de voguer vers la chimérique île d'Idéal le souvenir dresse devant elle son mirage et l'empêche de verser dans l'incurable pessimisme.

Car si, avant qu'elle soit descendue au fond désolé du gouffre intérieur dont parle Vigny, elle n'a jamais perdu des yeux la lumière du soleil provençal qui réchauffe son âme et lui donne encore goût à la vie, l'amour de l'existence saine et ardente, caractéristique de la race, sommeille au fond d'elle-même. L'aiguillon du malheur ne l'a pas tué. Voyez-le surgir en brusques coulées de lave et s'épanouir fougueusement dans les poésies épiques du Debanaire. Épiques, ces poésies le sont par la grandeur de l'événement ou de l'idée qu'elles célèbrent, par exemple le symbole de fierté et d'indépendance nationale, d'attachement à la Provence que représente au Palais Longchamp, à Marseille, le groupe de bronze formé par le char de la Durance et les quatre puissants taureaux de Camargue, ou encore la concrétisation des rêves des grands artistes dans les statues de marbre blanc. Épiques, elles le sont aussi par la peinture de sentiments véhéments et grandioses, par l'horreur tragique de certains tableaux, par l'audace de l'imagination et la puissance d'évocation, par l'emploi opportun du merveilleux allégorique ou divin, par les comparaisons, les images et les épithètes admirables d'à-propos et de justesse pittoresque, par l'ampleur et le mouvement de la phrase poétique parfaitement adéquat à la progression superbe de l'idée, enfin par la vigueur toute masculine du vers.

De telles qualités font le plus curieux contraste avec la poésie mélancolique et comme voilée, qui est la note dominante du talent de Brémonte. En nous transportant à des hauteurs qu'on croirait réservées à Mistral, Aubanel et Fabre, elles nous révèlent le côté impétueux, hardi, de cette âme douce et timide. Mais c'est surtout à l'auteur des Filles d'Avignon qu'elle fait songer. Elle a, comme lui, la fièvre splendide de l'élan et la plastique assez souvent impeccable de l'écriture. Ce souci de la plastique est rare chez les félibres en général et les félibresses en particulier. Brémonte fait exception, et c'est sans doute pour cela que Mistral l'a appelée la Sapho du Félibrige. Il n'y a pas là trop d'exagération. La poétesse du Debanaire est une grande artiste. Après les flottements, les tâtonnements et les défaillances des premiers recueils, on demeure surpris des progrès réalisés ici au point de vue de la perfection artistique principalement. Beaucoup de vers du Dévidoir sont coulés dans un moule définitif et sans bavures qui revêt la pensée sans jamais la figer. Il semble même que, chez notre félibresse, la pensée

précède toujours la parole écrite, c'est-à-dire le travail d'art, contrairement aux procédés des écolos poétiques contemporaines qui, éprises de rythmes, de couleurs et d'impressions, prétendent que la pensée jaillit du cliquetis des mots. Heureusement pour elle, Brémonte n'a pas subi leur influence. Il n'empêche que, malgré son originalité et sa valeur, son œuvre est une des plus ignorées du Félibrige. C'est peut-être en raison de l'effacement où s'est toujours complu la poétesse. Après sa mort, les félibres se sont obstinés à ne voir en elle que l'auteur du Catoun Negre, si populaire dans les fêtes provençales. Poète de rare talent, fait à la fois de fiévreuse ardeur, de grâce mélancolique et tendre, de sensibilité douloureuse, en vérité, Mme Joseph Gautier mérite mieux que le titre de félibresse de cour d'amour, puisqu'elle peut soutenir la comparaison avec nos plus célèbres muses romantiques auxquelles elle fait songer, Marceline Desbordes-Valmore et Louisa Siefert. Mais, Provençale avant tout, l'honneur lui reste d'avoir bellement renoué la tradition des grandes trouveresses de Provence qui s'était perdue sur les terres d'oc et d'avoir rouvert dans la littérature félibréenne les sources du lyrisme féminin dont Antoinette Rivière et Azalais d'Arbaud avaient timidement annoncé la renaissance. La traduction des extraits qui suivent est celle de l'auteur, revue et corrigée.

PANTAI DE PERLO

L'eigagno plouro si diamant
Sus l'erbo e li flour tremouletto,
La grand mar plouro si perleto
Quand passo lou barquié remant...
Iéu ploure, lou front dins li man;
Ploure e pantaie pèr la femo
Un païs qu'a gens de lagremo...
Mai alor a-ti de diamant?

A LA LUNO

O luno bello, o luno, reste
A t'espicha touto la niue,
Quand me vuejes lou la célèste
De toun claron dedins lis iue.

Car tant bono, tant bello e blanco,
Sembles voulé nous assoula
Que, de fiò que lou soulèu tanco,
Nòstis iue siegon avugla.

Éu, lou soulèu, brulo la caro;
Faguè mourri Mirèio en plour;
E, tu fas briha, lindo e claro,
Que l'eigagnolo au bord di flour.

Eu, lou soulèu, clarta supremo,
Es tant ardènt qu'es pièi brutau:
Tu, luno, sies coumo li femo,
Tèndro e douço pèr li mourtau!

E la chatouno, treboulado
De noun sabe quinte record,
Te mando un bais à la voulado,
Pèr ço qu'as ameisa soun cor.

(Velo Blanco.)

LA SERP

Sus un clot flouri d'erbo souleiado,
La serp gentamen s'es envertouiado
Coume dins un nis; e, capouno, alor
Pipo l'auceloun o béu lou jour d'or.

Soun uioun de jais, à l'escandihado,
Se clans pas de crento; e, meravihado
Dóu murmur dóu riéu, di parfum dóu bord,
Sa tèsto fineto o pantaio o dor.

Iéu qu'aqui de-long tout plan-plan m'espace,
La vese e n'ai pòu! mai passe e repasse...
La serp brando pas: es morto belèu?

Nàni!... Me demande alor, treboulado,
S'es elo que vòu pipa lou soulèu,
O s'es lou soulèu que l'a pivelado!

AUBANÈU

L'aubo alin plan-planet se lèvo...
La nèblo fuso emé li trèvo...
Sus li cresten parèis dóu jour
La crentouso e palo roujour.
Lou clar enca 'ndourmi bressolo
Lis pàuris astre palissènt;
E li long canèu brusissènt
Dison un noum triste qu'assolo.
Sèmblo qu'Anbanèu vai veni...
Escoutas-lèi: Zani! Zani!

La terro es touto escandihado,
De braso e d'or escampihado;
La flour se clino e n'en pòu plus:
Aubanèu trevo en plen trelus!
L'aigo dóu clar se caufò e brulo,
E lou roussignòn de palun
Cercò l'oumbro e lou tremoulun
Di canèu ardènt, ount barrolo
Un noum!... pantai d'amour tout nus!
Escoutas-lèi: — Venus! Venus!

Lou grand soulèu reiau davalo,
Nimba de sa glòri pourpalo,
Vers la lienchour qu'ensaunousis;
La ramo, abrado, fernesis...
Lou clar, siau e linde, vèn rouge,
Sèmblo tremoda tout en sang;
E li grand canèu se bressant
An pòu de si rebat ferouge...
Vese Aubanèu tragique e grand;
Li canèu dison: Malandran!...

La niue vèn, sournarudo e semo,
Emé l'eigagno, si lagremo,

Sis astre pivelant mis iue.
L'oumbro crèis! Oh! la bello niue!
Lou clar, mirau de farfantello,
Miro, abeluga, l'estelan...
E li grand canèu tremoulant
Dison la cansoun dis estello!
Canton, canton, li dous canèu
Toun noum: — Aubanèu, Aubanèu!

MATINADO

Trempe d'eigagno e risoulet,
Lou jouine matin se reviho,
Coume l'enfant coucha, que viho
Plouro e ris dins si ridelet.
Em' un brut de pichoto plueio,
Lon vènt fai boulega li fueio,
Tout just li fueio.
Lou nis dins un ban de frescour,
L'aubre dins un niéu de blancour
Au jour que parèis fan sa court;
E lou vènt boulogo li fueio,
Tout just li fueio,
Tout just li fueio.

D'à-cha-pau mounto lou soulèu
Cercant d'epincha dins li touno;
E pèr se leva, li chatouno
N'auran plus besoun de calèu.
Dedins lou fum di nèblo blanco,
Lou vènt fai boulega li branco,
Tout just li branco.
Lou nis piéuto: te fau leva,
Maire, es plus lou tèms de couva;
Aro, fau i' empli lou gava...
E lou vènt boulego li branco,
Tout just li branco,
Tont just li branco

Lou soulèu mounto, mounto pèr
Reprendre lou scètre dóu mounde;
Rèi alargant, vuejo en abounde
La clarta, la vido, l'espèr.
Em' un brut de pichoto plueio,
Lou vènt fa boulega li fueio,
Tout just li fueio.
L'aucèu quito lou nis ami,
Bousco de blad, bousco de mi...
Pichoun, fau enca'n pau dourmi!
E lou vènt boulego li fueio,
Tout just li fueio,
Tout just li fueio.

Semblo qu'en lum se found lou cèu;
Lou riéu cacalejo de joio;
E dirias que courron li joio
De la voulado, lis aucèu.
Dins la lumiero cando e blanco,

Lou vènt fa bouloga li branco,
Tout just li branco.
Au bord dóu nis, fasènt lou round
L'auceloun bado au fenestroun;
Ié porton sèmpre, a jamai proun.
— E lou vènt boulego li branco,
Tout just li branco,
Tout just li branco.

(Brut de Canèu.)

LA POUESIO

M'ensouvèn!... L'auro, aquelo eterno pitounisso
Que ris e plouro au bord di riéu,
Canto e gemis dins li sebisso,
Alenavo un vèspre d'estiéu;
L'auro que de sa voues apasimo, ensereno,
Dintre li capelut flouri di long canèu
Passavo afresquido e sereno
E n'en fasié sibla li brusous calamèu.

Au tremount respandènt cade niéu s'emplavo
En large escalie fantasti
Que lou grand soulèu davalavo
Coume un rèi de pourpro vesti,
En clinant sus li piue, aut merlet di mountagno,
Lou pàli rouginèu de si rai trecoulant;
Pièi, prenènt la mar pèr coumpagno,
Vaste e siau s'amaté dins soun lié tremoulant.

Sies l'auro e lou soulèu dóu grand mounde dis amo,
O Pouèsio! e se di cor
Urouso o tristo n'es la flamo,
Canton o plouron tis acord!...
O lus qu'à toun levant l'amo a li trefoulèri
Qu'a la terro flourido i rai de soun soulèu,
Dins nosto mar de treboulèri,
Ai! coume éu que de fos vas t'aploumba trop lèu!..

Pamens bello es la niue! Mai la tiéuno es trop tristo!
Que ta souleieuso bèuta
Se lève... e touto amo à ta visto
S'emparadiso de clarta!
Di liro de l'amour aprestes li courdello!
Afreirisses lis ome, amansisses li cor!
E sies, dóu mounde que boundello
Dins lou fouse óucean dis interès, lou port!...

E quand coumblo la Mort lou eros dubert dins terro,
Pouèsio, vènes après,
Tu, l'auro de vido e d'espèro,
Clina lou pouchau di ciprès;

E l'inmourtalita se lèvo à toun cantico!...
Pouèsio, auro e lus, oh! canto e briho enca!
E vers li colo ounte, magico,
Ta gràci respandis, leisso-nous te cerca!

LI MAUBRE BLANC

Ah! vivon li bèu maubre blanc
Qu'an cisela li man divino
De grands artisto qu'on devino
Abra dóu fiò sant, barbelant
La puro bèuta qu'alumino...
De si pantai blànqui vesiou, n,
Vesiou qu'an, à grand martelado,
Dins l'estrambord, la raviciou, n,
Superbamen escrinelado!

Ah! vivon li bèu maubre blanc
Que fantaumejon sout la luno,
Semblant, paufica dins la bruno,
Espera l'alén triounflant
Que lis avidara tout-d'uno,
Mai gardant sèmpre en sa frejour
L'inchaiènço meravihouso
D'uno outro eisistènci, e toujours
Vivènt sa vido misteriausò!

Ah! vivon li bèu maubre blanc
Que se trosson, que reboullisson,
E dount li péu dre s'esfoullisson
A quauque ventas de malan,
O que, seren, siau, s'abelisson...
L'un mourènt, l'autre se targant;
Aquest, fòu de malemparado;
Eici, quauco Santo pregant,
Eila, Venus enamourado!

Ah! vivon li bèu maubre blanc
Que rèn distrais de sa pensado,
Pas mai lou vènt que l'uiaussado,
Pas mai lou mounde li belant
Que dóu souleias li brassado!
Rèn d'estrangié proun grand, proun fort,

Pèr esmòurre un brisoun soun amo,
Car l'Ideau i'a mes au cor
L'infini que plus rèn reclamo!

MAI

Li bouquet? nescige! risèio!
Es bèsti d'acampa de flour;
E de si vivènti coulour
En que sièr d'avéusa li lèio?

L'amant'mé soun bouquet, digas,
Quand, fièr, vai caligna sa bello,
Que dins li flour ié ris, la bèlo
Es-ti pas un gros bedigas?

Qu'ame forço o pau, refoulèri
Que veira pas lou lendeman,
Se fau-ti dounc flouri li man
Pèr uno pariero misèri?

E n'i' a-ti pas pèr rire contro
Aquéli gus qu'emé de flour
Jogon la coumèdi?... L'amour
Dì dos part, quouro se rescontro?

Femo, nòvio, as douna ta car,
Toun cor, toun amo emai ta vido.
Noun veses, dins l'esbalauvido,
Qu'èu, trufaire, ris à despart.

Nòvi, ames de-bon, tu? Pourpalo
Elo, en respirant toun bouquet,
— Regardo! Veses dounc rèn que?
Ausso d'escoundoun lis espalo.

O, chascun à l'autre dis: — T'ai!
Moun bèu m'amo! Ma bello m'amo!
Pamens, chascun gardo soun amo
E viéu dins un autre pantai.

Que sièr de flouri li capello,
Lis autar di santo e di sant?
La fe pòu vous fura lou sang:
Pas un que duerbe la parpello!

Perqué flouri un diéu qu'es sourd
O qu'es pas diéu? Au cant di saume
L'île amo mai, bressant soun baume,
Lou cant de l'auro e de l'eissour.

Pièi, digas-me, talo rapugo
Sias-ti segur qu'agrade? sai!
De vous crèire plasènt, bessai
Que pèr l'autre avès la barlugo.

Es bèsti d'acampa de flour.
Li bouquet? nescige! risèio!
En que sièr d'avéusa li lèio
D'aquéli vivènti coulour?

(Lou Debanaire Flouri.)

VALÈRE BERNARD (1860-)

ŒUVRES. — Li Balado d'Aram, ballades (Paris, Richard, 1883); — Li Cadarau, Sirventes (Montpellier Hamelin, 1884); — Guerro, poème illustré de quatorze eaux-fortes par l'auteur (Marseille, 1893); — Bagatouni, roman (Marseille, Aubertin, 1894); nouv. édit. en 1902, avec traduction de P. Souchon, (Paris, La Plume); — La Pauriho, poèmes (Marseille, Ass. typographique d'éditions, 1899); — Long la Mar Latino, poème (Paris: Henri Falque, 1908; — Lei Bóumian, roman (Marseille, Ruat, 1910); trad. franç. de Sanchon (Paris, édit. du Monde Nouveau) — L'Aubre en l'Flour, réédition de

toute l'œuvre poétique, moins La Pauriho et plus quelques inédits (Ibid., 1913): — A paraître: La Feruno, nouvelles.

V. Bernard a collaboré à L'Armana Prouvençau, La Cornemuse, L'Aiòli, La Plume, La Revue félibréenne, L'Armana Marsihés, L'Estello, Vivo Prouvenço! etc.

Valère Bernard (1) avait à peine atteint sa vingt-cinquième année que déjà il se distinguait parmi les félibres, d'origine marseillaise, de sa génération.

1). Peintre, graveur, sculpteur., poète et romancier, il est né à Marseille; de famille plébéienne, le 10 février 1860.

Il avait à peine quinze ans que, élève de l'École des Beaux-Arts de sa ville natale, il lisait Gelu et Mistral et commençait à écrire des vers provençaux dans l'atelier de son professeur Rave. Celui-ci, tandis qu'il travaillait à l'illustration du Gàngui de Chailan, le surprit penché sur un sonnet de sa composition. A partir de ce moment, le jeune Bernard fut embrigadé parmi les félibres marseillais, et ses premiers essais poétiques reçurent du majoral Lieutaud, le bibliothécaire-archiviste bien connu, l'encouragement décisif. A Paris, ou, aux environs de sa vingtième année, il alla compléter son éducation artistique, il devint l'un des assidus du Café Voltaire. Il y venait, au sortir des ateliers de Puvis de Chavannes et de Félicien Rops, entretenir, chaque soir, la pure flamme de son patriotisme méridional et bercer sa nostalgie de la Provence. C'est de cette époque que datent Li Balado et Li Cadarau. Après dix ans de Paris, Bernard regagna Marseille et s'y fixa définitivement. Depuis l'exposition, en 1894, dans les salles du Petit Provençal, des estampes de sa Guerre, il est rapidement devenu une des personnalités les plus marquantes du monde artistique et du Félibrige. Il est membre de l'Académie de Marseille, majoral depuis 1893, cabiscol des Troubaires marseillais. Il a été capoulié de 1909 à 1918. Il a reçu en 1922 la croix de la Légion d'honneur. On trouvera dans la notice que nous consacrons à V. B. prosateur, dans le tome III de l'Anthologie, un résumé et une appréciation succincte de son action félibréenne.

Il attirait l'attention de Mariéton et celui-ci, au cours d'un de ses premiers pèlerinages dans le Midi, écrivait: — Je ne puis désespérer de Marseille en considérant que ses jeunes représentants s'appellent Louis Astruc, V. Bernard, Pascal Cros, A. Marin..., excellents artistes, très sincères et plus dignes assurément d'être lus et admirés que la plupart des parnassiens qui depuis vingt ans ici se groupent dans les Athénées, provinciaux sans doute, mais provençaux non pas. Bernard s'affirmait alors un fier poète, suffisamment original pour ses débuts, par la publication de ses Balado d'Aram (Ballades d'Airain), une série de sirventes enflammés vibrant du plus courageux amour de la Provence. Ils sont la contribution albigeoise de l'auteur au Félibrige.

A cette époque, sous l'influence des travaux de Peyrat et de A. de Ricard, tout bon Provençal se croyait tenu de lancer sa part d'imprécations contre les Barbares du Nord. L'influence de Fourès se fait particulièrement sentir dans ces ballades, dont la couleur médiévale et les sentiments archaïques empruntent parfois, pour s'exprimer la langue même des troubadours. A peine parues, elles placèrent leur auteur au premier rang de ses contemporains provençaux, et celui-ci devint le chef incontesté de l'école marseillaise renaissante. C'est qu'en effet après la disparition des anciens précurseurs marseillais, avec l'indifférence du seul grand poète que la Provence méditerranéenne eût produit jusqu'alors, Gelu, on peut dire que la capitale du Midi maritime n'était pas vraiment représentée dans le mouvement félibréen. Certes Jean Monné et Astruc, suivis d'un groupe nombreux, avaient fait adopter dans leur ville les idées et le programme mistraliens. Mais, avec eux, c'était le Félibrige représenté à Marseille un peu comme sur une terre étrangère, plutôt que le génie de Marseille apportant son adhésion et sa richesse au Félibrige. Avec Marin, Bertas et V. Bernard, mais avec celui-ci surtout, un tour d'esprit, un genre, un style nouveaux, une poésie nouvelle, une langue essentiellement marseillaise viennent collaborer à l'effort de relèvement méridional.

Comme les vers de Monné et d'Astruc, les vers de Li Balado sont écrits en dialecte rhodanien. Mais dès le poème Guerre le poète adopte son parler local, sans renoncer pourtant au mistralien. Il a le don de bien imaginer, de bien sentir et de bien voir. Il y joint celui de bien réaliser par l'expression les visions de tristesse et d'horreur qui sont le fond de cette œuvre. Les belles eaux-fortes accompagnant le poème le doublaient du procédé pictural, mais ne pouvaient rien y ajouter. Guerre marquait d'un grand coup d'aile le départ de cet élan félibréen qui depuis, à Aix, à Toulon, à Cannes, a élevé le provençal marin à la hauteur des autres parlars littéraires.

Après la publication de son roman Bagatouni, véritable événement dans l'histoire littéraire du Midi, les qualités si diverses du beau talent de V. Bernard s'épanouirent successivement dans ses deux œuvres poétiques maîtresses, La Pauriho et L'Aubre en Flour.

La Pauriho (La Pauvraille), moins déclamatoirement outrée et romantique que celle de Richepin, est la chanson des pauvres gens de Marseille et de Provence. Le livre est divisé en trois parties, Pauriho, Paurugno, Pauraio. Encore qu'à la rigueur on puisse apercevoir les directrices de chacune d'elles la première étant plus spécialement consacrée au sentiment de la famille chez les misérables; la deuxième à leurs luttes pour la vie, à leurs désespoirs et à leurs résignations; la troisième à leurs tares physiques et morales, il est difficile d'établir entre elles une distinction bien nette; toutes trois mettent sous nos yeux les décors familiers aux gueux, quartiers populaires de Marseille, ruelles, faubourgs, terrains vagues, port, quais, etc; toutes trois nous dépeignent les intérieurs des miséreux, toutes trois campent devant nous les types les plus divers de ces déshérités qui traînent leur misère à travers la grande ville maritime ou la campagne provençale: bohémiens vagabonds gitanes, saltimbanques, musiciens ambulants, casseurs de cailloux, montreurs de marmottes, rétameurs, chiffonniers, etc. De cette peinture de la pauvraille, des sentiments qui l'animent des lieux qu'elle hante, se dégage un double intérêt, local et humain.

La Pauriho est d'abord un document inappréciable sur la gueuserie marseillaise. Mais les gueux de Valère Bernard, pour habiter la moderne Marseille ou ses environs, n'en ont pas moins les traits et les caractères éternels de l'humanité souffrante de tous les temps: insouciance, bonté, amoralité naturelles, obéissance à l'instinct, oubli des duretés du sort, soit dans les plaisirs faciles où grossiers, soit dans l'amour, le rêve les douceurs du foyer, soit dans le néant de la mort suprême consolation. Un pareil étalage, de misères, illuminées pourtant de brefs éclairs de joie et d'espoir, produit une impression désolante. C'est bien ce que fait remarquer Mistral, dans la préface du livre: — Oui, vraiment, l'étranger qui jugerait notre Marseille par les deux œuvres noires, Bagatouni et La Pauriho, où tu as peint les bas-fonds de la resplendissante Phocée aurait des pauvres qui y grouillent une idée lamentable! Que de haillons, que d'immondices, quelle vermine! Moi qui n'habite pas à cent lieues de ta ville et qui ai assez roulé dans les ruelles farouches des quartiers populaires, moi qui, en parcourant le vieux Marseille, m'émerveille du couvain qui y vit, du soleil qui y grise la populace haute en gueule, de l'incurie orientale qui y fait rire les plus nus, des lessives multicolores qui y clapotent sur leurs cordes, en bonne foi, il me semble que tu as chargé le trait. Et cependant, bien sûr, c'est moi qui dois m'abuser, car toi, mon bon Valère, tu es peintre par nature et tu as un œil de peintre, implacable et fouailleur...

Au fond, Mistral laisse entendre que l'atmosphère même de la Phocée de Bernard manque de cette gaieté vivante que le soleil semble verser, là-bas, sur toutes les tristesses, de cette gaieté par exemple que respire l'œuvre d'un Gelu. Mais les sombres couleurs de La Pauriho s'expliquent d'abord par le tempérament du poète, dont le pessimisme fataliste a subi avec quelque complaisance l'influence de l'école réaliste française sous toutes ses formes, de Baudolaire à Zola, et ensuite par ses préoccupations d'artiste soucieux avant tout de vérité. A cette influence se mêle sans doute celle du grand réaliste marseillais Gelu, mais celle-ci est peut-être moins marquée que celle-là. C'est que Bernard est séparé de Gelu, patoisant et indépendant, par la discipline littéraire du Félibrige. Chez le félibre, la forme, moins âpre et plus épurée que celle du troubaire, sans atteindre, au point de vue dialectal, la perfection, ne manque pas, dans son réalisme impitoyable, de cette vigueur, de cette saveur, de ce pittoresque qui relèvent les vers de Gelu. Mais la chanson de ce dernier est un petit drame, d'une vie frémissante, construit pour soulever, l'émotion du peuple et être déclamé devant lui. La fougue, la verve, la rudesse du style et de la langue s'adaptent étroitement chez lui à la rudesse, à la verve, à la fougue des personnages. Moins peuple, moins acteur, plus spectateur que Gelu, Valère Bernard, lui, brosse et fignote, sur des rythmes multiformes, des tableaux d'une exactitude, d'un fini remarquables, qui donnent la vision précise et nuancée de la réalité, même la plus repoussante. C'est un peu le procédé de Théophile Gautier, la transposition d'art, appliqué à la peinture des misérables. Mais ce n'est point pourtant l'art impassible du poète d'Emaux et Camées et de l'école parnassienne. La sympathie, la pitié de l'auteur pour ses héros déguenillés enveloppent ses tableaux d'une sensibilité discrète, mais profondément douloureuse. Ainsi caractérisée, La Pauriho apparaît comme la première œuvre importante du réalisme poétique chez les félibres. Au réalisme dramatique d'Aubanel, populaire de Castil-Blaze, elle ajoute quelques modèles achevés de réalisme artistique.

Plus divers de forme et de ton, L'Aubre en Flour (l'Arbre en fleur) achève d'éclairer la philosophie de Bernard et de préciser son talent. La dualité de son caractère, qui le fait à la fois se pencher avec amour sur les souffrances de ses semblables, avec horreur sur le laid physique et moral, et se complaire dans les hautes sphères des idées, les mondes radieux et grandioses, s'accuse ici nettement. Car sans abandonner la vision directe de la misère humaine, fatale et indéfinie, Bernard prend volontiers son essor vers les régions sereines de l'Idéal, où il oublie les cruautés et les laideurs terrestres. Le volume est la réunion des œuvettes, précédemment publiées à part, et de poèmes inédits groupés sous des titres

différents. A côté de Sonnets, de Légendes et de Chansons, il faut distinguer L'Arpo, qui chante le Dieu Soleil, source de vie et de poésie L'Arc-de-Sedo, symbolique interprétation des sept couleurs de l'arc-en-ciel; Li Cadarau, envolée du poète vers les étoiles, loin des charniers, c'est-à-dire des villes où s'épanouit la fleur vénéneuse de la civilisation; Li Serventés, principal apport de Bernard, avec Li Balado, à l'Idée félibréenne, qui pleurent amèrement l'abâtardissement du peuple provençal et proclament avec enthousiasme la foi paysanne et régionaliste, le patriotisme méridional du poète; Floureto, élans vers l'idéal d'amour, de beauté et de bonheur. Mais le chef-d'œuvre du recueil, et peut-être le chef-d'œuvre de V. Bernard, c'est Long la mar latino (Le long de la mer latine), déjà publié en plaquette en 1908. Ce poème apporte à la littérature provençale une note nouvelle, tant par l'étrangeté somptueuse de l'Inspiration que par l'originalité de la forme. Rapporté d'Italie, après un séjour du poète sur les féeriques rivages de Capri, c'est une des plus belles peintures qui soient du pays de Naples. Dans une langue très littéraire, splendidement imagée et colorée, chantante et riche de suc provençal, mais exempte d'obscurs archaïsmes, sur le rythme souple et expressif des vers libres et blancs, V. Bernard sème de visions altières les trois larges fresques du poème, champêtre, citadine et insulaire. La première est un hymne à la Beauté, à la Volupté, à l'Harmonie qui naturellement jaillissent de la terre napolitaine, sœur de la terre provençale. De la campagne, où le poète situe une scène idyllique, digne de Théocrite, toute pure, fraîche et lumineuse, nous passons, dans la deuxième partie, à Naples elle-même, la Marseille de l'Italie péninsulaire, grouillante cité d'opulence et de pauvreté, d'amour et de folie. Et sous la caresse du soleil et de la mer, nous voyons s'étaler à nos yeux la vie crapuleuse, brillante et sordide à la fois de ses habitants. Mais tandis que nous retrouvons là la veine de La Pauriho, la troisième partie se rattache à la première pour son souffle profond d'inspiration antique et son sentiment de la grande et éternelle nature. Les évocations des fêtes fantastiques de Tibère et de la mythologie païenne font écho aux descriptions de l'île d'Ischia et aux rêveries ou impressions qu'un spectacle enchanteur éveille dans l'âme du poète, dont la puissance d'imagination égale l'art de la peinture.

C'est ainsi que le rêve coudoie à chaque pas la réalité dans l'œuvre de Bernard. Les effets qu'il tire de leur opposition ne contribuent pas peu, avec ses recherches d'harmonies nouvelles, à lui imprimer son caractère d'extrême variété. Il n'empêche qu'en général le ton de sa poésie est grave et fier. Picturale avant tout, elle sourit peu, mais elle possède la conscience, la grandeur, sinon toujours la chaleur, et par ses préoccupations philosophiques et sociales elle s'élève au-dessus de la barrière des thèmes ordinaires des lyriques de Provence, disciples des grands félibres, pour s'abreuver aux sources d'un lyrisme plus largement humain. Comment s'étonner, après cela, que cet artiste complet et sincère, mais trop modeste soit le plus grand poète de la troisième génération félibréenne?

La traduction des pièces ci-après est nouvelle, sauf pour celles de La Pauriho, pour lesquelles nous reproduisons la traduction de l'auteur, revue et corrigée.

JOUEINO FAMIHO

Lou jardin es pichoun, pichoun,
Abandouna, plen de lapourdo,
Li vias quàuquei màigrei cougourdo,
Vous embrouncas ei panouchoun;

E, dessus lou bord d'uno tino,
La mama juego emé l'enfant:
Oh! lei poulit trau que li fan,
Quand rise, sei gauto poupino!

Es enca joueino la mama;
Es soun proumié; sus sei pouseto
L'esquicho sa tèsto rousseto
Si lou vòu jamai desmama.

Lou couquinot, contro la tino,
Arpatejo, rise eis esclat,
Sus lei dougo e lou founs ascla
Tarabastejo dei boutino.

La mama si poussedo plu!

Lou coutigo, li fa riseto,
Lou devourisse de babeto,
L'embrasso dessus seis uei blu.

Ve, dei téulisso ei chaminèio,
Enterin lou soulèu s'enva;
Lou ciele, coumo un carnava,
Viestisse sa roujo liéurèio.

Lei chuermo de pijoun patu
Si retiron à grand brut d'alo.
La nue vèn emé sei moueissalo,
Lou jardinet sente l'estu.

Dins la miech-oumbro douço e palo
Dóu jour fali, veici papa
Qu'arribo, lei bras estroupa,
Emé sa vèsto sus l'espalo.

Dre que l'a vist, l'enfantounet
S'esquiho, dirias uno anguielo,
Si trefoulisse, rise, quielo,
Li tende sei bras redounet.

Si vis plus rèn: la nue s'ajouco.
Mai s'ause rire l'enfantoun
Dins la musico dei poutoun
Voulastrejant de bouco en bouco.

MARINO

La pauriho
Tout lou franc jour si souliou
Uno caneto à la man,
Ei Calaman.
De tamaris encadrado
Vias la rado
Coumo d'or,
Emé sei roco daurado
E taurado
Sus lou bord.
La mar jito sei caresso
E si bresso
Long dóu port.

Pauro pesco!
Doues girello e plus gié d'esco!
Mita cue, lou pescadou
Coumo sadou
S'endouarme. La velo bloundo
Fuso e boundo
Dins lou blu:
Dirias à travès deis oundo
D'uno iroundo
Lei salut,
Dirias uno fado bello
Qu'esparpello
De belu.

De peissaio
Pantaio en dourmènt, e saio
De louvis d'or, de sequin,
Un plen coufin!
— È la velo en sarabando,
Fuso e lando,
Vai e vèn,
E l'ausso que l'engarlando
La remando
Dins l'avèn,
D'ounte reprèn sa voulado
Ei foutado
D'un bouen vènt.

Douarme, paure!
La vido que pòu t'enchaure!
Bord que dins tei pantai d'or
As un tresor.
— Contro la velo que tiblo
L'auro siblo
Sa cansoun,
E la tartano se giblo
Just vesiblo
A l'ourizoun.
Mar d'azur! terro pleno
De sereno
Flouresoun!

BELLO NUÉ!

Pissun eis uei, escumo ei bouco,
Verinous, que sèmblo un grapaud,
S'ajouco
Tristamen sus d'un vièi bancau.

Rouge coumo un vòu de flamen
Lei niéu fuson au fiermamen.

Vous raluco sènso li vèire,
E vous bado sènso parla:
Fau crèire
Qu'un malur l'a destimbourla.

L'oumbro s'estènde coumo un fum.
La terro eisalo sei perfum.

D'esquino, en revessant lou couele,
S'alongo e gemisse, estela;
L'uei fouele,
Countèmple lou ciele estela.

Claro belugo d'un grand fué,
La luno mounto dins la nué.

Leis estello sèmblo sourire
A soun mourre de chin malaut,
E dire:

— N'en sies au quicha de la clau!
La luno, de darnié lei niéu,
Sèmblo un grand fué de racaliéu

— Sian lou païs dei pantaiàgi,
Souto tei pas faren un pouont,
Couràgi!
Fau s'endourmi pèr tout-de-bouon.

E l'estelan en soun dardai
Fai fantaumeja de pantai.

— Ah! s'èro bèn vrai! souspiro...
Lou vaqui pres de tremoulun;
S'estiro,
Badaio em' un long rangoulun.

La luno fielo lou fiéu blanc
Que li debano l'estelan.

Plega dins sa vesto en pòutiho,
Leis uei envispa de parpèu,
Soumiho...
E leis astre vihon sus d'èu.

Veujo li la pas dóu bouen Diéu,
O douço! Ô bello nué d'estiéu!

NUÉ D'IVER

La chavano mounto: l'espàci
Es en revoulucien; de niéu
Couchousamen tapon la fàci
D'un long tremount malancouniéu.

Lou bóumian a fa boueno piho,
E s'estremo emé sa famiho
Dins sa barraco que craniho.

Leis aubre, dins lei revoulun,
Fruston sei fueio mourtinello;
Lou campèstre a de tremoulun;
La nué vèn, frejo e sènso estello.

Lou maufatan souarte, ve-lou!
Camino à pato de velout
Long dei bastido, coumo un loup.

Lei couelo, alin, e lei piboulo,
Negro sus lou ciele ploumba,
Si vien plus; e lou vènt gingoulo.
De blin si meton à toumba.

Emé la pòu dei ehin japaire,
Lei pàurei gus van de tout caire,
Mouart de fre, mita nus, pecuire!

Coumo uno serp, la brefounié

Siblo tout en foueitant la plueio
Sèmblo de sospir d'agounié,
De quilet d'esfrai dins lei fueio.

Tóuti lei gus, abandouna,
Que la misèri a meissouna
Toumbon pèr orto, amoulouna.

Creirias d'ausi ploura de fremo!
Ai! quaucun creido que si tué!
E sentès plòure de lagremo
De sang à travès de la nué...

Puei... plus rèn dins l'inmènso coumbo
Negro e mutò coumo uno toumbo
Que lou brut de l'aigo que toumbo.

(La Pauriho.)

L'ESPASO

A! Proensal, vos devetz tug plorar.

Es aloungado de cantèu
Souto la tourre tranquilasso
Souto li pèd di pinatèu
Souto li nis di tartarasso,
L'antico espaso gigantasso,
Lusènto coume de diamant
Plus res la pòu leva de plaço:
Es trop lourdo pèr nòsti man!

Subre li rouino dóu castèu
Ounte niso e canto l'agasso
Quand pièi tapa de si mantèu
Li pastre van, la cambo lasso
Davans la tourre largo e basso
Emé si grands arcèu rouman,
Se dison: — Sian que de radasso,
Es trop lourdo pèr nòsti man!

A pamens coucha li frestèu,
Li Mountfort de l'amo negrasso,
A pica dur coume un martèu,
A rout lis ome e li cuirasso.
Autro-fes l'ounour de la raço
Pèr elo èro coume un eimant;
Aro dor souleto e tristasso:
Es trop lourdo pèr nòsti man!

MANDADIS.

Prince, dison qu'un jour d'aurasso
Se dèu tegne de sang uman,
Mai qu saup quouro?... vuei, paurasso,
Es trop lourdo pèr nòsti man!

(L'Aubre en Flour, Li Balado d'Aram.)

ETERNE

Toun sen es dous, o terro! o mestresso serono!
E ié pause ma tèsto e, lis iue vers lou cèu,
S'en van mi pensamen coume un grand vòu d'aucèu.
Uno inmènso calamo intro au founs de mi veno.

La vido universalò avèno dins mi veno,
E dóu fringoui di fueio e dóu cant dis aucèu,
Di brut misteriaus de la terro e dóu cèu
S'eisalo dins moun cor l'armounio sereno.

Oh! quouro mourirai?... Alor, l'amo sereno
Pèr toujours embandido au pus prefouns dóu cèu
Seguira sènso fin, coume un divin aucèu,
L'armounio sens fin que di mounde s'aveno.

L'amo torno à la lus, e la vido s'aveno
Dins la niue de la mort. Au canta dis aucèu,
Pèr mourir 'mé lou front vira devers lou cèu,
Toun sen es dous, o terro! o mestresso sereno!

L'AMO

En touto fango, en tout gravas,
Amo sutilo, mounte vas,
Coume l'essènci dins lou vas
Toujour enclauso?
Pauro amo qu'un boufa de vènt
Di cimo emporto dins l'aven,
Seguisses en ti vai-e-vèn
L'asard di causo.

Esclavo en tóuti ti varai,
D'un parfum, d'un resson, d'un rai,
Quouro d'amour, quouro d'esfrai

Entre-foulido.
Fum lougié resistes en van:
De revoulun vènon, s'envan,
E n'en sortes en chasque vanc
Mai avalido.

D'un vaigue quicon lou tourment
Sèmpe te trèvo, e sies d'à-ment,
Sènso avera qu'un miramen
Dins ti brassado.
Tout ço que toques devèn blet.
Quand la mort boufara toun blest,
Flamo, trouvaras-ti lou let,
La repausado?

Jouguet d'un diéu o de l'infèr,
Tre desmamado au mounde fèr,
La vido t'es esta de-fèr.
En ta simplessò
As cerca lou rire e li flour,
E i' as trouva ' mé grand doulour
Rèn que d'espino emé de plour,
Rèn qu'amaressò.

En tout cor amant as quista
Un brisoun de santo amista,
E soulamen te n'es ista
Qu'un grand lassige.
L'amour brutau e li plesi,
Sènso sadoula ti desi
T' an facho coume un fru blesi
Pèr lis aurige.

Pertout mounte, en ti viravòut,
Buta pèr lis uman revòu,
As vougu repausa toun vòu,
Feblo, alassado;
Pertout, de l'auturo i bas-founs
As trouva 'm' un descòr sèn souns
Un orre vueje que countound
Touto pensado.

Mai fin, esperitous, escrèt,
Un desir, un amour secrèt

En te brulant coume un fiò-grè,
Sempres te buto.
E sòuto l'aigo di glavas,
E long di pèiro dis auvas,
Pauro amo! Tourna-mai t'en vas
Cercant ta buto.

Es indefinissable: un son
Armounious coume un resson
Quand lou cors amaga de som
A plus d'ausido;
Es un rebat fin, oundejant,
Un long 'gisclet parpelejant,
L'entre -lusido.

O ma pauro amo! En tis ancoues
Seguis aquelo vaigo voues
Que te sono tras dis abroues
Tant esmógudo.
Febrouso, alandrido, à noun plus,
Escalo, escalo vers la lus,
Amount, vers l'abrasant trelus
D'ount sies vengudo.

Amount vers lou divin Amour
Ounte molo touto rumour
De passiouun pleno de cremour!
Ansin, moun amo,
Après la niue de l'aucibèu
Auras pèr vertadié simbèu

La fresco eigagno que s'esbèu
Dins la calamo.

E se, vuei, pres d'un long fremin,
Pale coume un blanc jaussemin,
Entre-vese lou dre camin,
Se, de la sorto,
Fau saupre en tóuti lou remors
De mis enganado, es amor
Qu'ai ausi l'Ange de la mort
Turta ma porto.

(L'Aubre en flour, Floureto.)

LONG LA MAR LATINO

III

L'isclo encantado davans iéu s'aubouro:
La rancaredo de sei baus menèbre
Arredido contro un cieie d'oupalo
Espandisse uno ombro funeràri
Sus la barco que, paurouso, s'encourre
E s'esquiho entre leis ausso negrasso,
Leis ausso tàlei que de serp fujasco
Encenturant lei roco sournarudo.

Es-ti l'escabour vo bèn es-ti l'aubo?
Coumo en uno doulènto miech-ombro
Mi sèmblo m'aprefoundi dins un sóungi,
Mentre que la barco si precepito
Pèr s'embriga
Contro lei baus amenaçous de l'isclo.

E lou sóungi devèn uno bourroulo,
Devèn l'auvèri dins l'escuresino,
Coumo entre de trevant uno baroufo
Pleno de renarié misteriouso.

De man m'arrapon, de bras mi regisson.
Siéu entreina dins un país de pèiro;
Entre de ro vertiginous escàli.
Leis uei levà vers lou cieie entre-vési
Sus lei cresten de trèvo esbléugissènto.
E tout de long de l'estrecho mountado
Entaiado dins lei baus, voulastrejon
De vòu e de vòu de blànquei paloumbo.
Mi parèisse, l'aire, plen de caresso,
E lei man e lei bras que mi regisson
Soun paupitant de forço e de jouvènço,
La primo ourrou de l'ombro s'esvalisse
A mesuro qu'escàli vers lei cimo
E que sus iéu lou cieie s'eslargisse.
Entre li ro fan pendis lei terrasso
Cóumou de flour miraculouso e de paumo.
Un rebat d'esmeraudo m'enmantello.

L'or dei limoun reflambo e beluguejo
Dins la vioulastro miech-oumbro dei pèiro.
E mi prèn lou virouioun d'entre-vèire
En dessouto de iéu au founs dóu goufre
La mar mouvedisso e tenebrouso.
Sèmpe regi pèr lei bras invisibile
Escarlimpi vers la lumiero estràngi
Dóu cieles qu'es ni l'escabour ni l'aubo.
Es un tapis de jaussemin la roco;
Dr prefum enebriant m'enmantellon;
E de blànquei coulouno s'aubouron
Sus de parvis mousaïca de maubre,
Mentre qu'à moun entour, dins lou velous deis aubre
D'enfant tout radious
Sourrisènt m'aculisson.

Un mounde de palais e de tèmple courouno
La cimo vertiginouso de l'isclo.
Dins lou fum de l'incèns d'inne s'aubouron,
E de cor de jouvènt e de jouvènto
A l'oumbro dei lausié farandoulejon.
Mounte siéu? Uno joio subre-umano
M'espoumpisse e de voues à moun auriho
Marmoutien: — Vivo tu que siés devengu Diéu!
D'autrei, plus douço qu'uno voues de fremo
Mi dien: — Jouïsse! Vai! Aro siés iumourtau!
De bouco prefumado mi poutounon;
De cors bèn pus dous que lou mèu mi fruston;
E d'èsse viesti d'esplendour m'enliasson.

Emé la nuech an passa lei fantasme.
Aro, o soulèu, dins tei rai que pounchejon
Lavo-mi coumo en uno aigo lustralo,
Viestisse-mi de calour e de forço:
Moun amo lógiero e sutilo
S'envoulara dins ta lusour
E s'esperdra dins tei dardai.

L'isclo prefumado à iéu s'abandouno
Coumo l'amourouso à soun amoureux.
De pampo courounado m'anclisse
'Mé lou sourrire de sei flour.
E sei poulidei fiho eis uei de cabro
Mistoulino, nervihouso e superbo,
Regissènt de gouerbe coumo de figo,
E sautant de sei pèd nus adourable
Lei pèiro trelusènto de pourfire,
Mi saludon 'm' uno gràci sauvàgi.
E dins sei càudei garachado
De ferigoulo prefumado,
Pèr lei roumias embartassado,
Lei panicaus e leis ourtigo,
E l'erbasso fouelo que sèmblo
Au soulèu coumo uno tignasso,
D'enfantoun touto uno nisado
'Mé d'uei estouna mi regardon
E m'oufrisson de parpaïoun
'M' un rire fouligaud.

Puei lei gara devènon de carriero
Estrechano, bourdado d'àutei vigno
Qu'en festoun em' en arcèu si rejougnon
Espandissènt uno oundro douço e verdo
Mounte lei gènt davans sei pouerto charron.
E leis oustau soun tout blanc de caussino.

Au pèd dei baus l'oundro es tant fresco!
La mar souspiro de bouenur
En poutounant, amourouso, lei roco,
Lei roco de pourfire rous
Auto coumo de catedralo,
E drecho coumo de coulouno;
Dirias de triounfau pourtique,
Dirias, lei cournicho de pèiro,
S'encambant leis uno leis outro,
Clinado, s'arc-voutant, troussado,
Dirias de gigant que lou tron
A foudreja just quouro si clinavon
Pèr si mira, tout en risènt, dins l'aigo.

E l'areno entre lei roucas
Douço, mouflo, sedouso, mouelo,
Sèmblo à-n-uno estofo bagnado
Mounte de cor plen de jouvènço
An estampa sei càstei formo
Que l'ausso amourouso caligno
En l'emplissènt dei flour de soun escumo.

E n'es uno targo d'amour
Entre la sablo e la pèiro emé l'aigo
Mounte l'erso jamai lasso frenisse,
S'oufrisise, s'estaloueiro e si retilo,
Mounte la sablo si fa pus manello
E lei roucas de moufo si vestisson
Pèr mies reteni l'aigo fûrbi
Que sèmpre en risènt si desraubo.

L'auro de mar plan-plan s'aubouro,
L'immensita sèmblo freni,
Dins l'er floto uno pousso d'or,
L'isclo touto s'encoulourisse
Coumo uno car vidanto e frenissènto.

Lei roucas sèmblon de roubis.
De niéu esbarlugant coumo de flamo
Si pauson sus lei crestos; de belugo
De fué gisclon si jugant sus la tramo
Teissudo dins l'or e l'azur dóu cieles.
La mar s'esmdou; de seis ausso s'eisalo
Un estràni murmur, un long soulòmi
Que mi gielo lou sang, moun couer s'arrèsto.
L'ausso es cafido d'uei que mi regardon
E mi pivelon, de formo oundejanto
Emé d'escaumo en pèiro preciouso
M'esbarlugon; plan-plan intri dins l'aigo
E l'aigo à moun entour mounto, mounto,
Sa caresso fresco m'es coumo un baume.
L'aigo mounto, moun amo touto entiero
Sèmblo si foundre, s'esbèure dins elo;

Tout, a moun entour, s'endevèn musico,
S'endevèn ressouen, reflambe, armouniò...
Lei fàci de terrou e de delìci
Dei Sireno alor m'aparèisson,

Lei Sireno! Dins la founso esmeraudò,
Sei bras de perlo trasparènto m'enciéuclon,
Dins lou revòu de sei cors de peissaio
Eis escaume de cristau trelusènto,
Plen de rebat d'oupalo, m'estirasson
E soun péu vèrdau d'augo espeloufido
Peso sus moun piés, e sei bouco frejo
D'ounte s'eisalo la cansoun enmascanto,
Mi fruston lou cors e mi devourisson
De long poutoun, qu'es coumo uno musico
Enervihanto coulant dins mei veno,
Paupiti entre sei man coumo uno liro,
E pèr sèmpe moun amo à soun amo es ligado.

Eternamen es moun amo enmascado
E jaisse alin dins l'azur d'uno baumo
Mounte l'aigo frejo coumo la glaço
S'enluse de lusour magico,
Mounte lei roco cantadisso
Facho dóu safir lou mai pur
A l'infini fan ressouna
La cansoun de cristau de l'aigo
Toumbant en degout de sei vouto bluro.
Es un eterne clar de luno
Mounte coulour, formo e musico
Si foundon dins l'amour e dins lou raive:
En fouero d'aquest mounde un mounde estràni.

Naple-Capri, 1907.

(L'Aubre en Flour, Long la Mar latino.)

AUGUSTE MARIN (1860-1904)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Non réunis en volume, elles ont toutes, ou presque toutes, paru dans l'Armana Marsihès (1888- 1906), les poésies, chansons etc., sous le mon de l'auteur, les chroniques en prose sous son pseudonyme Garlaban.

ŒUVRES FRANÇAISES. — Théâtre: Un Amour de Musset, La Promise, le Baiser Mortel, Le Capitaine Valabran; — Roman et Nouvelles: L'Etoile des Baux, La Belle d'Août; — Poésie: Les Chansons du large (Paris, Dolen, 1882).

Marin a collaboré, en provençal, à l'Armana Marsihès, L'Aiòli, la Revue Fèlibréenne, etc.; en français, à divers journaux parisiens et principalement au Journal, au Petit Provençal, à l'Événement et au Gil Blas.

Auguste Marin fut, avec Valère Bernard, Pascal Cros et Astruc, l'un des fondateurs et des chefs de l'école de Marseille. Il était de ceux en qui Mariéton mettait ses espoirs d'une renaissance marseillaise (1). Si l'œuvre qu'ils commencèrent aux environs de leur vingtième année a réussi et progressé, c'est à Marin autant qu'à Bernard qu'on le doit. Astruc, nous l'avons vu, avec un aimable talent de poète et un grand dévouement félibréen, était en somme un rhodanien. A l'opposé, Pascal Cros, dont on attendait beaucoup, tomba dans la dissidence, et son talent y perdit tout ce que la doctrine mistralienne de perfection littéraire eût seule pu lui faire acquérir. Auguste Marin sut affirmer son caractère marseillais

et, s'il garda vis-à-vis de l'école d'Avignon une certaine indépendance d'allure, il évita tout étroit particularisme et apporta à l'œuvre provençale commune l'ardeur de généreuses convictions en même temps qu'un talent d'écrivain tout à fait caractéristique. Pour se ranger aux côtés des grands maîtres du Félibrige contemporain, il lui manque, hélas! un plus grand nombre d'années à vivre.

Il était né en 1860, dans la vallée de Gémenos, non loin d'Aubagne, calme pays de fraîcheur et d'ombre, aux bois humides, d'où s'érige le massif légendaire de la Sainte-Baume.

(1). Cf. Mariéton, La Terre Provençale et notre notice sur V. Bernard.

Tout ce terroir, un des plus anciens lieux sacrés de la Provence, est resté agreste et souvent sauvage, à quelques lieues de la turbulente Marseille. Après une libre enfance bercée par les noëls de Roumanille que lui chantait sa mère et égayée par les Cascareto de l'Armana Prouvençau et les chansons provençales de son oncle Jean Marin, d'Aubagne, que lui chantait son joyeux drille de grand-père, le jeune Marin alla faire ses classes dans la grande cité maritime. A sa sortie du lycée, se sentant du goût pour les lettres, il se lança dans la littérature et le journalisme marseillais. Mais vers 1880, une visite à Mistral et à Roumanille fit un félibre du journaliste qu'il était. Dès lors, dans les assemblées félibréennes, on le vit, tout jeune, prendre la parole, en prose ou en vers. Dans ses saluts ses déclarations, il ranimait les défaillances, exaltait les courages, communiquait à tous son ardeur à vivre et à combattre. On l'avait surnommé lou pichoun Mistral, le petit Mistral (1), et ceux qui l'ont connu à cette époque gardent de lui un souvenir enthousiaste. Nature prime-sautière et gaie, il a été longtemps le boute-en-train des fêtes provençales, et les farandoles endiablées organisées par lui aux réunions de la Sainte-Estelle, marquent une époque joyeuse dans les annales du Félibrige.

Dès 1888, il fondait l'Armana Marsihés (l'Almanach Marseillais). Cette publication devait jouer d'Aix à Toulon, pendant vingt ans, un rôle analogue, toute proportion gardée, à celui que l'Armana Prouvençau remplissait pour tout le Midi, et plus particulièrement pour la vallée du Rhône.

Les Rhodaniens et Roumanille, éditeur de l'almanach primitif, accueillirent avec défiance ce nouvel organe des revendications provençales, qui, disait le poète des Margarideto, encore plus libraire que poète, s'ornant d'un plumet rouge, renie l'orthographe mistralienne, et fait une concurrence schismatique à l'Armana Prouvençau. En effet, l'Armana Marsihés fut principalement l'organe de ceux qui s'intitulèrent lei Troubaire, semblant vouloir ainsi se rattacher à la tradition des précurseurs du Félibrige. En réalité, les écrivains qui prenaient ce titre manifestaient par là un sentiment plutôt qu'ils ne précisaient une doctrine, une des caractéristiques de l'effort des anciens troubaire et l'une de ses faiblesses étant justement l'absence de toute doctrine. En fait Marin eut la collaboration des talents les plus variés et favorisa les débuts de nombreux félibres, dont beaucoup devaient être de fidèles mistraliens: Clovis Hugues, Paul Roman, Maurice Raimbault, Amouretti, Louis Funel, Cassini, Mabilly, Piorro Fontan, Gallicier, Foucard, et tant d'autres. Au reste, lui-même était si peu l'ennemi des réformes de Mistral qu'il écrivit quelques-unes de ses poésies en pur rhodanien. La grande différence qui existait entre les deux Armana rivaux était avant tout politique. Tandis que l'Armana Prouvençau demeurait conservateur et catholique, l'Armana Marsihès se montrait républicain avancé et parfois anticlérical.

1). Au reste, avec son feutre et sa cravate mistraliens, sa fine moustache et sa barbe à l'impériale, A. Marin rappelait assez le physique du grand poète.

Sous le pseudonyme de Garlaban, Marin y donnait des chroniques étincelantes où, en une langue verveuse, il conciliait assez heureusement la défense des vieilles traditions provençales et les revendications sociales les plus âpres de son temps. Nous aurons, dans notre volume de prosateurs, à revenir sur ces chroniques.

Les hasards de la vie littéraire l'avaient amené à Paris vers 1890. Il y vécut à la marseillaise, et ce ne fut pas là sa moindre originalité. Il était devenu secrétaire de la rédaction du Journal et plus tard il écrivait dans Le Petit Provençal. Mais il n'abandonnait pas son almanach et, très lié avec Jean Lombard et Antide Boyer, il se mêlait activement aussi aux jeunes félibres de Paris, puisqu'il était en 1892 un des trois signataires de la fameuse déclaration fédéraliste. Cependant, se souvenant de ses débuts d'adolescent, en vers français, Un Amour de Musset, il publiait alors un grand nombre d'écrits d'inspiration provençale, mais en langue d'oïl.

— Marin, dira de lui, après sa mort, l'Armana Marsihès de 1905, félibre plein de soleil, poète ému, ciseleur de vers harmonieux, galéjeur, exquis, tout en chantant le terroir et la beauté de nos filles, Marin savait aussi lutter dans l'arène, et, de bonne heure avec une claire vision des choses, il s'était jeté dans la bagarre sociale... Son nom était aussi connu dans la capitale que chez nous, et s'il a, en provençal, laissé des œuvres inimitables, en français aussi, il a su remplir sa tâche. Vers, chanson, prose, théâtre, il

fit de tout, affirmant de plus en plus sa personnalité. La Promise, Baiser Mortel, Le Capitaine Valabran, annonçaient un auteur dramatique plein de passion et de feu.

Bientôt, un roman, L'Etoile des Baux, chantée aussi dans ses vers en dialecte marseillais, donnait une preuve étonnante de fécondité et de nerf. Il donnait encore Les Chansons du Large, poésies inspirées par l'ardent amour de la Provence, mais qui, malgré l'estime où les tenait Paul Arène restent bien inférieures à ses poésies provençales,

et la Belle d'Août, recueil de nouvelles en l'honneur du pays, et où, à chaque ligne, à chaque mot, étincellent les mirages natals des collines d'Aubegne aux marais de Camargue. Ce dernier livre fut d'ailleurs couronné par l'Académie. Mais son abondante production Française ne paralysait pas son activité félibréenne, et ses écrits en langue d'oc continuaient à paraître d'année en année dans l'Armana Marsihès, où sa prose comme ses vers contribuaient à épurer, à éclaircir, à ennoblir le parler marseillais. « Il n'a rien épargné... pour faire de ce recueil une publication vraiment populaire, originale, hardie, haute en couleur et franche et digne de Marseille, écrivait de lui Mistral, qui, pour avoir tenu en médiocre estime Marin dont il trouvait gênant le socialisme pataud (au dire de Mariéton), a su pourtant rendre justice à ses mérites. Et le maître de Maillane ajoutait, chose fondamentale pour lui: « Regardez avec quelle persévérance, regardez avec quel soin, avec quelle intelligence, il expurge peu à peu le parler marseillais des ordures étrangères qui trop longtemps l'ont déshonoré.

C'est par cette œuvre de propagande collective comme par sa langue, autant que par la forme et l'inspiration de sa poésie, que Marin se distingue de son compagnon et contemporain Valère Bernard, lequel a pu accomplir une œuvre, personnelle plus somptueuse et de plus longue haleine. La langue d'Auguste Marin, peut-être grâce à son origine villageoise, est à la fois plus pure et plus généralement provençale que celle, de Valère Bernard, et de Gelu aussi. Comme le dit Mistral, le fondateur de l'Armana Marsihès en a rejeté bien des scories étrangères, italiennes, espagnoles, levantines, d'ailleurs particulières au peuple de la ville, et que d'autres Marseille gardent en vue d'effets littéraires discutables. Il est pittoresque dans les mots comme dans les images; sa phrase et son vers, clairs et coulants, sont faciles à lire et à suivre. Ses rythmes sont francs, sans complication, avec des strophes bien marquées et courtes en général.

Cette belle simplicité dans son art, rehausse davantage encore l'originalité de sa poésie. Pour le fond Marin présente avec Bernard une certaine similitude, si l'on veut, avec le Bernard de La Pauriho surtout: ils apportent tous deux une égale attention aux impatiences populaires, aux passions de la populace, et tous deux manifestent un esprit d'indépendance allant parfois jusqu'au libéralisme. En réalité, Auguste Marin, moins artiste, moins compliqué, reste plus sainement peuple. Le champ de son imagination est limité, sa mise en scène est presque nulle: Charloun Rieu et Paul Arène, des simples aussi, en ont bien plus. Marin n'est évocateur que de peintures et de sentiments absolument exempts de toute complexité et qui restent scrupuleusement vrais. Les subtilités intellectuelles et sentimentales, les inquiétudes malades, ou celles qu'apporte à d'autres le mystère des grands problèmes humains, son optimisme bien provençal les ignore, sans qu'en souffrent la sensibilité et la profondeur de sa poésie. Cet optimisme a vite fait de chasser les brumes de mélancolie qui apparaissent parfois chez le poète, surtout lorsque, chose rare, il se livre directement au lecteur. Car Marin se scrute peu. Si, comme tout bon Méridional, il a la gaieté exubérante, il a la pudeur de sa souffrance intime et ne l'étale pas. Il est avant tout un fier et heureux enfant de Phocée, un beau chanter de la vie et de la joie populaires, de la mer et de l'amour. Beaucoup de ses poésies sont des chansons, la plupart en ont l'entrain et l'allure, sinon la musique au-dessus des paroles.

Ses vers proprement marseillais sont des peintures à la Gelu, rudes, colorées et débordantes de vie, du vieux quartier de Saint-Jean, peuplé de pêcheurs et de marins. Au reste le recueil des poésies provençales de Marin devait porter le titre de Li San Janenco (Celles de Saint-Jean), par allusion à ce quartier. A leur vigueur ardente s'oppose la fraîcheur, la tendresse, la grâce tour à tour mélancolique, ou émue de ses vers d'amour, qui, eux, l'apparentent avec Paul Arène. Mais quel que soit le thème de leur inspiration, pleines de bonne humeur ou d'un sentiment délicat, les poésies de Marin révèlent toujours en lui un des maîtres incontestés de la langue et un vrai poète.

Après dix ans de Paris, A. Marin était revenu à Marseille, plus heureux qu'un roi, a dit Mariéton. Il y avait obtenu une sorte de poste de retraite, la direction de l'asile des vieillards, qui lui aurait permis de poursuivre en toute liberté sa carrière littéraire, lorsqu'il mourut subitement, à quarante-quatre ans.

La traduction des pièces suivantes est nouvelle. Sauf indication contraire, elles sont en dialecte marseillais.

ROUMANSO DIS ISCLO D'OR

Eilamar, is Isclo d'Or,
Pantaiare d'un tresor,
Rimbaud gausis sa jouvènço,
E tout lou jour
Plouro d'amour
Margarido de Prouvènço.

Autri-fes, dins lou castèu
De Ramoun, lou rèi crudèu,
Elo avié mau-grat soun paire,
Avié ' scouta
Sus sa bèuta
Li roumanso dóu troubaire.

Mai lou peirastre jalous
S'es venja dis amoureux,
E coume un rèi que se venjo,
A pèr toujour
Liuen de sa court
Eisila Rimbaud d'Aurenjo.

Asseta davans la mar,
Aro mesclo un cant amar
I cansoun dis erso bloundo,

E soun soucit
Grandis d'ausi
Lou prefound plagnun de l'oundo.

Quand dardaio lou soulèu,
Èu sounjo à de jour plus bèu....
Quand lusisson lis estello,
Èu dins la niue,
Cerco lis iue,
Lis iue tant dous de sa bello.

Se reveiran plus pamens...
Pòu reveni lou printèms
Emé si garbo flourido:
I' aura 'no flour
Morto d'amour:
Uno blanco Margarido!

VERS D'AMOUR

A Carle Maurras.

III. — MARCABRUN

Emé seis envanc e sei souveni,
Lou passa's bèn mouart! Ai durbi moun amo
Au soulèu d'amour, e veici veni
Lou tèms de la pas e de la calamo.

La fierta ferouge avié fa de iéu

Un mounge esperant lei jour de batèsto
Luen dei joio, dins la clastro ounte Diéu
Amouesso lei sèns e caufò lei tèsto.

Mai vaqui qu'un jour a passa, d'asard,
Uno fremo eis uèi plus dous que la glòri.
A vueja lei rais de soun bèu regard
Dins lou couar barra, qu'alors a fa flòri!

E voueli plus rèn dóu mounde, plus rèn
Que noun vèngue d'elo! Es l'encantarello

Qu'aro seguirai, ca mi vòu de bèn:
Ai vist dins seis uèi dardaia l'Estello...

L'ai recouneissudo, à son gàubi fièr,
Dre lou proumié còup que l'ai visto... O fado!
Pèr tu siéu-resta jouine, leiau, fèr;
Sies la cabro d'or trevant ma pensado.

Avans soun rescontre aviéu pantaia
— Dre dins moun ourguèi coumo un gau sus l'iero
De cauca lei gus e de mi quiha
Dins la pòusso d'or en pouerto-bandiero.
Aviéu pantaia d'èstre chivalié,
Chivalié d'ounour de nouesto Prouvènço,
E de mi coucha 'n mèstre dins soun lié,
Tau qu'un rèi qu'aurié pres pèr sa valènço.
Aviéu pantaia que lucho e renoum.
Mi cresènt vesti d'aram, cregniéu gaire
L'uiéu de l'acié ni deis uèi... Mai noun!
Pourtavi la blodo en dòu dei troubaire.

Anèn, Marcabrun, canto, fa soulèu!
Canto la bèuta, l'amour, la jouinesso!
T'ères engana: lei vers lei pu bèu
Soun esta bela vers uno mestresso.

IV. — PLAGNUN

Ai vist l'ourgueiouso en quau lei mai fièr
An parla d'amour qu'en plegant la tèsto;
Èro davans iéu sus l'areno, aièr;
E la Mar lampavo en creidant batèsto!

Elo, en jalousié, voulié, dins meis uèi,
Legi lou plagnun que lei nèblon vuèi,
E vèire passa ' quello que m' enfado...

Avié pas teis uèi, l'ai plus regardado.

M'a parla dòu tèms que venian, la nue,
Vers aquesto plajo en leissant ma barco
Segui dins lou cieles, au bouenur, lou fue

Estellant d'argènt la routo que marco;
M'a parla dei grand souveni perdu,
Dei segren, dei joio, ensèn escoundu
Dins aquéu passa que l'a desaviado!

Avié pas ta voues, l'ai plus escoutado.

E m'a pres lei man: sei det m'an giela.
Alor a ploura: dre que sei lagremo
An touca ma gauto, an fa s'envouela
Moun pantai bèn luen, vers uno outro fremo.
Sei dènt an lusi! la loubo adeja
Si derevihavo... Ai vist perleja
De sang sus la labro encaro bagnado...

Èro pas ta bouco, e l'ai plus beisado!

LOU SOUTAIRE DE MUSCLE;

Coumo un chin cercant pitaço
T'arrescouentron sus lou port:
E rèn qu'à toun arrouganço
Lei bourgés viron de bord.
Pamens se fas la cambeto
Au marchand de suço-mèu,
Li prenes pas sei peceto;
E devèsses l'escabèu
Pèr rabaia lei moussèu.

REFRIN

Es marrit d'agué lou ruscle,
Paure Tòni, sènso arbié.
Fai-ti soutaire de muscle,
Qu'es lou flambèu dei mestié!

Nàutri, chicavian d'anchoio
Quand fasian lei pescadou;
Coumo erian de bouénei-voio,
N'en fuguerian lèu sadou:
Lou pèis si vende à banasto
Sus lei marcat dei patroun;
E te croumpon à la tasto
Teis óussin de Mount-Redoun;
Marcandèjon, lei capoun!...

Que fariés? lou tiro-eissaugo?
Gagnariés pas, malurous,
Pèr faire bouï de maugo,
Tu qu'as pas lou teta-dous.
Voudriés-li durbi boutigo?
Es pa 'n mestié de crestian.
Se sabiés vèndre d'espigo,
A la bourso dei feiniant,
Te sariés fa negouciant.

Gagnan pas d'argènt de rèsto,
Mai tant va, si sufisèn:
E s' un jour fau faire fèsto,
Sian pas fièr, mai manco rèn.
Manjan pas de regardello,

Que sian d'ome de mestié!
Tambèn, tendras la candèlo,
Tu, gusas, 'mé tei parié,
Davans lei gau dóu quartié.

Siés plus maigre qu'uno blede:
Coumo cargariés de blad?
Gagnariés pas la mounedo
Pèr croumpa doues sòu de la.
Zóu! vène emé lei soutaire!
Faren proun de muscle ensèn,
E se lei sables pas faire,
Fai tira! t'ajudaren:
Nouesto ajudo couesto rèn.

Que la terro ti prefounde
S'as pòu de l'aigo, pichoun!
Lou pu bèu mestié dóu mounde
Farié crènto à-n-un capoun.
Trouvariés pas dins Marsiho.
Un soutaire malurous.
Lei moustre agradon ei fiho;
E pòu veni d'amourous:
Après nàutrei fan la crous!

(Li San-Janenco.)

LÉON SPARIAT (1861-)

Œuvres. — Lou Sant Aloi de broussinet, poème tragi-comique en sept chants (Marseille, Ruat, 1898); — Panegiri de Santo Madelano, panégyrique prononcé le 22 juillet 1900 (Avignon, Aubanel, 1900); — La Messioun de Lauris de Durènço, sermons provençaux (Vaison, Roux, 1910); — La Cigalo, poème (Avignon, Roumanille, 1916); — A paraître: Pèr Mouto-Davalo, poésies lyriques; — un recueil de nouvelles, discours et souvenirs, — Barbare! poème sur la guerre de 1914-1918, dont quelques extraits ont paru, notamment Lusido dins l'Escur (Grenoble, impr. Aubert, 1918) et Quau Vivo? — Franço (Toulouse, impr. Douladoure, 1919). — Quantité de poésies détachées de M. L. Spariat, poèmes divers, cantiques, épithalames, poésies de circonstances, ont été publiés en plaquettes à leur date.

Léon Spariat a collaboré, sous sa signature ou sous les pseudonymes de L. Sarrasin et de Léon de la Rouvière, à la plupart des journaux et des périodiques du Midi, et notamment à l'Armana Prouvençau, l'Armana Marsihés, l'Aiòli, Lou Gau, etc.

L'œuvre poétique de l'abbé Spariat (1), entièrement écrite dialecte rhodanien, présente trois aspects fort différents selon qu'elle procède de la triple inspiration populaire mystique et patriotique que l'auteur a subie parallèlement pour les deux premières, et pour la troisième, sous l'influence de la dernière guerre.

(1). Il est né à Roumoules, canton de Riez (Basses-Alpes), le 18 août 1861. Roumoules, ce n'est pas seulement une ancienne petite ville, l'ancienne Romula, ainsi nommée à cause des sept collines qui l'entourent, mais c'est encore un charmant et riant endroit où les patriciens venaient villégiaturer. Orphelin de mère, le petit Spariat fut élevé d'abord au pays natal par sa grand mère, puis à Toulon où son père, un ancien blessé de Magenta, après sept ans de service à l'armée, avait trouvé un emploi de menuisier à l'arsenal maritime. Son enfance s'écoula dans un milieu ouvrier où la langue provençale était couramment employée, à commencer par le père de Spariat qui aimait à user du vieux langage dans les récits qu'il faisait, le soir à la veillée, de ses campagnes d'Italie, d'Afrique et de Crimée, ou dans ses conversations avec ses compatriotes militaires, en service à Toulon. Frêle et chétif, le jeune Léon

apprit les premiers éléments de latin avec l'abbé Guigou et quitta assez tard la maison paternelle pour entrer en quatrième au petit séminaire de Grasse. Tout en y poursuivant ses études, il prit d'année en année goût au provençal, grâce à sa rencontre avec le félibre abbé Ardison qui lui faisait lire l'Armana Prouvençau pendant les vacances de Noël. C'est de cette époque que date l'envoi de ses premiers vers à Roumanille, dont les encouragements ne contribuèrent pas peu à confirmer le futur poète dans sa vocation félibréenne. En 1880, il passa au grand séminaire de Fréjus, et après y avoir reçu l'accolade du Père du Félibrige, il fut nommé félibre mainteneur en 1883 à Saint Raphaël et couronné aux Jeux Floraux de cette ville pour son poème Lis Auceliho. Chaque année sa qualité de maintenèire lui valait l'honneur de complimenter Mgr de Terris en provençal, à l'occasion de sa fête. Après son entrée dans les ordres (1885), l'abbé Spariat s'engagea joyeusement dans sa double carrière de prêtre et de félibre à laquelle il s'était voué dès sa jeunesse. Il occupa successivement les postes du Bourguet, de Rouvières, d'Aups, où il commença à prêcher en provençal. Curé de Pourcieux, c'est là qu'il composa Sant Aloi, puis du Plan de la Tour, dans les Maures, il abandonna en 1908 les humbles villages perdus dans les montagnes du Var pour le grand port militaire de la côte.

A ce moment il fut nommé en effet aumônier de l'hôpital maritime de Saint-Mandrier. Ses nouvelles fonctions lui ont depuis, fourni l'occasion de prodiguer son dévouement lors de toutes les catastrophes maritimes et de toutes les épidémies, surtout au cours de la grande guerre, où il s'est dépensé sans compter dans les salles de malades et de blessés. De 1918 à 1923 il a dirigé à Toulon le cercle catholique des ouvriers. Caractère modeste, mais indépendant et fier, sa devise est: Quand as dre, r!sto dre (quand tu es dans ton droit, reste droit) l'abbé Spariat est aussi un homme d'action et militant enthousiaste du Félibrige. Il n'est pour s'en convaincre que de jeter les yeux sur la photographie, bien connue dans les milieux félibréens qui le représente les bras croisés, le front haut, le regard décidé, l'allure mâle et énergique sous sa soutane.

Doué d'un tempérament combatif, l'abbé Spariat n'aurait pu se contenter de servir la cause félibréenne dans le silence d'un presbytère. Au contraire, le brave abbé a jeté pas mal de poudre en faveur de ce que les félibres appellent la Causo, et il a été étroitement mêlé à l'action félibréenne régionaliste et décentralisatrice de sa génération. Avec l'âge, son zèle de propagandiste ne s'est pas ralenti, et il est aujourd'hui l'un des meilleurs soutiens de la jeune école qui monte apportant les idées progressives auxquelles, dit-il, nous applaudissons.

— L'abbé Spariat, terrible, vingt-sept ans, est le Père Xavier des jeunes gens de notre époque, disait Charles Maurras en 1891. Il a, en effet, suivi les traces du Père Xavier de Fourvières, et, comme lui, c'est surtout par ses sermons en provençal plus encore que par ses conférences et sa collaboration aux feuilles d'avant-garde provincialiste qu'il fait au Félibrige la plus heureuse et la plus active des propagandes, depuis que le capelan-felibre (le cure-felibre), comme on l'appelle souvent, a obtenu en 1900, dans un concours de prédication provençale, ouvert par X. de Fourvières dans son Journal Lou Gau, le premier prix avec un panégyrique de sainte Madeleine, qui, prêché dans la suite un peu partout dans le Midi, obtint un grand succès. Prédicateur provençal, l'abbé Spariat compte parmi les meilleurs orateurs de la chaire en langue d'oc. Il se distingue par l'allure franchement populaire de ses sermons et par son éloquence fougueuse et chaude. Membre de l'Académie du Var et de l'école félibréenne La Targo, titulaire de la médaille des épidémies, Léon Spariat est majoral du Félibrige depuis 1898. Il est actuellement curé de Pierrefeu (Var).

Issu du peuple, il n'a pas voulu en sortir. Depuis qu'il est entré dans les ordres, il s'est consacré à lui et a partagé ses souffrances et ses joies. Pour l'abbé Spariat, la grande mission du prêtre, c'est la moralisation du peuple, c'est-à-dire la mise en action de la morale du Galiléen. Son jugement éclairé par la foi a discerné de bonne heure les trésors de bonté que renferme le cœur des travailleurs de la terre et de l'usine. Il s'est penché sur eux en frère. Parties de boules, apéritifs, aïolis complets, bouillabaisse du Creux, arrosées de crus pétillants fêtes votives, ont rapproché le prêtre de ces frustes et franches natures et inspiré au poète sa conception populaire du Félibrige, à la manière des primadié. C'est à cet amour du peuple et à cette conception populaire de la poésie provençale que l'on doit attribuer la psychologie vraie de certaines parties de son œuvre, et plus particulièrement du Sant Aloi de Broussinet (Saint Eloi de Broussinet, 1898), poème de trois mille vers, en sept chants. Ce poème, héroï-comique et, même temps, innocemment satirique, est l'histoire d'une querelle entre les paroissiens d'un petit hameau des Basses-Alpes. Le buste de saint Eloi, le patron des charrons et l'ami des humbles, se trouve depuis des siècles dans la véritable chapelle bâtie sur les hauteurs du pays. Les habitants d'en bas, veulent également le saint au milieu d'eux., Autour de cette intrigue, les catastrophes s'accumulent, tournant au tragicomique, démesurément. Vous devinez les tribulations du pauvre curé dans cette Iliade de pénitents et de dévotes. Pour en finir, l'évêché décide que Broussinet aura désormais deux saint Eloi, et même trois, à cause que les bêtes dans la paroisse augmentent chaque année ». Trouvailles amusantes, épisodes bouffons ou fantasmagoriques, tragiques même, alternent

tantôt avec des descriptions d'un relief plastique étonnant, comme la procession de Saint-Eloi qui a la saveur d'une de ces plantureuses et truculentes farces du Moyen Age si exubérantes d'ironie, tantôt avec des paysages d'une exactitude si poussée qu'on en sent presque l'odorante haleine, tel le lever du soleil du chant VII, tout entier écrit dans la note candide et antique. La vie, la verve, le mouvement, le comique, le pittoresque, la couleur rustique, le réalisme sain du poème rejettent dans l'ombre l'outrance de certaines peintures et de certaines scènes, les maladroites diverses, l'emploi de formules toutes faites, les trivialités, les chevilles, qu'on serait tenté de reprocher à l'abbé Spariat si nous ne savions que ce sont là les ordinaires défauts du genre burlesque et que l'auteur, ayant voulu faire œuvre populaire sans artistique peint, raconté et parlé comme parle, raconte et peint le peuple. Au total, Sant Aloi de Broussinet fait fort bonne figure parmi les œuvres burlesques des félibres, après la Campano Mountado de Roumanille et La Jarjaiado de Romieux. Au point de vue traditionaliste, le poème offre encore l'avantage de présenter l'ensemble des cérémonies des votes de Provence la procession, la bénédiction de bestiaux, l'encan du reingage, le banquet et les luttes des villages, etc. C'est un digne complément à la Saint-Eloi dont Alphonse Daudet a fait la mise en scène de l'Arlésienne (dernier acte) et que Paul Mangin a décrite avec tant de couleur.

A cette poésie réaliste et populaire, dont Sant Aloi est l'exemple le plus caractéristique, mais que l'on retrouve dans bon nombre de pièces diverses qui respirent sous leur bonhomie, leur fraîcheur simple et pure, tour à tour gaie et émue,

la joie de vivre du peuple de Provence, Spariat oppose une inspiration d'origine religieuse et mystique, que le poète doit à sa vocation de prêtre et à l'orientation symboliste de la poésie française vers 1885, et qui contraste singulièrement à première vue avec la fougue de son tempérament de patriote provençal. La nature méridionale est assez prodigue de ces apparentes contradictions. Chez Spariat, la rêverie, la méditation, teintées du mysticisme, s'allient aisément à l'ardeur belliqueuse de son caractère. Cette face de son talent l'apparente quelque peu à nos symbolistes français, mais quelque peu seulement, car Spariat est trop provençal pour n'avoir pas su se garder des excès et de l'incohérence de l'école mallarméenne. Ses poèmes nés de cette veine décrivent les aspirations, les élans, les songeries, d'une âme assoiffée d'idéal, mêlent les subtilités fines à d'exquises naïvetés et sont empreints d'une douceur toute religieuse.

Les événements qui ont bouleversé l'Europe au cours de la guerre de 1914-18 ont fait descendre la muse du poète des hauteurs éthérées du ciel sur la terre ensanglantée et l'ont animée d'un large et puissant souffle patriotique au spectacle de l'horrible tuerie. En 1915, la Famille Française, société régionaliste et artistique de Marseille, ayant décidé d'envoyer au généralissime Joffre une cigale d'or en témoignage d'admiration, l'abbé Spariat se chargea d'écrire le poème qui devait accompagner l'envoi. Ainsi est née La Cigalo (la Cigale, 1916), poème en vers de huit pieds comme le Sant Aloi qui traite un sujet scientifique éclairé par les patientes recherches de Henri Fabre et chante en terminant l'espoir de la victoire de l'esprit latin, symbolisé par le petit insecte aux élytres bruissants, sur l'esprit germanique, symbolisé, lui, par la vorace sauterelle, sauvage cigale du Nord.

Ce poème fut ensuite lu par l'auteur en guise de discours de réception, lors de son entrée à l'Académie du Var, en 1916. C'est vers cette époque que Spariat a commencé à écrire sur la guerre un grand poème, aux allures d'épopée, que la cherté excessive du papier le prive, nous dit-il, de publier actuellement sous le titre de Barbare! Néanmoins il en a fait imprimer deux extraits qui ont été couronnés par l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse. Le premier, Lusido dins l'Escur (Lueurs dans l'ombre, 1918), est consacré à l'Amérique venant au secours de la France et de la Belgique; le second, Quau Vivo? — Franço! (Qui vive? — France! 1919), est le cri de joie triomphant de la délivrance. Barbare! n'est pas le seul ouvrage inédit de Spariat. Depuis qu'il écrit des vers provençaux, il n'a publié ou en volume que son Sant Aloi. Ses nombreuses poésies lyriques ont paru soit en plaquettes, soit dans les revues ou journaux du Midi. Il se propose depuis longtemps de les réunir en un recueil qui portera le titre de Pèr Mounto-Davalo (Par monts et par vaux) et de publier également un volume de discours et de nouvelles avec ses Souvenirs.

On le voit, l'œuvre politique de l'abbé Spariat ne manque ni d'importance, ni de valeur. Inégale et touffue, employant tous les tons, maniant tous les genres, elle fait voisiner les accents les plus nobles et les plus délicats avec le mode prosaïque et le vulgaire, et renferme à côté de parties caduques, de longueurs, de négligences de forme et de faiblesses de fond, les plus solides et les plus réelles beautés. Il faut dire à la décharge de Léon Spariat que ces faiblesses proviennent surtout de son tempérament peuple et oratoire autant que poétique. En somme ses défauts sont ceux que l'on reproche à tant de félibres: l'abondance, la facilité, l'improvisation. Plus condensée, plus travaillée, l'œuvre de Spariat eût été plus parfaite. Mais telle quelle, avec sa variété originale, en sincérité chaleureuse, son souffle d'enthousiasme, elle garde, entre autres mérites, celui de refléter assez exactement l'âme méridionale. Et

c'est pourquoi elle a suffi pour mettre son auteur au rang de nos bons poètes provençaux et de nos félibres les plus populaires.

La traduction des extraits qui suivent est, sauf indication contraire, celle de l'auteur, revue et corrigée.

LOU SANT ALOI DE BROUSSINET

TROS DÓU CANT TRESSEN

Di curso lèu vai èstre l'ouro:
De taulo alor cadun s'aubouro.
Tóutis ensen van d'aquéu pas
Querre li joio, un pau pus bas,
A la Coumuno, en zistoun-zèsto...
Un pau la caud, un pau lou rèsto,
Pòu bèn se faire que la tèsto
Ié vire un pan... Es rèn de tout.
Li gènt arribon de pertout
Vèire lou pus bèu de la fèsto.
Vers lis Amelié de Gabian
I'a 'n bèu moumen que de Sant-Pèire
E dóu vilage li courrèire
Prenon paciènci en enrabiant:
Li bèsti, despièi que soun lèsto,
Avau se fan un sang de pèsto
E bramon... Fihan e jouvènt,
Tóuti bras dessus, bras dessouto,
En un eterne vai-e-vèn,
Rison, galejon sus la routo...

— Hoi! mèste Blas, tè, sias aqui?
Vous ai creca 'no bello vòuto;
Tambèn n'ai fa de viro-vòuto...
Coumençave de me langui...
Mai lou tambour subran rampello:
Alor la foulo que barbelo
Se renjo de chasque coustat.
Lon vai-e-vèn s'es arresta.
L'amo dóu pople coume vibro!...
— Anen, zóu, que la routo es libro
E li courrèire soun pousta!

Vès-lei que prenon sis amiro...
Zóu! un, dous e tres! lou priéu tiro
E zóu! parton endemounia...
De pòusso en vesènt lou grand nivo

Que, coume un lamp, vers nautre arrivo,
Sèmblo un aurige que s'abrivo,
Tant soun li bèsti ardènto e vivo!
Lando que landaras... Mai n'i'a
Que reston court... Adiéu li joio!
Aro n'i'a dous que van de front
E vague de quicha... L'Anchoio
Ié vèn à l'après coume un tron...

— Quicho! — Coume un baloun la biso
Darrié ié gounflo la camiso.

E cadun quicho tant que pòu;
Mai éu l'Anchoio n'a pas pòu:
— Zóu! l'Anchoio, quicho! — Lou Boche
Tambèn tant lou sarro de proche
E quicho!... Ai! lou marrit countour!
Lou gàubi eici se fara vèire:
L'Anchoio jogo un poulit tour
I bèu proumié que laisso à rèire...
— Éu, vo, que n'a un de courrière!
'Mé lou tambour que lis esmòu
Aquéli bèsti semblon folo:
Landon que tocon pas lou sòu...
Aquelo de l'Anchoio volo,
Manjo la pòusso en reniflant
Lis àutri dous darrié: flin flin,
De-bado se baton li flanc...
E lou tambour toujours rampello
Pèr lou qnue gagnara la bello:
Ra-pa-ta-plan, ra-pa-ta-plan,
L'Anchoio arribo triounflant

E n'en voulès de cridadisso!
Es uno immènso trounadisso
De picamen de man que vai
D'un bout à l'autre...

— Anen, ma brido,
Dounas-me-la, 'm' acò pas mai!
Tron de pas l'èr! l'Anchoio fai.
— Enlevez-le! lou pople crido.
— Vole ma brido, tron de sort!
Sabès qu'aquéu jue me vai gaire?
M'avès deja bèu garça 'n caire!
— Vivo l'Anchoio! enca pus fort,
Brave!... d'aquéu moustre d'Anchoio
Toujour éu qu'aganto li joio!

(Lou Sant Aloi de Broussinet, cant III, Li Courso.)

TROS DÓU CANT SETEN

De grand matin, à la primo aubo,
Vesti de sa plus bello raubo,
De peno aguènt sa bono part,
Mai mort que viéu, lou curat part
'M' acò davalò de l'auturo
Pèr ana prene la veituro
A dos lègo de soun endré.
Dins la carrairo filo dre
E vai ajougne la grand routo
Que tout-bèu-just avau dessouto
Blanchejo au mitan di campas.
Dins lou mistèri e dins la pas
Es la naturo enmantelado;
Dóu cèu la capo es estelado
Enca 'n brisoun vers lou Pounènt
Car dóu Trelus l'aubo en venènt
Dins lou cèu que se despestello,

Peralin coucho lis estello.
La luno espinchant de-galis,
La luno blanco amount palis.
Darrié desaparèisson li téule
De Broussinet. Lou cri-ecri gréule
Di grihet s'ause dins li blad
Que l'auro fresco fai gibla;
Plus luen, lou din-din di sounaio:
Lou pastre d'en Bourdas, en aio
Enclaus l'avé 'mé de grand crid:
— Zóu! Zóu! fai-lèi vira, Labrit!
Tout en japant Labrit varaio
Autour de l'avé que s'adraio
Au jas 'mé de long belamen...

Lou jour pounchejo, i'a'n moumen.
Un rai de soulèu, sus li mourre,
Subran fai rougeja li roure
E, s'enant vers lou cèu blu,
L'auceliho trais soun salut
A l'astre-rèi que, fièr, s'emplano,
Largant sus li mount e la plano
Amour, vido, glòri, trelus.

(Lou Sant Aloi de Broussinet, cant VII, La Partènço.)

VÒU D'AMO

O tu, mai blanco que la nèu,
O tu, mai douço que l'agnèu,
Amo puro e casto, bello amo
Qu'ai entre-visto dins la flamo,
Dins la flamo de dous bous iue
Que me fan lume dins la niue,
Coume uno estello resplendènto
Tu que dardaies, amo ardènto,
Escapado dóu Paradis,
Escouto un pau ço que te dis
L'amo devengudo amourouso
De ta bèuta tant pouderoso:
— Amo de vierge, amo d'enfant
De tu, bello amo, iéu ai fam!
Ai fam de tu, de tu siéu folo
E coume l'anceloun que volo,
Tout en cantant, vers lou soulèu,
Iéu vers tu vole, e lèu, lèu, lèu!

E tu tambèn, o moun amigo,
Yolo vers iéu, que vuei nous ligo
Lou meme amour à tout jamai!
Oh! volo lèu! tardes pas mai...
Vole que m'ames, o ma sorre,
Amo-me ben que senoun more.
Leissen lou mounde tant catiéu,
Mounten vers lou trelus de Diéu!
Amo ignourado, amo sèns taco,

Amo en qualo degun s'estaco,

A tu iéu vole m'estaca.
M'estaque à tu, sènso peca.
Senso peca, nòsti dos amo
Podon s'ama, car Diéu lis amo.

Aro, ma sorre, aro que t'ai,
Vers lou païs di blous pantai
Prenguen lou vanc... Tu siés ma vido,
De tu, ma bello, siéu ravidó.
Dóu tèm qu'avan nosto car dor,
Nautre fagnen de pantai d'or,
Amount, au païs dis estello,
Que sa clarta nous enmantello...

— Em' acò tant aut mounterian
Qu'avèn plus sachu mounte erian.

REMÈMBRE

Pèr Janeto de Prouvènço.

Janeto de Prouvènço
Acò's un poulit noum;
Vai, digues pas de noun,
O Rèino de jouvènço,
Janeto de Prouvènço
Acò 's un poulit noum.

Oh! qu'ères esmougodo
Lou jour que m'as parla,
Ta voues m'a rapela
Uno voues enuneigudo.
Oh! qu'ères esmougodo
Lou jour que m'as parla!

Lou bèu jour que t'ai visto,
— Quand vautre me parlas!
Ai eresn vèire, ai, las!
Ma muso qn'es tant tristo
Despièi que l'ai plus visto
E qu'es tant luen, ai las!

Quand vese uno chatouno
Que ié sèmblo un brisoun,
Me vèn de fernisoun...

Acò belèu t'estouno...
Car tu, bruno chatouno,
Ié sèmbles un brisoun.

Coume elo siés un ange,
Siés coume elo un enfant
E ti bèus iue me fan,
Janeto, un ebale estrange,
Car siés coume elo un ange,
Siés coume elo un enfant!

Frane dóu Bèu, rèn la tènno:

N'amo que la vertu
De viéure pròchi tu,
Oh! que sarié countento!
Franc dóu Bèu, rèn la tènò:
N'amo que la vertu.

O gènto felibresso,
Coume elo as un grand cor.
Ensèn viéurias d'acord;
Vous sarias lèu coumpresso,
Car gènto felibresso,
As coume elo un grand cor.

Siés pouèto dins l'amo,
Cantes coume te vèn,
Ti vers soun esmouvènt,
I' a la fe, i' a la flamo:
Siés pouèto dins l'amo,
Cantes coume te vèn.

Vène mai, saras bravo,
Me dire ti cansoun
Que tant poulido soun;
Anaren sus la gravo
E bord que siés tant bravo,
Me diras ta cansoun.

Davans la mar que bramo,
Souto li pin ramu,
Se vos, istaren mot.
Leissant ana nosto amo
Vers l'auto mar que bramo,
Se vos, istaren mut.

Ista mut, siau e grave
E larga vers la mar
Si pensamen amar,
Coume acò sara brave
D'ista mut, siau e grave
En regardant la mar.

Vèire courre lis erso
Que contro li roucas
S'embrigon 'm' un fracas
Tau que vous bouliverso...
Vèire courre lis erso
Turtant li vièi roucas.

Vèire treva la velo
Que blanquejo enquila,
E regarda voula
Li gabian pròchi d'elo...
Vèire treva la velo
Que blanquejo enquila.

Me leissaras de caire,
Faudra pas me charra
Que me fariés ploura
Coume un enfant, pecaire.
Me leissaras de caire,

Faudra pas me charra.

N'auras rên à me dire;
Te dirai rên nimai.
Di cor blessa jamai
Revihen lou martire.
N'auras rên à me dire,
Te dirai rên nimai,

Car i' a de doulour talo
Que tant vous fan mourri.
Degun pòu li gari
Talamen soun mourtalo.
O, i'a de doulour talo
Que tant vons fan mourri.

Entre éli li felibre
Se coumprenon toujours.
Li jouine, li majour
Canton au meme libre:
Entre éli li felibre
Se coumprenon toujours.

Camino plan, Janeto,
Sout lon regard de Diéu;
Sas, lou mounde es catiéu.
Seguisse ta planeto,
Camino plan, Janeto,
A la gàrdi de Diéu!

(Pèr Mounto-Davalò.)

**PIERRE DEVOLUY
PAUL GROS LONG
(1862)**

ŒUVRES PROVENÇALES. — Istòri naciounalo de la Prouvènço e dóu Miejour (inédit) — Lis Auzard, récits historiques sur le soulèvement des Camisards, parus en partie dans Vivo Prouvènço; — Flourimando, poème dramatique inédit; — Cigalo d'Or, La Campano de Magalouno, L'Idéio Prouv., la Revue Félibréenne, la Revue de Provence, l'Armana Prouvençau, Prouvènço et Vivo Prouvènço, L'Eclaireur de Nice, et presque toutes les feuilles et revues provençales.

ŒUVRES FRANÇAISES D'INSPIRATION PROVENÇALE. — Les Noms de lieux du comté de Nice (Avignon, Roumanille, 1903); — Le Psaume sous les Etoiles, roman historique (Paris, Ed. du Monde Nouveau, 1922).

Avec sa forte personnalité, son âme d'artiste et d'apôtre, son amour de l'action, Pierre Devoluy (1) n'a pas été que le chef politique, le Capoulier des félibres de la troisième et de la quatrième génération.

(1). Le colonel Gros Long, ancien directeur du Génie à Nice, en littérature Pierre Devoluy (le Devoluy est un massif alpestre du Dauphiné où se trouve son village natal), a vu le jour à Châtillon-en-Diois (Drôme). La beauté du pittoresque provençal qui se parle dans la région lui fut révélée à sa seizième année, après la lecture de Mirèio, l'un des grands événements de sa vie. Dès lors, passionné pour la langue d'oc, il s'intéressa à tous ses dialectes et à tous ses poètes dans les différentes villes du Midi où il séjourna pour préparer l'Ecole Polytechnique. Il y entra vers sa vingtième année et s'y lia avec un Marseillais, Cazemajou, qui devait plus tard périr massacré, au cours d'une mission militaire en

Afrique. Les deux amis, isolés au milieu des franchimands de L'Ecole, se délectaient à parler provençal entre eux. Cependant, comme on était aux plus beaux jours du symbolisme, Pierre Devoluy, qu'un goût prononcé pour la poésie portait à écrire des vers, commença à accorder sa lyre sur le mode René Ghil et à se mêler aux poètes du temps. Les jeunes revues, Le Chat noir, La Plume, La Revue Indépendante, La Chimère, etc., publièrent sous sa signature des poèmes symbolistes qui n'étaient pas des plus mauvais. L'auteur les réunit en 1892 en un volume intitulé Bois ton sang (Paris, Libr. de l'Art Indépendant). Ce volume, d'une grande variété d'inspiration et de forme, montrait çà et là en Devoluy un élève des parnassiens et de Leconte de Lisle chez qui il était reçu, ainsi qu'en témoignent les pièces bibliques du recueil que l'auteur des Poèmes Barbares et des Poèmes Antiques prisait beaucoup, et quelques autres pièces qui magnifient la patrie; mais il révélait surtout, par sa préface et certaines de ses parties, un poète séduit par tes théories et les procédés de René Ghil, auquel un poème du recueil est dédié, en fervent hommage.

— Plus heureuse, a écrit Ernest Jaubert dans un article littéraire sur P. Devoluy, fut l'évolution de son esprit qui, grâce à ses aptitudes aux sciences exactes, s'attacha, en disciple éclairé et à l'exemple de beaucoup de ses camarades de L'Ecole, aux doctrines positivistes d'Auguste Comte. Il publia, en même temps que ses vers, des études de critique, indépendantes et originales, dans de nombreuses revues.

Ces premiers essais retardèrent sa venue parmi les félibres, mais ils eurent du moins l'avantage d'attirer l'attention sur lui et de l'affirmer un esprit d'élite toujours prêt à s'émouvoir profondément. Surtout, ils lui ont permis d'acquérir de bonne heure la maîtrise de la forme et de la pensée. Grâce à eux en effet, Devoluy évitera, lorsque, quelques années plus tard, officier dans le Midi, il se jettera corps et âme dans le Félibrige, les faiblesses et les tâtonnements des débutants. C'est sous les pins d'Antibes que, pendant quatre années, il compléta son initiation félibréenne.

Cette reconquête de mon âme et de ma race, écrivait-il en 1897, dans la communion adorée du génie mistralien, quelle aventure divine et que nul bûcher ne peut plus consumer!

Doué d'un beau talent d'écrivain, anime d'une foi d'apôtre aussi sincère qu'ardente, il ne pouvait manquer de s'imposer rapidement à ses compatriotes au milieu de qui il faisait déjà figure de chef avant son élection au Capouliérat. Désigné par de Berluc au choix de Mistral pour présider, après la mort de F. Gras, aux destinées du Félibrige Pierre Devoluy est demeuré Capoulié de 1902 à 1909, date à laquelle il se démit de ses fonctions. On trouvera dans notre livre de prose un exposé impartial de son action et de ses idées félibréennes. De 1905 à la mobilisation de 1914, il a dirigé l'importante feuille provençale Prouvènço, devenue en 1907 Vivo Prouvenco! et dont la collection est des plus précieuses pour l'historien du Félibrige. Il a donné dans cette publication, en plus de nombreux articles et d'études diverses des poèmes et des chansons ainsi que des extraits de son Histoire de Provence et une série de récits historiques, Lis Auzard, sur la guerre des Cévennes. Proclamé majoral en 1900 en remplacement de Crousillat. Devoluy a démissionné du Consistoire en 1912. Depuis, il n'est plus guère, dans sa quasi-retraite, qu'un spectateur attentif du mouvement méridional. Collaborateur à l'Eclaireur de Nice, où il écrit des chroniques sur les choses de Provence, il a publié en 1922 un roman français, qui, comme Lis Auzard, peint les milieux protestants cévenols à l'époque des dragonnades et de la révolte des montagnards de Jean Cavalier et garde le pittoresque, la couleur et la vie de la langue provençale.

En littérature provençale, en poésie notamment, il a été un maître admiré et imité. Auteur d'une œuvre poétique éparse dans les revues et journaux de Provence, assez mince par la quantité, mais de première importance pour la qualité, il apparaît comme le chef et le théoricien de l'école mysticisme félibréen. Sans doute, ce mysticisme ne date pas de lui. Félix Gras, André et Bernard l'avaient chanté en strophes superbes et passionnées. Mais ces poètes n'avaient fait qu'entrevoir sa puissance sociale capable d'éveiller dans les âmes les formes les plus complètes de l'énergie et du génie. Avec Devoluy, il se renouvelle ou plutôt il s'inspire directement de l'exemple de Mistral, du Mistral de La Comtesse et de Calendal, pour devenir une exaltation perpétuelle de l'être et la préoccupation primordiale de la pensée.

Aussitôt que Sainte-Estelle a lui pour un fils de la Terre d'Oc, dit Devoluy lui-même dans la préface des Roso que Saunon de Loubet, c'est comme si un démon s'emparait de lui et le possédait sans relâche. Le vrai félibre ne s'appartient plus: ses discours et ses écrits, ses rires et ses larmes, ses rêves et ses actes, tous les témoignages de sa force, d'homme, tels que l'aimant vers le pôle, se dirigent sans cesse vers les buts sacrés de la cause et la glorification de la langue des aïeux.

Dès lors, l'enthousiasme félibréen perd son caractère habituel de rêverie et d'élan passagers pour s'imprégner davantage de la réalité; il sort du domaine des ordinaires illusions et des lamentations sur le sort passé et à venir de la Provence pour entrer dans celui de l'action. Dès lors, est la source essentielle d'inspiration poétique, et la poésie n'est plus guère envisagée que comme l'outil puissant, l'éblouissante épée des recouvrances méridionales. La formule de cette poésie dont Pierre Devoluy a donné quelques modèles achevés, où la puissance de l'imagination et la beauté du sentiment s'allient à

l'ardeur combative et à la franche précision doctrinale, nous la trouvons excellemment définie dans la même préface. Parlant de ses compatriotes, Devoluy écrit:

— Les uns s'en vont criant que le Félibrige est un feu de paille, la dernière lueur d'une langue mourante une académie de poètes, et pas davantage. Ils disent: pas davantage! Comme si les poètes n'étaient point les témoignages décisifs d'une résurrection! Et ce disant, ils nous déniaient toute influence sociale. Les autres, au contraire, comprenant que l'action sociale du Félibrige pénètre de plus en plus notre race, proclament la faillite des poètes de la langue d'oc et nous accusent en ricanant, de tenir des congrès pratiques, comme les employés de chemins de fer. Il faudrait bien cependant qu'ils se missent d'accord, car ils sont faits pour s'entendre. A tout prendre, dans un sens, tous ont raison, et leur mauvaise humeur doit nous montrer que nous suivons la route véritable. Dans le félibrige, en effet, la propagande pratique en raison de ceux qui la font et des moyens employés, prend souvent l'ampleur d'un poème superbe, et le poème, de son côté, est presque toujours une action vivante.

Un tel phénomène ne se constate que dans les grandes résurrections nationales, et nous connaissons là que nous devons ressusciter. Que les poètes donc ne méprisent plus les organisateurs de propagande pratique et que ceux-ci, leur côté, ne crient pas: assez de poètes. Sans porte-étendard sans crieur de sirventes pour nous entraîner à l'assaut, les tactiques les plus savantes n'aboutiraient qu'à la défaite; et d'autre part, sans chefs organisateurs, les Tyrtée bouche d'or chanteraient dans le désert.

Tyrtée bouche d'or lui-même, Devoluy n'a pas prêché dans le désert, puisque son talent de poète au font que son esprit positif soucieux des réalités avaient su grouper autour de lui l'élite des forces intellectuelles du Midi. Ce talent, tel que nous le montrent ses vers félibréens et ses vers d'amour, est un heureux compromis de ses propres qualités et des trois influences qu'il a subies, parnassienne, symboliste et mistralienne. Sa haute culture, le raffinement de sa pensée et son souci de la forme et de la couleur donnent quelque chose de plus solide encore à sa poésie sans rien lui ôter de sa délicatesse et de sa sensibilité: dans une langue savante et archaïque, peut-être trop, mais qui n'a pas de secrets pour lui, il sait faire alterner la force expressive et l'énergie hautaine avec une subtile sentimentalité.

Faisant contraste avec le caractère aristocratique de ses poèmes félibréens et élégiaques, les chansons populaires qu'il a publiées dans Vivo Prouvènço sous le pseudonyme de Jean Malan ont achevé de le sacrer digne continuateur de la pure tradition mistralienne et l'ont révélé remarquable folkloriste. Ces chansons ont été établies, paroles et musique sur de vagues réminiscences du temps jadis, à la façon de Magali et de Janeto dóu Coutihoun vert, ou des Chants Vivarais de Vincent d'Indy. De la plupart il ne subsistait, par la transmission orale au cours des siècles, que des altérations informes. Avec une science et un art admirables, Devoluy les a reconstituées dans leur version, leur couleur et leur saveur originales. On y retrouve les procédés primitifs (allitérations, répétitions, assonances, anacoluthes, raccourcis expressifs, etc.) et aussi les qualités d'humour, de finesse, de sensibilité et d'émotion, de limpide simplicité qui caractérisent les productions populaires de nos ancêtres.

Cet aperçu d'une œuvre poétique à peine ébauchée, mais si riche dans sa brièveté, autorise à conclure que le Félibrige a fait une perte irréparable le jour où Pierre Devoluy, découragé a dû abandonner l'association méridionale devant une incompréhensible hostilité. Il semble qu'on s'en aperçoive maintenant, et nous nous devons de l'affirmer ici.

La traduction de nos extraits de P. D. est celle de l'auteur, revue et corrigée.

LA FONT DI RÈIRE

Au vilage de mi grand,
Dins lou ple di mountagnasso,
I' a' no font, despièi milo an,
Que brounzino, jamai lasso;
Sus li sap e li faiard,
Au resson di roucas blounde,
Elo bramo un cant gaiard
Que m'a segui pèr lou mounde.

Tout passo au drai de l'oublit,
Tout s'esmarro à l'aventuro;
Li poutoun enfestouli
De la primo jouventuro,
Nouvelun escalabert,
Triounfle e debalausido,

Tout s'esvano e tout s'esperd
Dins la nèblo atrevarido.

Mai lou canta clarinèu
De la font que rèn agouto,
Destressouno, à plen bournèu,
Li vièi trevant de ma routo;
E ié defauto degun,
Quand, subran, dins uno glòri,
Lou patriau trassegun
Embriago ma memòri.

Coussirous di raive mort,
Di varai e di magagno,
Pèr assousta mi remors
Ai fugi vers ma mountagno,
E tre que la niue 'scantis
Lou cascai di chato alerto,
La voues de la font clantis
Sus la valengo sôuvert,

Autant-lèu monn eor doulènt
A boumbi dins ma courado,
Un esmai tèndre e valènt
Bagno mi parpello abrado:

Recounèisse, paure enfant,
La cansoun de ma bressolo,
Qu'après de milo an d'afan
Dins lon sourne, vuei, m'assolo.

Farfantello que renais,
Dins l'oumbrino redoulènto,
Vers lou miraiet dóu nais
Uno fado m'atalènto,
Enflourado coume antan;
La seguisse, bouco alabro,
Lou poutoun de mi vint an
Fernis enca sus mi labro...

Mai, dins lou reclam sôuvert,
Lèu fugisson lis armeto;
De moun cor entre-dubert
S'escavarton li babeto;
Rèste soul, en pensamen,
Au regiscle de la sorgo
Que debano grevamen
Lis astrado e li fatorgo.

Ah! sus li dóu pietadous,
Sus li lagno e li doutanço,
Canto, canto, clar adous,
Aigo vivourneto e manso!
Dins toun paraulis autié
Espilant di bouscarasso,
Digo-me ço qu'es mestié,
Tu qu'as abéura ma raço.

Aro li tèms soun madur
E l'Astrado se coungreio,

Dins un revoulun escur
Lml bon gran dóu juei se trio,
Un espetaclous deman
Fernis dins nòsti fruchaio,
E s'amolo en nòsti man
Lou vièi glàsi di bataio...

Pèr coumpli longo sesoun
Lou pres-fa que nous amanto,
Vuejo-me la tenesoun

E l'audàci racejanto;
Fai clanti lou rampèu rau
Que partié di baus ferouge,
Quand di rèire la destrau
Te mudavo en gaudre rouge.

Digo-me lou long trahin
Dis estourbe e dis auvàri;
Estrassant lou vèu caïn
Que nous cuerb coume un susàri,
Desperto, o font dis aujòu,
La fervour e l'ahiranço,
Car, deman, sus li revòu,
Partiren à touto óutranço;

Car deman, se Diéu m'entènd,
Li vièi comte estènt de pago,
Van se revenja li tèms
Qu'un sang cremesin eissago,
Car, deman, dóu garagai,
Sourgira la noblo gèsto;
Car, deman, sus lou margai,
I' aura de capèu de rèsto.

RESSON POUPULÀRI

De bon matin me siéu leva
A la fresco matinado
Pèr mis amour cerca
Sènso lis avé troubado,
N'estènt forço lagna.

Ai tant cerca e recerca
Qu'à la fin l'ai destouscado,
Dins soun jardin eila
Sourrisié, touto pimpado,
Amirant sa bèuta.

— Bello, ai passa la niue, doulènt,
Trevant pèr draio e pèr orto,
Esperant lou moumen
Que se duerbe vosto porto,
Pèr fini moun tourment.

— Moun bèl amant, jusqu'au matin,

M'embarrè moun segne paire.
Noun vòu dins soun jardin
Amourous ni calignaire
Bèl amant, que pegin!

— Se voste paire me vòu pas,
M'enanarai vers lis Indo
O bèn, de moun trepas,
Ausirés lou clar que dindo...
Bello amigo, à-Diéu-sias!

— Ah! moun bèl amant, revenès
Dins lou jardin de moun paire;
S'es, moun paire, en travès,
Iéu lou dirai à ma maire!
Bèl amant, revenès!

A DOUÇO

O Douço! amour reiau de moun estiéu flouri!
Tu qu'as fa regreia d'un cor alangouri,
Ermas abandouna que la roso deserto,
Lou nouvelun fougous di mióugrano e di nerto
E li fegounds espèr di grand vergié madur,
Escouto! uno cansoun s'enauro dins l'azur.
Souto li pin-pignonn que baiso la marino,
Uno aureto amourouso a gounfla li peitrino,
La calanco flouris au soulèu renadiéu
E la vido a begu lou plourun dis adiéu,
E, di vièi pensamen atristes deliéure,
Moun cor embriaga s'enourguis de viéure
En uno escandihado ardènto de pantai.

Douço! au mié dóu camin de ma vido iéu t'ai,
Subre-carga de doóu, entre-visto, abelano;
Di serre lumenous davalant vers la plano,
Largaves en cadun emé toun biais d'enfant
Lou vierge recounfort di matin triouphant.

Coume l'eros fada qu'entre-vèi Esterello,
Quatecant m'inoundè ta lus pivelarello...
La procho majesta d'un sublime escabour

Esmouvènto emplissié nòsti raive en coumbour,
E iéu, t'aguènt dubert moun amo esbalauvido,
Tu m'as fa l'abandoun celestiau de ta vido,
E dins lou calabrun, chale desparaula!
A boumbi sang-de-nòu moun cor reviscoula...
O bonur! fugissènt l'aspre grouün que lucho,
Tremoulanto e counquisto au matin t'ai aducho
Liuen di segren menèbre e di vèni rumour,
En la séuvo marino ounte trèvo l'Amour...

Vène! l'agoulencié, 'mé si jitello folo,
Envabis d'en-pertout lou secrèt di draiolo,
Lou fonguejant estiéu s'alargo: Vène lèu!
Veici la joio e lou dardai dóu grand soulèu

Usclant li gauto... Avau, la peitrino duberto,
Que chale de rava dins lou verdun di nerto!
La marinado mounto e sus li membre las
Escampo la frescour eigouso e lou soulas,
Bresiho pèr li colo abrasado e rapugo
En passant, l'amo en flour di nasco e di massugo;

Pièi quand frusto ta caro, oh! me sèmblo que viéu,
Qu'es uno amo amistouso e qu'aleno pèr iéu,
E ressènte, enebi davans la mar tant bello,
Un mourimen de cor que m'emplis de vanello...
L'erso tremolo; dóu ribas de jouventu,
Vese li clar pantai que poujon de-vers tu
E canton, matinié, sus l'aigo soubeirano;
Un triounfle s'esmdò is alo di tartano
A l'ourizount nouviau beluguejanto... Es na!
Lou magnanime Amour, l'Amour descaussana
Qu'endiho en la talènt di càudi caranchouno
E nous tremudo en diéu pouderos, o chatouno!
Que de tèndri murmur, que de bais fernissènt!...
Ti bouqueto an lou goust dóu mentastre neissènt,
E toun frescou alen, coume un trassegun linde,
Destressouno en moun piés li cantico e li brinde
Vers toun amo, vers ta bèuta, vers toun azur!

Douço, tout ço qu'en iéu barbèlo, fièr e pur,
D'esperanço e de gau matiniero e d'audàci,
L'ai begu dins lou clar sourrire de ta fàci.

Eimant de ma courado e lugar de mi niue;
Uno forço tranquilo espilo de tis iue,
E quand pause moun front las sus ta fino espalo,
O jouvènto, autant-lèu, à mi gauto pourpalo
Sènte mounta la joio e l'enavans di fort!...

Se l'ivèr prouvençau desverdego noste ort,
Amigo, aubourarai au ras de la calanco,
Pèr nous metre à la sousto, uno bastido blanco,
Ounte lou gai soulèu intrara'mé l'espousc;
Di pinedo ramudo e di bouscage fousc
Li tèbi ventoulet adurran l'aleno
Di nerto amaro e di massugo chaupinado
E di viéu roumanin qu'auren tant trepeja.
Recatadou segur tout bresihant deja
Di generous pantai que mantènon li raço,
L'oustau de noste amour se rira dis aurasso,
E iéu, pèr esvarta la tristour de l'ivèr
Au lindau planterai un éuse sèmpre verd.

1907.

JULES BOISSIÈRE
(1863-1897)

ŒUVRES PROVENÇAL. — Poésies diverses réunies, après sa mort, sous le titre de Li Gabian (Avignon, Roumanille, 1899).

ŒUVRES FRANÇAISES. — *Devant l'Enigme*, poésies (Paris, Lemerre, 1883); — *Provensa*, poésies d'inspiration provençale (Ibid., 1885); — *Le Bonze Xhou-Su*, souvenirs de Melbourne et Quang Yen, publiés sous le pseudonyme de J. Rodde (Hanoï, Imp. Schneider, 1890); — *Propos d'un Intoxiqué*, souvenirs d'Indo-Chine, sous le pseudonyme de Xhou-Mi. Cette plaquette, sans nom d'éditeur, n'a pas été mise en librairie, lors de sa première publication; elle a été rééditée en 1910 par la librairie Roumanille; — *Fumeurs d'Opium*, *Comédiens ambulants*, récits d'Indo-Chine (Paris, Flammarion, 1896); — *L'Indo-Chine avec les Français* (Avignon, Roumanille, 1913).

J. Boissière a collaboré comme félibre à *L'Armana Prouvençau*, *L'Armana Marsihès*, *L'Aiòli*, *La Revue Félibréenne*, etc.; — comme publiciste français, à *La Justice*, *Le Petit Méridional*, *Le Temps*, *Les Débats*, *Le XIXème Siècle*, où il écrivait les correspondances officielles de la colonie, *L'Echo de Paris*, *L'Événement*, *Le Soleil*, etc.

(1). Jean-Stanislas-Jules Boissière naquit à Clermont-l'Hérault le 17 avril 1863. Il fit ses études classiques au lycée de Montpellier, dont il fut un lauréat au concours général, et vint les couronner à Paris, à Henri IV, par une rhétorique supérieure. Au sortir du collège, il se lança dans le journalisme, collabora à *La Justice* de Clemenceau en qualité de reporter de la Chambre des députés, tout en poursuivant ses essais poétiques qui datent de sa seizième année, et qui parurent en 1883 chez Lemerre sous le titre de: *Devant l'Enigme*. Ce premier recueil d'inspiration diverse, où se heurtent les réminiscences de l'antiquité et de nos classiques et les influences romantiques contemporaines, fut suivi, deux ans après, d'un second intitulé *Provensa* (1885). D'un souffle inégal, semées de vers prosaïques, ces nouvelles poésies affirmaient en revanche un don réel du pittoresque, du rythme et de la sonorité et laissaient deviner déjà le goût de l'auteur pour les voyages, en même temps qu'ils laissaient éclater à chaque page, en regard d'une préface où il se révélait un prosateur remarquable, son amour d'exilé pour le Languedoc et la Provence. C'est à cet amour, inspiré par sa culture et ses amitiés félibréennes que Boissière dut de rester lumineux et précis dans la brume et le vague des écoles d'alors. De cette époque datent son adhésion au mouvement félibréen et à la Société des Félibres de Paris, dont il fut le secrétaire, sa liaison avec les poètes de la Renaissance méridionale, et ses premières poésies provençales. Habitué du Café Voltaire, il venait s'y réchauffer au souvenir du Midi et y composait, avec Valère Bernard et Amouretti, une sorte d'extrême-gauche implacable aux vains Francihots, selon le témoignage de Maurras.

En 1886, Boissière était rédacteur du *Petit Méridional*, lorsque brusquement, il abandonna le journalisme pour suivre la carrière coloniale. Avec Paul Bert, Klobukowski, Vial, il partit pour le Toukin et fut attaché au cabinet de Constans à Hanoï avant d'aller créer le poste de Cho-Moï. Dans ce monde nouveau pour lui, il trouva matière à dépenser l'infatigable activité de sa jeunesse et à satisfaire sa curiosité insatiable et sa soif de l'inconnu et du nouveau. Mais, malgré l'intérêt passionné avec lequel il se consacra à ses fonctions d'administrateur, où il acquit une compétence vite appréciée, le souvenir du pays natal ne cessait de le hanter. Aussi consacrait-il ses loisirs nostalgiques à évoquer le pays de l'olivier, du Rhône et d'Avignon et à chanter dans la langue du Calendal. Car Calendal était son bréviaire, et avec tous les enthousiastes néophytes de la troisième génération, ses camarades et amis qui avaient pour le mystérieux Félibrige l'âme ardente, l'austère amour des initiés antiques, il portait à l'épopée mistralienne une secrète dévotion.

Après cinq années d'Extrême-Orient, Jules Boissière rentra en France et vint dissiper sa nostalgie d'émigré au soleil de la Provence qui, autant que le Languedoc, devint sa patrie par son mariage avec Mlle Thérèse Roumanille, reine du Félibrige de 1883 à 1890. Après sept ans d'attente, il l'épousa, le 17 avril 1891, célébra sa jeune femme en strophes émues dans le dialecte restauré par son illustre beau-père et, l'année suivante, repartit pour l'Indo-Chine. Il y séjourna jusqu'en 1895 et en revint avec les *Fumeurs d'Opium* (1896), son œuvre maîtresse, qui avait d'abord paru par morceaux détachés dans divers grands journaux de Paris.

— Ce livre a-t-on dit, n'est point une étude continue et spéciale de l'opium. L'œuvre est générale: c'est l'Indo-Chine au premier contact avec l'envahisseur occidental. C'est le roman de la conquête. Les *Fumeurs* furent la dernière publication de Boissière. En 1897, ayant regagné l'Extrême-Orient en qualité de vice-résident de France à Hanoï, il y mourut le 12 août d'une occlusion intestinale.

Il avait laissé tout prêt pour l'impression le manuscrit de *Li Gabian*, grossi de quelques nouvelles poésies composées pendant son dernier séjour en France. Il a été publié en 1899, par les soins de sa veuve, qui dirige aujourd'hui la librairie Roumanille depuis la mort de sa mère (1920). Mme Boissière a également fait paraître deux autres ouvrages du son mari, *Les Propos d'un Intoxiqué* (1910) et *L'Indo-Chine avec les Français* (1913).

Décédé à trente-quatre ans, Jules Boissière (1) n'a pas eu le temps de réaliser complètement les belles espérances que son talent poétique, fortifié par son culte fervent du Félibrige, avait fait naître chez les félibres. En lui, le Félibrige a trop tôt perdu un de ses adeptes qui en avaient le mieux saisi le symbole. En lui, les lettres provençales ont perdu trop tôt un de leurs représentants des mieux doués, un de leurs défenseurs des plus clairvoyants, un de leurs poètes des plus personnels parmi l'élite de la troisième génération qui a apporté une moisson superbe à la cause de l'art sincère et fait pousser de nouveaux et vigoureux rameaux sur le vieil arbre provençal.

Avec Li Gabian (Les Goélands), son seul ouvrage provençal, recueil de poésies posthumes composées pour la plupart à QuiNhon, en 1887, et qui font alterner les remembrances félibréennes et les méditations philosophiques avec des portraits et des tableaux d'Asie, c'est un rameau exotique que Boissière a greffé sur le grand aubre felibren (le grand arbre félibréen) planté par Roumanille et Mistral. Il semble, en effet avoir introduit définitivement l'exotisme dans la littérature provençale. Certes, avant lui, Bonaparte-Wyse avait donné quelques pièces où l'exotisme colore ou guide l'inspiration; mais c'est là surtout chez le félibre irlandais forme d'imagination et effet de style. On lui doit en somme un tour d'esprit, des comparaisons, des images littéraires, des évocations de lieux qui ne sont ni de Provence ni des autres pays d'Oc. En tout cela, le subjectif l'emporte toujours et la description reste généralement courte et vague. Boissière, lui, représente à merveille le type du Provençal coureur d'hémisphère, du colonial, comme il y en a tant et depuis longtemps à Marseille et à Toulon. C'est objectivement qu'il traite dans la littérature d'oc (comme dans celle d'oïl) des personnages, des scènes, des paysages d'outre-mer. Fortement ému, profondément compréhensif, sincèrement enthousiaste, il est cependant toujours conscient de son art et quand la personne intime du poète se découvre, se mêle à l'expression de l'œuvre, celle-ci ne perd rien de sa valeur objective, descriptive et réaliste. Certains petits poèmes sont parfaits d'évocation, savamment impressionnistes même à la façon de la peinture.

Ce chercheur de sensations inédites, d'images neuves, a bien ouvert un vaste et nouvel univers à l'âme provençale et enrichi son répertoire et son vocabulaire.

D'autre part, Jules Boissière apporte aussi dans la psychologie poétique félibréenne la note d'inquiétude et de doute qui règne et parfois sévit dans la littérature française du XIX^{ème} siècle, depuis les Romantiques jusqu'aux symbolistes et aux décadents. Il est évident qu'avant lui les félibres n'ont pas tous et toujours été les poètes de la joie ou de la sérénité. Aubanel, Bonaparte-Wyse, Mistral même, Antoinette de Beaucaire pour sa modeste part, ont dit la souffrance intérieure. Mais c'est en ce qu'elle a de moins exprimé, de plus contenu, c'est sans causes extérieures visibles que chez Boissière la mélancolie s'apparente à la désespérance tourmentée de Baudelaire ou résignée de Verlaine.

Ces caractères sont, il est vrai, moins accusés et moins constants que chez les poètes français. Peut-être faut-il y voir pour une part cette mélancolie fréquente chez les coloniaux, qui, ayant goûté des charmes de diverses patries, sont toujours un peu exilés là où ils se trouvent et regrettent toujours quelque pays lointain, celui de France, ou d'Asie, ou d'Afrique. Quoi qu'il en soit, Boissière reste un Provençal de pure race, et cela, malgré ses parentés intellectuelles, le différencie profondément de ses contemporains parisiens. Son désenchantement se traduit surtout par une certaine vibration de l'accent.

Mais il garde la timidité native du vrai fils de Provence.

Il n'étale pas avec complaisance son état d'âme, il ne s'abandonne pas lâchement à son inquiétude. La santé latine lui maintient le goût de l'action, un fond vivant de saines croyances, l'amour de la Terre et de la Vie. Il reste néanmoins qu'on retrouve après lui chez plusieurs Provençaux un doute, qu'ils savent vaincre certes, mais très réel et que l'on n'avait rencontré avant Boissière que très exceptionnellement.

La traduction des extraits ci-après est celle qui figure en regard du texte de Li Gabian, revue et corrigée.

A-N-UNO RÈINO

A Madamisello T. R...

I

Rèino, s'erian au tèms di galant chivalié,
S'ère duque oungrian vo patrice à Veniso,
— Emé negro cuirasso, em' escut sèns deviso,
Pèr tu m'avançariéu dins lou prat bataié.

Me veiriés destrouna li plus fièr, li plus brave;

Li dono m'adurrien lou brout de lausié verd:
Alor, aussant la tèsto e lou front descubert,
Cridariéu que sies bello e que siéu toun esclave.

— Las! a passa lou tèms, lou noble tèms di vièi;
Poudèn plus counquista la courouno di rèi;
Sabe rèn que canta ta gràci e ta noublesso.

— Mai pamens sian bèn fiéu di chivalié d'antan:
Miés qu'éli t'ai garda la flour de ma jouinesso,
E, coume l'Empereire, ai espera sèt an.

II

Lis àutri t'adurran la fourtuno e la glòri,
Vujaran à ti pèd li diamant emé l'or,
Li frut dóu Nouvèu-Mounde e l'encens e l'evòri:
— Siéu qu'un paure felibre e te doune moun cor.

Aquéu cor, l'ai pourta vers lis isclo d'Asio:
L'ai garda caud e pur coume à moun proumié jour,
L'ai perfuma de fe, d'espèr, de pouësiò,
E dedins ai clava toun noum e moun amour.

Pèr la mar tempestouso e lis estràngi terro,
Ai barrula sèt an, sèt an ai fa la guerro,
Pu liuen que Marco-Polo e Jnn de Lamanoun.

Gardave esclau pèr tu mi pantai d'ome libre:
— E, se duerbes deman lou cor de toun felibre,
Ié trouvaras enca moun amour e toun noum.

5 d'avoust 1891.

SUS LOU FLUME

La barco au vènt de mar sus lou flume resquiho;
— Li lume d'un vilage e lis astre belin,
Dins l'aigo entre-mescla, flamejon peralin,
E negrejo au dougan l'oumbro dis avaussiho.

La luno vai mounta de l'oundo... Aro escandiho
Lou cèu, en amoussant lis astre; un remoulin
Fai tremoula l'argènt de si rai cristalin,
E lou clar brut dis erso encanto mis auriho.

— Remaire! plan-planet davalen vers la mar.
D'aquest caire tout-aro espelira Lugar
E vèn l'auro; e soulet, óublidant li magagno,

Beve reialamen, sus lou grand flume blu,
La liberta que passo e luis e se bagno
Dins l'oundo, dins lou vènt, e dins li clar belu.

Qui-Nhon, 18 d'avoust 1887.

LOU BOUDDHA

Brulavon un oustau nòsti sòudard vincèire;
— Lou mestre emé si fiéu peralin fugissié

(1). Nom primitif du héros fameux d'une des plus charmantes pièces des Iles d'or de Mistral. (Le Renégat) Jan de Lamanoun est devenu dans la suite Jan de Goun faroun, pour une raison de sonorité sans doute.

Souto la fusihado; e sus l'autar di rèire,
Liuen d'apara l'oustau, l'autar e li vièi crèire,
Is ome aloubati lou Bouddha sourrisié.

Quant d'ouero an debana desèmpièi! Mounte es aro
L'oustau? Mounte es lou diéu poupu de quau la caro
Sourrisènto retrais lou sort indiferènt?

— E souto lou cèu mot, quand l'ome prego e crido,
Revese dóu Bouddha li gauto acoulourido,
E sa fàci de luno, e si vistoun seren.

1888.

SOUTO LI TOURRE D'ARGÈNT

(CAMIN DE BINH-DINH, ANNAM)

Dóu caire ount l'aubo vai parèisse, à grand cop d'alo
L'auro fai flouteja mi péu; de-cavaucoun,
Cante dre sus l'estriéu de cansoun prouvençalo;
Moun chivau dins la niue lando coume un faucoun.

Mai sus li pont vai plan, e soun mèstre pantaio;
— Un riéu beluguejant cascaio; dins li clar
Lou cèu ardènt, la plano inmènso se miraió;
E l'aubo s'espandis eilalin sus la mar.

Di fourest endourmido a reviha lou pàli,
E milo aucèu galoi quilon pèr lou soulèu...
Iéu pènsè à mi matin de Prouvènço e d'Itàli,
A mi bèu jour d'antan qu'an tremounta trop lèu.

— Mai, coume un poumié rai gisclo de la valetó,
Vese amoundaut li Tourre antico di rèi mort,
Ount lou rai fai lusi la fino baiouneto
D'un sòudard paure e laid que l'aubo cencho d'or.

Qui-Nhon, 20 d'avoust 1887.

LUNO SUS LA PLANO

I

O gènto amigo!

Coume uno plano incouneigudo
Ero moun amo
Dins la sournuro de la niue.

Lou paure pastre
Pèr se guida dins la sournuro
Vèi ges de lume:
Lou cèu d'Abriéu clugo sis iue.

Coume uno plano,
Souto un fiermamen sèns estello,
Plano infinido
Mounte se vèi qu'oumbro e qu'ourrou,

Ero moun amo:
Ni jitello, ni flour, ni frucho,
Ni riéu que raio,
Poudias vèire dins la negrou.

Pamens de l'oumbro
Un fremin d'aigo dins li mueio,
Un parfum d'iéli
Pèr fes passavo dins lou vènt.

O, mai à peno,
Entendias quauque brut de ramo
Mounte, à sis ouro,
Quauque aucèu piétavo souvènt.

II

Mai esfraiado
De l'oumbro mudo, l'auceliho
Coume la ramo
S'amudissié dins la negrou.

Lou fremin d'aigo
Disié plus li soungé de l'oundo;
L'oudour dis iéli
Disié plus lou soungé di flour.

E poudias crèire
Qu'èro uno ilusioun de l'oumbro
Aquel vido
Dis aucèu, di fueio e di riéu;

E que, pecaire,
Subre la plano de moun amo
Segur tout èro
Bèn mort aquelo niue d'abriéu.

— O gènto Damo,
S'èro vrai, 'quelo auceliho,
L'oudour dis iéli,
Di vióuleto e di jaussemin,

Qu pòu lou dire,
Quand sus la plano de moun amo
Tout èro negre,

Lou cèu, lis ort e lou camin?

III

Mai, gènto amigo,
Goume uno luno siés mountado
Au cèu de l'amo,
E, lindo, as tout alumena.

Alor lis ome
An vist que moun amo es fegoundo,
Richo de roso,
Richo dóu blad qu'ai semena,

E d'aigo puro,
E de roussignòu e d'amouro;
Coume passaves
Amoundaut, Damo dis iue clin,

Dins ta lus blanco
An vist li flour de pouèsio,
La frucho raro
Dis idèio à plen gourbelin;

Lis iéli cande
Que soun lou gèste de moun amo
Dreissant la coupo
De mi desir vers ta belour;

Tout lou perterro
De moun amo qu'es óudourouso
E cantarello,
Pleno d'aucèu, pleno d'amour.

Avignoun, 4 de mars 1896.

(Li Gabian.)

PIERRE BERTAS (FERNAND ANTOINE) (1864-)

ŒUVRES. — Li Sèt Saume d'Amour, poésies (Marseille, Imp. Trabuc, 1887); — La Naciounalita prouvençalo e lou Felibruji, conférence (Ibid., Ruat, 1892); — Pierrot badaio, poème dialogué, avec préface de Paul Guigou sur le Mythe de Pierrot (Paris, Flammarion, et Marseille, Marpon et Flammarion, 1893); — Inédit: Lei Campano, recueil de poésies.

ŒUVRES FRANÇAISES D'INSPIRATIONS PROVENÇALE. — Le Drame de l'église Saint-Martin (récit historique (Marseille, Imp. Méridionale, 1910); — La Gloire Intangible des Marseillaises de 1524, conférence (Marseille, Imp. Mérid., 1922).

P. Bertas a collaboré en provençal à l'Armana Prouvençau, La Cornemuse, Lou Galoi Prouv., au Radical, etc., — en français, au Petit Provençal jusqu'en 1908, La Journée (1902-03), Le Rappel Marseillais (1904), Le Petit Var (1906.12), La Dépêche de Toulouse (1914-19).

Parmi les meilleurs poètes que l'école marseillaise a amenés au Félibrige de la troisième génération, il faut compter Pierre Bertas (1), contemporain de Valère Bernard et de Marin.

(1) De son vrai nom Fernand Antoine, Pierre Bertas est né le 5 mai 1864 au cœur même du vieux Marseille, au quartier de Saint-Jean, d'une famille marseillaise qui, malgré sa modeste condition, voulut lui donner la culture classique. Mais pour ne pas être plus longtemps à charge, il interrompit ses études à la fin de ses humanités et entra, pour vivre, dans l'enseignement primaire.

— J'avais déjà commis à cette époque, nous dit-il, quelques petites horreurs en vers provençaux, car mon père, grand admirateur de nos troubaires marseillais, Bellot, Chailan et Gelu, dont il interprétait les œuvres avec un réel talent, m'avait tout jeune inculqué le goût de la langue maternelle. Mais séduit par le génie de Mistral, comme tous mes contemporains, j'écrivis d'abord en rhodanien des poésies dont je ne veux plus me souvenir. Vers la vingtième année, je fréquentais un petit cénacle où nous affections des idées hardies tant en art qu'en politique. J'y connus Antide Boyer, troubaire et socialiste fédéraliste. Par lui j'entrai en relations avec Fourès et surtout X. de Ricard qui accentua mes convictions fédéralistes. Après la publication de mes *Sèt Saume d'Amour*, je ne tardai pas à abandonner définitivement le dialecte rhodanien pour employer celui de Marseille, plus apte, à mon avis, à une intense propagande parmi la population de cette grande ville qui absorbe quasi la moitié de la population provençale et dont le langage est facilement compris des gens du Var et des Alpes. C'est en marseillais qu'à la confrérie du Dahliir Bleu, je fis une conférence sur la Nationalité provençale.

J'y déclarais que tous les efforts tentés par le Félibrige, pour la diffusion de la langue provençale, seraient inopérants, s'ils n'essayaient point tout d'abord de rendre à la Provence sa personnalité en travaillant à faire de la France une république fédérale. Cet appel au fédéralisme fut lancé le 4 juillet 1890, un an avant la fameuse déclaration des félibres parisiens Maurras et Amouretti. Trois ans plus tard, j'ouvrais dans le Petit Provençal une assez longue enquête sur l'idée fédéraliste. J'y ai recueilli sur la question l'opinion des grands écrivains du Midi (Mistral, Grès, Pouvillon, Aicard, etc.). La même année je publiai *Pierrot Badaïo*. Mais à partir de 1891, la politique m'a pris dans son engrenage, et adieu la Poésie.

Instituteur, il démissionne en signe de protestation contre le vote par la Chambre des lois dites scélérates. Elu conseiller municipal sous la mairie socialiste de Flaissières (1895), il se voit attribuer une écharpe d'adjoint et déléguer aux Beaux-Arts, puis à l'enseignement.

— Mistral, nous écrit P. Bertas, se réjouit de cette élection. Je ne crois pas avoir trahi ses espérances. A la mairie, je suis resté Provençal, Marseillais plutôt, et félibre. J'ai prononcé même quelques discours en provençal à certaines cérémonies. En outre, j'y ai affirmé à maintes reprises mes sentiments fédéralistes et autonomistes. C'est ainsi que je menai campagne pour l'abrogation de la loi municipale de 1884 et qu'en 1897 je n'acceptai de présider une conférence de Barrès sur le Fédéralisme qu'à la condition d'y entendre également député socialiste Antide Boyer, et cela afin de rappeler que l'idée fédéraliste, un peu accaparée par les royalistes et les nationalistes, était surtout d'essence républicaine. Très amoureux de ma ville natale, la capitale de l'empire du soleil de Mistral, c'est moi qui ai pris l'initiative et qui ai tracé le plan des fêtes du vingt-cinquième centenaire de la fondation de Marseille, fêtes qui évoquèrent le passé glorieux, les moeurs et les coutumes de notre Provence. Mon action de Provençal à la mairie fut récompensée par le Consistoire félibréen qui, dès 1896, me donnait la cigale d'or (majoralat), sans que j'eusse songé à la solliciter. En 1906, je fis adopter pour la *Freirié Prouvençalo* une proposition tendant à soumettre à l'approbation des candidats à la Chambre le programme des revendications félibréennes et provençales. En outre, depuis que j'avais abandonné la poésie, je m'étais livré à des recherches et des études sur l'histoire de la Ligue dans notre pays, et particulièrement à Marseille où le sentiment autonomiste s'était développé si fort au XVIème siècle. Des notes accumulées, j'ai tiré un petit épisode qui a paru sous le titre de *Le Drame de l'église Saint-Martin*. Ajoutons enfin que P. Bertas est le premier à avoir fait fraterniser le provençal et le français dans les grands quotidiens du Midi. Depuis 1919, en effet, il donne chaque jour dans *Le Radical de Marseille* un article sur l'histoire et le passé de la Provence.

En plus de poésies inédites ou éparses dans les journaux, poésies qu'il avait projeté de réunir sous le titre de *Li Campano* (les Cloches), il est l'auteur d'une plaquette en vers, *Li Set Saume d'Amour* (Les Sept Psaumes d'Amour) et d'un poème dialogué, *Pierrot badaïo* (P. bâille). Glorification de l'amour, générateur universel, éveilleur d'idéal, de force et de courage, *Li Sèt Saume* sont la peinture de la passion amoureuse depuis sa naissance jusqu'à sa satisfaction naturelle. Dans sa marche ascendante, on la voit passer par tous les degrés, d'abord douce et sereine, puis jalouse et violente, et arriver enfin à l'union des deux corps et des deux âmes, à laquelle succède une immense et majestueuse quiétude. Il y a dans ces pages brûlantes et sensuelles mieux qu'une imitation de la manière des *Fiho d'Avignoun*. Si cette œuvre d'un jeune homme de vingt-trois ans, c'est l'âge qu'avait Bertas à l'époque, se ressent de l'influence d'Aubanel, il faut convenir que la sincérité de l'accent et l'originalité de la forme suffisent à la ranger parmi les plus beaux poèmes d'amour que la Renaissance Provençale a suscités, après *La Mióugrano* et *La Glòri d'Esclarmoundo*.

Ce qui différencie nettement Li Set Saume de ces œuvres, c'est la quasi-impersonnalité des amants. La Mióugrano chante Aubanel et Zani, La Glòri chante Andrivet et Esclarmondo, c'est-à-dire des amants ayant une individualité, des sentiments, des idées propres. Li Set Saume, dans leur décor méditerranéen, mettent bien en scène le poète et son amante; mais à eux deux ils symbolisent l'Amour chez l'homme et chez la femme, avec les seuls sentiments propres aux passions humaines, dégagées de toutes circonstances particulières. Autrement dit, ce sont les traits éternels de la passion que le poète a voulu décrire. Et il l'a fait dans une langue admirable par son pittoresque, ses images, sa fermeté.

Enchâssés dans des strophes aux rythmes variés, chantants et bien frappés, Li Sèt Saume bercent et secouent tour à tour le lecteur, pour le laisser à la dernière page sur une impression de grandeur et de sérénité bibliques. Il ne semble pas que les mérites de ce missel d'amour et de poésie aient été appréciés à leur valeur par les dirigeants du Félibrige. « Mon poème, nous dit P. Bertas, fut accueilli sans enthousiasme chez les félibres, peut-être à cause de la note inusitée que, peu après la publication des Fiho d'Avignoun, il apportait dans la littérature félibréenne, peut-être aussi à cause de mes idées indépendantes vis-à-vis de l'association. Cependant Mistral lui-même tout en reprochant aux Set Saume quelques incorrections grammaticales et en ajoutant que la perfection de l'art est le voile nécessaire à la poésie nue, ne manqua pas de les louer comme l'œuvre d'un artiste raffiné.

Cet artiste raffiné est en même temps un poète réaliste.

Avec leur mépris pour toute vaine et hypocrite pudeur,

Li Sèt Saume marquaient, chez Bertas, une tendance accusée vers le réalisme. Mais c'était le réalisme aristocratique d'un lyrique ardent. Dans Pierrot badaïo, ce réalisme se double de l'élément populaire, ou, plus proprement, marseillais. Il rapproche l'auteur de Gelu et de V. Bernard, dont il a les préoccupations sociales et satiriques et la puissance d'expression. Mais, de Marseille, le poème l'est moins par le sujet que par le cadre, le caractère des personnages et la langue. Pierrot n'est autre chose que l'adaptation à la littérature provençale du mythe du pâle amoureux de la lune, personnification la plus profonde peut-être de l'amour malheureux. Ce thème philosophique, Bertas l'introduit dans les lettres félibréennes avec tout ce qu'il comporte, dans sa signification élargie, de vérité humaine, résultat de quatre siècles d'observation et d'expérience. Les caractères traditionnels des personnages, représentant à eux trois la synthèse de l'humanité, sont respectés dans l'ensemble: Colombine est toujours la drôlesse exquise, infidèle et hypocrite, Arlequin, le faquin poltron et goujat; Pierrot, l'éternel trompé qui porte sa misère avec une résignation cynique. Entre les trois symboliques héros de la pitoyable aventure, le poème déroule son éclat de rire continu et les folles arabesques de sa fantaisie qui masquent la tristesse et la philosophie suggestives de l'œuvre. Dans les mains d'un écrivain passionné, comme Bertas, de mouvement et d'action, mais conscient, par moments, de l'inévitable effondrement de la vie, de cet aspect fantomatique que revêtent les choses les malheurs de Pierrot, ce Prométhée de la malchance, ne pouvaient être mis en œuvre qu'avec originalité. Le Pierrot de Bertas, désillusionné, rêveur, bâillant à la lune, dans le jardin de son bastidon, nous émeut. Si l'on en excepte le côté satirique, les allusions aux personnalités du temps, à Aug. Marin, par exemple, le poème personnifie dans ses lignes générales l'idéaliste, le poète, le fou raillé par la femme et trompé par le bourgeois qui ne peuvent pas plus se passer de lui qu'il ne peut se passer d'eux. Bertas n'aurait-il réussi qu'à implanter ce caractère dans la littérature provençale que son œuvre appellerait l'attention. Les thèmes qui dépassent l'horizon provençal ne sont pas, après tout, si nombreux chez les félibres pour qu'on puisse glisser sur sa tentative d'acclimater en Provence un sujet de portée philosophique et sociale aussi hante que celui de Pierrot, sous les apparences du burlesque. Mais ce qui achève de donner au poème toute sa valeur, c'est sa couleur locale. Les personnages sont bien les descendants du Pierrot, de l'Arlequin et de la Colombine de la comédie italienne et des farces du Pont-Neuf. Mais ils sont aussi apparentés avec les arquins de Belaud de la Belaudière. Ils sont natifs de Marseille; ils ont les mœurs, les habitudes marseillaises. Ils ne sont point, à proprement parler, peuple, car ils ont des lettres et savent les manières; ce sont, si l'on veut, de ces aventuriers aux origines, aux occupations, au genre de vie un peu mystérieux, comme il en pullule dans la grande cité maritime. Marseillais, ils le sont enfin par la langue. Ils parlent le dialecte de Marseille, avec ses erudités, ses trivialités puissantes, ses idiotismes savoureux, ses fortes images, langue mal épurée, mêlée de scories étrangères et de mots français patoisés, mais qui met merveilleusement en relief le génie de la race. Cette truculence de forme et de fond voisine cependant avec les plus subtiles délicatesses. Sur un thème d'une psychologie déliée, le poète sait entrelacer le caprice plaisant le sourire tendre et l'humour. Rien de plus gracieux, de plus exquis que les contes ou les chansons qui alternent avec le dialogue aux côtés de vers énergiques et vigoureux. Les uns et les autres expliquent ces mots de Paul Margueritte à l'auteur: « Votre pièce, si riche de suc provençal, est toute conforme en son esthétique à la grâce à la fois canaille et raffinée de l'art pierrottesque. Cette esthétique, comme l'œuvre elle-même, n'en serait que plus goûtée si elle ne se ressentait de la hâte avec laquelle le poème paraît avoir été composé. Cette hâte explique sans doute les

flottements, les obscurités de la pensée, l'incertitude dans l'enchaînement des idées de certains passages, ainsi que les libertés prises quelquefois avec les règles de la versification. Il n'empêche que les belles qualités poétiques dont témoigne Pierrot font regretter que l'auteur ait terminé par cette œuvre une carrière si heureusement commencée. La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur revue et corrigée.

LI SET SAUME D'AMOUR

Lou Soulèu dins la mar s'es esvani;
Lou cèu lentamen se duerb e degruno
Si caresso d'or is aubre ensourni:
La Terro en dormènt espèro la luno.

Un vòu de vesiom planejo, caduno
Pintant en moun iue lou clar souveni
D'aquelo qu'espère encaro à la bruno,
Moun pantai es rose e jamai feni.

De chevu negras un arret beni
Dins si maio que bèise uno per uno
Aro m'encadeno e n'ai pa freni...
Moun pantai es blound, moun amigo es bruno.

Uno inmenso pas sus tout revouluno
E mis iue barra volon reteni
Lou revo adusènt tant gento fortune:
Moun amigo es bruno e vai lèu veni

La terro en dormènt espèro la luno;
Moun pantai es rose e jamai feni;
Moun pantai es blound, moun amigo es bruno,
Moun amigo es bruno e vai lèu veni.

Lou cèu s'eslargis, l'estello se raubo;
Adaut sus li piue deja parèi l'aubo
E trai de degout de nèu sus lis aubo:
Migo, aurié-ti pres ta tant blanco raubo?

Crebant li niéu que soun amoulouna
Lou soulèu s'enauro e ven samena
Au pendènt di mount de flot de grenat;
T'aurié-ti rauba toun bel incarnat?

Me siéu repausa dessouto la ramo
Dóu pin; ai ausi dins sa voues que bramo
Lou plagnun d'un cor qu'un autre cor bramo:
Aurié-ti voula la voues de toun amo?

Segrenous alors, me siéu auboura:
Ai vist que lou cèu s'èro tenchura
D'un sang que gislavo i mount maucoura.
T'aurien-ti tuiado? e n'en ai ploura.

E n'en ai ploura, car lou jour calavo,
Qu'un cresso d'argent la luno fielavo
Au dessus dóu pin que, sourne, quielavo.
La mar, sus li baus, négro, gingoulavo...

(Li Sèt Saume d'Amour, II.)

PIERROT BADAIO

... Braquen noueste tueièu de cueivre. Diéu! se l'èro.
Ailas! lou ciele es vèuse. Acò, s'èro en coulèro
Contro iéu; se pèr iéu soulamen s'escoundié!
De gent m'an afourti que la luno poudié
Si veire en plen miejour. Mai, de longo couchado
Per iéu banejo plu meme dins lei nuechado.
Es que li fariéu crento? E pamen, e pamen
Degun autant que iéu la cerco au fiermamen;
Degun l'aimara tant... Tamben m'aimavo foueço!
Tóuti lei nué pèr nàutri èron de nué de noueço:
Su l'alo dei cansoun s'envouelant dins leis er,
Mandàvi mei poutoun dins la rimo dei vers;
La luno sourrisento escampavo seis oundo
De clarta, mi bagnant de cent habeto bloundo;
E puei, trevant lei boues engaloupa de pas,
Elo, adaut pèr dessu lei fueio, iéu, d'abas,
Jugavian coumo de nistoun eis escoundudo.
Oh! qu'an d'escoundedou lei teso sournarudo!
La bello fiho qu'a pa vougu l'Espagnòu
Anavo plega dintre un nis de roussignòu,
Esperant lou signau que d'aquit la destaque.
Aprè, caminant su lou Camin de Sant Jaque,
Maugrat sei pampo e seis espino emé sei nous,
Escartant lei ramèu de soun det lumenous,
Farfouiavo l'escur, anavo, si viravo,
S'aplantavo, pièi partié mai; mi champeiravo
De longo, tant qu'enfin, traucant de rai lou sòu
Mounte m'èri escoundu, creidavo en riant: Babòu!
Vuei, mounte sies? Perqué mi traïsses, o Luno!
Siés-ti la souarre de Couloumbino, que l'uno
E l'autro, coumo se vous dounavias lou mot,
Metès la paio au couou de voueste ami Pierrot?
An resoun, coumo acò, lei fabricant d'estrofo;
Ansin, la verita trèvo souto la cofo
Dei capèu de pouèto, élei que dins sei vers
Afourtisson que la fremo, la mar, la serp
La... patin, la... coufin es de pous de traitesso,
Que tout ce qu'es femèu rimo emé perfidesso.
Ah! moun paure Pierrot, se tei plour an couela,
Es la fauto, va vies d'aquel article la;
Sies un eisemple à la règlo de gramatico:
Lou fraire Savinian n'aura plu ta pratico.
S'ères un ome, au mens! O Luno, soun fidèu
Leis ome, e toun Pierrot que tu ti trufes d'èu,
L'aimon à la foulié lei nèrvi de Marsiho,
Lei manejaire de proso e de pouèsio:
Tribaldy (1) qu'a moustra qu'èri pa libertin,
Maugrat leis óucasien de l'estre, e puei Bertin
Que m'a fa pescadou, dentisto e miliounàri.
Vai, desbatejo-ti dedins lou diciounàri
E devene lèu mascle, un ome coumo iéu
Vo ben coumo... Arlequin. Arlequin? Mai que diéu?
Arlequin es un ome, èro meme un coulègo.
A mai trahi! Viguen: s'Arlequin mi renègo
E troumpo, es bessai iéu que faudrié n'acusa.

De segur s'es venja perqué l'ai refusa
'Quelo plumo que mi demandavo. Viedauco!
Mounte atrouva de plumo à l'ouro d'uei? Leis auco
Dóu país, e n'a proun, lei gardon tant que n'an
Per escriéure élei-memo, e ce qu'es estouant,
N'en pinton de vióulet la larjour de sei paumo...
La vieio a vist de tout e de peis sens escaumo.
Arlequin èro un ome: oh! que l'ome es marrit!
Ah! la maire que m'a su sa faudo abari,
Aquelu qu'a seca mei proumiérei lagremo,
Parai qu'èro uno fremo? O Luno, siegues fremo,
Douço coumo ma maire e bello coumo qu?
Tè! coumo... Couloumbino. Ah! mi vaqui vincu,
Que l'ome es Arlequin, la fremo, Couloumbino.

A-ti lei braio, la Luno, que mi rabino,
Vo ben lei coutihoun, que mi laisso soulet?
La coueifo o lou capèu? La vesto o lou droulet?
Que li fa? Siéu d'Auruou (1)! S'en va: Diéu l'acoumpagne
Dins lei peis estranje e, se plòu, que la bagne!
Requiescant in pace! Aro tout es feni:
Couloumbino, Arlequin, Luno. Lei souveni
Que brandon adarrè sei matau dins ma testo
Fugiran esglaria coumo s'aviéu la pesto,
Se bàrri mei parpèlo em' aquéu talisman...

LA CANSOUN DE COULOUMBINO

Ahissi la Vióuleto o l'àimi à la foulié.
Vouèli l'ahi, l'ahissi e, souto mei soulié
Per estoufa sa vous qu'un vent de pertout pouarto,
L'escrasèri sènso respèt;
Mai las! a perfuma moun pèd
E soun parfum semblo un regrèt:
Lei Vióuleto soun-ti l'amo deis amour mouarto?

Tè! cuhirai la Roso agradanto à moun nas;
O, vouèli la cuhi per enfloura moun jas.
Mai ma man a sauna de sei grafignaduro;
Èro que de sang sa coulour,
Bessai lou sang de ma doulour;
E soun parfum èro un vin lourd:
La Roso serié-ti l'amour qu'enca suduro?

Vióuleto, Roso, amour d'aier, amour de vuei
Vous rabaierai plu; prefèri moun enuei
Que boustiga lei cendre o lei flamo nouvèlo.
La Margarido senso dard,
Senso parfum sera ma part,
E ma vido sera 'no mar
Miraiant un cieie aut, sènso niéu, sènso estèlo!

(Pierrot badaio.)

(1868-)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Plòu e souleio, poésies (Avignon, Roumanille, 1890); — La Glòri d'Esclarmoundo, poème en cinq chants (Ibid., 1894), — Li Pirenèu, trad. de l'épopée de Balaguer (Ibid., 1897); à paraître: Emé d'Arange un Cargamen.

ŒUVRES FRANÇAISES D'INSPIRATION MÉRIDIONALE. — Mont-serrat, roman mystique et féérique (Paris, Savine, 1896); — Dialogues du Bienheureux Raymond Lulle; — Polyphème et Galatée, trad. de Gongora.

M. André a collaboré en provençal à L'Aiòli, L'Armana Prouvençau, La Revue Félibréenne, La Plume, la Revue méridionale, La Cigalo d'Or, etc., en français, à La Minerve française, La Revue hebdomadaire, Le Correspondant, où il tient la chronique des littératures méridionales.

Marius André (1) avait vingt-quatre ans lorsque, au mois de juin 1892, il fut proclamé poète lauréat des grands Jeux Floraux septénaires du Félibrige. Cette consécration marquait des œuvres réunies pour la plupart dans un petit volume paru deux ans auparavant sous le titre, emprunté à Paul Arène, de Plòu e souleio (Il peut et fait soleil). C'est bien là le titre qui convenait à ce gracieux livre dont les trois parties, Visions, Insouciance, Plaintes, sont remplies de pleurs et de sourires, de chants d'amour et de chants de tristesse. On y voit alterner les descriptions pittoresques et fines avec les notations aiguës et subtiles des sentiments et des états d'âme du poète ou de ses amis.

(1). Il est né le 5 juin 1868, d'une famille de marchands drapiers, à Sainte-Cécile, village comtadin à quelques kilomètres d'Orange et ce Sérignan. Au sortir du lycée d'Avignon, il fut conquis au Félibrige et devint l'enfant gâté des grands félibres. Répétiteur à Apt et à Avignon, il prit sa licence ès lettres à Aix et passa bientôt dans la carrière consulaire. Il a longtemps résidé hors de France; actuellement il est attaché au ministère des affaires étrangères et majoral depuis 1918. Pur Provençal, quoique ne sachant vivre qu'à Paris, il garde de ses séjours à l'étranger un fond de tempérament original et exotique qui le fait ressembler, a dit F. Strowski, à quelque fils de la rude Castille.

Une jolie recherche d'art s'y allie à une impressionnante sincérité juvénile. La grâce mélancolique ou riante, la fraîcheur, la simplicité toute classique de certains poèmes contraste curieusement avec les raffinements ou les étrangetés de pensées et de formes de certains autres. Mais ce recueil de poésies fort jeunes, où la personnalité de l'auteur ne s'affirme vraiment que dans quelques pièces, parmi tant d'autres plus agréables que fortes, plus faciles que nouvelles, n'eût peut-être pas suffi à lui attirer une gloire si charmante, en une des plus aimables cours d'amour qu'ait connues le Félibrige, parmi les ruines et les rochers fantastiques de la cité des Baux. Les maîtres d'alors, Mistral et F. Gras surtout avaient voulu encourager, en face des attardés et des tièdes, les tendances de la jeunesse pleine d'un généreux bouillonnement.

Marius André, en effet, appartient à cette génération du Félibrige, la troisième, dit-on, qui, autour de 1885-95, amena à la cause méridionale des hommes comme Boissière, V. Bernard, Amouretti, Maurras, Devoluy, etc., tous vrais disciples de Mistral qui, par leurs efforts combinés, renouvelaient la poétique et la politique félibréennes. Moins simples, moins rustiques moins aimables que la plupart de leurs prédécesseurs, plus instruits, plus nourris du passé historique de leur race et aussi plus au courant des mouvements et des aspirations de l'esprit moderne, ils s'essayaient à tirer même de la littérature et des études franchimando, parisiennes, de quoi aider à la renaissance d'oc. Ils lançaient ainsi dans le courant félibréen des idées et des formes nouvelles. Cela n'allait pas sans jeter quelque trouble parmi leurs aînés. Les meilleures poésies de Plòu e souleio, d'autres aussi, avec des poèmes en prose parus dans L'Aiòli, étaient de ces nouveautés.

— André est un audacieux, écrivait Maurras en 1891. Il a tenté du symbolisme, du verlainien en provençal. Quelques vieillards se sont hâtés de lui répondre qu'il était bon partout où il ne s'associait pas au mouvement littéraire français. Je tiens à poser ici que, mes amis et moi, nous pensons le contraire et que les strophes de l'Angelus, pour n'avoir point de rimes alternées suivant le mode de Ronsard, nous semblent d'excellente poésie provençale. On est allé jusqu'à déplorer par écrit les audaces d'André:

— Mistral, Aubanel, F. Gras, ont toujours respecté les règles de la versification, nous dit-on. Quelles règles? Mistral a écrit des vers de quatorze syllabes (L'Amiradou), Gras en a fait de treize, et personne ne s'en est plaint. Que Marius André multiplie les poèmes comme Plòu e souleio, sans plus s'inquiéter de pareilles misères. D'autres félibres n'ont-ils pas reproché à Cros ce qu'ils nomment ses réalismes?

— Nous prions les cadavres du nous laisser tranquilles (1). Cette riposte en disait long sur l'état d'esprit du groupe dont André était l'un des chefs reconnus.

(1). In La Plume, Les jeunes Félibres (juillet 1891.)

Bientôt la Déclaration de jôuini felibre, lancée de Paris le 22 février 1892 par Amouretti, Maurras et Marin, dans laquelle ils se déclaraient autonomistes et fédéralistes, affirmant ainsi non seulement aimer mais comprendre Mistral, déchaînait des discussions passionnées. Marius André en redoublait l'effet par un discours-manifeste, qui en était la paraphrase, en pleine cour d'amour, parmi les toasts et les chansons, à l'instant même de son couronnement.

La double victoire qui récompensait de leurs efforts novateurs André et ses compagnons allait avoir, dans une œuvre nouvelle et déjà pressentie, le plus éclatant lendemain. En effet, l'an d'après, une passion où le culte du Beau poétique s'unissait au culte du Beau féminin lui inspirait un admirable poème d'amour et de foi patriotique, La Glòri d'Esclarmoundo (La Gloire d'Esclarmonde, 1894). « Vaillant André, disait F. Gras dans la préface du livre, après le grand Aubanel, on pouvait avoir la crainte de te voir trébucher sur la lice battue des choses dites et redites, ou te voir cueillir la fleur flétrie de l'imitation; la voix altière et puissante du maître pouvait, sans que tu y prisses garde, te donner le ton. Mais le vent magistral qui t'emportait t'a maintenu dans la chevauchée folle, l'astre éblouissant que tu fixais ne t'a pas laissé te courber pour ramasser la fleur flétrie, et ton chant a sonné doux et clair comme le chant de l'alouette là-haut dans l'azur. Oui, tu as chanté comme l'oiseau alors que le félibre de la Grenade avait rugi comme le lion. Tu nous a charmés avec les mélodies de ton âme, alors que le maître nous avait frappés d'étonnement avec les rugissements de sa chair.

Le fait est que La Glòri, le second grand poème d'amour, après la Mióugrano, de la renaissance félibréenne, ne rappelle rien de ce qui a paru avant lui. Esclarmonde ne ressemble point à Zani, et André est aussi différent d'Aubanel que Beethoven l'est de Mozart. L'originalité du poème tient autant à la singularité des circonstances qui ont présidé à son éclosion qu'au talent personnel de l'auteur et à sa volonté de sortir des vieilles routes.

— Esclarmonde et M. André, a écrit Jordanne, s'étaient devinés d'abord à travers les séductions d'une correspondance poétique. Mais c'est dans le cloître de Saint-Nazaire, lors de la félibrée mémorable de Carcassonne en mai 1893, que le jeune poète avignonnais et l'admirable félibresse de Gerde se trouvèrent pour la première fois face à face. Ce jour-là André se dressa au milieu des convives du banquet et chacun eut la conviction confuse que quelque chose de grand allait se passer. Il chanta l'Invocation à la Pyrénéenne et raconta comment la Fascinatrice lui était apparue en rêve. Ce ne fut point une scène banale, et Dante seul aurait pu la décrire dans son merveilleux cadre monumental, dans ses phases à la fois chastes et troublantes, solennisées par la grande voix des cloches de Saint-Nazaire. Le spectacle sembla renouvelé des plus beaux temps de l'Italie. Car la jeune fille rougissante tout à l'heure venait, altière comme une prêtresse, de poser, devant le peuple assemblé, un rameau sur le buste de Mistral qu'elle avait salué de quelques-uns de ses plus beaux vers. Il est impossible de bien apprécier le poème si l'on ne tient pas compte de ce point de départ, de la magie subite de cet amour illuminant deux âmes dans la cité des souvenirs.

Sorte d'épopée amoureuse, qui, à vrai dire, n'a pas d'intrigue, au sens habituel du mot La Glòri est difficile à analyser. Pour le poète, servant de la patrie et pèlerin d'amour, du Rhône aux Pyrénées, l'Aimée symbolise et incarne la muse, la prophétesse, la voix l'âme même de cette patrie, et tous ses souvenirs de grandeurs, sa beauté présente, son renouveau et ses espoirs. A travers les formules et les symboles aux sens superposés, si l'on peut dire, la jeunesse félibréenne d'alors savait lire clairement, et trouver les sources les plus pures et les plus émus de ses enthousiasmes. C'est que dans le large courant de lyrisme qui circule à travers l'œuvre où flotte un encens léger parmi les lauriers et les myrtes pénétrants du décor, le mysticisme félibréen le plus exalté et le plus sincère se mêle et se confond au mysticisme religieux et amoureux le plus passionné. Ils animent d'une vie vibrante la personnalité plus sentimentale que sensuelle des deux héros. Éblouissantes visions de rêves, évocations splendides, chants angéliques, prières suppliantes, incantations et invocations ardentes, psaumes d'amour et d'adoration, sanglots de l'âme et du cœur, cris douloureux de la chair; transports de joie et d'espoir, cantiques et litanies sans fin, songeries mélancoliques, extases divines se succèdent dans la magnificence d'une langue aux sonorités d'airain et de cristal et dans l'enchantement des images, pour aboutir, à travers la féerie des tableaux gracieux ou imposants, à l'acte de foi final, à l'hymne triomphant que les amants, réunis et heureux, clament, dans leur exaltation d'épithalame, au Verbe souverain sauveur de la Patrie. C'est ainsi que la triple inspiration du livre, amoureuse, patriotique et religieuse, le rattache à la tradition suivie par la poésie provençale depuis les troubadours, dont André du reste semble se réclamer par les épigraphes et le titre de l'œuvre, jusqu'aux félibres qui l'ont précédé.

A ce traditionalisme du fond, André joint le modernisme délicat et nuancé de la facture du vers. Sa versification emprunte la plupart de ses formes à l'école symboliste dont le poète installe avec maîtrise et bonheur dans la *Glòri* les rythmes et les procédés qu'il avait essayé d'acclimater en langue d'oc dans *Plòu e souleio*. Caressantes et musicales, les trophes du poème d'*Esclarmoundo* ont un rythme souple, expressif et varié qui s'adapte étroitement à la pensée. Elle dégagent une impression générale d'exquise suavité et démontrent victorieusement que la poétique provençale et la vieille langue des troubadours sont très capables de s'accommoder de toutes les tentatives des artistes du mètre et du verbe, quand ces artistes savent se garder, comme André, des excès et des fantaisies.

Si les nouveautés métriques de *La Glòri* déconcertèrent quelques critiques, la haute, la superbe, l'intense poésie du poème et la perfection de sa forme furent unanimement et justement appréciées dès la publication.

Comme dans les œuvres concertantes des grands maîtres harmoniques, disait G. Jourdanne, étant donné le point de départ du thème original, tout y tient en une trame serrée et se développe progressivement, sans un vide, sans une lacune, pour s'épanouir dans l'andante final, plein d'ampleur et de majesté. Ce poème, avec ses épisodes à la fois si simples et si poignants, est une splendide symphonie d'amour et de gloire.

C'est également à une vaste symphonie que Devoluy le compare, tout en invoquant à son sujet les souvenirs de Tristan et de Lohengrin, autant que de Vincent et de Calendal.

— Vous avez là, disait-il à l'auteur, une continuité de lyrisme qui doit remplir de joie les poètes et les apôtres. C'est enfin un poème un, au souffle hautement soutenu, que nous demandions toujours. Et il était dit que le Rhône sacré, que ses vagues furieuses, en caresserait l'éclosion.

Et le critique concluait: — *La Glòri* est un événement littéraire et patriotique qui marquera. Avec sa conscience profonde et les poussées fleurissantes de ses Rythmes nouveaux, André a doté la Provence, et la France d'une œuvre très belle et vraiment neuve, qui grandit les horizons et déchaîne les formules. Son livre est enthousiasmant et troublant. J'ai la ferme conviction que demain le portera, peu éloigné de Calendal, dans l'éblouissant *Olympe* de nos félibres immortels.

Depuis cette œuvre, Marius André, tenu le plus souvent éloigné de la Provence, n'a pourtant pas cessé de travailler en langue d'oc comme en langue d'oïl, à l'enrichissement de sa littérature (1). Ses travaux considérables en français, généralement sur les choses et les hommes du Midi, ne l'ont pas empêché de rapporter d'Espagne en 1918 un nouveau recueil de poésies provençales qui reste à paraître sous le titre, tiré de la fameuse barcarolle de Mistral, de *Emé d'arange un cargamen* (Avec un chargement d'oranges). On y retrouve la souplesse la variété, l'originalité des rythmes, la langue à la fois archaïque et jeune de *La Glòri*, avec la grâce tour à tour subtile, précieuse et naïve des meilleurs poèmes de sa jeunesse. Outre leur caractère d'exotisme, l'originalité principale de ces nouveaux vers réside surtout dans la souplesse et l'art de la technique. On sent que le bon critique à la Boileau que s'était révélé André dans la défunte *Minerve Française*, a su mettre ici à profit ses études approfondies des versifications française et provençale comme ses propres conseils à ses confrères en poésie.

(1). Il a traduit en provençal (1897) la belle trilogie catalane de V. Balaguer, *Li Pirinèu* (Les Pyrénées). La traduction est précédée d'une étude où sont envisagés largement le patriotisme méridional et les deux albigismes. *Li Pirenèu* révèlent chez leur traducteur une évolution vers un genre où la richesse du style et le lyrisme s'allient à la force de l'idée et au sens critique le plus avisé.

La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur, revue et corrigée.

ANGELUS

La campano clarinello
De la capello
Sono l'Angelus dóu sero;
Sa voues que dis: — Prègo, espero!
S'envolo
Vers lou soulèu que trecolo.

Sono, sono, vai, campano!
Sono, trepano
Lis èr emé toun cantico!
Vejeici l'ouero mistico
Qu'à l'amo

Adus frescour e calamo.

Sono, sono! Ta voues soulo
Aro treboulo
Lou silènci de la coumbo
E lou soulèu que trestoumbo
Tenchuro
De sang la plano e l'auturo.

Sono, sono!... Entre li branco
La luno blanco
Pouchejo emé si dos bano...
E lou cant de la campano
S'aplanto
Su ' no noto tremoulanto.

Pièi plus rènn... Dins la campagno,
Que l'oumbro gagno,
S'ausis plus qu'un souspir d'auro
Qu'au mié dis aubre s'enauro,
E, vaigo,
A-bas la curso de l'aigo.
Alor dins la palunaio
Plus ren esfraio
Li granouio e li reineto
Que dison si cansonneto
Mesclado
I di grihet dins la prado.

(Plòu e souleio, Vesioun.)

LA PASTOURO

Sabe dins moun endré poulido chatouneto
Que meno pasturga l'avé chasque matin;
La seguisse de liuen, escoutant lou tintin
Di campaneto.

S'arresto, i'a de fes, pèr faire uno pausetto,
Long d'un riéu, souto un roure ombrajant lou camin;
Li fedo remiaumant fan cala lou tintin
Di campaneto.

E la gènto Pastouro, en se cresènt souleto
Canto, e iéu d'escoundoun darrié l'aubre vesin,
Ause soun cant, plus dous, plus clar que lou tintin
Di campaneto

Et vejaqui perqué seguisse Gatouneto,
Tre que l'aubo s'enauro entre li petelin,
E que l'aucèu apound si eansoun au tintin
Di campaneto.

(Plòu e souleio, Inchaiènço.)

I'A'N MOUMEN QU'UNO MUSIQUETO...

Les sanglots longs des violons, etc.

P. VERLAINE.

I'a'n moumen qu'uno musiqueto
S'ausis, estranjo, dins l'androuno
E mounto jusqu'à ma chambreto;
Sèmblo lou plang d'uno chatouno

Lou reloge pico sèt ouro
E l'oumbro de la niue davalò;
La musiqueto toujours plouro
E de-vers iéu soun plang s'eisalo.

Ai bèu espincha: res deforo!
Es pamens d'aqui que s'enauro
Aquéu canta que me maucoro;
Segur n'es pas lou plang de l'auro.

Barre ma fenestro e ma porto;
La cansouneto meigrelino,
Ai! me n'aribo pas mens forto,
E soun plang toujours m'estransino...

(Plòu e souleio, Soulòmi.)

LA GLÒRI D'ESCLAROUNDÓ

TROS DÓU CANT I

O sorre jamai visto e pamens couneigudo,
Amigo desirado, espère ta vengudo
E siéu tout tremoulant d'esmai!
Sabe que vas veni: lou soulèu que trelimo
Di Pirenèu dauro li cimo
E li glourifico de rai.

Di cimo que la nèu innnourtalo enmantello
Sabe que vas veni vers iéu,
Vierge coume la nèu, coume elo cando e bello!
Un pople te seguis, e bèlo
Toun sourrire amistous qu'escavarto li niéu,
E gramàcio lou cèu en cantant: — « Laus à Diéu! »

Mai tu, vas inchaiènto e siavo dins li prado;
De flour neissènt davans ti piado
Enauron vers tu sis óulour;
Drèisses uno courouno en ta dèstro flourido,
E, dintre lis anèu de ta como, ajouguido,
Dóu soulèu amouros l'auro amaiso l'ardour.

Amigo, t'ai pas visto encaro
E pamens devine ta caro
E toun sourrire dous e tis ardènt vistoun;
Devine la grandour de toun Amo eisilado,
Sabe qu'enfant au front siés estado marcado

Dóu divin signe d'eleicioun.

E dempièi as mescla ta cansoun de chatouno
A l'invisible cor dis Ange qu'envirouno
La lusido de toun matin;

E lis Ange atentiéu an escouta, o Fado,
Toun Verbe à resson cristalin
Que nous dito li lèi de l'Estrofo daurado.

E grandido au mitan di cant dóu Paradis,
Vas aparèisse coume uno aubo
Sout li piado de qu la roso reflouris
Pèr ié poutouneja sa raubo;
Dins un nimbe de rai souleiaus e de flour,
Vas aparèisse Rèino e Fado de belour.

Enfin, te veici! Alandrigo
Uno troupo d'enfant à toun endavans crido:
— Jouvènt poudès planta lou Mai!
O Pouèto, poudès d'uno voues trefoulido
Faire clanti de cant plus riche que jamai
Pèr aquelo que vèn, boulang vòsti margai!

Siés vengudo... T'ai visto, o Rèino d'armounio,
E d'enterin qu'à toun entour
Lou pople clamo sa baudour
E que lou jouvènt dis tóuti si letanio,
Iéu ai dubert mi bras pèr un poutoun d'amour
E siéu ana vers tu coume vers ma Patrio!

E n'as recouneigu, car ère toun pantai,
E siés vengudo à iéu sèns cluga li parpello;
Coume uno vesprado d'estello
M'as tout embelina de frescun e de rai,
Car l'eslu de tis iue, plen de cremour, trampello,
E pamens es pious coume un lum de capello...
Oh! desempièi long-tèms t'ère predestina:
Ensèn devian canta lou suprème hosanna...

Avans tu moun passa n'es clafi de messorgo,
Mai, umble lou renegarai,
E ta tendresso n'es la sorgo
Ounte me purificarai!

E cantarai pèr tu de cant ardènt e flòri
Ounte metrai moun culte emé tout moun amour;
T'ai-ti pas deja di, dins la Ciéuta de glòri
D'inne qu'an auboura toun noum sus lou tafòri
E lou fan inmourtau dins tóuti li memòri?
M'as-ti pas guierdouna de poutoun e de plour?

Esclarmoundo, ti plour soun uno aigo signado!
Siéu benesi peréu dempièi que lis ai vist,
— Bonur desparaula! record de Paradis!
Regoula de tis iue sus ma caro enfioucado;
Autant coume ti plour toun poutoun es sacra
E n'en garde un parfum que jamai perira!

Esclarmoundo, enfant claro e moundo,

Ta bouco a 'n reverset tant dous que la Joucoundo
Lou retrais, mai escassamen;
Dempieù que soun poutoun de tant de gau m'inoundo
Vole èstro bèu-parlant e larga fieramen
I siècle ta lausenjo, en paraulo fegoundo!

O blouso, dintre la negrou
De toun vièsti, saras un simbèu de lumiero!
Faidido sublimo, auturiero,
Pèr li siècle saras un simbèu de belour
Car la Patrio en tu remiro sa grandour.
— E pèr éli sarai, iéu, un simbèu d'amour...

EMPERIERO LEGENDÀRI...

TROS DÓU CANT IV

Emperiero legendàri,
N'en sies lou grand Lumenàri
Qu'a reviscoula moun cor.

Oh! moun cor que cresiéu mort,
N'as estrassa lou susàri,
E m'auboure bèu e tort.

A travès gaudre e campagno
Marcharai vers la mountagno
Ounte es escoundu toun ort.

E que m'enchau di lounagno?
Mi pèd soun oundra d'eigagno
E moun cor l'es de cansoun,

E ma bouco de poutoun
Que n'espèron ta culido:
Vau mounte soun ti vistoun!

Car ai vist dins sa lusido
Touto l'esplendour dóu cèu;
Soun fres coume, au renouvèu,

Uno pradello flourido;
Soun fièr coume un aubanèu
Que vai guincha lou soulèu!

Soun grand coume la Venjanço,
Plus terrible que lou tron
Que l'iro en tempèsto lanço

Sus li roure e sus li front;
Soun mai bléuge que la lanço
Dis empeiraire e di prous;

Soun mistèri n'es mai blous
Que li mabre de l'Atico;
Lou mèu d'Imète es mens dous;

Soun plus bèu que la Musico,

Quouro atendi, quouro amar;
— Soun tragi coume la Mar!

Tis iue, tis iue pivelaire
M'enchusclon coume un vin fort,
E van vers éli, pregaire,

Plen d'amour e d'estrambord.
Sabe iéu sèt rai d'un Astre
Que m'ensignaran toun ort;

Sabe l'Estello dóu Pastre,
Di Pouèto e de l'Amour:
S'es pausado sus li chastre

Que paisson long de l'Adour;
— E, sèns bestour ni chancello,
Lou cor gounfle de baudour,

Vau vers ma Pivelarello!...

(La Glòri d'Esclarmoundo.)

LONG DE L'ADOUR

S'ausissié roudela l'Adour subre soun lié
De caiou à coulour de mabre;
Lis apèns pirenen fasien un escalié
Que s'esperlougavo dóu vabre

En jusquo i cim nevous qu'ajougnon l'estelan.
Un roussignòu, à la perdudo,
Se desgargamelavo à semoundre si cant
Au riéu, i mount, à l'amplitudo.

Mentre qu'un rai d'avé peissié sus lou rountau,
Uno chato em' un jouve pastre
Se miravon ravi. Semblavon inmourtau
Coume la lumiero dis astre,

Coume lou roussignòu, coume tis aigo, Adour,
Coume li mouatagno sereno,
Inmourtau e poutènt coume toun ruscle, Amour,
Que barbelavo dins si veno.

LOU BASTIMEN

Lou bastimen part pèr l'Espagno,
— Moun cor es gounfle de baudour!
Touto la mar a la cantagno.
— Tis iue retrason sa bluiour.

De sereno cascaiarello,
— Siés fresco coume un aubrespin
Fèndon l'aigo que s'encamello.
— Saluden lou nouvèu matin.

Tóuti lis erso soun flourido,
— Aussen la coupo vers lou cèu!
Tóuti li gau soun expandido.
— Pourten un brinde au sant soulèu!

A CHARLE MAURRAS

Remembro-te, Charle Maurras, dis ouro,
Bèn-astrado entre tóuti, dóu Martegue!
Uno aureto venié de la Mar Nostro,

E tant divinamen musiquejavo
En calignant sus lou coustau li fueio
E dins lou port li barco vanelouso
Qu'auriéu di que li cordo de la liro
D'Apouloun fernissien dins l'amplitudo,

Apouloun! Veramen, fuguè 'mé nautre
Lou jour d'avans. I bord dóu clar de Berro,
Embelinè li sereno e lis ome.
Reveguerian li tèms di fablo antico,
Aquèli tèms que sus la terro jouino
De soun Oulimpe li diéu davalavon
Pèr baia i pople li lèi que faguèrou
Li ciéuta forto, adevengudo e justo.
L'ausiguerian dins toun Martegue. E quouro,
Nous aguènt fa guierdoun de sa dóutrino,
S'entournè vers lis astre o vers Maiano,
I' avié dins nòsti cor uno lus novo.

E tu, Maurras, qu'ador escasso-peno
A toun mentoun coumençavo de pougne
Uno barbeto, mai que l'armouniò
E la sapiènci escrèto vesitavon,
Tu que miés que degun l'aviés coumpresso
Aquelo lèi que ligo l'ome is ome
Emai i diéu, t'ausian que countuniaves
De Mistral-Apouloun la dicho bello.

(Emé d'Arange un Cargamen...)

JOSEPH D'ARBAUD (1872-)

ŒUVRES. — Lou Lausié d'Arle, poésies (Paris, Dudin, 1913); — deuxième édition en 1918 (Le Feu, Aix); — Li Rampau d'Aram, poèmes de guerre (Aix, Société de la Revue Le Feu, 1920); — La Vesioun de l'Uba, poème tiré du recueil précédent (Ibid., édition de luxe hors commerce, 1921); — Lou Nouvé Gardian, conte, édition d'art avec aquarelles de Lelée (Aix, Le Feu, 1924). — A paraître: Li Cant Palustre, poésies de Camargue; — La Caraco, nouvelles camarguaises.

J. d'Arbaud a publié quelques vers français dans les jeunes revues et notamment à la Revue Naturiste. Poète et écrivain provençal, il a collaboré à L'Armana Prouvençau, L'Aiòli, Prouvènço, etc. Il est aujourd'hui directeur-rédacteur en chef du Feu.

— Voici un admirable poète, le premier des poètes provençaux. C'est ainsi que les auteurs de l'Anthologie de l'Amour Provençal saluent Joseph d'Arbaud (1).

— Tu les domines tous, lui écrivit un jour le maître de Maillane, qui, dès les débuts du jeune poète, avait chaudement prisé son œuvre commençante et qui, depuis, ne cessa de le soutenir, de l'encourager et de le reconnaître pour un de ses meilleurs disciples, qu'il proposai volontiers en exemple.

(1). Etrange destinée que celle de Joseph d'Arbaud! Né à Cavaillon en 1872, fils de la Félibresse d'ou Cauloun (Cf. tome I), il fut de bonne heure un des disciples préférés de Mistral et le plus solide espoir du jeune Félibrige. Longtemps on le vit à Aix, où il fit son droit, avec l'élite intellectuelle de la Provence, Joachim Gasquet, X. de Magallon, etc. il y connut aussi l'admirable Louis Le Cardonnel, dont les *Carmina Sacra* ne sont pas sans quelque similitude de facture avec les poèmes de d'Arbaud.

Puis un jour sous prétexte d'aller vivre intégralement la vie provençale qui l'attirait, il quitta la société aixoise, la douceur des causeries amicales sous les ombrages du Cours. Il rompa avec toutes ses habitudes pour habiter les plaines désolées de la Camargue et y mener l'existence du manadié. C'est à cet exil volontaire, qui dura quelques années, que J. d'Arbaud doit l'éveil de sa vocation poétique, admirable exemple de fidélité à un idéal. Destinée étrange, en effet, mais heureuse aussi, malgré les souffrances qu'il a pu connaître pour un poète à qui le succès est venu dès la jeunesse, pour un patriote en qui de nombreux amis ont reconnu un chef. Mais chef au sens que l'entendent les félibres partisans de propagande pratique et sociale, d'Arbaud ne pouvait le devenir, car il n'a point le tempérament d'un homme d'action. On ne le voit guère se mêler activement à la politique félibréenne qu'autant que son patriotisme de Provençal s'accorde avec son orgueil de poète et les exigences d'une santé précaire. C'est ainsi qu'il est plus souvent à la tête des pittoresques et théâtrales parades de gardians que devant une estrade de conférencier et de propagandiste. L'activité dont il est capable, il la met surtout au service de la revue aixoise *Le Feu*, organe du régionalisme méditerranéen, qu'il dirige depuis la mort de Sicard, et de ses inspirations poétiques, qu'il dédaigne même de réunir en volume. Lauréat des grands Jeux Floraux septénaires du Félibrige (1906), majoral depuis 1918, d'Arbaud est membre du comité des Revendications méridionales.

Au sujet du *Lausie d'Arle* (le Laurier d'Arles) qui venait de paraître en volume après avoir paru en grande partie, par piè ces détachées, dans les revues provençales, Bruno Durand disait en 1914: « Le laurier que J. d'Arbaud a planté, puissant et vigoureux, plein de sève et de magnificence, est si bien venu qu'il surpasse de haut tous les arbres de la plaine. Son feuillage amer, débordant la Provence, ombrage toute la terre d'oc et honore toute la race.

De ces citations, qu'il serait facile de multiplier, il ressort que les contemporains et les aînés du poète du *Lausie d'Arle* sont unanimes à proclamer sa prééminence poétique. Pourtant le titre de prince des poètes est chose difficile à décerner. Presque en même temps que d'Arbaud et dans la seule Provence, d'autres poètes de langue d'oc se sont fait aimer. Certains sont à peine plus âgés que lui. A tel d'entre eux on ne saurait refuser la richesse de l'inspiration, l'élévation de la pensée, la perfection artistique. Chez celui-ci la forme sera plus variée, le style plus imagé. Celui-là peindra avec une rare puissance ou entraînera par une imagination plus féconde. Malgré tout, les préférences inclinent vers l'œuvre de d'Arbaud. C'est sans doute qu'avant tout et exclusivement, son inspiration est celle d'un vrai Provençal qui ne s'est laissé jamais dérober. Rien d'étranger à la Provence ne le préoccupe aucun dilettantisme, point d'art pour l'art.

Il n'exprime que la Provence, et généralement la plus pure, la plus fidèle à elle-même, celle de la Camargue et du pays d'Arles. Si l'amour frissonne dans ses vers, c'est un amour toujours mêlé aux choses de sa terre, qui en est en somme l'incarnation tendre et passionnée. Et comme il y incorpore ses songeries d'amour, il incorpore aussi dans l'arbre de gloire et de beauté des vues magnifiques sur le terroir et la race, son passé et son avenir... Ainsi les peintures de la vie rustique, des travaux champêtres, du grouillement de la terre et des gens, font un tout, un tout humain, un tout provençal, avec les regrets touchants d'un amour perdu, les rêves chaleureux d'un bonheur évanoui, les douces remembrances des temps meilleurs.

Excluant de la poésie de d'Arbaud ce côté félibréen qui en fait l'unité et la profondeur, Marcel Coulon a pu écrire à propos du *Lausie*: — Lyrique né, d'Arbaud chante pour chanter, pour le plaisir et pour la gloire du chant. Les avantages de son art, ses défauts aussi ont leur source. Car la poésie idéale, si l'élément en est bien le chant, le lyrisme, exige aussi la pensée. Il faut que la philosophie y pénètre, que le poète donne une explication de l'univers, ou de certaines portions de l'univers. Dogmatisme qui, pour être vraiment poétique, doit être objectif, large universel, mais qui doit être.

Exemple: Mistral. Or si le lyrisme de d'Arbaud est puissant, il ne l'est pas assez pour que nous ne remarquions pas que sa poésie n'est pas remplie jusqu'aux bords. C'est là une légère restriction qu'on

ne présenterait pas si on songeait à comparer d'Arbaud à des poètes moyens. Pour lui, la poésie est la grande, l'unique affaire. Nul de ses vers qui ne contienne, secrète ou riante, cette affirmation. Fanatisme admirablement propre à créer un grand poète et qu'on ne retrouve à pareil degré que chez Ronsard et chez Moréas. (Chez Mistral, l'amour de la poésie est subordonné au patriotisme...)

La vie, sa vit lui apparaît sous les espèces d'un laurier, à pousser toujours plus haut, toujours plus profond. Sa mentalité, il ne la désire autre que celle d'un arbuste fait pour étendre à travers l'azur des rameaux de feuilles vives, luisantes et riches d'odeur; spectateur des heures et des saisons, complice du soleil, du vent, de la pluie, de la lumière et des ténèbres. L'attitude de la contemplation lui est si chère que sa poésie y gagne une monotonie de mots et de gestes un peu lassante. Mais d'Arbaud possède la première qualité du poète: le pouvoir de répercuter. S'il n'y a pas de pensée dans certains de ses poèmes, s'il ne nous enseigne rien, philosophie, science, morale, religion, il nous communique ce trésor rare: l'émotion. Il nous met à même de rêver devant la nature. Et même les seules descriptions de nature dont ses poèmes soient pourvus sont si éloquentes qu'au besoin même elles suffiraient... Chez une catégorie nombreuse de poètes, vous ne trouverez pas de sens caché. Ils ont quelque chose à dire, ils le disent, et quand ils l'ont dit, nous pouvons les relire: nous n'y trouverons rien de nouveau. Mais l'intérêt des vers de l'Arbaud ne s'épuise pas aisément. C'est qu'il ne traduit pas seulement l'extérieur nécessairement limité des choses, mais leur âme, leur âme inquiète. Peu apte au récit, au développement d'un sujet, il ne raconte pas, il impressionne, il suggère. Poète de l'amour, même s'il évoque une image féminine, ses évocations, ses confidences seront imprécises, interrompues. Nul amant plus discret; sur le chapitre de la pudeur, il dépasse ce Pétrarque avec qui je lui vois de la ressemblance morale, plutôt qu'avec ce tendre sans doute, mais ce sensuel, cet impudique Heine à qui on l'a comparé.

Mais si nous ne distinguons rien de précis, de complet dans ses élégies, nous sentons ardemment les émotions qui le pressent. Nous en savons assez au reste. Que d'autres moins aptes à renseigner l'âme, laquelle ne veut comprendre qu'à demi-mot, mettent les points sur les i. D'Arbaud parle beaucoup en ne disant presque rien... L'atmosphère mystérieuse où baigne le Laurier d'Arles me paraît une substance nouvelle dans l'univers poétique. Elle constitue au chimiste qui l'élabore une originalité de grand aloi. Le procédé est inhérent à sa nature. Aisément il deviendrait excessif, tant il est spontané... Mais, l'énigme résoluble ou non, la forme chez d'Arbaud reste limpide. En effet, la fermeté, la précision, la clarté toutes classiques du langage font un frappant contraste avec la pensée voilée et balbutiante. Produire à ce point de l'abstrait avec du concret, cela tient de la magie.

Sensible à la beauté de la langue de d'Arbaud, Mistral a écrit dans la préface du Lausié: — Cela nous sort du provençal d'occasion. » Le fait est que ce n'est pas en feuilletant les livres, en provençalisant le français, comme le curé Sistre et tant de poètes provençaux, que le poète s'est fait son vocabulaire si riche et nuancé.

Dédaignant les pauvres fleurettes mortes qui dorment entre les pages des dictionnaires, il a voulu cueillir lui-même chaque pervenche épanouie sur les lèvres de ceux qui connaissent le secret du plus pur provençal. De la cette langue ardente et saine, toute palpitante de vie, d'une saveur incomparable.

A toutes ces qualités, profondeur de l'inspiration en rapport avec tout ce que la race et le pays ont de grand et de grave, émotion intense, mais jamais vulgaire, maîtrise de soi-même, richesse et clarté de l'expression, d'Arbaud joint encore l'équilibre de la composition, l'ampleur de la strophe et la technique irréprochable du vers bien frappé.

C'est d'ailleurs à cet amour de la forme plus encore qu'à son sens descriptif qu'il se rapproche de Hérédia, dont il semble avoir subi l'influence dans ses Cant palustre (Chants palustres), composés pendant son séjour en Camargue et non encore réunis en volume. Mais chez le félibre, le souci antique et plastique n'étouffe jamais l'émotion humaine, et son vocabulaire reste accessible à l'auditeur le moins lettré, pourvu qu'il soit de franche race d'oc. Cette constatation s'applique aussi aux Rampau d'Aram (Rameaux d'airain), petit recueil de quatre poèmes de guerre publié en 1921. Hymnes funèbres en l'honneur des poètes provençaux morts au champ d'honneur, thèmes émouvants sur la mort de Mistral ou du gardian de Camargue obscurément tué dans un combat, plaintes poignantes qui montent le soir des champs de bataille, ces poèmes brillent toujours de l'éclat magnifique des vrais mots de Provence pris au cœur de la langue et font ainsi oublier la francisation, trop accusée ici, de la métrique. Peu variés, les mètres des Rampau, quatrains d'octosyllabes, quatrains d'alexandrins de préférence, peuvent paraître bien liés à notre français du Nord, selon le mot de Thibaudet. N'importe, si le livre, sans doute à cause du sujet ingrat et toujours un peu factice qu'il traite, ne nous rend pas tout à fait en entier le souffle et le charme du Lausié d'Arle, il garde cette gravité et cette noblesse émues si caractéristiques de la manière de d'Arbaud. L'ensemble et l'équilibre des qualités de ce poète, leur composition harmonieuse, la hauteur de ses vues, la distinction générale du ton font bien de lui un vrai classique de la littérature provençale moderne. Par là, et sans aucune imitation mistralienne, il s'affirme un mistralien dans la plus pure et la plus complète signification du terme.

La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur, revue et corrigée, sauf pour les poèmes tirés des Cant Palustre que nous avons traduits nous-mêmes.

S'ÈRE VENGU DÓU TEMS...

S'ère vengu dóu tems que li raço pacano
Batien touto la terro en butant si troupèu
E que, rèn qu'emé si bastoun e si mantèu,
Èron mestresso dis auturo e de lu plano;

Se lis estello o la sentido dóu bestiau
M'aguèsson un bèu jour adu dins lis engano,
Aqui, auriéu planta moun tibanéu de lano
E tra sus lou sablas la pèiro dóu fougau.

E, libre, apassiouna pèr la mar e lis astre,
Amouros de la gardo e mèstre di salanc,
En menant moun avé, lou bastoun à la man,
Auriéu viscu cènt an coume vivien li pastre.

S'ère vengu dóu tèms que, pèr èstre quaucun,
N'i avié proun d'èstre un ome e d'ama soun terraire,
Me sariéu fa basti liuen de tout, pèr li Fraire,
Un grand castèu de pèire en raro di palun,

Lou matin, en vesènt lusi la mar poumpouso,
Auriéu durbi ma porto au boufe dóu vènt-lar,
De-sero, la voues di troubaire e di jouglar
M'auriéu canta lou bèu e li causo amourouso.

Troubaire e cavalié, mai libre Prouvençau,
Afeciouna pèl lou bèn-dire e la bouvino,
Tous tèms auriéu mescla dins moun amo latino
Li pouèmo di pastre e li libre gregau.

Mai siéu vengu d'un tèms que se respeton gaire
Li liberta di pastre e li trobo di vièi;
Sempre gibla sout la jougato de la lèi
Li jouvènt an quita la jargo emé l'araire.

Amo de nòsti vièi enclauso dins sis os,
Esperit de la terro ounte dormon li raço,
Pèr nous autre t'an mai bandi foro dóu cros
La forço dóu soulèu e la voues de l'aurasso.

Vaqui perqué, dins lou reiaume de la sau,
Vira devers la mar espère ta vengudo;
Pèr te mies apara, pèr te presta d'ajudo,
Me siéu fa gardo-bèstio e cante prouvençau.

LOU DOURGUET

En memòri dóu jour que, gnarro, dins li claus
Venguère batre em' uno escarrado de tau,
Davans lou cabanoun plantère uno jitello.
Èro menudo. Aquelo cimo que bacèlo
Au vènt-d'aut, quant de tèms l'a faugudo para!

Lis ome, en galejant, venien: — Arrapara
Franc qu'un vedèu la mange. Aro es uno gacholo,
Long de soun pèd, lou tron a cava 'no rigolo
E li bèstio, de-niue, se ié vènon freta;
Dins l'escarto dóu bas, pos vèire flouqueja
Lou matin, s'alentour manjon li pouliniero,
La bourro dis esquino e lou péu di creniero.
Emé la pouncho dóu coutèu, lou gardianoun
Dins la rusco a marca li letro de soun noum
E, ras de la fourquello, a fusteja 'no crosso
Pèr recata, de jour, lis entravo di rosso.
— Aro, pichot, que siés pausadis e sadou,
Regardo se li biòu tènou lou chaumadou;
E, s encaro, d'en bas, prènon pas la virado,
Planto-me'n bon clavèu dins la branco giblado
E pèr que beguen fres, 'm' un flot de pouloumar,
Ié penjaras, vira dóu constat de la mar
E tapa, pèr li mousco e pèr li lagramuso,
La boutiho empatado e lou dourguet que suso.

(Li Cant palustre.)

LOU LAUSIÉ

Que lou rufe Labé fague erseja la mar
O que la Tremountano alene dis Aupibo,
A touto ouro, lou vènt boufant dins la ramiho
Aboulego si branco e soun fuiage amar.

Dóu Nord e dóu Miejour que lou nivo s'avaste,
Gaiard, sus la champino, éu poumpo lou blasin
E, d'eigage abéura, regardo au fres matin
Lou vòu di tourtourèu fusa dins lou cèu vaste.

Es un jouine Lausié que, pèr noste renoum,
A l'ousour dóu païs, plantère sur l'auturo;
Lou gèu a pas pouscu maca sa rusco duro
E chasque estiéu venènt veira creisse soun noum.

Butant soun racinage à la founsour marino,
Dins la sabo a tira l'amarun de la sau;
Miejour toumbo e, fougous, au soulèu prouvengau,
Sus la terro escaufado, acourchis soun oumbrino.

— Aubre, tu que de l'aubo as begu l'aigo en plour
Pèr que te vegue, un jour, ombreja moun carage,
Sus la patrio urouso, expandis toun ramage,
Lausié d'Arle, Lausié de ma jouvènço en flour.

CHATO D'ARLE

Vos que te digue, chato bello,
Perqué t'envas, chasque matin,
Espelido dins ta capello
Coume la roso di jardin?

Escouto: canto la cigalo,
Mirèio camino pèr Crau;
Eila, lou trepa di cavalo
Fai envoula li perdigau;

Mai, blèimo sout l'escandihado,
Elo vèi, au miejour risènt,
Dins l'oumbro de la bartassado
Lusi la caro de Vincèns.

L'Angloro passo... Es Esterello
Que blanquejo dins la liunchour.
Lou vènt boufo dins li tousello
E Calendau plouro d'amour.

Rèino di niue pleno d'estello
Qu'i ple badant de toun manièu
Vujant lou fiò dins si parpello
Empourtaves noste Aubanèu;

Tu, qu'au soulèu que se raviho,
Bandisses, di brusc en coumbour,
D'eissame roundinant d'abiLo
E li butes dins la clarour;

Maire, qu'i chato de la Raço
Gardes, pèr flouri la ciéuta,
E mau-despié d'èu tèms que passo,
L'espandimen de ta Bèuta;

Veiei toun sang, Vènus alerto,
Lou fres rousié s'es espeli
Veici lou rire clar de Nerto
E la cansoun de Magali.

Vaqui perqué dins ta eapello,
Chato d'Arle, chasque matin,
T'en vas, jouino, espelido, bello
Coume la roso di jardin.

PRIMO AUBO

Ai, touto la nine, sonuja-fèsto.
Pèr pausa moun sang en coumbour,
A la vitro mete ma tèsto,
Es jour.

A la frescour de la primo-aubo
Caminon li couble atala;
Vese, à la plouvino, ta raubo
Voula.

Plega dins sa jargo de lano,
Un pastre vai garni si nau;
Entende canta dins la plano
Li gau.

Mai la fenèstro es lèu barrado
E tourne mai à ma foulié:
Veici la pouncho enribanado,
Lou lié.

— S'un matin vesiéu, chato douço,
Quand lou jour trauco li neblas,
Blauqueja sus ma vano rousso
Ti bras;

A l'ouro que s'en vai lu luno,
Se vesiéu souto mi ridèu
Dins li dentello de la fluno,
Toun péu;

Se sentiéu, dóu lin que t'acato
E que recato ta bèuta,
Lou parfum de toun cors de chato
Mounta;

Belèu diriés: — L'Aubo es pèr orto,
Es grand jour, lèvo-te, moun rèi,
Un rai, is asclo de lu porto
Parèis.

— Ma bello, diriéu, que te guèire!
N'ai talumen passa de niue,
Sènso un poutoun de tu, sèns vèire
Tis iue!

Laisso la chambro pestelado,
Douno-me ta pichoto man,
Veiren lusi la souleiado
Deman. »

Mai de longo sounja, rebuso.
E pamens, dins mi bras, aqui,
Touto la niue, te sentiéu, nuso,
Dourmi

AUTOUNADO

Mounte soun la clarour de l'aubo e l'abrivado
Di chivau s'esbroufant dins lou vènt matinié?
Lou fougau mando i plat lusènt de l'estanié
Sa michour douço e lou rebat de la flamado,

Lou cat dor sus mi cambo e roundino, estendu.
En escoutant lou vènt que despampo li souco,
Iéu soungé à tant de grun qu'ai quicha sus mi bouco,
Soungé à tant de draïou ounte me siéu perdu.

Ma jouinesso s'en vai coume li dindouleto
Quand veson s'avança li neblo sus la mar;
E la coupo es asclado e lou vin es amar
E dins lou cors malaut l'umo se sent souleto.

Amaro finicioun de tout pantai uman!
La chato de moun cor, amourouso e ravidò,
Jamai sus lou lindau de la porto flourido,
Dins l'oustau dis aujòu, l'adurrai pèr la man.

Pode ravasseja davans ma chaminèio,
Soulet pode caufa mi man sus li cafiò;
Jamai lis ausirai, alentour de moun fiò
Lou trepa dous e lou piéuta de la ninèio,

La braso dóu fougau fai lusi l'estanié,
Lou cat roundino; sus l'oustau l'oumbro davalò
E la niue s'alargant nous adus sus sis alo
Un pau mai de tristesso e de malancounié.

Pamens, pèr li carriero e li muraio blanco,
Cavalié m'abrivave au soulèu de miejour
Emé lou ferre au poung e la taiolo is anco.

Quand partian di sansouiro à la primo dóu jour,
Li chato amoulounado i porto di cabano,
Emé soun rire fres nous cridavon: bonjour!

Mai serious, plega dins li bernous de lano,
A l'auro dóu matin butavian nòsti tau
E lou soulèu levant fasié lusi li bano.

Ourguianço di fort, cresènço di catau,
Ruscle di counquistaire abriva dins li vilo,
Erias nostre quand passavian sout li pourtau;

Vese à noste endavans li gènt courre pèr milo,
La pousso revouluno e, dins lou chamatan
S'ausis, long dis oustau, lou femelan que quilo.

— Ardit! Sarro ti biòu, que lou baile es davans! »
Au galop, imbrandable, intravian dins l'areno
E li chato, is autin, nous picavon di man.

Pièi, quand l'errour venié, davans la niue sereno,
Quiha sus lis estriéu se tiravian dóu round
En butant nòsti tau prim coume d'alabreno,
E lou sang di chivau bagnavo l'esperoun.

Ai las! Quau me rendra lou tèms dis abrivado,
La baisso paluniero e li sablas mouvènt?
Quuu butara lou sang que dor dins mi courado?
Sus la branco passido e la bourro neblado,
Quau fara reflouri mi raive de jouvènt?

Quau me rendra la sello rousso e li sounaio
E lou ferre pognènt dardant si tres pounchoun
E lou dur cavalot sela pèr la bataio?
Jamai à moun entour veirai plus la vacaio
E li tau barrulaire expandi dins li jounc,

Jamai ausirai plus lou crid de mi cavalo,..
La braso dóu fougau fai lusi l'estanié,

Lou cat roundino, sus l'oustau l'oumbro davalo
E la niue s'alargant, nous adus sus sis alo
Un pau mai de tristesso e de malancounié.

VIHADO

Aro dins moun chambroun, d'abord que la flamado
Abraso lou fougau
E que lou vènt-terrau sout la porto barrado
Escoubo lou lindau;

En escoutant la niue que davalo sèns luno
Sus lou vèspre arlaten
A la pousso dóu tèms que mounto e revouluno
En tóuti li cresten,

Me soungé: se, de-fes, uno man enaurado,
Uno pichoto man,
Turtavo en tremoulant la cadaulo toumbado
E l'aussavo plan-plan;

Se vesiéu s'avança de la porto badanto
Au mitan de l'oumbrun,
Lou riban de velout, la capello boumbanto
E lou carage brun;

Segur, maugrat l'ivèr e lis aigo jalado
En tóuti li valat
E lou vènt-d'aut boufant la fre sus li calado
E lou cèu estela,

Au mitan dóu chambroun veiriéu li rai de l'aubo
Amoussa moun calèu,
Coumo s'elo venié, dins li ple de sa raubo,
Adurre lou soulèu.

Chato, diriéu, tu qu'amourous, à la perdudo,
Dóu mitan de ma niue,
Sounave, à la perfin de-vers iéu sies vengudo
E t'ai davans mis iue.

Vai, li Santo de Diéu te seguiran pèr orto!
Mai, bravo, dóu lindau,
Esvartant toun pantai, viro-te de ma porto
Au camin de l'oustau.

Un jour, en estènt vièi, quand dóu tèms de la vido
Noun rèsto qu'un rebat,
En me repassant tout dins ma tèsto ravidó
Coume un soungé acaba,

Dirai: — L'ai couneigudo. Ero talamen bello
Qu'en ié cantant mi vers,
Vesiéu li roso s'espeli sus sa capello
A la fre de l'ivèr. »

E belèu me ereirai dins ma tèsto brandanto

Que, flourido d'amour,
Elo s'envai, couifado, eternamen galanto,
Sus la Lisso en coumbour.

(Lou Lausié d'Arle.)

JOSEPH LOUBET (1874-)

ŒUVRES. — Li Roso que saunon, poésies, livre I (AvignonRoumanille, 1903); — Lou Vin, tragédie rustique en deux actes (hors commerce, 1904): — Inédit: études diverses et un recueil de poésies languedociennes, Sus l'Auboi Clapassié.

Il a collaboré à L'Aiòli, La Cigalo d'Or, La Revue Félibréenne, Lou Viro-Soulèu, Vivo Prouvenço, La Campano de Magalouno, L'Armana Prouvençau, Le Provençal de Paris, etc. Il a dirigé et publié pendant la guerre La Gazeto Loubetenco (1915-17),

(1). Petit-fils, du côté maternel, d'un maître charpentier, fils du charpentier albigeois fixé à Montpellier, c'est dans cette ville qu'il est né le 3 mai 1874. Orphelin de bonne heure, aux prises avec les exigences de la vie, il compléta son instruction comme il put, au caprice de ses goûts d'adolescent attiré par la poésie. Tour à tour mallarméen, ghiliste, rédacteur de petites revues symbolistes, directeur fondateur de La Coupe (1894-98), il vint s'installer à Paris en 1896 et, après avoir fait du journalisme, il entra dans l'administration des P.T.T. Amené au Voltaire par M. Faure, il se consacra définitivement au Félibrige et au culte de la langue d'oc. Il n'avait pas attendu jusqu'alors pour participer au mouvement félibréen. Dès sa douzième année, il avait lu les chefs-d'œuvre des grands félibres, et il avait à peine quinze ans que Roumieux publiait dans Cigalo d'Or ses premiers essais poétiques en provençal. Bientôt après, il se liait avec les jeunes poètes et les dirigeants du Félibrige, tout en se distinguant comme un des plus ardents disciples des fédéralistes militants de l'époque. Sa carrière de propagandiste provençal commença à Paris dans la modeste échoppe d'un Auvergnat à la fois cordonnier et marchand de vins. Il y lisait à la veillée les œuvres des félibres à un cercle d'auditeurs composés de petits employés et d'ouvriers méridionaux. Au Voltaire, il était l'une des recrues les plus assidues et les plus enthousiastes. Trait d'union entre Parisiens et étrangers à l'occasion des manifestations et des réunions des félibres de Paris, il acheva d'affirmer sa personnalité par la publication de ses Roso, en 1902. L'année d'après, il était nommé vice-président du Félibrige de Paris, et il le redevint plusieurs fois par la suite. Au déclin de la société, il fréquenta régulièrement les soirées du Provençal de Paris, qui furent et sont restées peut-être le véritable foyer félibréen de la capital. Les lectures y succédaient aux causeries ou alternaient avec des représentations théâtrales où Joseph Loubet ne dédaignait pas parfois d'incarner avec succès le premier rôle de quelque comédie provençale.

Durant cette période qui va jusqu'à 1914, sans cesser d'écrire des vers ou de la prose, fouillant de préférence les documents des XVIème, XVIIème et XVIIIème, il a amorcé des études philologiques et littéraires sur les dialectes méridionaux, qui sont encore à paraître.

Au cours de la guerre, alors que la mobilisation avait dispersé ses amis, J. Loubet, avec son inlassable fidélité à son idéal de félibre et son merveilleux et tenace esprit d'organisation, a continué sa propagande et son action, et les faisant, selon ses propres termes, plus tendres, plus affectueuses, il les a adaptées aux circonstances. Désireux de créer un lien amical entre les félibres soldats et d'entretenir en eux la flamme félibréenne et patriotique, mais dépourvu de moyens, il leur a servi de juillet 1917 à août 1917, sous le titre de La Gazeto Loubetenco (la gazette de Loubet), une lettre-journal photocopiée à 100 exemplaires environ. Cette gazette, à laquelle ont collaboré les jeunes espoirs du Félibrige, contient à côté de pages consacrées à Mistral et aux autres primadié, à côté de morceaux choisis de leurs œuvres, des vers et des proses d'actualité. Document unique en son genre, elle forme en quelque sorte une curieuse anthologie provençale de la grande guerre. Tout en créant à son directeur, depuis appelé lou grafié (le greffier), des amitiés solides, elle a fait grand bien à la cause provençale, car elle a suscité de belles vocations félibréennes devant l'ennemi, à une heure grave et douloureuse.

— Neuf de mes gazetiers, hélas! ont donné leur vie à la France, nous écrit J. Loubet; j'ai plus de quinze cents lettres en langue d'oc, confidences, et quelles confidences! de tous nos chers et glorieux enfants qui me prodiguaient tant de cordiales et nobles paroles. C'est là ce que je préfère de mon œuvre. Ces

lettres sont ma plus belle richesse, et si Dieu veut, un jour je dirai la beauté unique de ces nobles âmes et leurs tristesse, et leur exaltation, et leur foi mistralienne...

Depuis la fin des hostilités, dans notre période troublée et difficile, J. Loubet s'est remis courageusement à sa tâche de propagandiste provençal, malgré la disparition de la plupart de ses amis du Voltaire, malgré la mort de Maurice Faure, de Charles Roux qui devait aider efficacement ses campagnes. Avec Adrien Frissant, dont le groupe, reconstitué, a repris la tradition des mardis du Provençal de Paris, avec les éléments félibréens de divers autres groupement de la capitale, il a fondé la Société des Amis de la langue d'Oc, qui n'a d'autre but que d'aider la cause félibréenne à la faveur des circonstances. Pour cette cause, J. Loubet lutte depuis sa jeunesse sans voir faiblir son estrambord. « C'est à cela affirme-t-il que, certainement, je dois d'avoir triomphé de la vie stupide et creuse de Paris. » Secrétaire général adjoint de la Fédération régionaliste de France. il est aujourd'hui ce qu'il était à seize ans: fédéraliste et félibre militant.

Provençal militant, Joseph Loubet (1), en vrai disciple de Devoluy, ne s'est pas contenté de propager ses idées félibréennes par l'action pratique. Il a voulu aussi faire au Félibrige de la propagande par la poésie. Et comme il est doué d'un beau tempérament de poète, son œuvre mérite qu'on la distingue ici comme l'une des meilleures qu'aient produites les félibres parisiens de sa génération. Cette œuvre, peu fournie, mais la fécondité n'est pas en général et surtout chez les félibres un indice de la valeur littéraire, se recommande avant tout par son allure aristocratique, assez curieuse à constater chez un écrivain issu du peuple. Elle est écrite pour la plus grande part en pur mistralien, Joseph Loubet ayant, malgré ses origines languedociennes, et comme J. Boissière, un autre enfant de l'Hérault, une préférence marquée pour la langue de Calendau, et de La Miougrano, soit par goût personnel, soit par désir de contribuer au triomphe de l'unité linguistique de la littérature d'oc. Il y a deux poètes en J. Loubet, le poète de la jeunesse et le poète de la maturité.

Ses premiers vers, il les a réunis en partie sous le titre embaumé et endolori de *Li Rose que saunon* (les Roses qui saignent, 1902). De la noble préface de ce recueil, signée Pierre Devoluy, qui est en même temps une sorte de manifeste des théories et des revendications félibréennes d'alors et où le nouveau Capoulié donne à son ami Loubet le baiser fraternel de la génération qui monte, nous détachons le passage suivant sur l'auteur et son œuvre:

— Joseph Loubet n'est pas, à la vérité un nouveau pour nous qui suivons attentivement les manifestations de l'activité félibréenne. Presque enfant, il nous étonna souvent par des poèmes exquis, d'une langue pure et documentée, d'une inspiration abondante et fière. Mais, jusqu'ici épars dans les revues et les journaux, ses chants n'avaient fait la joie que d'un petit nombre d'esprits favorisés. Aujourd'hui il nous donne en pleine lumière et dans toute la force de sa virile jeunesse un rosaire de poèmes neufs et lumineux. Et tout à l'émotion éprouvée en l'égrenant, nous criions: Bravo et hardi!... De la première à la dernière page de ce livre, vous entendrez retentir les sirventes les plus légitimes et les plus ardents, murmurer les chansons d'amour les plus passionnées et les plus berceuses. Un instinct de fierté familiale et patriarcale, un sentiment vigoureux et sagace du But idéal emplissent le volume. Aussi bien, tous les amants de la patrie d'oc tressailliront de joie, car un vrai poète ici resplendit et s'affirme. Par la richesse et la variété de son talent Loubet, comme tant d'autres, eût pu se laisser prendre à la glu, à l'illusion trompeuse des succès faciles de Paris, vite il serait devenu, s'il avait voulu ou daigné, l'un des principaux qui règnent dans les tavernes de Lutèce; mais, exilé là-haut par les vicissitudes de la vie, il a su garder son âme et demeurer le fils de son père et la fleur de sa terre. Ce faisant, il accomplit une action considérable; et Sainte-Estelle, en revanche, le récompense d'un beau destin; à la suite des grands poètes des générations de Mistral et de Fourès, le voilà qui prend place parmi les princes de la poésie provençale.

Ces lignes de Devoluy définissent exactement le talent du poète, la valeur et le but de son œuvre. Il faut y ajouter que les thèmes traités dans les *Roses*, félibréens pour la plupart, sont empreints de cette éloquente vigueur combative qui n'est pas un des moindres points de ressemblance que J. Loubet offre avec le préfacier de son livre. Soit que, épris des paysages violents et ensoleillés, il chante la Camargue avec ses escapades de poulains indomptés qu'enivre la brise lourde d'exhalaisons salines, soit qu'il célèbre la grande bleue, tantôt orageuse et grondante, tantôt amoureuse et pâmée au long des sables d'or, soit qu'il évoque les souvenirs pieux des glorieux passés, Maguelonne la morte et les anciens; compagnons d'armes morts devant Muret pour la défense de la patrie méridionale, soit qu'il pleure la perte de l' Aimée dans des vers tendrement émus, soit encore qu'il clame dans les trois nobles et rudes chansons qui terminent le recueil son cri de révolte et d'espérance en la beauté future, c'est toujours la Provence que chante le poète, en amant passionné, et ses *Roses* qu'a fait éclore le grand soleil provençal dans les jardins somptueux du Midi, et qui saignent sur l'amour, le rêve et le souvenir, ne sont en somme qu'un poème en faveur des fortes et saintes choses du terroir. A de rares qualités d'imagination, à la nouveauté, hardie des images, J. Loubet joint la précision pittoresque dans la

grandeur, l'observation ingénieuse, le symbolisme et l'élévation de la pensée; une passion fougueuse sait assouplir son enthousiasme au moule brillant et sonore d'une prosodie classique. Nourri dès son adolescence, de Mistral et d'Aubanel, ses deux maîtres, c'est surtout du poète des Fihò d'Avignoun que Loubet se rapproche le plus dans ses premiers vers. D'Aubanel, il a la vigueur réaliste, la hardiesse brûlante de la passion, la richesse du verbe et du coloris. La même note chaude et ardente domine dans les poèmes (1) qui devaient composer la deuxième partie de Li Roso que saumon, laquelle n'a point paru, ainsi que dans Lou Vin (le Vin, 1904), tragédie rustique dans le genre du drame d'Aubanel Lou Pan dóu Pecat (le Pain du Péché), où les scènes de tendresse alternent avec d'autres scènes d'une réelle puissance dramatique.

Mais, sous l'effet de l'âge, la poésie de J. Loubet a apaisé ses juvéniles élans et pris davantage conscience de sa véritable originalité. Les Roses et les œuvres antérieures à la quarantaine datent d'une époque et l'inspiration ne s'accommode guère de cette mesure et de cette discipline qui ne viennent qu'avec les années. Les vers que Loubet a écrits depuis l'âge mûr contrastent avec ceux de sa jeunesse par leur sérénité et leur mélancolie. A des chants altiers et fervents, où reste un soupçon de littérature, à un enthousiasme un peu factice et verbal, a succédé une poésie plus tempérée, plus douce et plus vraie, dont le poète puise l'émotion et la sincérité prenantes au spectacle des tristesses de la vie et dans le cadre intime du foyer. Les poèmes de cette veine mériteraient d'être réunis en un recueil spécial. Leur publication ne pourrait qu'ajouter au renom dont Joseph Loubet à juste titre jouit comme poète provençal parmi les lettrés et les félibres. Il est majoral depuis le 15 mai 1921.

(1). Tels Les Ecoliers de Wreschen, qui ont été traduits en polonais. D'autres poèmes de J. L. ont été traduits en danois et publiés dans Jule Koerten (décembre 1907, avec portrait de l'auteur) et Varden, revues dirigées par Andersen. Il est également l'auteur de la traduction française de Lou Baile Anfos Daudet, par B. Bonnet (1912).

La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur revue et corrigée.

L'ARAGNO

Lou calabrun es siau. La sentour di mentastre,
Lou perfum de la sàuvi e dis agoulencié
Se maridon d'amour e van gagna lis astre.
Au dindin di redoun l'avé seguis lou pastre,
Davalant di garrigo ounte s'abarissié;
S'aubourant de la coumbo adeja sournarudo,
L'aureto a de vounvoun de poutoun amoureux;

E i'a 'no aragno cambarudo
Qu'escarlimpo lou soulèu rous!

D'eilalin a sourgi l'orro Niue mau-fasènto.
Enterin que groumiho, idous, en s'alis pant,
Lou moustre, elo dosplego, ourguiouso e risènto,
Sa capo, e, l'estelant di lagremo lusènto
De l'astre, dins lou cèu lando en s'agaloupant.
E plóuvinejo alor uno neblasso roujo
Qu'ensaunousis lou su di gigant pinatèu,

E l'aragno apegado, auroujo,
S'embriago dóu sang dóu Soulèu!

E degout à degout, la bèstio espetaclouso
Agafant l'astre, ansin qu'un corb à la curun,
Lampo lou sang dóu diéu e sa ventresco afrouso
Boumbello reboufido, e pourpro e lumenouso!
Gingoulon d'eilalin sòuvajuno e ferun.
Davans l'angòni santo espelis pietadouso
La bramadisso agudo e rauco di grapaud.

— E la resplendour souleiouso
Vai s'amoussant pau à cha pau.

E s'alato d'esfrai la pauro cardelino
Que desfueio en fusant uno roso. Amoundaut
Dirias un tiadou que sus l'escuresino
Vuejo li font de si garganto cremesino.
E subran tout tremolo e vaqui lou mistrau!
L'aragno sèmpe chourlo. Ô! la drihanço duro
Qu'un lamp, aro! Lèu, lèu lou vènt terrible, amar,

Purificant la macaduro
Cabusso l'astre dins la mar!

Tout coume aquéu soulèu es noste amour, Amigo,
Que lusissié dins l'or de noste cèu jouvènt!
Un vèspre es la lussùri, es sa negro enterigo
Que venguè lou maca. E vuei moun cors se ligo
Catiéu à toun cors nus. Paste toun nus neven
E bramo nosto fam aro à jamai sadoulo,
Nosto fam de poutouno! O! bramo à faire escort!

L'aragno euro li mesoulo
E, pecaire! l'Amour es mort!

VÈSPRE

Li ramo di piboulo, à l'auro toursegudo,
Plouron de fueio aurino: or de rouvi maca.
Lou cor entre-dubèrt, lou soulèu qu'a raca
Soun sang cabusso, e dins la coumbo s'es jacudo
La Niue... L'estang dourmis e l'autoun en risènt
Se miraiò dins l'aigo, es ourguious de vèire
Lou sang rous di vendèmi e lou de l'astre rèire
Flouca si gauto enca d'un viéu poutoun rousen.

Dins la liunchour, subran, la preguiero espirado
D'uno flahuto douço encanto la vesprado,
Amaiso lou charpin e coucho li maucor...
L'auro devèn aureto e fernis coume un cor.

L'oumbro gagno, e clinant la tèsto alor, lis aubo
An saluda lou pastre ignourènt e mourtau
Qu'anavo, agaloupa dins soun mantèu, e tau
Qu'un proufèto adraia de-vers uno novo aubo.

Isto l'ome un moumen, e bèlo em' un fremin
Lou tremount. E subran à sa canello canto
D'un plagnun amourous la doulour pretoucanto,
E lis iue lagremous, mai, repren soun camin.

Mai, amount dins lou cèu, la musico requisto
S'enauro, e darriés éu, quouro braco sa visto,
L'ome vèi, vers la mar roussello, davalant
Li nivo qu'an segui soun poulit avé blanc...

(Li Roso que Saunon.)

LOU REJAUCHOUN DÓU POUÈTO PÈR LA FINICIOUN DE L'AN

Coume es longo la som, coume es longo à veni!
I' a bèu tems que Mirèio a crousa si maneto;
Benurouso, dourmis souto l'aflat beni
D'un pantai inoucènt, dedins la cabaneto
Que fai sa bresso au pèd de moun lié. Dins lou siau
Vounvouno soun respir e ras de iéu encaro
Un autre alen tebés e fin frusto ma caro.
Dono Luno especejo un mantelet nouviau
De clarun dins lou mèmbe. Es l'ouro dóu silènci.
Lou reloge, soulet, coume un grihet de four
Sègo-sègo (1) e moun cor n'en seguis la cadènci,
E, sus lou cabessié, moun front fai à soun tour
Coume un brut de cascai que raio de l'eissour
De mi tempe e que crèis emé ma despaciènci:
Inagoutablo font que vou pas demeni!...
Ah! qu'es longo la som e tardièro à veni!...

Quand s'acabo l'annado e badaio desèmbe,
Que soun grando li niue coumoulo de remèmbe!
E que de pensamen dins nosto closco fan
Sesiho!... Li veici, nòsti bonur d'enfant!...
Nòsti joio adourablo!... e la flour d'ardresso
Dis espèr proumeiren!... la mignoto mestresso
Que dins un espinchoun nous raubè tout entié!...
Nòsti vint an cremant de bello valentié
Pèr l'amour de Prouvènço e pèr li nobli targo!...
Nous veici cranejant, cargant la santo jargo,
La lengo dóu Miejour, l'àbi de lus e d'or,
Lou vièsti que nous tèn digne de nòsti mort!...
E li vesen aqui tout proche, nòsti rèire,
Nòsti vièi, nòsti gènt... aqui vènon de sèire
Dins li fautuei gausi... que soun brave! Lis iue
N'an jamai tant briha d'amour qu'acquèsto niue!
Li gèste n'an jamai agu tant de tendresso
E tant de majesta!... Belèu que lis an presso

Au touca de l'Eterne... o ben lou souveni
Li rend-ti mai bounias quand belan si caresso
De bado?... e que la som es tardièro à veni!...

Coume vai que de plour varaion sout mi ciho?
Pèr-de-que lou Passat, vivènt, me desvario
A l'ouro que tout dort à moun entour? — Sarié
Tant bon de s'alata dins l'or di fadarié
Qu'adus lou soungé, dous is amo creserello!
Mai la som vendra pas clavela mi parpello,
E, dins l'oumbrun caudet, mi regard soucitous
Furgon. — Siéu-ti bèn soul à noun dourmi?
— Moun pous Sèmblo turta mai fort, bèn mai fort que tout aro
Quouro un rebat lunen vèn paupeja ma caro.
Li souveni charmant d'aièr, dins lou raïoun
S'abrivon coume fai un vòu de parpaïoun
Vers li raro!... — O! moun cor, de que i' a que t'esfraïo?
— Me sèmble qu'uno clau viro dins la sarraïo

De ma porto!.. Chut! Chut!... Rèn... Rèn.
 — Coume vai plan
 Lou reloge en marcant li darrié pous de l'an!
 — Un de mai: un de mens. — Pau d'à-cha-pau, lis ouro,
 Carrejan li maucor, li bonur, bourro-bourro,
 Coulon dedins lou flume aventurous dóu Tèms
 Que secuto l'ivèr dóu boufau dóu printèms!
 E nosto vido umano es lou cruvèu de nose
 Que davalo en dansant sus lis erso dóu Rose,
 Verg noun-sai queto astrado!... Ah! qu'asuman la sau
 De la mar emé forço, emé chale!... E qu saup?...
 Qu saup dequé Deman, — (aquéu droulet estrange
 Que revèrto Mirèio e qu'à soun gàubi d'ange) —,
 Vendra, misterious pourta dins moun fougau?...
 Oh! que siegue la fe que restauro e fai gau!
 Que fai dinda li vers au lahut de nosto amo;
 Que barro nòstis iue tre que nais la calamo;
 Que vuego lou repaus i cor alangouri,
 E rènd douço la som... pèr aprèndre à mourir!

31 de decèmbre 1912. — 1 de janvié 1913.

(Le Provençal de Paris, 12 janv. 1913.)

GUILLAUME LAFORÊT (1877-)

ŒUVRES. — Gàubi d'Enfant, poésies (Avignon, Roumanille 1907); — Li Ferigoulo, Sant-Gilenco, poésies (Ibid., 1909); — Ramoun VI, drame historique en cinq actes et en vers (Nîmes, Imp. La Laborieuse, 1912); — A paraître: Nivoulas, Vers lou Vèrai, La Mistralado et Vido de Carretié.

Laforêt a collaboré aux principales publications félibréennes et surtout à l'Armana Prouvençau et a Vivo Prouvenço!

Le félibre charretier Laforêt est avec Charloun Rieu l'un des types les plus représentatifs du poète populaire, dans la meilleure acception du terme et tel que la langue d'oc moderne en voit fleurir un groupe nombreux. Un choix sévère ne permet de présenter que ces deux-là, mais la Provence à elle seule compte un nombre respectable de ces chantres d'humble origine. Leur œuvre, pour être de second plan, offre bien des faces intéressantes, qu'une histoire de la littérature félibréenne devra mettre en lumière et étudier avec soin. Après Charloun qui chante avec des mots et des images pittoresques la vie simple et belle du pacan, c'est, à Eygalières, Souvestre qui s'extasie devant la dentelle fine et bleue des Alpilles et célèbre son nid; à Cabanes, c'est Vidau qui dit le los de la terre grasse et nourricière dont il fouaille les flancs; aux portes d'Arles, c'est Laforêt, le félibre qu'émeuvent la douceur du foyer et le babil des enfants, et qui chante avec amour et émotion son fouet de charretier, son gagne-pain; ailleurs, c'est le bon laboureur Lèbre; c'étaient le cloutier Chauvier et le charbonnier Lescure, pour ne citer encore que les principaux, tous vrais paysans et ouvriers de villages, qui ont su s'élever à la vraie poésie grâce à l'œuvre de vulgarisation littéraire, d'épuration, et d'assouplissement entreprise par les Sept de Font-Ségugne. D'ailleurs, leur genre à tous évolue, avec plus ou moins d'originalité, entre celui de Charloun et de Laforêt. Car, en réalité, ces deux poètes se ressemblent peu, ayant chacun une personnalité nettement marquée et franche d'imitation.

Parmi les félibres de la précédente génération, Auguste-Guillaume Laforêt, né à Saint-Gilles (Gard) en 1877, s'est rapidement placé au rang des maîtres en s'imposant à l'attention des lettrés et en gagnant la faveur du public par la qualité d'une œuvre déjà abondante et où s'affirme un vrai et vigoureux tempérament de poète. Tout jeune, cet enfant du peuple aima l'école et consacra volontiers ses veilles à l'étude.

Il avait onze ans lorsque les besoins de sa famille lui firent abandonner les livres pour les rênes de corde et le fouet tors. Il parcourut les routes d'Arles, de Nîmes, de Beaucaire, souvent las et les yeux lourds de sommeil, mais toujours fier de ses fonctions et faisant l'homme, copiant l'allure et le sans-gêne des rouliers:

Lis iue gounfle, la gaugno palo,
Rebalant li pèd déjà las,
Reglant sus aquéu dóu coulas
Lou balans de mi dos espalo (1).

Travailleur honnête, Laforêt comprit vite que ce sans-gêne rouliers était loin d'être une qualité, et, dès son adolescence, il entreprit de combattre l'abêtissement de ceux qui rendent leur métier méprisable par leur grossièreté ou par leur morgue:

Estre bon carretié n'es pas d'ana pèr routo
Em' un couble garni d'arnescage lusènt,
Es pas d'avedre un èr mai o mens sufisènt
E de tène un camin em' un viage de bouto.

(Vido de Carretié.)

Laforêt est un de ceux qui ennoblissent leur métier et leur race. La notation poétique qu'il a faite au jour le jour des événements qui marquent la vie du charretier lui vaut mieux qu'un blason... A vingt ans il dut troquer sa blouse de roulier pour l'uniforme du soldat. Est-ce à ce changement d'existence que Laforêt doit d'être devenu poète? Nous ne le pensons pas, car la caserne ne favorise guère l'inspiration poétique. Toujours est-il que ses premiers vers, des vers français, datent du régiment.

Le beau cuirassier y célébrait les jeunes filles de la garnison. Mais cette partie de son œuvre, il la jeta au feu le jour où, marié et père de famille, mû par un sentiment impérieux, pour exprimer des choses délicates et profondes, il sentit que seule la langue de son pays possédait les richesses et les sonorités qu'il recherchait. Une cruelle maladie avait failli lui enlever son fils aîné; et c'est pour dire ses angoisses d'abord, sa joie ensuite, qu'il écrivit ses premiers vers provençaux (3).

A partir de ce moment (1904), Laforêt devint félibre.

(3). Marius Jouveau, Un Félibre charretier, Laforêt, Revue de Provence, août 1907.

Il y avait deux ans qu'il écrivait en provençal lorsqu'il montra ses vers au maître de Maillane.

— Siés un bon bougre (tu es un bon bougre), lui dit Mistral en l'encourageant et en lui conseillant la compagnie de jeunes gens qui, à Arles, venaient de fonder l'Escolo Mistralenco (l'École mistralienne). Il s'y fit vite remarquer par son zèle et ses brillantes dispositions, y trouva enseignements et critiques et put bientôt publier son premier volume, Gàubi d'enfant (1) (Grâce enfantine, 1907), qui reste jusqu'ici sa meilleure œuvre, toute faite de tendresse pure, d'amour filial et d'observation paternelle et qui met son auteur au rang des plus sincères, des plus attendris, des plus originaux poètes de l'enfance de notre littérature française. C'est le livre d'un poète charretier qui exprime avec une rude franchise, dans une langue abondante, les notations précises, les émotions d'un large cœur. Gàubi, mot qui n'a pas son pendant en français, mais qui exprime à la fois le galbe, le geste et la grâce de l'enfant Gàubi d'enfant, vaste programme dont les éléments ont été patiemment découverts sous le toit paternel, dans l'axe du foyer rayonnant de tendresse infinie, dans le cercle étroit de la famille, dépassant rarement l'ombre du toit paternel ou celle du vieux cyprès du cimetière. Puis, par un sublime retour d'amour filial, dans quelques pièces d'une heureuse venue, le poète s'attendrit sur son vieux père et égrène sur la tombe de sa mère disparue des larmes de reconnaissance et de pieux souvenir.

Voici la jolie pièce de vers que Mistral écrivit pour Gàubi d'enfant et qui figure en tête du volume:

AU FÉLIBRE-CARRETIÉ LAFOURÈST

Que toun fouit pete, noum d'un gàrri!
Sies d'Apouloun un eiretié,
Car dóu Soulèu menant lou càrri,
Ero Apouloun un carretié.

Mai, dins la lus dóu Félibrige,
Faras pas coume Faetoun,

Qu'eilamoundaut, pres d'un lourdigé
Se debaüssè dóu carretoun.

Tu, de la Bicho de Sant-Gile,
Aguènt, enfant, teta lon la,
Bon Lafourèst, siès proun agile
Pèr te jamai descavala.

Mais l'intérêt le plus palpitant du livre revient avec ces Gàubi d'Enfant, ces gestes de la première heure, ces premiers sourires au soleil de la vie. C'est la naissance, ce sont les souhaits de bienvenue, l'allaitement, le premier sourire, les premières volontés, les premiers jeux. Puis c'est une nouvelle et double venue, la bessounado, les chansons du berceau, la tétée, les bégaiements... Et puis, c'est la vie jeune, ingénue insouciant, le sommeil parmi les rêves dorés de l'espérance. Le poète suit ses enfants dans leur développement physique et moral, pas à pas: il chancelle avec eux, sourit à leur sourire, s'amuse à leurs jeux, en contemplant sur ces fronts innocents la virginale pureté d'âme de ces petits êtres, respire dans leur haleine pure avec la consolation de ses peines et le délassément de son labeur quotidien, les effluves du sublime printemps de l'existence et surprend, avec la douce philosophie d'un père qui prodigue son cœur à ses enfants sans espoir de leur reconnaissance à venir, pour la seule beauté et pour le seul devoir d'aimer, les premiers mouvements d'une nouvelle et prochaine humanité en marche (1).

Donc ce que Laforêt demeure avant tout dans ce volume, c'est le poète du foyer, de la famille. Son émotion est large et frémissante, mais d'un ton contenu, sans grandiloquence, presque sans recherche de style; elle exprime dans les termes simples du langage familial. Pourtant sa langue n'est point pauvre; au contraire, toute populaire qu'elle soit, elle est d'autant plus riche, imagée, savoureuse, à la fois précise et pittoresque, exempte, comme chez Charloun, de tout francihotige: ce charretier est un puriste. Son vers bien cadencé, de rythme coulant, harmonieux, sans recherche, facile à dire, Laforêt est un diseur à grand succès, est, si l'on veut, d'essence parnassienne, mais surtout mistralienne. D'ailleurs dans le fond comme dans la forme il est, par excellence, selon l'expression de M. Daudé, le poète de la réalité: il voit juste, il peint exactement. Et il est parfaitement conscient de son métier, de tout ce qu'il doit à l'éducation reçue des félibres et du rôle félibréen qu'il joue à son tour. Il le reconnaît lui-même en tête de Li Ferigoulo Sant-Gilenco (les Thyms de Saint-Gilles, 1909), son second volume: — Ces poésies, note J. Ronjat, sont à la fois l'honneur et la justification du mouvement félibréen. Ce sont des choses qui valaient la peine d'être dites et qui ne pouvaient l'être qu'en langue du terroir. Laforêt lui-même l'explique à merveille dans son poème Canto ço qu'as vist, qui devrait être comme un bréviaire du poète provençal...

(1). S. Daudé, un poète d'Avenir, Revue du Midi, 15 mars 1913. Nous avons ajouté au texte de cette citation.

Quant au métier de l'auteur et à ses progrès, Li Ferigoulo tiennent les promesses de Gàubi d'Enfant. On voit qu'il a travaillé, qu'il a affiné sa langue et sa forme, celle-ci plus adroite et plus libre, celle-là plus pure et plus riche. Il y a dans ce recueil des choses parfaites, de cette simplicité nerveuse qui fait penser au style de Charloun Rieu, comme l'atetounimen du paysan provençal, dépeint en deux vers puis-sants: Fouire en pensant à si felen — la vigno que vèn de si paire (bêcher, en pensant à ses petits-fils — la vigne qu'il tient de ses pères). Ce progrès de sa veine poétique, Laforêt nous l'explique dans une introduction qui est une des parties les plus intéressantes du livre.

Après avoir confessé qu'autre-fois ses premiers vers ressemblaient à une charrette de foin mal chargée ou à une jolie fille mal débarbouillée, il affirme que si aujourd'hui il a acquis la connaissance de la langue littéraire, c'est grâce aux conseils de Devoluy et surtout aux leçons du majoral Dugat. Ils lui ont l'un et l'autre enseigné la manière de vêtir l'inspiration poétique qu'il tient de la nature des expressions et des formes qui conviennent le mieux aux différentes pensées qui veulent s'épanouir.

—... Et voilà, conclut J. Ronjat, le grand bienfait du Félibrige (1).

Ce volume de Li Perigoulo consacré surtout à son pays de Saint-Gilles dont tout le vaste panorama se déroule à nos yeux, est moins un, car il contient des poèmes de forme, de genre et d'idées plus divers que le premier. Sauf quelques pièces de circonstance souvent, d'un moindre intérêt, qui se ressentent

d'une improvisation hâtive ou que déparent quelques licences que le poète s'est permises, emporte par son inspiration, nous avons là une suite de poésies brillantes et sans tache, d'un fini, d'une perfection qui ne nuisent que rarement à l'émotion. Tandis que dans *Gaubi d'Enfant*, Laforêt n'avait guère employé que les formes rythmiques françaises ou consacrées par les grands félibres (sonnet, alexandrin, quatrain, d'octosyllabes, strophe mistralienne, etc.), nous le voyons s'essayer ici avec bonheur dans des mètres moins usités ou plus variés. C'est ainsi qu'il manie avec une réelle maîtrise les vers de dix et de quatorze syllabes. D'autre part, ce recueil révèle davantage chez Laforêt, bien plus que chez Charloun, l'influence des villes et de leurs courants d'idées. Ce que le paysan du Paradou ignore ou voit d'un œil philosophe, les imperfections de la vie sociale, lui, moins patient, moins résigné il s'en irrite. A l'amour du sol natal, au sentiment de la famille et des traditions, se mêlent les aspirations humanitaires les plus généreuses, mais un peu abstraites. Certaines pièces sont même traversées de ces accents de révolte qui animent décidément son *Ramoun VI* (Raymond VI, 1912).

(1). Dans *Vivo Prouvenço*, fév. 1909 (traduit du provençal).

Alors, dans cette remarquable tentative de drame historique provençal où Laforêt affirme un talent studieux, littéraire épris de vastes compositions et qui nous rappelle, avec une chaude sympathie pour la cause albigeoise, les sanglantes épreuves de la Croisade, l'orientation nouvelle de l'inspiration, l'évolution du métier et des moyens du poète sont complètes.

Si la frappe du vers a gagné en force et en sonorité, si l'ardent Laforêt trouve dans ce cadre tout l'espace nécessaire pour la superbe expansion de ses élans poétiques, si la flamme patriotique y brille pure, si l'accent tragique y est vibrant et les situations vigoureuses, si les caractères sont largement et clairement tracés, il n'en est pas moins vrai que *Ramoun VI* reste l'œuvre la moins originale des trois publiées. Tout bon poète suffisamment inspiré, sachant son métier et possédant le lyrisme véhément de la race, eût pu la signer.

— En tout cas, a dit Alexis Mouzin à propos de ce drame, je tiens que les qualités de Laforêt ne sont pas niables. Si le théâtre provençal actuel n'a pas des éléments d'interprétation suffisants pour prétendre plus haut que les pastorales et les pièces familières, *Raymond VI*, livre d'une verve inspirée, prend dignement place à la suite de la *Chanson de la Croisade* et de *Toloza*.

Mais la puissante marque personnelle, du poète apparaît bien davantage dans les poèmes connus des recueils annoncés, *Nivoulas* (Nuages noirs) et surtout *Vido de Carretié* (Vie de charretier). Ces poèmes font présager deux œuvres de la meilleure veine de Laforêt, celle par laquelle il est vraiment lui-même, d'inspiration profonde et de genre inimitable. C'est par celles-là qu'il restera, à côté de Charloun, poète paysan, le meilleur poète ouvrier, comme on disait de 1830 à 1848, le poète ouvrier par excellence de la terre provençale (1).

(1). Aux profanes qui s'étonneraient de ne point voir un félibre comme Laforêt siéger au Consistoire à titre de majoral, nous répondrons que l'indépendance de son caractère comme ses opinions sur la réorganisation du Félibrige mise à l'ordre du jour de 1905 à 1909 le font depuis cette époque se tenir à l'écart de l'Association, ce qui ne l'a pas empêché et ne l'empêche pas de se dévouer profondément et avec toute l'ardeur dont il est capable à la cause provençale, soit autrefois comme vice-président de l'Escolo mistralenço, soit comme interprète désintéressé de ses œuvres dans les milieux populaires de Provence et de Languedoc, ni d'être très aimé des félibres et du peuple qui lui ont à maintes reprises fait d'enthousiastes réceptions à Arles, à Marseille, à Avignon comme dans sa ville natale et témoigné en quelle estime ils tiennent le beau talent du poète et l'excellent cœur de l'homme. Ne lui ont-ils pas offert en 1907, par souscription, un magnifique fouet d'honneur, symbolique présent dont Laforêt fut très touché, et lorsqu'il devint père de deux superbes jumeaux, une jolie chèvre aux mamelles gonflées de lait? Au retour de la guerre où il a vaillamment fait son devoir de Français, le félibre-charretier est rentré à Saint-Gilles et y est devenu maître d'une petite entreprise de transports. Lors des élections législatives de 1918, il s'est signalé à l'attention, du public par sa campagne, faite en provençal, de candidat de la liste des démobilisés du Gard.

Il a recueilli un nombre important de suffrages, mais n'a point été élu. Ne le regrettons pas trop. Certes le Midi eût trouvé en lui un actif défenseur de ses intérêts devant le Parlement. Mais alors, il est permis de se le demander, le député n'aurait-il pas fait tort au poète?

La traduction de nos extraits de Laforêt est celle de l'auteur, revue et corrigée.

PRESOUNIÉ

A vougu s'endourmi moun pouce dins sa man
Que n'en fai pas lou tour! Sabe bèn que deman,
Long-tèms, long-tèms avant que lou soulèu pouncheje,
Meme avans que lou gau proun matinié s'eigreje,
Sarai seguramen, au travai, atala.
E dire que la pòu de lou faire quila,
La pòu qu'en boulogant, lou pantai que lou chalo,
Entrebouli 'n moumen, fugigue d'un cop d'alo,
Me fai tène inmouible à coustat de soun brès...
Bèl ange! se me gardo aqui, lou fai pas 'sprès!
Se vole m'enana, la maneto se sarro;
Un iue s'entre-durbis, pièi tourna-mai, se barro;
Un alen de repaus passo sus soun front lis
E, dessus sa bouqueto, un sourire espelis!
Sourris! Pèr-ço-que sènt, d'enterin que soumiho,
Un regard que lou couvo em' un cor que lou viho;
E, pèr pas destourba soun som tranquile e dous,
Rèste lou presounie de si det de velous.

JOUR DE CAMPOS

Un dimenche sus dous dorme la matinado.
Tambèn, quand jour pèr jour, touto uno quinjenado,
Vous troubas sus lou tai quouro canton li gau,
S'aperesi ' n matin, cresès-vous que fai gau.
La femo, aquéli jour, la proumiero s'eigrejo,
S'abiho à la chut-chut, davalo, rabastejo:
Escouba soun oustau, bouta lou café 'n trin,
Neteja, pedassa... n'i'a d'obro lou matin!
D'enterin, lou fougau plan-plan s'escarabiho:
Es l'einat, bèu proumié, d'abord que se reviho,
S'estiro 'n moumenet, se levo pèr pissa,
E, vesènt que lou paire es encaro ajassa,
Lou nas dins lou tebès moulas dis acatage
Prejito d'ana 'm' éu. M'ensouvèn qu'à soun age,
Rèn qu'en me permetènt d'ana dins lou grand lié,

Ma maire me tenié coucha tant que voulié
Moun pichot fai ansin. Emé proun grand penasso
Carrejo uno cadiero o plus lèu la tirasso,
Mounto, encambo mi pèd pèr pas me reviha,
Pièi, lèste darrié iéu lou sènte resquiha.
Oh! qu'ame de senti si cambo mistoulino
E si pichot geinoun me tanca lis esquino!
E qu'ame encaro mai lis agué tóuti tres!...
Tout acò me poutiro e me chaucho à la fes;
Pèr me mounta dessus, ié van d'à quatre pauto
E me tiron la barbo, e ié mange li gauto;
Parlas de cambo en l'èr, de crid, de cacalas!
De s'amusa 'mé iéu, pas jamai sarien las,
E iéu, de moun coustat, siéu urous de sa joio,
Fièr de li vèire aqui gaiard e plen de voio.

Oh! pousqué vous garda pichot, mis enfantoun,
Pousqué vous assoula de longo em' un poutoun,
Rèn qu'en brandant lou det pousqué vous faire rire
E vous ausi toujours parla pèr pas rèn dire!...
Ai! las, l'ai vist pèr d'autre, en vous fasènt plus grand

En meme tèms que vous mi lagno creissiran.
De poutoun? n'aurés lèu pas tant à me semoundre...
E li causo que, pièi, cercarés à m'escoundre...
Alor que sarai vièi, malautis, matrassa,
Saupre se pensarés que vous ai tant bressa!

LOU FOUIT

I. — FOUIT D'ENFANT

Se tafure dins ma memòri,
Ié revese, tout esmougu,
Lou proumié di fouit qu'ai agu
A l'age qu'a pas gès d'istòri:
L'age de glòri, de belour,
L'age benesi d'innoucènci
Que vèi panea la diferènci
Entre la joio e li doulour.

Me l'avien croumpa pèr la fiero;
Èro un pichot fouit de tres sòu.
M'avien di: — Tè, auren pas pòu
Que lou rebales pèr carriero.
Oh! lèu n'aguère vist la fin!
D'abord avié'n bout que siblavo,
E diàussi! acò me treboulavo
De saupre ço qu'avié dedins!
La lonjo, trenado menudo,
Aguè pa meme un lendeman:
Tres quart d'oureto entre mi man
E l'aurias plus recouneigudo.
La vergo, véuso dóu siblet,
Touto novo, deja 'n póutiho,
Se treinassavo is escoubiho
Émé li calos de caulet.
Ma pauro maire me cridavo...
Ieu, fougnavé dins un cantoun!
Alor, me fasié de poutoun
E tournamai me l'adoubavo!
Souveni de moun proumié fouit,
O sèmpe visques dins moun amo,
Tu, que i' aduses la calamo
Is ouro clafido d'emboui!

II. — FOUIT DE TRAVAI

Lou tèms, tremodadou di causo d'aquest mounde,
Fai un ome sena de l'enfant tracassié
Que pènso, que souffris, lucho dins un abounde,
Un coumoul de trebau countràri, reboussié.
Tambèn, l'aflat dis an tremudo si jugaio
E n'en fai sis óutis, sis armo de deman,
Car la vido vidanto es uno orro bataio
Mounte pèr s'apara fau metre li dos man.
Ai! las, quand, pensatiéu, iéu mene ma carreto
Dins li draiòu fangous qu'ai tant souvènt segui,
Moun fouit, sa lonjo triplo e soun bout de ligneto,

Dins lou mestié que fai n'a plus rên d'ajougui.
Es lou grave coumpan dis ouro de misèri;
Éu clantis gaiamen, se iéu n'ai lou cor gai;

Lou perdre ou l'esclapa m'es un gros treboulèri;
La jouncho m'es plus longo e, plus grèu, lou travail,
Car es mai qu'un óutis, un fouit!... es la coumpagno
Que gardo lou roulié di languimen crudèu,
L'assisto, lou seguis, vèi si joio, si lagno,
Vèi si plus marrit jour coumo vèi si plus bèu.
Quand la niue restountis dins lou siau dóu campèstre,
Reviho lis ecò pièi s'esperd à cha pau,
E tambèn, gaubeja pèr uno man de mèstre,
Eigrejo un souveni de vièis èr prouvençau.

III. — LOU FOUIT D'OUNOUR

E veiei, causo pertoucanto,
Que nous estouno, nous encanto:
Li Muso an trefouli de siàvi fernisoun!
Veici, d'enterin qu'èu petejo,
La pouèsio que s'eigrejo
E sus sis alo lou carrejo
Dins lis ort benesi, paradis di cansoun!

Leissen parla de soun araire
Au païsan fiéu dóu terraire;
Chascun parlara d'or, parlant de soun mestié:
Li pastrihou de si bedigo,
Lou mountagnou de si garrigo
E l'amourous de soun amigo.
Iéu parlerai dóu fouit perqué siéu carretié!

N'en parlerai emé plasènço,
Emé chale, recouneissènço,
Coume d'un vièi ami, coume d'un gagno-pan,
Coumo fai l'enfantoun en aio
En vous parlant de si jougaio,
Coume un paire de sa marmaio,
Coume l'ancian sódard parlo de si coumpan.

Car sente, dins si rampelado,
Un regrèt de causo envoulado
Emé mi jo d'enfant, mi raive de jouvènt.
Miés que rên mai, éu me rapello
Mi niuchado à la bello-estello

Sus la carreto bressarello.
Sa pouèsio rusto a quicon d'esmovènt.

Rusto, esmovènto coumo es puro,
Touto embugado de naturo,
Em' un brut mescladis d'eissiéu, de cascavèu!
Soun clantimen qu'escarrabiho
A tant de cop dins la ramiho
Eigreja de vòu d'auceliho!
A tant e tant de cop saluda lou soulèu!

E voulès pas que trefouligue,
E que moun amo se bandigue
E que moun estrambord ague ges de counfin?
Voudrias pas pièi que iéu cantèsse
E que lou coumbour de moun èsse
En vers flouri s'expandiguèsse,
Pèr parla de moun fouit dins un biais subre-fin?

Quoro an proun lusi, proun fa flòri,
Passon, lou trelus e la glòri,
Mai rèston li presènt que l'amista semound!
Rèsto la flour de remembranço,
Coume un recalieu d'esperanço,
E soun parfum de benuranço
Embausemo la vido enjusquo à soun tremount.

Tambèn, s'ai l'ur de veni rèire,
Mi sagatun, venènt me vèire,
M'ausiran pas charra d'or, d'eigagno, de flour...
Eh noun! Souto la chaminèio,
Ié parlarai à la nincio,
Acoubla dins la memo idèio,
De mi fouitet d'enfant e de moun fouit d'ounour!

(Gàubi d'enfant.)

LA FERIGOULO

Fas de tout noste gres un ort embausmant
Di ribas de la baisso au cresten di garrigo;
Li coulour e l'esclat, la naturo proudigo,
Pèr lou tucle ourgueious, li jito à plen de man.
Mai la divo Prouvidènci
Quand parfumè li valoun

Te fisè sus lou mouloun
La mai siavo dis essènci.

Gardes ti qualita quand la plus bello flour
Au mendre cop de vènt vei sa fueio passido...
... Ço que n'as vist passa, fresco e acoulourido
D'aquéli qu'an viscu dins la glòri d'un jour,
Que t'aurien pres pèr vassalo
Dins sis ufanous relèu,
E qu'i poutoun dóu soulèu
Ai! li vesies plega l'alo!

Coume fai gau de véire en un siècle gasta,
Au mitan di trelus qu'es brihaudon la visto,
L'ome que, simplamen, liuen de n'èstre à la quisto,
Au mitan dis ounour passo sèns s'arresta,
Piei dins l'oumbro, lou silènci,
Fai lou bèn, viéu sèns passioun,
N'escoutant d'aproubacioun
Qu'aquelo de sa counsciènci.

Ansin fai gau de vèire, au mitan d'un ermas,
Ounte lis arnavèu inutile soun mèstre,

Tenènt moudestamen sa plaço dóu campèstre,
Crèisse la ferigoulo à coustat di roumias.
Elo rèsto la pacano
Sobro de vèsti coustiéu;
Di flour d'iver e d'estiéu
Elo rèsto la decano.

O tu! tu! que toustèms li pouèto an canta,
Tu que d'aquest recuei siés la meirino astrado,
Se noun pos ié pourgi de ta sentour qu'agrado,
Au mens pourgisse-ié de ta simplecita,
Tu, en quau la Prouvidènci,
Quand perfumè li valoun,
Fisè permié lou mouloun
La mai siavo dis essènci.

RECORD...

Moun vièi Sant-Gile, ciéuta tranquilo, brès de mi rèire,
Ame revèire
Ti carreireto mounte trepave, tout enfantoun,

Tis escoundudo mounte se raubon tant gènt poutoun
Li calignaire,
Bèu pantataire,
Dins la sournuro di recantoun.
Ame la visto
Largo e requisto
Que s'esperlongo de toun castèu.
Ame toun bàrri, lou verd eterne di pinatèu
Que l'enmantello,
E ti platano que semblon jougne de si jitello
Li clot d'estello.
Subre li mourre de Pecheiròu,
Dins la draiolo dóu Rajeiròu,
Lis óulivedo,
Li claparedo...
Oh! li partido de trepejado, chasque dijòu,
Li sàntis ouro tant esperado
Que lis escolo reston barrado
E que l'estùdi, pèr la journado, gardo soun trau...
Coume sias liuencho, coume sias fousco!
Dins lou campèstre, de-longo en bousco,
Falié nous vèire, bando ajouguido, jóuini foutrau,
Dins lou Piè-Rouge,
Mounte ferouge,
Bramo e s'encagno lou vènt-terrau,
Faire la tranlo; pièi, mai destrùssi que la feruno,
Quista li pruno!
Dins nòstis amo tout èro en fèsto, tout sourrisié;
En escourrèire,
Dins li plantado de cereisié,
Dins li blanquero de nòsti rèire,
Es pas pau dire, se treviravo quau nous vesié.
Dins lou campèstre
Di Cascagnoto, de Chalentoun,
De-longo en cerco de faire naisse quauque escaufèstre,
Tau qu'uno colo descabestrado d'esperitoun,

Vague pèr orto, vague de courre,
Trevant li baisso, trevant li mourre,
Emé la fogo di fouletoun,
Erian li mèstre!...

Ah! li remèmbre d'aquéu printèms,
Ço que me chale de li reviéure de tèms en tèms!
Rai que fai flòri
Dins li lusido de ma memòri...
Coume tout passo, tout se tremudo, tout s'esvalis,
Trelus, jouvèncò!...
Pièi, tout s'ennèblo dins li galis
Que fai la tramo di souvenènço

(Li Ferigoulo Sant-Gilenco.)

APRÈS IÉU...

Quand lou grand frejoulun caiara mi mesoulo,
Coucha souto li pin mounte lou vènt gingoulo,
Me sèmblo que creirai que, paire ai proun viscu,
Se sènte lis enfant que de iéu soun nascu,
Sènso ajudo de res, camina dins la foulo...

Quand me veirai sega pèr lou daioun fatau,
Ome, me semblara m'èstre quiha proun aut
S'un jour se dis de iéu: — Disié coume pensavo,
De sàni verita soun esprit s'atessavo
E fasié tira dre... dre sus soun Ideau.

Quand, pèr ié plus tourna, faudra quita la bòri,
Pouèto, parlen pas d'apoundre un noum de glòri
A la tiero di noum qu'ilustron l'Univers
Noun: Me creiriéu quaucun, s'un soulet de mi vers
Devié, iéu i'estènt plus, viéure dins li memòri.

Quand, pèr l'eterne som mis iue se barraran,
Felibre counsciènt d'agué tra lou bon gran,
Tranquile dourmirai dins la terro di rèire
Se mi felen, à iéu, podon me leissa crèire
Que parlaran i siéu lou parla de soun grand...

Quand lou grand frejoulun caiara mi mesoulo,
Coucha souto li pin mounte lou vènt gingoulo,
Vole pas d'entre-signé van sus un toubèu,
Vole tant soulamen que, moudèste simbèu,
Flourigue sus moun cros un brout de ferigoulo.

(Nivoulas.)

MARIUS JOUVEAU (1878-)

ŒUVRES. — Eléments de grammaire provençale (Marseille, Ruat, 1907); — En Camargo, sonnets illustrés par J.Pranishnikoff (Arles, éd. de En Terro d'Arle, 1909); — Coumme moun paire, poésies

(Avignon, Roumanille, 1914); — Lou Grafoulogue, comédie en un acte (Aix, Lou Libre pouplari, 1919); — La Flour au Casco, poésies de guerre (Avignon, Roumanille, 1919); — Image Flourentin, poèmes avec traduction italienne de A. di Giovanni, traducteur de Roumanille (Ibid., 1921); — Pour paraître: Sèt cansoun d'Arle, poèmes; — Pignard lou Mounedié, roman arlésien; — Cigaloun, felibre avignounen, prose.

M. Jouveau (1) a collaboré à l'Armana Prouvençau, En Terro d'Arle, Vivo Prouvenço, l'Armana dóu Ventour, Lou bon Samsenaire, le Petit Marseillais, et à une foule d'autres journaux et périodiques.

(1). Le fils du bon félibre E. Jouveau est né en Avignon le 6 janvier 1878. Il y a fait ses études au lycée Frédéric-Mistral. Universitaire, il a exercé aux collèges de Manosque d'Arles et de Carpentras, et il est actuellement professeur adjoint au lycée Mignet à Aix. C'est l'exemple de son père qui l'a amené au félibrige, auquel il s'est définitivement voué après avoir écrit en français bon nombre de vers, de contes et de saynètes. Fécond écrivain, il est surtout homme d'action. C'est lui qui a créé à Arles l'Escolo mistralenco, dont, pendant de longues années, il a organisé les manifestations et dirigé la revue, En Terro d'Arle. En 1904, il a été le promoteur de la première Fèsto Vierginenco. Ardent défenseur des monuments, des paysages, des coutumes et de la langue du Midi, il porte sans relâche la bonne parole félibréenne partout où on l'appelle. Il est à la fois journaliste avisé, doué du sens des réalités et de l'actualité, et conférencier aimable et disert. Depuis 1922, il donne au Petit Marseillais une chronique hebdomadaire en rhodanien. Elu majoral en 1913, il est resté baile du Félibrige de

1914 à 1922 et il a témoigné, dans ingrates fonctions d'administrateur, d'un dévouement et d'une activité sans pareils. Ils n'ont pas peu contribué, en même temps que la modération de ses idées, l'affabilité de son caractère et sa popularité, à le faire élire Capoulié en mai 1922.

Le Félibrige s'est donné en M. Jouveau un chef dont la politique de transition entre les félibres conservateurs et les éléments avancés ne peut qu'être profitable à ses destinées. Ajoutons qu'il est chargé au lycée d'Aix du cours de provençal pour lequel ses travaux de grammaire et sa connaissance approfondie du mouvement félibréen le désignaient spécialement.

Le poète rhodanien Marius Jouveau a débuté dans les lettres provençales par En Camargo (En Camargue), sonnets, pour la plupart irréguliers, luxueusement édités et illustrés par Ivan Pranishnikoff, cet artiste russe qui s'éprit des stoppes camar-gaises au point d'en faire sa patrie d'adoption. Le recueil affirme une fois de plus la renaissance félibréenne du sonnet provençal peu cultivé par les Troubadours et les précurseurs des félibres. En Camargo, ce sont les plus vives impressions que Jouveau a recueillies, au cours de ses promenades à travers les vastes plaines du delta. Leur ensemble donne une saisissante vision du pays des gardians, dont ces dix-sept sonnets retracent l'existence avec une exactitude qui n'exclut pas la poésie.

Jusqu'à présent ce sujet et ce site ont porté bonheur aux poètes de Provence qui l'ont exploité ou dépeint. On sait ce qu'en ont tiré Mistral et d'Arbaud. Le recueil de Jouveau laisse la même impression de gravité, d'austérité solennelle et cependant non compassée, la même impression aussi d'épopée dans un cadre d'originalité suprême, mais d'épopée qui jamais ne se guinde et dont l'allure tranquille, mesurée et simple, devient de plus en plus la caractéristique de l'école provençale depuis 1850. Le charme provençal, ou mieux lou biaï qui en dit trois fois plus, c'est-à-dire une séduction faite de distinction native, d'aisance et de sereine grandeur, voilà ce qu'on trouve dans ce recueil plus qu'en aucun autre du même poète... Cela tient spécialement à ceci que le sentiment de la nature doit logiquement se manifester plus profond, plus sincère et plus sérieux chez un félibre terrien, ou, comme Jouveau, de souche terrienne, que chez les poètes citadins ou bourgeois de la campagne. C'est pourquoi la différence est si marquée entre les paysages des grands descriptifs de 1830 et les paysages de poètes de Provence. Ceux-ci, plus humbles devant la Nature, ont jugé bon de réduire l'immense orchestration romantique. Ils ont conservé le thème plus nu, plus dégagé des somptueuses mais assez outrecuidantes variations sur la communion de la nature et de l'homme. Aussi l'atmosphère des Provençaux est-elle plus nettoyée des chatoyantes brumes lamartiniennes, leurs perspectives plus exactes et plus pures. Comme aux descriptifs de temps moins troublés, il leur a parfois suffi d'un rien pour évoquer d'immenses sites, d'innombrables profondeurs lumineuses dans les avenantes et modestes limites de ce simple genre que Chénier dénomma quatre. Ainsi a fait Jouveau dans En Camargo.

Dans son recueil, Coume moun paire (Comme mon père), offre un tout autre caractère; il est moins grand, mais plus détendu, plus intime et plus familier. Il rappelle bien la manière du père Jouveau qui la lui a léguée en même temps que la maîtrise de la langue (Mistral). Ici le poète touche aux thèmes les plus divers dans une facture très diverse aussi: mais les faiblesses de fond et de forme qu'on y

remarque plus qu'ailleurs, trahissent l'inexpérience de l'auteur, car les poésies de Coume moun paire sont ses premiers essais. La note amoureuse, tantôt mutine et tantôt attristée, alterne avec la note descriptive ou des traductions et adaptations assez heureuses des anciens ou des modernes, depuis Esope et Horace jusqu'à Lenau, en passant par Dante.

Ces aimables qualités ont acquis, sous l'effet de l'âge et le séjour aux tranchées, plus de force et de vigueur, pour s'épanouir pleinement dans quelques pièces de la Flour au Casco (La Fleur au Casque), poésies de guerre du sergent Marius Jouveau. Précédé de l'histoire, en prose, de l'originale École félibréenne du bombardement fondée au flont par un groupe de bons Provençaux, le livre « repose, comme Les Rameaux d'Airain de d'Arnaud, de la médiocrité prétentieuse de tant de poèmes de guerre émanés de plumes réputées expertes, mais de si pauvres cœurs. C'est la guerre, non pas peinte à fresque, comme chez d'Arbaud, mais simplement croquée, tout bonnement vécue, avec juste et pas plus, en fait de lyrisme et d'épopée, que ce que les circonstances se chargeaient d'y mettre à l'occasion... De tout son cœur, mais sans trouver que ce fût toujours bien ragoûtant ou délicieux, dans son coin, Jouveau joua son rôle de brave. Mais il n'a pas rehaussé de flamboiements d'apothéose un train de vie à certaines heures plus affreux qu'héroïque... Certes, il n'a pas méconnu la grandeur militaire: la citation qui pare le fronton de son livre, tels de ses vers aussi le prouvent bien. Mais il a également vu la méritoire mais dure on prosaïque servitude. Le côté humain de toute aventure guerrière, il l'a bien observé et il l'a exprimé sans embellir et sans gazer... Sans cynisme, sans pose à rebours, il a dit la transe personnelle si émouvante, non pas d'épouvante, mais du moins de détresse dans la solitude, la boue et le noir. Plus que celle d'un d'Arbaud, laquelle a tôt fait de prendre le plus haut essor, son âme, pénétrée de la morne et pesante misère de ces grandes heures, sait on évoque dans la perfection le pittoresque et dégager en toute simplicité le sentiment universel et vrai. (1) En somme, le grand mérite de Jouveau est d'avoir porté son lyrisme au diapason, sage et concentré dans sa gravité mêlée d'humour, qu'il a pris au cours de l'épopée dernière. Ses épisodes de combats, ses récits des souffrances nées de la lutte, sont écrits sous l'empire d'une émotion intense, mais moins expansive et extérieure que jadis, et ont cet air de pathétique et de dignité, cette sobriété lapidaire qui caractérisent les meilleurs poèmes de guerre de la comtesse de Noailles ou de Robert de Montesquiou.

(1). José Vincent, Marius Jouveau, in Revue des Jeunes, 25 octobre 1920. Nous avons abrégé et modifié le texte des citations de cette étude.

C'est ce même souci de la vérité, de la précision sobre et harmonieuse qui fait le charme de Image Flourentin (Images florentines), curieuse plaquette de vers et de prose que Jouveau a rapportée d'un séjour à Florence et dans laquelle il fixe ses plus belles visions et impressions de la patrie du Dante.

— Ce petit livre est d'autant plus intéressant, a dit Pierre Reynier, qu'il est à lui seul toute une affirmation d'Idée Latine: d'abord, pour ce fait qu'un poète provençal sortant du cadre habituel de ses inspirations, chante, en langue de son terroir, la beauté et l'émotion qu'il recueille sur cette autre partie de la Terre latine qu'il trouve si bien sœur de la sienne; ensuite, parce que chaque petit poème est accompagné de sa traduction en français et en italien. Chaque thème forme ainsi comme un petit triptyque où la même ligne harmonieuse est exprimée tour à tour dans chacune des trois importantes langues latines. De telles œuvres font augurer de beaux lendemains encore pour la carrière littéraire de Marius Jouveau, loyal poète de Provence.

La traduction de nos extraits de Jouveau est nouvelle, sauf indication contraire.

LOU ROSE

Mèstre dóu ribeirés sènso dougan ni margo,
Libre de s'espandì sout lou soulèu que fai
Beca de pèis d'argènt au fiéu d'or de si rai,
Lènt, majestous e clar, lou Rose s'espalargo.

Dirias que dins soun aigo au rebat chanjadis
Es pèr caupre lou cèu, qu'ansin estènd si ribo;
O bèn que, las d'agué courregu, coume aribo
I raro de la mar, s'atardo, pausadis.

Lou matin, coulo sourn dins la neblo que tubo:
Lou vèspre, es cremesin quand lou tremount s'atubo;
Mai à miejour, lusènt e lisc coume un mirau,

Es un flume de vèire ounte, pèr moumen, passo
L'oumbro d'un vòu d'aucèu qu'en pouncho, eilamoundaut,
Copon l'aire e s'en van vers la mar grandarasso.

(En Camargo.)

LOU RESCONTRE

Dins si péu rous lous vènt jougavo, e falié vèire
Aquéli serp d'or fin que courrien sus soun còu!
Sa man pèr li rejougne avié d'obro. A cha vòu
Li frisoun de soun front s'esfoulissien à-rèire.

L'amirave. Cresié d'èstre soulo e sèns pòu
Dins lou draïou flouri se gandissié. Risèire,
Semblavon dous belu sis iue founs e bevèire...
E coume voulès pas que n'en fuguèsse fòu!

Quand passè davans iéu, cantavo. Oh! qu'èro leno
Sa voues, e qu'èro dous l'èr de sa cantileno!
Tout moun sang boumbejè dins moun cor de jouvènt.

Pièi, pèr tant de belesso esmougu, davans elo
Traguère, d'escoundoun, de blanco flour d'amelo...
La chatouno diguè, naïvo: — Oh! d'aquéu vènt!

RAISSO D'OR

Lou soulèu de Juliet dardaio
E, mestrejant sus li meïssoun,
Met d'uiiau sus l'acié di daio.
Li pacan segon de raïoun.
Es de soulèu qu'en grand feissado
Li meïssounié jiton pèr sòu;
Engarbon de lus espigado
Li liandro dins lou blound paiòu.
Dóu cèu, sout lou divin voulame,
Toumbo uno raisso de clarta.
— Amount i'a 'n meïssounié di flame!
Dis lou baile-mèstre espanta.
E, pèr ausi la couquihado
S'arrestant aqui, un moumen
Vèi pas que dins l'escandihado
Es grand, peréu, divinamen.

(Coume moun paire.)

GÀRRI DE TRENCADO

Reste inmouuble e mut, de pòu de faire encourre
Lou gàrri qu'à mi pèd rousigo un flo de pan.
M'amuson lou fremin moussihous de soun mourro
E lou serpejamen de sa co de mié-pan.

Sis auriho an li couquihoun de satin rose;
Sis iue rouge, dirias dous gran de grouselun;
De soun rable frounsi coume un cruvèu de nose
Lou velout gris s'argento i rebat de moun lum.

Boulegue plus, de pòu d'èstre soulet tout-aro,
E d'èstre cousseja pèr de laid pensamen.
Un gàrri, semblo pas, mai es un agramen!

E d'aquéu que partejo eici ma vido amaro,
Regarde emé plesi li mendre mouvemen,
Dóu tèms que lou canoun peto sus moun emparo.

VÉUSO DE GUERRO

Barrara sa porto, lou jour
Que saupra soun grand dóu, e, soulo,
Quand sis iue saran las de plour,

Sènso ausi lou chin que gingoulo,
Lou vènt que sengluto e lou chot
Que trais soun plang dins li piboulo,

S'assetara davans lou fiò;
Fissara li busco abrasado
D'un regard vuege; e, sènso un mot,

Li geinoun dins si man crousado,
Touto vido rejouncho au cor,
Longtèms fara de si pensado

Un dous susàri pèr lou Mort.

A THIAUMONT

Sus lou plan de Fleury, lou vèspre d'uno ataco,
Dins un grand trau d'aubus erian sièis miejournal
Que de la pòu pas un avié lou tico-taco,
Mai que pensavian pas à legi lou journal.

Plóuvié de tros de ferre e trounavo de rèsto.
Quand plòu, rèn d'estouant que l'on siegue bagna.
Un de nòsti coumpan avie 'n cop à la tèsto,
E nous parlavo ansin, liogo de se lagna:

Se ges de vènt se lèvo, auren touto la raisso!
Mis ami, quinte tèms! Segur, acò's pas san.
Iéu, n'en pode mourir. Dejà ma visto baïssó,
E sènte sus moun còu raia sèmpre moun sang.
Mai vous esmógués pas! Ai lou mau de la guerro.
Quau i' escapo, es urous; es grand quau n'es nafra.
Ai qu'un regrèt: es de pas dourmi dins la terro
Ount tout ço que m'es car dor vuei o dourmira. »

Èro quasimen niue. L'iue seren dis estello
Badavo sèns fremin l'orre prat-bataié.

Es l'ouero qu'à l'oustau dos bèllis aujounello
Pregon lou cèu pèr iéu d'à-geinou sus soun lié.
Pàuri chato! Souvènt m'an di: Diéu nous ajudo.
Nous acourdara l'ur de te vèire tourna.
Sabèn, maugrat que nous l'escoundes, coume es rudo
La lucho ount l'enemi vous a entrahina.
Mai, s'un aubus meichant te derrabavo un mènbre,
Paire, avèn fa lou vot de travaia pèr tu...
Escusas, car coumpan, mi famihau remèmbe...

Ourlavo lou canoun. Nautre restavian mut.

— Ai dous anèu. Sarjant, leissas que vous li fise.
L'anèu d'or, clar simbèu di radeno d'amour,
Qu'estren despièi trege an moun det se coume un vise,
Es pèr l'einado; l'autre, umble record di jour
Qu'ai pati pèr la Franço en trevant li trencado,
Bago qu'ai tourneja dins un esclat d'aubus,
Pèr la jouino; e n'es pas la plus mau partejado.
L'eiretage es pichot, mai n'es pas lou d'un gus.

A peno s'ausissian sa voues, dins la mitraio..
Quand tout d'un tèms quaucun crido: — Foro di trau!
Li bòchi nous venien à l'endavans... Bataio!...
Lis avèn escouba coume un cop de mistrau.

A la primo aubo, erian tourna dins noste rode.
Mai, lou coumpan qu'à contro-cor i'avian leissa,
Dourmié l'eterne som sus soun dur lié de code.
Avèn prega pèr éu, iéu e quatre blessa...

Juliet 1916. (La Flour au Casco.)

SUS LOU PONT-VIÈI

Sus lou Pont-Vièi ount de tout tèms li jouielié
An tengu si boutigo estrecho, de cabriero
Davalado de San-Miniato pèr lu fiero,
Badavon li jouièu: anèu, mostro, coulié.

Iéu, badave lis iue embarluga di fiho:
N'i'avié de safiren sus de founs blanc d'esmaut;
D'ùni de l'esmerauda avien lou blu verdau;
D'autre èron d'ametisto entre l'or clar di ciho,

A l'oupalo di bago, à l'ònis di pendènt
Preferissiéu, tambèn, di gardairis de cabro,
L'ambre rousen dóu còu e lou roubin di labro.
Li regardave, e pièi i' ai di plan, entre-dènt:

Li jouièu beluguet que belas emé fèbre,
Meme linde e lusènt coume d'astre la niue,
Chato, saran jamai tant bèu que vòstis iue,
Quand Cellini sarié dóu noumbre dis orfèbre!

(Image flourentin.)

PIERRE FONTAN **(1882-)**

ŒUVRES. — Flourilège Prouvençau, anthologie des principaux poètes de la Renaissance méridionale, en collaboration avec A. Esclangon et J. Bourrilly (Toulon, Ecole, félibréenne de la Targo, 1909); — Lou Calèn, poésies (Ibid., 1909); — Sous la direction de Ch. Julian et en collaboration avec Pierre Julian et en collaboration avec Pierre Julian, Anthologie du Félibrige Provençal, 1850 à nos jours, 2 volumes de poésie parus (1920-1924), un volume de prose à paraître; — A paraître: La Galèro, poésies et divers autres poèmes.

P. Fontan a collaboré à l'Armana Marsihès, l'Armana Prouvençau, Vivo Prouvènço! l'Estello, Lou Felibrige, etc.

(1). Fils d'un chirurgien réputé, conservateur du Musée de sa ville natale, Pierre Fontan est né à Toulon le 15 octobre 1882. Il est de vieille souche provençale; mais ses ascendants, fonctionnaires, soldats ou marins, avaient complètement perdu, à travers la France et le monde, l'usage de leur langue mère. C'est pourquoi, dans une ville qui, de tout le Midi, est la plus déprovençalisée et n'entend plus depuis longtemps la voix de la conscience nationale, Pierre Fontan a été élevé dans l'ignorance absolue de ce qui touche à la Provence, comme presque tous les jeunes gens de son temps, du reste. Au sortir du lycée, où il n'avait guère commis que quelque cinquante à cent vers français, il ne savait pas prononcer un mot de provençal et n'en comprenait pas dix.

C'est à cette époque qu'après avoir essayé de déchiffrer les patoiseries toulonnaises de La Sinso et entendu parler de Mistral, il voulut, par curiosité littéraire, lire Mirèio dans le texte. Et Mirèio fit encore une fois miracle, sûrement l'un des plus complets qu'on ait vus. Certes, la première fois, cela n'alla pas tout seul. Mais vite empoigné par la beauté du poème, porté sur les ailes de l'enthousiasme, ému de reconnaître des mots qu'en réalité il ne connaissait pas, il ne lui fallut que quelques soirées pour venir à bout de sa lecture et sentir s'éveiller sa vocation de félibre et de poète provençal. Courageusement, il apprit langue, grammaire prosodie, etc., aidé et encouragé par les jeunes félibres de l'école de la Targo (la Joute), qui depuis quelques années menaient à Toulon une active campagne mistralienne. Bientôt Pierre Fontan put voler de ses propres ailes, et la publication de son Calèn, en 1909, le rangea d'emblée parmi les meilleurs poètes du Félibrige contemporain. Les difficultés que connaît l'édition provençale depuis la guerre l'ont empêché jusqu'ici de publier son recueil de vers La Galèro. Comme chez la plupart des félibres, le poète se double chez lui d'un militant. Propagandiste, conférencier vulgarisateur consommé, il est l'auteur, sans parler de la présente Anthologie à laquelle il apporte depuis 1918 une collaboration précieuse et dévouée, de cet agréable Flourilège Prouvençau (Florilège provençal) qu'il a publié en 1909 avec ses amis Bourrilly et Esclangon.

Ses connaissances étendues sur la littérature et la langue méridionales l'ont désigné comme l'un des mieux qualifiés à Toulon pour assurer au lycée l'enseignement facultatif du provençal qui y est institué depuis 1920. Ancien secrétaire de la Targo, il a été élu majoral en 1918.

Pour les Provençaux, Pierre Fontan (1) est surtout l'auteur du Calèn. Forme marine du rhodanien Calèu, Lou Calèn, (le Croisset) est un petit recueil de poèmes qui fut fleuri le 3 mai 1909 aux Jeux Floraux de Toulouse d'une églantine d'argent. C'est tout à la fois une œuvre d'action et de sentiment. Venu à la vie littéraire peu après l'avènement au Capouliéat de P. Devoluy, au moment où, sous l'impulsion de ce dernier, le Félibrige s'engageait ouvertement dans la voie des revendications intégrales et s'efforçait avec un renouveau d'énergie de restituer à la Provence sa conscience nationale, Pierre Fontan s'enrôla tout de suite sous la bannière du nouveau Capoulié, avec le groupe des jeunes félibres de l'époque qu'animait la foi provençale la plus pure et la plus ardente. De ces généreux apôtres voués à tous les succès et à toutes les suspensions, sans cesse contredits par la réalité, mais déterminés malgré tout à tenter la reconstruction de l'antique patrie provençale et résolus à ne rien abandonner de leur fier espoir, ou de leur fier désespoir, il est certainement l'un des représentants les plus expressifs et le mieux doué au point de vue poétique. Leur mysticisme félibréen, entretenu par un sentiment très vif de la race, le prestige d'un glorieux passé et l'éclat d'une Renaissance que les siècles martyrs de la langue d'oc rendaient plus chère et plus brillante à leurs yeux, ne pouvait manquer de susciter les plus nobles vocations et d'ouvrir une magnifique source de poésie à des néophytes aussi profondément

convaincus, cultivés et personnels que l'auteur du calèn. A dire vrai, la poésie félibréenne, au sens propre du mot, avait donné lieu jusqu'alors à d'innombrables développements. Mais de Calendau à la Glòri d'Esclarmoundo et au Calèn, peu de poètes avaient réussi, en dehors des maîtres, à animer leurs œuvres du souffle d'une inspiration originale. Au contraire, chez bien des félibres de la troisième et de la quatrième génération, le leitmotiv inépuisable de la poésie provençale à la fin du siècle dernier, l'albigéisme des pâles imitateurs des Fourès et des F. Gras, devient autre chose qu'un thème littéraire rebattu et une occasion à sonores déclamations.

Il est l'expression, non pas d'un patriotisme d'imitation et de commande, mais sincère, vibrant, fondé sur la vérité historique et les aspirations d'une race. Tel est le cas de Pierre Fontan. Reprenant après ses aînés les vieux thèmes félibréens, il les renouvelle si bien que sa véritable, sa pleine originalité consiste dans la façon courageuse, vivante, forte et souvent poignante avec laquelle il se fait l'interprète des sentiments patriotiques des Provençaux de sa génération.

Ces sentiments, P. Fontan les traduit avec beaucoup de variété par des poèmes pénétrés à la fois de l'esprit de tradition et de l'esprit moderne, et consacrés à la Provence ancienne et actuelle: rêveries mélancoliques, évocations splendides, cris de fierté, de colère, d'enthousiasme, de regrets de douleur et de foi. Il dit la poésie des choses et des aspects du terroir: les objets familiers aux ancêtres, à commencer par le Calèn, la vieille lampe à huile qui donne son nom au livre et l'illumine de sa clarté mystique, le Calèn qui symbolise en même temps le cœur du poète où brûle l'huile des rêves, et le passé de la Provence, l'Idée provençale prête à s'éteindre, mais dont il veut avec ses amis ranimer la flamme; le rouet des aïeules, symbole de la famille de la sagesse et du saint travail; le fauteuil Henri IV, qui lui rappelle l'existente familiale d'antan, au labeur paisible et obstiné; le portrait d'un lointain ancêtre qui se met à parler certain soir pour donner son arrière-petit fils les conseils de son expérience des gens et de la vie et dont la belle leçon de philosophie se résume dans l'amour du pays, seul capable d'éclairer notre désert et de guérir les maladies de l'âme; le tambourin, le reste le plus brillant des vieilles coutumes, qui évoque l'antique splendeur provençale. Puis c'est le vin du pays toulonnais, jet de sang, rayon de soleil, qui verse au cœur, avec l'amour des filles, l'orgueil de la race; la Méditerranée, la mer provençale, avec son superbe passé, ses souvenirs et ses légendes, de l'antiquité grecque et latine à l'époque du bailli Suffren. Ce sont ensuite les ancêtres eux-mêmes, les morts, à qui le poète doit tout et à qui il veut ressembler, qualités et défauts. Il a pour eux un culte attendri et fervent. Il puise dans leur souvenir et leur exemple sans cesse présents à sa pensée des leçons d'énergie. Ce sont eux, avec les Primadié, qui doivent inspirer tous les actes des jeunes. Et de ces jeunes, Pierre Fontan bat le rappel et célèbre la folie, c'est-à-dire l'amour farouche pour la symbolique comtesse, leur dame d'Idéal à tous. N'est-ce pas elle d'ailleurs qui anime et remplit tout le recueil comme le cœur du poète? A travers ses poèmes, elle se dresse resplendissante comme une vision de l'antique patrie provençale, enfin reconstituée et rétablie dans ses droits. Elle commoade et occupe si bien sa pensée que tous ses autres sentiments sont le plus souvent subordonnés à la passion, à l'exaltation patriotique, C'est ainsi qu'il ne conçoit le véritable amour que fortifié par la connaissance du passé et du terroir de la Provence et soumis aux impérieuses lois de la perpétuité de la race et de la tradition.

Pourtant il lui arrive d'oublier sa mission d'apôtre félibréen et de chevalier de la comtesse pour les réalités et les rêves de l'amour tyrannique et exclusif. Pierre Fontan est aussi un poète de l'amour, de la vie intérieure, qui parle avec son cœur et vit dans son âme, et ce poète n'est pas moins remarquable que le poète patriote. Il apporte dans l'expression des sentiments intimes une si mélancolique tristesse, une sensibilité si frémissante, une sincérité si absolue qu'on est souvent tenté de le comparer à Aubanel, qui n'aurait pas renié tels de ses poèmes. Mais ce qui le différencie d'Aubanel, c'est une sensualité moins brûlante, une ardeur de passion plus contenue et surtout; le don, assez rare dans la littérature félibréenne, d'exprimer les nuances les plus délicates du sentiment. Tout entier à son amour, à sa souffrance, Aubanel ne se demande guère pourquoi il aime, comment il aime. Fontan, lui, analyse son cœur avec la pénétration et la finesse des plus habiles psychologues. Personne ne sait mieux que lui noter les contradictions, les bizarreries, les doutes, les pudeurs, les timidités, les espoirs, les illusions, les attentes, les aspirations, les déceptions de l'amour, bref toute la gamme des sentiments, des impressions et des sensations par où passe un être épris. Avant tout son amour est douloureux. Depuis Aubanel et Boissière, personne n'avait chanté avec autant de vérité et de vibration dans l'accent la souffrance intérieure et la mélancolie. Mais cette souffrance n'est pas la désespérance romantique et cette mélancolie, douce, résignée, reste saine et de bon aloi dans son exquise suavité. Car l'amour chez Fontan, « chaste et ardent comme la lampe devant l'autel, n'a rien de sentimental et de maladif: c'est, remarque justement J. Bourrilly, un amour d'homme qui se connaît et connaît ce qu'il aime. Alors parfois le vers mélancolique est traversé d'éclairs d'espoir qui donnent un relief clair aux choses, dans la nuit sombre.

La santé latine, jointe au sentiment de la mission à laquelle il se croit appelé pour sauver la Race, a empêché ce jeune homme de vingt-six ans qu'était Pierre Fontan, lors de la publication du Calèn, de verser dans le pessimisme où d'ordinaire se complaisent, à leurs débuts, les poètes de l'amour.

Mais si la tristesse est au fond des poèmes amoureux du Calèn, l'enthousiaste optimisme de sa foi félibréenne gagne de temps à autre la muse élégiaque de Fontan et lui inspire de charmantes pièces, de jolies chansons à la manière antique, finement épicuriennes, souriantes et aimables. Elles ajoutent à la variété des tons et de l'inspiration du recueil en même temps que la forme et la versification achèvent de lui donner originalité propre. Les poèmes de date plus ancienne se ressentent évidemment de l'effort si méritoire que P. Fontan a accompli pour se dépouiller du français et retrouver sa langue héréditaire. Ils présentent quelque raideur, soit dans les expressions, soit dans le rythme.

On y sent quelque chose de tendu de volontaire, qui touche sans doute, mais qui ne semble l'éclosion spontanée d'une âme dans une langue familière.

Par contre, dans les pièces plus récentes le rythme et la langue s'assouplissent, et l'on voit de page en page le poète acquérir, en plus de la maîtrise de l'idée, celle du vers et de la forme. Cette forme n'est pas seulement d'un poète, mais d'un artiste. Riche d'harmonie et d'images neuves, elle allie la vigueur à la délicatesse et pousse l'exactitude précise et la perfection jusqu'aux détails du paysage, du costume et du meuble. La langue, elle, abondante et flexible, peut-être point assez condensée, se plie aux délicatesses les plus subtiles de l'expression et sacre le parler toulonnais instrument poétique de premier ordre, assez rapproché du mistralien, malgré l'alourdissement de certaines de ses formes dialectales. La versification enfin est, comme le fond du livre, un savoureux mélange de tradition et de modernisme, parfaitement adapté à la pensée de l'auteur. Sans verser dans l'anarchie des écoles françaises contemporaines, elle rejette quelquefois les règles classiques trop rigides, pour user du vers libre le plus souple et le brisé et même du vers blanc, dont le poète tire d'excellents effets.

Toutes ces qualités se retrouvent, plus accusées encore, dans la Galèro (la Galère), recueil de poèmes composés de 1908 à 1913 et qui n'ont pas encore été édités. Mais il en a paru des extraits dans le Feu et diverses revues provençales. La Calèro procède de la même inspiration que Lou Calèn, félibréenne et amoureuse, ce qui fait que certaines pièces ont un double ou triple symbole. Mais les parties descriptives y sont plus développées: elles apportent au livre une note pittoresque et colorée et révèlent en P. Fontan un des peintres les plus originaux de la Provence marine. Son œuvre poétique s'est grossie depuis ces dernières années d'un certain nombre de poèmes inédits, dont un Soulòmi (chant triste), Avèn pas fa la Crando Guerro (Nous n'avons pas fait la Grande Guerre). Ce soulòmi, inspiré par la guerre de 1914-18, en est un épisode tout personnel pour l'auteur. C'est en même temps une peinture très vivante des sentiments qui ont animé sa génération. On chercherait en vain à classer cette pièce dans un genre déterminé. Ce n'est pas une ode, ce n'est pas une élégie, c'est encore moins une épopée. Mais elle participe de ces trois genres par la noblesse et l'élévation des sentiments exprimés comme par leur délicatesse.

De telles œuvres, par la qualité de la pensée, la sincérité de l'émotion, la sûreté et la richesse de la forme, par leur vigueur et leur souplesse, démentent péremptoirement ceux qui proclament la mort de la poésie provençale. La poésie provençale n'est pas morte, elle ne mourra pas tant qu'il y aura en Provence des poètes comme Pierre Fontan.

La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur, revue et corrigée.

CH. -P. JULIAN.

LOU CALÈN

Lou jour s'amouasso alin. Bèn-lèu la nue prefoundo
S'encourrènt dóu Levant, pertout va s'auboura.
S'estènde long dei coualo, au castèu, dins lei broundo
Dei vigno e dei pinas. Coupant lou cèu, la roundo
De la rato-penado alo coumençara.

Iéu touàrni deis ouriero; ai acaba ma plego
E, pauvant lou bechard, m'envau t'abra, Calèn!
Car l'estable vèn puei negre coumo la pego.
Pendoulado à la trau ta moco aro boulego
Au vènt que de la mar courre sus tout lou bèn.

Souto lei tararigno espesso de pousseiro,
Ei blouco deis arnés, sus la paio à mouloun,
Sus lou péu de mei bèsti esquiho ta lumiero
E lei mouissalo à vouar, pèr la pouarto badiero,
Venon si rima l'alo autour de toun lus blound.

Siés pas lou lume fièr dei riche e dei grand damo,
T'a pas escrincela, l'escaupraire famous,
D'uno deviso vano o de tèsto o de ramo,
En ournamen d'ourguei e gisclo pas ta flamo
Sus d'un mou d'argènt clar nimai de brounze rous.

Coumo un fabre qu'emé tout soun gàubi s'aplico,
D'un rufe trouas de fèrri, à grand coup de martèu
En cercant de garda lou mai de l'amo antico,
Es iéu, qu'emé l'estè de la raço rustico,
T'ai fa'n relais pounchu sus lei quatre cantèu.

Basto! D'òli vougnu toun ganche et toun anello
Leis agànti e t'aubouri en plen davans moun su...
E toun lus, o Calèn! cremant en quatre estello,
Idèio que s'anavo amoussa, mai pus bello
Respelisse, aut Espèr que cresien descasu,

Toun lus, lampo mistico e flamo dei vestalo,
Fue sacra, dardai d'aubo e plen rai de soulèu,
Que m'escampe ma part dei clarour eternalo
E, dins lou biais vrai de l'amo prouvençalo,
Qu'ilumine mei jour de Prouvencau fidèu!

LOU REGARD

D'un regard de fes nonaste couar founde.
Sias soulet, anas, gaire pensas,
L'esperit dins lou grouün dóu mounde
Vanegant; pèr un jour v'amusas

De vèire lou mouvemen que buto
E s'afusco, e vous tuerto. Lou vouar
Dei jouvènto innocènto o dei puto
Noun v'emplis de tristuegno lou couar,

Noun vous mete ei bouco la flamado
D'èstre bello e dins la sabo. Alor
Sias urous e vouasto amo apaimado
N'a talènt de rèn, ni vouaste cors.

Mai sutran, sènso n'èstre à l'espèro,
Un regard v'a pica lou regard.
Passavias, counaissias pas qualo èro,
Elo noun vous cercavo: es l'asard.

Es l'asard... vous enanas sounjaire,
Dias: — Qu sau? aquèstis uei sus iéu
Franc e clar si soun pauva, d'un aire
De furna dins moun prefound. Fasiéu

Coumo elo, e n'èro pas la curiouso

Que vous touaso e soun uei n'avié pas
L'eslu foui d'un amour que si nouso,
L'abrivan dóu desir rufe e bas.

Ero la visto claro e'smougudo
D'uno cavo esperado que vèn
De parèisse, autant lèu counaigudo
Au passàgi: Mai elo tambèn

Mi devinavo. Aviéu la sentido
Que pensavo emé iéu e sentié
Moun pensa parié dóu siéu Partido,
Si trovaren pas plus... » Tout entié

Tremoulant de tournamai vons sentre
Tout soulet, souscas grèu: — Las! bessai
Vèn de nous passa lou bounur entre,
Erian fa l'un pèr l'antre. Eh! que sai

Se nouàsteis amo èron pas en councho
De si counouisse e de counfisa?
Se l'aurian pas, de nouàstei man jouncho,
Aganta, nous tenèn enliassa,

Lou bonur que belèu es passa? 1908.

LOU ROUDET

L'a tant de tèms que noun roudejes
Roudet qu'an leissa s'amudi,
Qu'èstou sèr fau que segnourejes
Davans lou fuech e mi siéu di
De ti leva de l'estagiero
Ounte दौरmiés. Uno chambriero
Vèn, sèmblo-ti, de t'oublida
Tout escas contro la fouguiero:
Soun galant venguè la crida.

Sian soulet, toun dous, sènso lampo,
L'a pas uno amo dins l'oustau;
Eis escalié s'ausis que lampo
E que s'esfoulis lou mistrau.
A la paret, la regalido,
Fa passa d'oumbrino avalido
Lou vènt, sout la pouarto siblant,
A toun escagno espeloufido,
Fai ounda coumo de péu blanc.

Ei coulouneto de ta rodo,
Un frenin passo en sonveni
De tant d'amour qu'au tèms que rodo
As vist coumença puei fini.
E lou trama de tararigno
Que t'embouiasvo dins sei ligno,
En floutant s'es esparpaia
Coumo uno fieladuro indigno,
Au passa que s'es raviba.

Car tant de siècle à la filado,
As endourmi lei languisoun,
Lei doulour deis abandonado;

As soustengu tant d'ouresoun
De fiho pèr sei calignaire,
Alin marin vo guerrejaire,
Que crèsi vèire enca de man
Autour de tu passa dins l'aire
E ti vira pèr leis amant.

Despuei lei tèms divin d'Ounfalo,
Jusqu'à vuei dins nouaste Miejour,
Touto nouasto raço mourtalo
A toun fiéu estaquè sei jour.
Siés la famiho, la sagesso,
Lou sant travai qu'emé largesso,
Quand lei nòvi an soun prouvimen
Baio un susàri à la vieiesso
E de grand velo ei bastimen.

Sié dins lou bastidoun dóu rustre,
Sié 'mé lei dono de castèu,
Ei sourneto prenes toun lustre,
Trelusisses dins li fablèu.
A passa-tèms Marto fielavo
En legèndo e Berto regnavo
Emé soun fus dins la cansoun
Que lou bouan pople cantouliavo,
Acoumpagna de soun viouloun.

Tròu tardié moun ai, dins ma brèssou,
Ausi lou sèr toun dous canta,
Mai pèr fa testo à l'amarezzo
Que, talo un flot, vèn m'assauta,
Mi sèmblo avé la remembranço
De ta vouas siavo en moun enfanço
E se sian toui dous dins la nue,
Lei descouar e leis ahiranço
S'endouarmon au cantoun dóu fue.

Las! s'aviéu, pèr clari ma vido,
D'un amour senti lou dardai,
Lèu ma pensado atravalido
Prendrié lon roudet dóu pantai.
Dei fiéu d'or que Soulèu 'scampiho
Li fariéu en grand mereviho,

Un tau mantèu de pouësié,
Que subre touto frumo o fiho,
Coumo dintre mei sounjarié,

Elo dessus tout regnarié.

BÈN ADAUT SOUT LOU CÈU...

Bèn adaut, sout lou cèu, moun adourado!
L'a l'oustalet de moun tròu grand pantai.

La bastido es simplu e davans elo uno prado
Verdejo. Lou fedan, dins sei cledo barrado
Paisse pròchi lou jas, souto lou grand espai.

Dins lou grand espai clar es adaut la bastido,
Contro lou còu, sus lou cresten de l'aigo-vers:
Darnié d'elo, pertout, desplegon l'espandido
Lei serriero e lei pue blanquinèu tout l'ivèr.
A la perdudo van leis auturo,
Souto lou grand cèu blu, coumo d'ausso de mar,
Coumo d'ausso de la mar bluro,
Dins lou grand espai clar

Es pauro, la bastido e perdudo, pichoto.
Dabas la vau si duerbe e s'estende lou plan.
Bèn luen, contro lou Ro, s'entrevis la viloto
Davans la cluso founso e lou campanau blanc
De la capello, sus soun pieloun, dóu neblan
Souarte. L'aigo dei gaudre, à travès de l'aubriho,
Eilalin au soulèu esbriho.

La bastido es perdudo e leis ome, o chala!
E leis ome de vuei tant luen si fan pas veire,
Ni s'entèndon pas plus. De m uou passon en-la
'Mé d'ensàrri, sus d'un vièi pouant, fènt roudela
De clapeiolo. Emé soun can afana e courrière
Un pastre, enquilamout, coucho un escaboutoun
L'aiglo s'emplano, lei redoun
Tindon, l'aigo lussisse,
La vilo es luencho e l'ome noun s'ausisse.

O moun amigo! aqui basto bèn vouguessias
M'eima quauque tèms, quàuqueis ouro.

Ah! basto soudamen un bèu jour diguessias:
— Pecaire, aviéu coumprés perqué toun couar n'en plouro
E t'àimi tau que siés. — Ah! vous, touto bounta,
Ah! vous entendre dire enfin qu'avès pieta,
E va paga, se fau, dóu rèsto de ma vido!
Ah! mouri em' aquesto resoun just auvido,
Pròchi vous luen de tout, davans l'inmènse espai!

Es adaut, bèn aut, sout lou cèu, moun escarido,
Qu'ai vist l'umble oustalet de moun tróu grand pantai.

1908. (Lou Calèn.)

LA GALÈRO

... Coumo es linjo e rapido ma Galèro!
Quouro eilalin sus la mar semo lando,
Dirias qu'esquiho e just au ras deis erso.
Emé vint-e-sièis rèm que baton l'aigo,
Dei doui cousta e bèn toùti d'acordi,
A l'èr d'un grand gabian que n'en destènde
Sei peno e voualo en plen dedins l'azur.
De la timouniero en jusqu'a la flècho

E tout- de-long es bèn escrincelado:
Sus la cencho ai marca tóuti lei signe
Dóu Zoudiaque et tambèn dei dous caire.
Mai lou bel es l'esperoun qui s'avanço
Emai la poupo noblo aussado en l'èr.
Ansin n'en remiras darnié la poupo
Dous tritoune espalu que fan leis usso
E laid, gautu, dins lou biéu marin boufon.
Sei coua facho d'escaume van si touarse,
Et souto lou tablèu van si rejougne;
Aqui mount lou timoun bèn just s'encaisso.
Mai l'autre bras que tiblon lei ner-double,
S'aubouro en dessus de la cantareto
E soustènon nn grand escussoun prouvençau.
Un fanau daura, courous, tout de brounze
Courouno aquéu pavès de la Patrio.
D'aqui dessus tout dre s'aubouro l'àsti
Que pouarto lou drapèu fasènt de flamo,
Drapèu fasènt de flamo d'or e roujo,
De soulèu e de sang dintre lou cèu tant blu.

D'aqui, partènt alors long dóu carrosso,
Long l'espalo e la vogo en tiero drecho
Sus lei doui bord s'arrèngon lei balustre,
Emé la bataiolo tout en fèrri;
Soun gàubi fin n'es fa tout nu martèu.
Sourtènt de la rambado après s'alongon
Pèr n'en moustra tambèn qu'avèn de fouarço
E de nervio en tant de poulidesso,
Cinq bèu cadèu lusènt que de fes japon,
Cinq bèn canoun soulide en sei carreto,
Au mitan lou Coursié puei douas Bastardo
E douas Mejano e tout bouan pèr fa courre
Leis enemi dóu sant noum de Prouvèncò!
Fier chamatan e noblo trounadisso,
Quand tout acoto emé lei couloubriño,
'Mé lei peirié bramo, escupisse e raco,
A gros quintau de founto, acié vo pèiro.
E lou bouzin que fan lei mousquetado
E lou siblet dei còmi trauco-auriho,
E la cridesto ourriblo de la chuermo,
Quouro lei rèu ras de l'escaume peton,
Quouro de banc coumplet de cinq vougaire
Soun prefounda 'mé de sang regisclo;
Ah! la cridesto ourriblo de la chuermo,
(Maugrat que li coumàndi: tap-en-bouco!)
Qu'amoussarié, pèr sa pòu dóu massacre,
L'auroujo ardour dei marin e dei gèrdi,
Mai que, pamens, agon lou fùgi rouge.
Mai quet soulas quand dins la tubassino,
Pèr remplaca la vogo aigo-begudo,
Pèr prouficha lou ventoun que s'eigregò
E pèr coucha l'avèrsari que fuge,
Tant au trinquet coumo à l'aubre de mèstro,
Fau alarga, zóu! dintre la mitraio,
Lei velo rousso o blanco que si tibon
Gounflo dins lou soulèu, dessus d'un niéu de fum!...

LA MOUART

Ai vist la Mouart...

Èro un d'aquéli ser qu'à l'ome lou pus fouart,

Soun amo, la pus duro,

Si sarro souto lou cèu bas, quand la naturo

S'afrejoulis, dirias, vioulastro de la pòu.

A la cantareto aspirant l'èr, tout-à-un-còup,

Ai vist dintre l'ardènt un cors nus que nedavo

E, dermié lei risènt, vers lou tirnoun jugavo.

Ai vist la Mouart...

Èro pas la Peleto ourriblo, sènso car,

Sènso pèu, emé dous traou negre pèr regard,

Sènso dènt dins un rire larg.

Mai èro blanco soun espalo arredounido

Entre leis aigo e sei sen de manido

Blanc d'evòri, de-fes fouaro dóu flot sourtien;

Sei flanc linge e poupu de-fes s'entre-vesien.

Soun carage fre coumo un maubre,

Ero estràni e poudias pas saupre

Coumo va qu'avien de proumesso

Sei bouco e, qu'en pleno belesso,

Seis uei d'un triste fue lusien,

D'un fue prefouns e vert e cremant de passien,

Dounant amour!

L'aguènt visto, entre iéu sachèri

Qu'èro la Mouart e l'ausissèri.

D'uno vouas douço que venié

Coumo de luen, dins uno neblo e vous prenié,

La Mouart m'a di: — Vèses, siéu bello!

Bello, va sabiés pas, mai que touto femello.

Leis ome m'an fa laido e moun noum pouarto esfrai,

Mai noun sabon lou vrai,

Coumo siéu, car soun lache e m'an pas regardado.

Mai tu que, d'en-pertout, siés en cerco, de-bado,

De soulas, vène emé iéu!

Bello, va siéu,

Vèses, tant coumo lei pus bello.

Souleto mènti pas, souleto siéu fidèlo,

Quand pèr l'eternita proumèti moun amour.

Ai! Pàuris amoureux qu'emé lou mot: toujours,

Dins la vido fès sarramen d'eternite amour!

Es pas fini lou mot que dedins la car foualo,

Deja regoualo,

Un desi nòu! Fisanço foualo!

Deja pensus en d'àutrei poutounado,

Coumo se quicon de durado,

Poudié-r-èstre entre lei vivènt.

Dóu mai souvènt

Chanjas d'amour,

Cercant meior,

Toujour plen d'un espèr nouvèu; au mai souvènt

Tout just tastado

La poutounado,

Vous sentès mai l'amo assedado

Car pòu estre entre lei vivènt,

Rèn de durado!
Mai iéu siéu la Bello
E siéu la Fidèlo.
S'un galant de tout desgousta,
M'ajougne pèr l'Eternita,
Emé iéu, de descouar, de cregnènço
E de tout patimen d'nmour s'astrovo sènso.
A moun proumié bais s'un còup a tasta,
De pas es coumòu pèr l'Eternita.
De qu'espères? La Vido, esto couquino,
Rende urous soulamen l'ome que la chaupino
E s'espères quicon d'Elo, as à ti languì!
Mai iéu ti vouàli e mi vaqui!

E la Mouart amigo aubouravo
Devers ma fàci que clinavo,
Sei bouco e soun regard que d'un fue vert cremavo.
Moun couar plen d'amour vers Elo boundavo.
Long mei mevouio un frejoulun passavo.
E sàbi pas perqué de l'ausi, de la vèire,
Tant douço e tant poulido entre l'aigo que vèiro,
Mi siéu pas manda'n Elo, aquesto nue d'aqui!

(La Galèro.)

SULLY-ANDRÉ PEYRE (1890-)

ŒUVRES. — Encore en manuscrit: Lou Jaussemin, poésies; — Lou Libre d'Escriveto, *ibid.* — Nouvello Novo, nouvelles — The Golden Lamp, poésies anglaises; — nombreuses poésies françaises; — édition des œuvres de Bigot avec graphie mistralienne.
Fondateur et directeur (1) de La Regalido, journal mensuel (Mouriés, 1909); Lou Secret, bulletin mensuel (Le Cailar, 1918-19); Marsyas, revue mensuelle en prov., franç. et angl. (Le Cailar, 1921), Peyre a collaboré à Vivo Prouvenço! l'Armana Prouvençau, Le Provençal de Paris, La Gazeto Loubetenco, etc.

(1). S.-A. Peyre est né le 9 septembre 1890 au Cailar, village à mi-distance entre Nîmes et Aigues-Mortes, mais c'est à Mouriès, en plein terroir arlésien, qu'il a passé son enfance et son adolescence. Il eut de bonne heure pour camarades de jeux et bientôt pour compagnons de sa vie intellectuelle, précocement éveillée, le futur auteur du Pouèmo di Soulitudò et Alàri Sivanet (vianès), un ardent propagandiste provençal amené tout jeune au Félibrige par la lecture de l'œuvre de Charloun. Peyre et Peyron, tendres poètes à l'âme rêveuse, et mélancolique, se sentaient, comme Sivanet, une foi d'apôtre et un tempérament de lutteurs. Tous trois ensemble, ils firent leur éducation félibréenne et littéraire. Au temps des vacances on dans leur école buissonnière, ils étudiaient les œuvres des maîtres et commentaient passionnément les études de doctrine que Devoluy et ses amis donnaient dans Vivo Prouvenço! C'est de leur amitié unie à celle de quelques autres jeunes gens que naquit La Regalido, petit journal de combat, essai bien gauche de propagande populaire, comme le dit lui-même A. Peyre, mais dont la collection sera précieuse pour l'étude de l'orientation félibréenne aux environs de 1909. Tout en y publiant des articles de doctrine signés de son nom ou du pseudonyme de Jan-de-la-Vau-Longo, il s'essayait savant à juger les œuvres de ses confrères selon les lois de la vraie critique, jusqu'alors dans les mains, le plus souvent, d'inlassables thuriféraires. C'est dans cette même Regalido qu'il fit ses débuts de poète, sous le pseudonyme longtemps inavoué d'Escriveto (Escrivette). Par la grâce, la féminité des vers signes ainsi, il protestait, de la plus élégante façon, contre les platitudes de bien des félibresses. Voilà comment on a pu dire que la plus charmante, la plus délicatement féminine des poétesses provençales du temps était... un poète. Bien avant la fin des hostilités, le militant qui double la personnalité poétique de Peyre a repris le combat pour la cause provençale en publiant lun bulletin mensuel, Lou Secret, où, avec Gambardella, Sivanet et Pouzol, il a battu le rappel des jeunes

énergies pour le triomphe d'une politique régionaliste et félibréenne (campagne pour la publication d'un quotidien en langue d'oc et la prédominance du mistralien sur les autres dialectes, ou plutôt, la fusion de tous les autres dialectes dans le maillanais, voué à l'universalité de par ses chefs-d'œuvre). Actuellement, A. Peyre dirige, sous le titre de Marsyas, une petite revue d'une haute pensée et d'une tenue littéraire impeccable. Ses propres vers, français, provençaux et anglais, y chantent aux côtés des essais poétiques et philosophiques de ses amis.

Voici le plus novateur, le moins poète de clocher, des représentants de la poésie provençale d'aujourd'hui. Les œuvres de Boissière, de Marius André, de Valère Bernard, de Devoluy, plus récemment celles de d'Arbaud, de Fontan, de Peyron, révèlent sinon l'influence du moins une connaissance approfondie de la poésie d'oil contemporaine. Cependant ces auteurs résistent à ce que cette poésie peut avoir de trouble, de trop indécis. Ils restent sagement provençaux, latins, méditerranéens. En fin de compte leurs sentiments les plus subtils les mouvements les plus complexes de leur psychologie et de leur sensibilité, si nuancés, si voilés soient-ils, s'expriment de manière suffisamment concrète, en clair. Ils évitent ces obscurités naïves ou voulues, ces assemblages de mots alambiqués et point toujours exempts de mauvais goût, auxquels s'est complu la poésie symboliste de Mallarmé à Paul Valéry. Chez André Peyre, l'influence franchimande s'exerce franchement, tant sur le fond que sur la forme. Elle se double d'une autre influence, celle de la poésie anglaise, pour donner à son œuvre, déjà importante, bien qu'encore en manuscrit, une des physionomies les plus curieuses qui soient dans les lettres provençales.

La recherche de l'originalité, le désir, très marqué de Marius André à A. Peyre, d'innover, a eu pour effet de mettre au service de la littérature d'oc des thèmes et des modes étrangers, qui n'ont le mérite de la nouveauté que dans cette littérature.

Par là, ils sont vraiment nouveaux et nous changent et nous reposent des thèmes et des modes félibréens rebattus. Tentée avec discrétion, l'expérience a été fructueuse jusqu'ici. Poussée à fond, comme le fait aujourd'hui A. Peyre, il semble bien qu'elle donne à la langue d'oc une plus nette conscience de ses ressources et de ses possibilités poétiques et qu'elle enrichisse non seulement la gamme des harmonies de la poésie provençale, mais encore la gamme de ses couleurs, de ses nuances, de ses demi-teintes surtout. Les partisans de la tradition provençale soutiennent, il est vrai, que la langue d'oc, pleine de jeunesse et de santé, est encore trop riche en couleurs naturelles pour qu'elle ait intérêt à en demander à l'alchimie moderne. En s'inspirant de certains exemples des littératures anglaise et française, A. Peyre ne risque-t-il pas, disent-ils, de détourner la poésie d'oc de son caractère et de son génie propres? Nous répondrons que non, à condition que, sous prétexte de s'affranchir des règles édictées par les maîtres et suivies par la foule servile des imitateurs, le poète du Libre d'Escriveto ne se laisse point aller à affronter, héroïquement ou inconsciemment, l'inintelligible. Au surplus, même mallarméen, au sens péjoratif du mot, le genre de S.-A. Peyre gagnerait un indiscutable titre à se dire provençal, puisque; en même temps que la transposition du symbolisme intégral dans la poésie d'oc, il serait une réapparition du Trobar-Clus qui fut particulier à certains Troubadours. Mais il ne faut point oublier, il est vrai, que ce Trobar-Clus fut surtout honneur chez les Troubadours de la décadence.

Quoi qu'il en soit, ces états d'âmes un peu compliqués, inquiets et mal définis, ces visions imprécises de la nature, ces sensations, ces impressions vagues ou aiguës, ce trouble intérieur existent. Le poète cherche à les exprimer sincèrement. S.-A. Peyre a écrit très jeune et longtemps en solitaire, en tout cas sans maître, tout en comblant, au gré de sa curiosité, les lacunes de son instruction première. A mesure qu'il a vécu et souffert, sa personnalité s'est accusée et ses sentiments ont pris ce tour flou particulier à la poésie symboliste. Un peu mièvres, contournés et féminins, nous les croyons spontanés. Mais leur forme est le résultat d'un effort voulu et noblement soutenu pour réaliser un art nouveau dans l'expression poétique d'oc. Cette nouveauté, il faut moins la chercher dans l'agencement métrique des vers et des strophes que dans la musique du vers, dans la structure même de la phrase, dans l'agencement des mots groupés selon la sensation perçue par le poète. Elle résulte aussi de l'invention de locutions ou d'expressions neuves, elle réside encore dans le choix des termes rares et archaïques.

— Il n'est pas pour moi, nous dit André Peyre, de joie plus belle ni plus douloureuse aussi, que de passer de longues veilles à trouver dans le trésor de la langue les mots vieillissés, sonores et resplendissants, à créer avec eux des harmonies, à revêtir mes pensées, mes regrets, mes espoirs, du vêtement somptueux de notre merveilleux parler.

Ainsi, tandis que l'inspiration du poète constitue un apport très personnel à la sentimentalité provençale, la forme extérieure dont il la revêt est aussi d'une réelle originalité. Par là son œuvre marque une date et doit retenir l'attention. Même si ses beautés sont inégales, même si la pensée, à force d'être voilée, devient brumeuse ou insaisissable, même si l'expression, trop recherchée, paraît parfois forcée et peu exacte, Peyre marque, non loin de Peyron, sa place de pur et sincère artiste. Sa poésie est une réaction salutaire contre tant de médiocrités contemporaines. Son vers, souple, flottant et

ondoyant, sait surtout rendre avec bonheur les crépuscules, les paysages lunaires, les printemps naissants, les reflets fugitifs de l'heure ou de la saison, les jardins ardents et fleuris, images et symboles des sentiments tendres, naïfs ou raffinés, et des mélancolies solitaires.
La traduction des extraits qui suivent est celle de l'auteur, revue et corrigée.

LA MESSORGO

De qu'èi que dins l'aire varaio,
De qu'èi que canto dins li sorgo,
De qu'èi que trèvo dins li draio?...
Es l'eterno e novo messorgo;

La messorgo de pouèsio,
De pantai e de farfantello,
Qu'au mié di floureto bresiho,
E s'enauro dins lis estello;

Es lis encantarèlli manso
De vuei, de deman e de rèire,
Que soun dins li jóuvi roumanso
E dins li sourneto di rèire;

Es l'enavans, es l'alegranço;
Es l'estrambord, amo di lucho;
Es l'ilusioun, es l'esperanço,
Pèr quau touto forço es aducho;

Es la manno que nous fai viéure,
S'au desèrt la fam nous abramo,
Es l'aigo esterso ounte vèn béure,
Assedado o febrouso, l'amo;

Quaud la sapiènci es breto o mudo,
Elo coungreio li proufèto;
A soun aflat tout se tremado,
E d'un pacan fai un pouèto.

Noun perdudo, e sèmpre cercado
Messorgo amourouso e divino
Que dóu noun-rèn avèn fargado,
E que nous siés manso e belino;
O tu que cantes dins li sorgo,
O tu que trèves dins li draio,
Bèn tant te creiren, o messorgo,
Que te faren veni veraio.

TE DIRAI...

Te dirai li crèis dóu gaudre,
Li vesprado dóu pesquié,
E lou raive que pòu caupre
Entre l'orto e lou brusquié.

Menaren nosto trevanço
I camin car à mi pas,
Long coume de jour d'enfanço,

E coume éli plen de pas.
Lis aubre e li remembranço
Fan entime l'ourizount,
L'amour fai la recoubranço
Di pantai de languisoun.
S'ausis plus que quauco sorgo
Que nous canto peralin;
Coume dis uno fatorgo:
Sèt an i' èstre, lis iue clin!

(Lou Jaussemin.)

LI CAMIN SOUN TANT SIAVE...

Li camin soun tant siave, au vèspre toumbadis
Que lou pas dóu retour, enfada, s'alentis.
O pantai miech-urous d'un retour sènso terme,
Sènso que lou cledat dóu jardin se referme
Sus l'ancoues soutourniéu di causo qu'an pres fin.

Meme dins la vastour desoulado dis erme,
Un trop dous amarun sourgis dóu tèms eterne,
Mai l'oustau famihié, li roso dóu jardin,
Soun lou brèu de la vido e lou fèr dóu destin,
Uno gèsto de mort que toujours recoumènço.

E pantaie, au cledat, d'un amour duradis,
Dins l'ouro perdurable e l'envirouno inmènso.
Li camiu soun trop siave, au vèspre toumbadis.

GUÈIRE

Desempièi lou matin n'ai ges d'autre voulé,
Mai regarde veni, pèr lou camin que sounjo,
Lis ouro de soulèu e de lènt calabrun,
Emé l'aflouramen dóu tèms sus moun espalo;
Siéu malauto de languisoun, mi roso palo,
E moun coumbourimen es un vas de perfum;
Souto moun velet clar siéu ansin qu'uno moujo
Dins la clastro di cor amoureux o soulet.

Mai la clastro es deserto, e mi sorre ounte?
Lis andano de pèiro an clanti sout mi piado,
Dins lou silènci long qu'a jamai respoundu;
Lou fiéu de moun espèro i courredou s'abeno,
Car lis èstro, coume de mirau pèr ma peno

M'an retra lou noun-rèn de moun crèire, escoundu
Dintre l'espai noumbrous di roso desaviado
E la vano calamo à fin dis ourizount.

Li brusimen dóu vèspre, au cèu plen-encintra,
Dreviهران d'estello em' un fremin d'esquerlo,
O de luno nouvialo au gréule di grihet;
Mai gès d'estàsi grèvo adournara l'antiéuno,
Car dins l'afalimen de l'envirouno tèuno,
Li roubin dóu tremount s'ensouluson, paiet,

Adeja, tras la porto, entre li graso esterlo,
Crèis l'erbo de maucor, e degun es intra.

AURIHO-LA-MORTO

Auriho, lou sanclame, au souleias a som.
L'aigo. au cor de l'estiéu, coulo plus à la font;
La plaço de la Glèiso es nuso, gès de Criste
Ié fai d'amour divin s'enaura lou tèms triste.

Quauco vièio, assetado au lindau, sèns branda,
Soumiho, e res se sènt pèr la vido abranda.
Lou reloge en douliho a pòu de souna l'ouro.
E la jouvènço es rusto à l'amour que l'afloouro.

Res saup, d'aquéli gènt, se soun viéu o soun mort,
Bèn talamen sa vido es pariero à sa mort.
Passon sèns fremin vers ma riejò, rousàri;
E li clarun lunen ié soun coume un susàri.

Lou castelas li gardo, e degruno, aclapa,
Vièi e blanc coume un crane au roucas arrapa.
Mai bluiour à l'Uba, grèco, flouris l'Aupiho
Sus lou castèu e sus lis ouradou d'Auriho.

E quand vole senti la vido, is alentour,
M'acamine i crousiero ounte, dins sa lentour,
Li routo vers la Crau mounton un pau, e pregon
Is ouradou; la Crau, l'Aupiho, se desplegon.

Encaro, me sufis moun jardin, coume un cor
Batedis e mouvènt au mié de membre mort.
Noun sai pèr quet destin, ounte pèr, tóuti vive,
Es aqui que me crème e que me recalive.

(Lou Libre d'Escriveto.)

ALEXANDRE PEYRON (1889-1916)

ŒUVRES. — Lou Pouèmo di Soulitude, poésies (Marseille, Nouvelle Edition Nouvelle, 1914); — L'Avril douloureux, recueil inédit de poésies françaises.

Peyron a collaboré à la plupart des périodiques et journaux félibréens, et plus particulièrement à La Regalido et Vivo Prouvenço!

(1). Il y est né le 11 février 1889 d'une mère gasconne et d'un père provençal qui exerçait la profession d'artificier. Son grand-père paternel avait été l'un des premiers importateurs de l'art pyrotechnique en Provence. Au sortir d'une enfance malade et après des études tronquées, qu'il poussa néanmoins jusqu'au latin sous la direction du curé de Lamanon Alexandre Peyron, tout en dirigeant avec sa mère, devenue veuve, et sa sœur sa modeste entreprise de pyrotechnie, devint poète et félibre. Son caractère solitaire et fier le retenait dans son village, loin des villes; cependant son patriotisme provençal le poussait à l'action et, avec ses jeunes compagnons Sivanet et Peyre, il savait accourir aux réunions félibréennes. Avec eux il dépensait une belle flamme dans la rédaction de La Regalido, dont la position indépendante et hardie, dans la campagne d'idées provençales d'alors,

s'accordait avec leur sincérité et leur jeunesse. En même temps, il joignait à son patriotisme méridional un amour passionné pour la poésie et l'ambition de conquérir rapidement la renommée littéraire. Cette renommée, il put la voir grandir tout au moins dans le monde félibréen, depuis la publication, en 1909, de son premier poème, *Noun es morto Mirèio*, depuis son couronnement à de nombreux jeux floraux (*Cinquantenaire de Mirèio*, 1909, *Jeux Floraux de Toulouse*, 1910-13, etc) jusqu'à la veille de la guerre où parut son recueil. La mobilisation le fit verser dans le service auxiliaire, mais, après maintes démarches, il réussit à partir pour le front, voulant, disait-il, faire pour la patrie autant que le plus humble paysan de Lamanon. Il n'eut pas la joie de parvenir jusqu'à la ligne de feu, car la maladie, une néphrite, l'emporta, loin de toute consolation, à l'hôpital de Vincennes, le 2 avril 1916. Quelque temps auparavant il avait fourni son tribut de félibre à la Gazette de J.Loubet. Son corps repose aujourd'hui au cimetière de son village natal.

Dans les Bouches-du-Rhône, Lamanon, pays natal d'Alexandre Peyron (1) et patrie du troubadour Bertrand de Lamanon, se trouve à peu de distance de Lançon, le berceau d'Emmanuel Signoret. L'admiration que Peyron professa pour ce poète ne fut sans doute pas étrangère à sa vocation, et il semble du reste que ses vers français précédèrent, dès sa prime adolescence, ses vers provençaux. Ceux-ci, entièrement écrits en dialecte rhodanien, forment le recueil intitulé *Lou Pouèmo di soulitudo* (le Poème des Solitudes), le dernier livre de poésies provençales publié avant la guerre.

— L'influence du terroir couvre de couleurs superbes cette œuvre distinguée, dit Mistral dans la préface de l'ouvrage datée du 1^{er} août 1913, et si le sombre mystère des grottes de Calès et celui des forêts de pins environnantes estompent ses regrets et ses plaintes d'amoureux, le reflet de la Crau et des croyances provençales fait luire et resplendir les espoirs du félibre.

Ces lignes analysent assez exactement *Lou Pouèmo di Soulitudo*, il comprend quatre parties. La première, *La Soulitudo dins la Grevanço*, est consacrée à chanter, avec la tristesse invincible et naturelle que le poète traîne partout avec lui, la monotonie désolée de sa vie de soldat exilé en Corse et les deuils qui l'ont frappé depuis sa jeunesse. La seconde partie, *La Soulitudo dins l'Amour*, pleure d'une douleur profonde, mais discrète, l'amie perdue, le grand amour qui avait visité et bientôt fui A. Peyron. Cet amour, fait d'adoration, de contemplation, de souvenirs, de regrets et de résignation, est de nature exquise dans sa conception troubadouresque. En troisième lieu vient *La Soulitudo dins l'Espèro*. Ce sont des chants d'allégresse tantôt sereine et grave, tantôt légère et souriante, où l'on voit les lois de la vie commander au poète d'oublier l'ancienne blessure auprès d'une autre femme dont il attend la venue. Enfin, la quatrième partie est composée de poésies diverses sur des sujets félibréens et provençaux. Tel quel, le livre révèle un beau talent de poète. Il est l'œuvre émouvante, douloureuse et tendre d'un artiste rare, dont la fierté hautaine se tempère d'une sensibilité frémissante. La note mélancolique, qui apparaît çà et là dans les œuvres des félibres contemporains, domine ici, plus que chez Fontan encore, et s'apparente un peu avec le stoïcisme farouche et dédaigneux de Vigny. Ce qui sauve le poète du pessimisme irrémédiable, c'est moins le sentiment de la beauté et de la sainteté de sa souffrance, que sa foi dans l'avenir de sa race et de son pays, sa foi dans l'amour, sa foi en Dieu. Ses larmes de poète romantique prédestiné au malheur nous touchent peut-être moins, bien que pleurées avec les yeux du cœur, que la douceur attendrie, écho alangui des tensions et des cansos d'antan, de ses vers élégiaques et la ferveur de sa piété pour sa terre natale, ses ancêtres et leurs antiques croyances. C'est à cette triple inspiration, amoureuse, patriale et religieuse que Peyron doit sa pleine originalité. N'est-ce point du reste l'inspiration traditionnelle en Provence depuis *Mirèio*?

Cette originalité s'affirme surtout dans la forme. Peyron la partage avec son ami Peyre. Il a, comme lui, le souci du mot rare et évocateur, de l'expression définitive. Mais alors que Peyre recherche le fuyant, la fluidité de la phrase et de l'harmonie, Peyron enveloppe ses visions, ses évocations, ses fières tristesses, de métaphores et de rythmes forgés sur l'enclume classique. Il a le don du vers bien frappé, l'abondance variée la sobriété magnifique des images, l'art de dresser, en quelques traits, tout un paysage devant les yeux. Lumineuses, mélodieuses et caressantes, ses strophes déroulent sans effort leur idéale poésie. Et ceci, ajouté à leur émotion contagieuse ou à leur pénétrante mélancolie, ne laisse pas d'accentuer l'impression quasi lamartinienne que donne la lecture du *Pouèmo di Soulitudo*.

Dans la notice nécrologique qu'il a écrite dans sa Gazette du 26 mai 1916, J. Loubet a dit de Peyron:

— S'il avait pu, lui qui, poète français lui-même, connaissait les états d'âme de la littérature franchimande, s'affirmer dans de nouvelles œuvres provençales, il aurait, de toute certitude, donné leur expression définitive et parfaite à des poèmes révélateurs d'accents nouveaux. De plus en plus, en clarté, en simplicité, en assurance, sa langue aurait gagné, car, parfois, à cause même de l'abondante germination de la pensée, elle semble encore précieuse... Il en va ainsi des jeunes gens lettrés qu'enivre le moût du Verbe, lorsqu'ils s'abreuvent à la Coupe, et il leur faut des dons secrets pour conquérir la limpidité, la saine vigueur inséparables des chants provençaux.

Ces dons, Alexandre Peyron les possèdent mais il n'a pas eu le temps de les épanouir complètement. Et c'est pourquoi sa mort a été une vraie perte pour les lettres provençales.

(1). La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur, revue et corrigée.

PREGUIÈRO DAVANS LA MAR

D'aquesto ouro lou sèr es un mes de Mario,
Talamen lou tremount escampihò de flour,
E sènte, siavo e forto, en m'arribant, l'oulour
Dis erso, l'amarun de la grand mar qu'esbriho;

Esbriho. Lou soulèu fai sa mort couloussalo,
E, parié lou malaut rejitant si linçòu.
Èu li laisso penjá, blanquinous, fin-qu'au sòu,
Li nivo, si linçòu d'agounisant, e ralo.

Claro et flourido, alin, auto, li colo sardo
Se viron vers l'Itàli e s'aubouron; lou flar
Dóu tremount lis atubo ansin qu'un grand autar,
E se dirié, li niéu, qu'uno femo li cardo.

Un bastimen fugis dins la liunchour rousenco,
L'esquerlo d'uno cabro esviho li roucas,
L'aigo cascaio, fuso o se roump pèr sacas;
Iéu, siéu triste, siéu grèu di tristour ivernenco:

Lou refrin dóu bonur canto plus sus ma bouco,
Mai sabe mai leva mi vistoun vers lou cèu
E doulènt coume un plang de fihouno o d'aucèu,
Moun sourne paure cor à la prego s'abouco.

O, pèr iéu, la preguiero es un parfum de roso
Que s'enauro de l'amo e poujo eilamoundaut
E sènte, aqueste sèr, s'esvanesi moun mau,
Car prègue dins la niue vióuleto, quàsi roso;

E dise: vierge, vous que sias la maire esquisto,
Curbès ma jouino tèsto emé voste mantèu
E metès sus moun front vosto man, flour de nèu,
Crese en vous, o Mariò, e moun èsse vous quisto;

Vous quisto de countunio e subre-tout dins l'orre
Pegin de moun eisil, de ma vido sèns lus
E m'es coume uno gau, quouro siéu à noun plus,
De vous apela maire o bèn divino sorre

Sias lou recate siau de la sournò magagno,
Sias la flour expandido; pèiro dóu rountau,
Vosto caro maienco e blanco óudouro autau
Qu'un clot de jaussemin au clar d'uno baragno;

Davans vosto bounta l'iro fèro s'atuso,
E se noun istavias eilamoundaut, lou cèu,
Revertarié lou bos fugi di vòu d'aucèu,
O, sèns lou souleiant, la pauro lagramuso!

En Corso.

POUÈMO A L'AMADO

... La prègo fervourouso e li vòu de coulombo
Seguisson toun alen dins l'aire enfestouli,
E s'afouron, tis iue, la pèiro d'uno toumbo,
Dous blavet ié van espeli.

Coume la ferigoulo embasemo la colo,
Mesclaves l'alegranço à moun ferouge escor
E me sèmblo sens tu, lou soulèu, quand trecolo,
Que fugis, malaut, vers la mort...
Se mi vers osmougu, d'ourguei, d'espèro morto
Fan moun noum glourious e parèisson plus bèu,
De que me sèr d'ausi clapeta, sus ma porto,
Moun cant de dòu, moun cant de mèu:

Ai perdn moun amigo e la pas e ma toco
D'avera li troubaire ufanous d'autre-tèms,
E pouèto adeli que soun mau soul pretoco
Siéu l'annado sènso printèms...

Belèu que te déurai, migo, mi plus bèu vers,
Coume déuguè li siéune à la Liuencho Princesso,
Lou que leissè, Rudèu, soun maine e si bos verd,
Coubouri de malo tristesso;

Lou que se gandiguè, n'aguènt plus de calamo,
Mau-grat l'irouso mar e li Mouro brutau,
Pèr s'enlusi la caro i vistoun de sa Damo
E mouri subra soun lindau...

Se moun cant de grevanço es dous coume l'eigagno,
Creigues pas que noun siegue ensaunousi d'estras,
Car li plagnun de dóu, l'enòdi e la magagno
Se dèvon canta 'mé de clas;

Ai clina moun ourguei souto la vido fèro
E, migo, auriéu vougu semoundre à ta belour,
Tau qu'un clar Te Deum, un cantde primavèro,
Coume aquéli di troubadour...

NOUN ES MORTO MIRÈIO...

Noun es morto Mirèio à la glèiso di Santo:
Es la sorgo mistico ounte bagne moun cor,
Sèmpre, dins noste azur, l'alauseto que canto,
— Noun es morto Mirèio à la font miraclanto
Es l'amanèu d'amour e la viholo d'or.

Es la roso, lou vèspre, à mi man jougarello
Que profumo la vueio i clarour dóu fougau;
Sa caro enfantoulido es un rai de dentello
— Noun es morto Mirèio à la mar bressarello
Miste coume un aucèu, la niue, subre un lindau.

Es moun aubo nevenco e l'eigagno di colo,
E lou clar de simplesso ounte beve à plen got
La chato dis ermas amarello que volo;
— Noun es morto Mirèio au soulèu di draiolo
Es l'autar de frescour que flourisse de vot.

Es elo la Prouvènço e la Crau, la campano
Di trignoun celestiau e de claro baudour;
Es elo la Vènus, la Vènus cando e sano
— Noun es morto Mirèio is erso de l'andano
Soun riban es la velo i barco de l'amour!

Sèmpre l'auro de mar e sèmpre bressarello
Es moun fiò de bonur e moun siave tresor,
Lou recate dubert à moun amo ourfanello;
— Noun es morto Mirèio emé sis iue d'estello
Embausemon si pas lou flourun de moun ort.

Noun es morto Mirèio à la glèiso di Santo,
Car la vese plourouso o risènto simbèu
De joio, de doulour, que me grèvo e m'encanto;
— Noun es morto Mirèio à la font miraclanto! —
I'a ges de maubre en Crau pèr ié faire un toumbèu!

(Lou Pouèmo di Soulitudo.)

BRUNO DURAND (1890-)

ŒUVRES PROVENÇALES. — Lis Alenado dóu Garagai, poésies (Aix, Dragon, 1913); — Grammaire Provençale; — Morceaux choisis de Littérature Provençale (Aix, Editions du Feu, 1934). ŒUVRES FRANÇAISES. — La Dernière Fée, comédie (Aix, 1912); — Pages Régionalistes de Berluc-Perussis (Aix, Éditions du Feu, 1917); — La Fontaine d'Argent, poésies, pour la plupart d'inspiration provençale (Ibid., 1919); — La Vie Municipale à Aix avant 1789, prix Mignet de l'Académie d'Aix (Ibid., 1919); — Le Calendrier sentimental, nouvelles (Ibid., 1921).

B. Durand a collaboré aux Quatre Dauphins, au Feu, La Provence Nouvelle, l'Armana Prouvençau, etc. Il a fondé et dirige depuis 1922 La Provence latine, organe mensuel d'idée latine et de doctrine mistralienne.

Bruno Durand (1) est l'un des plus jeunes poètes provençaux actuels, ou du moins il appartient à la plus jeune génération, celle qui se révéla juste avant la mort de Mistral, en 1913. Il en est aussi l'un des hommes les plus représentatifs, autant comme félibre et patriote méridional que comme poète.

(1). Né le 28 mai 1890, à Aix, ancienne capitale politique de la Provence et sa capitale intellectuelle, il est issu de longues générations de la meilleure bourgeoisie alliée à la plus franche noblesse terrienne: les de Bresc, les Gantelme d'Ille, les de Berluc-Pérussis. Neveu du poète de Berluc (cf. notre tome I), ce gentilhomme fêlibre qui sut toujours garder la plus juste mesure et la plus discrète harmonie, B. Durand a fait ses études au Collège libre d'Aix, puis à la Faculté de droit de cette ville, et enfin à l'École des Chartes, où il a été l'élève de l'illustre romaniste Paul Meyer. Docteur en droit, il est actuellement archiviste de Ve arrondissement maritime à Toulon, d'où il assure la direction de la Collection Sextia, consacrée à des sujets relatifs surtout à la Provence, et continué son action félibréenne, commencée dès sa vingtième année.

Pourtant, fils de bourgeois, bourgeois lui-même élevé à la franchimando, rien, si ce n'est l'atavisme et le milieu, ne le prédisposait à la défense de la vieille langue et des traditions de la Provence. Il est de ceux dont la vocation félibréenne fut une réaction raisonnée contre bien des choses actuelles, sous l'influence des enseignements des grands félibres et du régionalisme. Sa génération n'est plus de celles

restées fidèles à la langue et aux traditions du foyer. Les jeunes gens qui la composent sont nés en pleine époque d'individualisme et de déracinement, et la plupart n'ont plus eu, comme ceux du temps de Mistral, la moindre éducation, le moindre enseignement paysans. Mais ce n'est déjà plus, d'autre part, la génération la plus coupable, celle qui avait tout abandonné, ou presque tout, de ces choses saintes de la terre et de la race. Car s'ils sont venus au monde en cette époque, la pire à ce point de vue, ils ont grandi et sont devenus hommes pour la juger et en repousser les erreurs. Leur sang était bon. Il leur a permis de s'arrêter sur les mauvais chemins, de recueillir les bons exemples et consciemment, volontairement, de retrouver le noble et vieil héritage. Ils y ont eu quelque mérite: c'est en français, exclusivement, que s'est faite leur instruction et aussi, le pins souvent, leur éducation. La langue provençale, guide et lumière de leur éveil, ils ne l'ont guère connue qu'en dehors de leur milieu. C'est du moins dans ce milieu de citadins provinciaux qu'ils puisent les beaux enseignements de la famille, le patriotisme local, le goût de l'étude et l'amour du passé. En se rapprochant du peuple, en retrouvant à son contact l'usage de l'idiome abandonné, ils font en eux une courageuse reconstruction, une synthèse, si l'on veut, d'une âme nationale complète...

Pour B. Durand, c'est du temps qu'il étudiait le droit à Aix que date sa conversion provençale.

Après quelques essais en français et tandis qu'il fondait avec quelques étudiants, la revue bilingue *Les Quatre Dauphins*, il donnait une série de poésies provençales qu'il réunissait bientôt en volume: *Lis Alenado dóu Garagai* (les Souffles du Garagai). Ce recueil obtint le premier prix aux grands Jeux Floraux septénaires du Félibrige, à Aix, en 1913. Pareille récompense prouve qu'il fut remarqué. Bruno Durand fut pour tout le Midi Prince des Poètes.

Point choisi celui-là dans les palabres d'une brasserie à tous les points de vue obscure, mais au grand soleil de notre pays, dans l'efficace loyauté d'un concours scrupuleux, ouvert à tous et jugé de façon sincère par des juges compétents... C'est avec la plus pieuse ardeur que le poète s'est penché sur le gouffre de Sainte-Victoire pour écouter vers lui monter les voix de la terre... Ce mont de la Victoire ne se dresse-t-il pas dans la noble campagne d'Aix comme le symbole, même du triomphe latin, traînant en son cortège les barbares vaincus? Il n'est point de lieu où l'on puisse plus aisément sentir la continuité de la tradition romaine, et je loue Bruno Durand d'avoir dressé, à l'entrée de son livre le souvenir de ce mont dont le nom sonne si clair dans toutes les âmes latines. Des sentiments justes et sains, un peu trop félibréens peut-être pour être tout à fait originaux, mais on n'est pas tout à fait original des sa première œuvre, une langue pure et souple, des images gracieuses ou fortes et surtout de jolis rythmes, voilà ce que je me plais à louer dans ce premier volume, chargé de belles promesses et déjà de belles réalisations... De jolis rythmes, et c'est déjà beaucoup... Bruno Durand a bien compris que le vers alexandrin à rimes plates ou même en strophes convenait mal à la poésie provençale. Pour avoir pratiqué Mistral en disciple pieux et intelligent, il a senti quelle était la valeur des rythmes dans une poésie qui n'exige ni la profondeur de la pensée ni l'acuité du sentiment, mais la grâce de la forme avant tout, et qui pour devenir populaire comme elle le veut, a besoin d'entrer dans les mémoires à l'aide du rythme et souvent même de la musique.

Le danger dans ce genre était d'imiter Mistral qui, dans *Lis Isclo* et *Lis Oulivado*, a su donner d'incomparables exemples. Mettre sur des rythmes mistraliens des pensées nouvelles, c'était besogne vaine et B. Durand l'a bien compris; il a su tenter des rythmes nouveaux, et certains sont extrêmement gracieux et chantants... Ce volume, un des meilleurs qui depuis longtemps aient paru en langue provençale, est déjà par lui-même une œuvre digne d'être placée dans toutes les bibliothèques des lettrés de Provence. Mais je suis persuadé que B. Durand donnera des œuvres qui, sans faire oublier ce beau début, dépasseront cette première manifestation de son jeune talent (1). Insistant sur le sain classicisme du poète, J. Faubreton a écrit dans *Les Quatre Dauphins*: — En vain chercherait-on dans son œuvre cet attrait de curiosité qui marque la littérature moderne, littérature cosmopolite dont le seul succès vient de l'ambigu de l'idée ou de la bizarrerie de la forme. Bruno Durand est uniquement provençal, exclusivement classique. Sa prose discrète ignore les brutalités, les audaces; elle est simple comme sa vie, claire comme sa Provence bien-aimée.

Classique, B. Durand l'est, en vérité, à la façon de Mistral, plus par la pensée, par le goût et la qualité des sentiments, que par la forme. Il est même à noter que, depuis *Lis Alenado*, sa technique a évolué vers une indépendance plus marquée encore, très original compromis entre les procédés anciens et les nouveautés modernes.

Enfin, au point de vue félibréen qu'il ne faut jamais omettre dans l'étude des œuvres provençales, sans quoi l'on négligerait un des principaux éléments de compréhension et d'évaluation, le livre tout entier respire un véritable souffle de liberté, de fraîcheur et de renaissance. Il est imprégné des parfums de la Mère Provence. Les images, empruntées à la terre du poète, aux légendes et à l'histoire de chez lui, plaisent par leur sobriété et leur justesse. La marche des poèmes est toujours d'un mouvement large et sûr.

1). Em. Ripert, in Le Feu, juillet 1913.

Il chante aussi bien la belle lumière du Midi que la nuance indéfinie des crépuscules, la gaieté des jardins odorants que la mélancolie des plaines brûlées et désertes... Quel superbe démenti à ceux qui ne veulent voir dans les poètes du Midi que les amants d'une clarté brutale et pauvre! Les Souffles... ne s'achèvent-ils pas sur une ode à la nuit tout à fait délicieuse et point indigne des nocturnes mistraliens? Que le poète s'attarde dans les sujets faciles et riants, idylles suaves et charmantes, d'une simplicité rustique, jolies traductions d'Anacréon ou de Théocrite, qu'il nous intéresse par ses récits attendrissants, ses émouvantes et savoureuses légendes locales, ses fines descriptions du terroir aixois, ou encore par ses symboles, ses hymnes et ses professions de foi félibréens, que, de la contemplation de la terre natale et de ses beautés, il s'élève jusqu'à Dieu ou pénètre dans le domaine des idées générales, sa langue reste toujours le pur provençal classique, de forme rhodanienne, simple et coulant. De même qu'il a dédaigné la notation des nuances particulières du parler d'Aix, de même reste-t-il également éloigné de toute recherche d'archaïsme ou de néologisme.

Il ressort de cette analyse des Alenado que ce premier livre d'un vrai poète de Provence, tout entier inspiré par l'amour du pays provençal, enveloppe son enthousiaste patriotisme d'une fraîcheur et d'une grâce prenantes. Mais ce qui surtout captive dans ce recueil, c'est la musique du verbe, l'harmonie de la phrase, la cadence de la strophe, la richesse de la rime et du rythme, l'élégance de l'expression, toutes qualités traditionnelles de la poésie provençale depuis Mirèio. En assurant leur perpétuité avec son talent dont l'originalité va s'affirmant chaque jour, B. Durand apparaît bien comme l'un des meilleurs continuateurs de l'œuvre des grands maîtres du Félibrige. Nous aurons tout dit de lui quand nous aurons indiqué que, selon l'exemple de ses devanciers, suivi par la plupart des jeunes félibres, il alterne ses rêveries de poète bilingue avec les fortes études de l'histoire, de l'archéologie et de la linguistique. Les Méridionaux conscients n'ont-ils pas à refaire toute l'instruction nationale, toute l'éducation intellectuelle que leur refusent les programmes de l'enseignement universitaire? De cette partie des travaux de B. Durand sont sorties Les Pages régionalistes tirées des lettres et discours de de Berluc Pérussis et La Vie municipale à Aix en Provence avant 89 sa thèse pour l'École des Chartes, et une Grammaire et une Chrestomathie Provençales récemment parues.

La traduction des extraits qui suivent est, sauf indication contraire, celle de l'auteur, revue et corrigée.

LIS ALENADO DÓU GARAGAI

Il est des lieux où souffle l'esprit.
M. BARRÈS.

Desempièi qu'à la lus ma prunello es duberto,
Iéu vese uno mountagno à proufiéu secarous
Que drèisso aperalin soun esquino cuberto
De genèbre, d'avaus e de pin souloumbrous.

Bluiejant dins lou cèu, lou Mount de la Vitòri
Tresplumbo lou campas, la vigno e l'oulivié,
E pantaio en silènci à-n aquéu jour de glòri
Mounte l'aiglo roumano a coucha li ratié...

Au cresten dóu roucas, gausi di mistralado,
Es un toumple prefound e que porto l'esfrai,
Negre nis de machoto e de rato-penado,
Que li gènt de l'endré noumon lou Garagai.

Amount, i'à proun de tèms, lis ouracle parlavon;
Ero un rode sacra, misterious emai fèr...
Durant li clàri niue, li masco barrulavon,
E l'on disié: — Vaqui lou draïou de l'infèr!

De voues restoutissien dins lou gourg de malastre,
De l'esprit dóu mount boufavo aqui l'alén;
Em' un signe de crous s'alunchavon li pastre...
Degun n'a jamai vist lou founs dóu caraven!

Vuei encaro de-fes, se vèi de caminaire
Dins lou toumple, en passant, debaussa de clapas:
Li peirasso, eu siblant, reboumbisson dins l'aire,
Lou trounamen bruis miechouro aperabas...

Ié siéu ana peréu; ai dubert mis auriho
A tóuti li counsèu que m a baia lou vènt:
E li voues dis aujòu, li voues de la patrio
Pousquèsson-ti clanti dins mi cant de jouvènt!

Coume lou brounzimen que mounto e que s'eisalo
Dis òrri prefoundour dóu sourne degoulòu,
Coume un gingoulamen di colo prouvençalo
Iéu voudriéu que mi vers s'enauresson dóu sòu!

A-N'UN CIPRÈS

Au founs dóu jardin vese li jitello
Qu'auturousamen vers li nivoulas
O de-vers l'azur cercon lou soulas
E volon, de-niue, beisa lis estello...

Siés-ti lou clouquié prim d'uno capello
O lou tourrihoun d'un vièi castelas?
Quand siéu près de tu, ciprès verdoulas,
Toun fuiage es fin coume uno dentello.

L'on dis que siés triste autant que la mort...
Pamens vese en tu flouri l'age d'or,
Car sèmpre de verd ta tèsto es cuberto.

E te crese iéu, aubre d'Ideau,
Lou fus óublida de la rèino Berto
Que s'enracinè dins l'ort prouvençau!

ESCABOUR

La plano e li colo
Emai li valoun,
Alin tout negrejo
E fal ges de vènt.

Lou soulèu trecolo
Darrié l'ourizount...
— Mai toun iue clarejo
Mai-que-mai ardènt!

Uno redoulènci
Mai douço que mèu
Floutejo, expandido
Dius l'immensita.

Un vaste silènci
Davalò dóu cèu...
— Escouto, o poulido,

Noste amour canta!

Amoundaut lis astre
Soun de clavèu d'or
E dins la ramado
Soumihon li flour.

L'estello di pastre
Semblo que s'endor...
— Mai, o bèn Amado,
Viho noste amour!

Tout dins la sournuro
Vai s'esvanesi
E tout sara negre
Lèu egalamen.

Eiçabas rèn duro,
Tristesso o plesi...
— Mai te vole segre
Iéu eternamen!...

Lou vèspre enmantello
La terro d'oumbrun:
Vaqui la calamo
Dessus li campas...

« O vène, ma Bello,
Dins lou calabrun
D'abord que toun amo
Trobo aqui la pas! »

(Lis Alenado dóu Garagai.)

CANT NUCHEN (1)

Lou soulèu s'endor
Sus soun càrri d'or
Ferouge,
Coume un chivalié
Saunous, sus soun lié
Tout rouge.

Maire di pantai,
Douço niue de mai
Serenò,
Oh! desplego lèu
Toun negro mantèu
D'ebeno!

Siés lou pausadou
Ounte fau que tout
S'escounde:
Dóu, tristuge, amour
E vano rumour
Dóu mounde.

Espàci estela

Oh! vuejo-nous la Calamo;
A l'ome qu'es las
Douno lou soulas
De l'amo!

Li nivo dóu cèu
Sèmblon de veissèu
Voulaire,
Autant lèu vengu
Que despareigu
Dins l'aire.

Sus lis aubre mut
La luno sèns brut
Pantaio,

Jitant de diamant
Au founs dóu roudan
Di draio...

Astre tranquilas,
Coume aperabas
Es blanco,
Ta palo lusour
Dins la prefoun dour
Di branco!

S'ausis lou fedan
Que s'en vai plan-plan
Dins l'erme,
E de l'agnelun
Lou cascarelun
Sèns terme.

Ah! qu'es agradiéu
Dins li niue de Diéu
Tant lindo,
D'ausi dins l'escur
Li pichoun murmur
Que dindo...

L'auro apereila
Sèmbra bressa la
Natro,
E dins sa cansoun
Uno languisoun
Nous furo.

O niue de printèm
Mesfiso-te bèn
Que l'aubo
D'un rai de soulèu
Noun franje trop lèu
Ta raubo!

(Lis Alenado dóu Garagai.)

L'ESCUMAIRE DE MAR

Me siéu escapa di chourmo dóu bagno,
I' a d'acò sèt an:
Ère un marrit péu que, riboun-ribagno,
Voulié prene d'ande e faire boucan:
Sus la Mieterragno
Aro siéu vengu lou rèi di fourban.

Sus li bàrri blu de la mar esterlo
M'abrive à l'assaut,
Siéu lou chivalié dóu país di perlo,
Lou prince escomous que, de res vassau,
Mesclo dins sa gerlo
Un degout de sang 'mé lou grun de sau!

De Geno à-n-Argié, de Naplo à Marsiho,
Sènso entravadis,
Quouro lou vènt-larg frusto moun auriho,
Moun empèri verd canto e resplendis:
Vaqui ma patrio,
Moun poudé, ma lèi e moun Paradis!

Moun negre lahut 'mé si velo blanco,
Vaqui moun tresor;
Au ras de la mar ma galèro franco
Nargo li chavano e li marrit sort,
E quand l'auro manco,
Cinquanto galiot ié rèmon d'acord!

Foro li pegin dóu mounde vulgàri
E si vilanié!
Lou toumple sourris au cor soulitàri,
E, mau-grat l'escur e la brefounié
Sèmpre lou grand Càrri
Adraio d'amount li fièr timounié...

Que lou rèi de Franço au rèi d'Anglo-Terro
Fague de tratat
O que ié dispute un cantoun de terro,
Pèr iéu de qu'enchau prouvinço o ciéuta?
Car, toujours en guerro,
Ai lou cèu, la mar e la liberta!

Quouro un marinié m'espino, orso poujo,
Èu lando lèu-lèu,
Car an tóuti pòu di lucho feroujo
E que l'endeman s'atrovon belèu
Dos cènt tèsto roujo
Sus l'areno molo o sus lis estèu...

Basto! A l'arrambage e dins la batèsto
Siéu toujours risènt;
Brandé, en idoulant, dessus la tempèsto
Ma rufo destrau i rebat lusènt!
Fau voula li tèsto,
Roso cremesino, au toumple brusènt!

Pièi, entre coumpan, se tiro en famiho
Li part dóu butin;
Mai dins lou mouloun qu'uno bello fiho

S'atrove, crentouso e de gàubi fin,
Es acò ma piho!
Lou papo de Roumo es pas moun cousin...

Quand li gènt dóu rèi, li preire, li juge,
Tout lou fournimen
M'en volon à la mort, en cridant: iruge!
Me trufe, entre iéu, de si jujamen:
Siéu tèsto d'encluge,
Mai fort que lou rèi e lou parlamen...

Quand pièi la Camardo emé sa grand daio
Guinchara vers iéu,
Anarai proumié devers la bataio
E mau-grat si bram e si maugrabiéu
Passarai pèr maio,
Car de rèn n'ai pòu, franc dóu tron de Diéu!

BERNARD DE MONTAUT-MANSE **(1893-)**

ŒUVRES. — Li Trelus Auben, poésies (Avignon, Roumanille, 1913).
B. de Montaut a collaboré a l'Armana Prouv., Vivo Prouvènço, etc.

1). Il est né le 10 septembre 1893 à Lunel-Viel (Hérault). Fils d'un Pyrénéen avocat à la Cour de Nîmes, il avait dix ans quand il perdit sa mère, une Comtadine originaire de Venasque. Elevé par sa grand'mère et son aïeule au château de Lunel-Viel, il commença par fréquenter l'école de son village. De très bonne heure, il marqua à l'endroit des taureaux et de la Camargue une prédilection qui touchait à la passion. Dans la suite, interne au collège Stanislas à Paris, il y fit ses classes aux côtés de bons camarades à qui il contait les splendeurs regrettées de son pays natal. Bachelier, il fréquenta l'école de droit, où il se lia avec André Chaussouy, exquis poète languedocien mort à la guerre mais aussi les félibres de Paris et le Provençal de Frissant qui encouragèrent ses débuts de poète. Il venait à peine de terminer ses études de droit, études coupées de longs séjours en Camargue, que la mobilisation transforma le bouillant gardian qu'il était en aspirant de dragons, puis en sous-lieutenant de chasseurs à pied. Sous les obus, il demeura fidèle à ses dieux, l'amour l'amitié et la Camargue.

— Je ne trouvais point, nous dit-il, de pins beau temple à leur dresser que celui de nos pauvres cagnas d'Alsace et de Champagne où pieusement, passionnément, je me recueillais dans leur souvenir.

La guerre a forcé nos cœurs à préciser leurs affections et à mesurer le sacrifice qu'ils étaient prêts à leur offrir. Elle a créé aussi des liens nouveaux, et ma reconnaissance est infinie à telle plaine immense de Champagne de m'avoir permis de rêver sans trop de nostalgie aux sables lointains du Vacarès.

Au sortir de la guerre, de Montaut s'est lancé à l'avant-garde de l'action provençale, et, depuis 1918, il s'emploie à réaliser le programme que formulent si poétiquement ses Trelus.

Cultiver les doux sentiments qui font aimer la vie et vous réconfortent pour la lutte, voilà pour les heures de loisir où le silence de la Camargue me laisse mieux connaître et mieux aimer mes amis. Puis, vient l'heure du combat, celle où il faut par la parole ou par l'action faire œuvre de bon Provençal. Alors, je suis tout à mon Midi et de toutes mes forces... Vous savez l'importance que j'attache à toutes ces fêtes et solennités où les imbéciles ne voient qu'amusements exubérants. Pour moi, ce sont les moyens de faire renaître dans l'âme de notre peuple le sentiment de la nationalité perdue, si glorieuse jadis. Il faut aimer une idée ou une personne avant de se sacrifier pour elles. Eh bien, il faut que les Méridionaux réapprennent à aimer leur patrie méridionale, avant de travailler pour elle et de revendiquer ses droits. Quant à ces fameux droits, ils ne sont point, croyez-le bien, à l'état nébuleux dans mon esprit. Je pourrais vous les dire. Il suffit pour le moment que l'on sache que le premier des droits à reconquérir c'est l'usage de notre langue d'oc.

Cependant de Montaut ne combat pas seulement pour des reconquêtes, mais aussi pour le maintien des dernières libertés provençales. Il en est le défenseur attitré, comme avocat à la Cour de Montpellier et membre du Comité des Revendications méridionales dont le manifeste récent, renouvelé de Maurras et d'Amouretti, a soulevé des polémiques passionnées. Sous le pittoresque costume des gardians, de Montaut harangue les foules dans les manifestations populaires, et il a le don de s'en faire acclamer. Si

tout le monde n'approuve point en Provence sa politique et son action félibréennes si les solutions extrêmes vers lesquelles sa jeunesse et l'ardeur de son patriotisme tendraient à le pousser, répugnent à la majorité, personne ne conteste la sincérité de ses convictions provençales ni la puissance de son talent oratoire.

Bernard de Montaut (1) n'avait pas vingt ans quand parurent ses *Trels Auben* (les *Clartés d'aurore*). Le livre fut salué comme les clartés aurorales d'un tout jeune mais réel talent de poète uniquement éveillé et influencé par le Félibrige.

Il procède de trois inspirations principales: l'amitié, l'amour, le patriotisme.

L'amitié est un thème poétique fréquent chez les Troubadours, mais peu traité dans la littérature provençale moderne. De Montaut a le mérite de le remettre en honneur dans quelques poèmes qui respirent toute la beauté et toute la noblesse, faites de sympathie profonde et de désintéressement, de cette affection humaine. Les amis qu'il célèbre, ce sont d'abord les gardians, ses compagnons de jeux et de chevauchées, qui lui ont appris à aimer leur terroir et qui lui ont façonné son âme de Provençal; ce sont ensuite ses compagnons d'études, témoins de ses larmes de collégien exilé, confidents de ses premières amours, auditeurs complaisants ou enthousiastes de ses récits et de ses descriptions de Provence. Plus que l'amour, ils inspirent au poète les meilleures joies, les meilleurs réconforts de son adolescence attristée par le deuil et la réclusion du collège. De l'amour, il nous dit les déceptions et les douleurs de la jeune expérience, mais avec moins de bonheur que la beauté des Provençales et la sensualité saine de la race. Ce qu'il sent surtout dans l'amour, c'est l'attrait physique qui galvanise ses énergies et le sauve du découragement. Celle qu'il aime et qu'il presse contre lui avec toute l'ardeur de sa passion, lui fait oublier ses rancœurs et ses souffrances de patriote provençal pour lui rendre le courage de la lutte et l'espoir du triomphe.

Cette lutte, c'est celle des Méridionaux conscients contre les atteintes aux traditions et aux libertés de la Provence, pour la restauration des libertés et des traditions perdues.

Ce triomphe, c'est, est-il besoin de le dire? celui de la Comtesse. Depuis Calendau, le sentiment de la nationalité provençale n'a fait que s'accuser davantage chez la plupart des félibres et, après la campagne de F. Gras et de Devoluy, s'est imposé d'emblée comme le dogme essentiel de la foi félibréenne au bataillon de leurs disciples. De Montaut est, parmi les poètes, la dernière recrue de ce bataillon. Recrue passionnée et enthousiaste dont les premiers chants, empreints de ce mysticisme patriotique que nous avons tant de fois remarqué chez ses aînés ne sont guère que de l'action en vers, mais une action qui emprunte à la poésie et à ses symboles sa puissance de séduction. Deux idées dominent, à ce point de vue, *Li Trelus*: 1° « la conviction absolue, la foi, que la Provence, c'est-à-dire le Midi tout entier, doit recouvrer son antique splendeur et ses droits de nation libre; 2° pour les recouvrer, il faut nécessairement se vouer corps et âme au service de la patrie provençale. C'est ainsi que l'idée du sacrifice total de ses forces physiques et morales est très nette chez de Montaut et revient à tout moment dans ses vers. Un dévouement si généreux et si complet à la mystique patrie provençale a sa source en premier lieu dans l'orgueil du fier passé de la Provence et l'humiliation des malheurs qui l'ont suivi. De là les inévitables évocations de l'un et des autres; mais ici elles ne manquent ni d'une certaine grandeur dans l'admiration, ni d'un certain pathétique dans la souffrance. En second lieu, la foi patriale du poète puise ses racines dans l'amour du terroir. De Montaut a pour sa terre languedocienne, et surtout la Camargue, un culte fervent, sans doute parce que celle-ci est la partie de la Provence la moins atteinte par l'universel nivellement dans son originalité primitive, et aussi parce que la libre existence qu'on mène à travers ses solitudes enchante son âme de poète. Après d'Arbaud et Jouveau, il dresse devant nous les larges horizons du delta du Rhône, il exalte le gardian, le symbolique gardien des traditions ancestrales, son trident, arme des luttes fortes, et de la capitale où sa douloureuse nostalgie des plaines camarguaises le poursuit, il exhale avec un accent de sincérité touchante la triste et plaintive chanson des regrets devant ses éperons et son casqueton qu'il a emportés avec lui ou bien il évoque le souvenir de son vieux camargue, les ferrades, les courses de taureaux, les jeux des gardians.

Poète de la taumachie, de Montaut a toute la fougue, la violence tempérée de grâce qui anime les luttes taurines. Il doit à son tempérament d'orateur son vers ample, mais parfois un peu rude; sa strophe périodique, sinon toujours harmonieuse; ses images et ses comparaisons majestueuses et adéquates au décor. Sa langue, de forme rhodanienne riche et pure, a tout à la fois les âcres senteurs des salines et la douceur du ciel de Camargue. Au total, une œuvre pleine de promesses. Quand, plus sûr de son métier et sous l'effet de l'âge, B. de Montaut-Manse aura discipliné ses qualités naturelles, de fond comme de forme, il pourra à bon droit figurer parmi les mainteneurs de la grande tradition mistralienne.

La traduction des extraits ci-après est celle de l'auteur, revue et corrigée.

LOU BRAU

Quand lou brau lusènt e lèri
Boumbis dins lou cièri,
Lou coui flouca de riban,
Fan tóuti qu'un bram!...

Li plus fièr di rasetaire
Sarron lou crouset
E plus rèn brando dins l'aire
Avans lou raset.

Lou jouvènt part à la lèsto
Darnié lou bestiau
E tre que viro la tèsto,
Ié mando au frouniau.

Ai! queto orro cridadisso!...
L'ome s'enfugis,
Lou bioulas que s'espoulisso,
Rabin, lou seguis.

Sus la sablo qu'escalugo,
L'ome toumbo, e lèu
Lou banaru l'amalugo
Emé si pivèu!

Pièi ié crèbo la frechaio,
Lou pitre badènt...
Ourlo tout lou pople en aio,
Lou paure es relènt.

E lou tau dóu rous pelage,
Dins toui li relarg,
De la Vistrenco au Sòuvage,
Di mount à la mar,
Pertout, charron de sa glòri,

De sa resplendour;
En touto fèsto fai flòri
Quand boundo en furour!
I'an douna pèr noum: — Prouvènço,
En signe de fe,
En simbèu de souvenènço!...

Aro, escoutas-me,
Jouvènt brun de moun terraire:
Lèu vèngue lou jour
Que, pèr la terro di Paire,
Prendren l'auriflour!
Coumo lou brau de Camargo
Leste, boumbiren!
Daut! Prouvènço, pèr la cargo,
Que l'escracharen
L'enemi de nosto raço!

Ai! picon di man!
Amount, lou soulèu matrasso
Lou brau vincèire bramo: a li dos bano en sang!

REVIÉURE

... Nous vaqui soul: chatouno escouto,
Tu que me vuejes lou soulas:
De mai d'uno esperanço routo
En iéu trase lou dóu, ai-las!...

Pèr ma Prouvènço e pèr mi crèire,
Emé courage ai coumbatu;
Vouliéu que la glòri di rèire
S'auboure de sis atahut!

Dessus li mount, dins li valengo,
Ai pica sèns fin lou rampèu:
M'an di que parlave une lengo
Qu'èro morto sous lou soulèu!

Ai counta la gèsto saunouso
De nòsti paire li Faidis
Que, sout li bàrri de Toulouso,
An barrula pèr soun païs...

— Despièi, n'a passa d'aigo au Rose!
M'an respondu toui li jouvènt;
D'aquéli que soun dins lou crose,
Vuei, i'a plus res que s'en souvèn!...

Alor, liuen de touto amistanço,
N'ai plus agu dins moun segren
Pèr coumpagnoun de ma grevanço
Que moun garagnoun camarguen!...

Dins l'estendard de nòstis erme,
En secutant li biòu negras,
Ai cresegu de mètre un terme
A la doulour de moun estras;

Mai, resplendento, siés vengudo!...
E toun regard m'a di subran
Que pouplariés ma soulitudo
E fariés cala moun afan!...

Car, un pèr un, se vesèn courre
Nòsti pantai au degoulòu;
Se vesèn s'arrouina li tourre
E s'óublida li grand aujòu;

De touto causo bello e santo
Se vesèn l'ome se trufa,
Se pièi Flourènço eisilo Danto,
Crentouso de soun fièr prefa;

Se lou cèu blu s'emplis de nivo;
Se l'inchaiènço dis enfant,
Pèr Babilouno e pèr Ninivo
Quito l'araire emai li champ;

Se lis antiqui fundamento
Van s'escranca pau à cha pau,
Car lou Prougrès buto à l'empento
Pèr desmouli li vièi fougau,

N'i'a proun pamens d'uno armounio
Qu'escape au chaple universau,
D'un regard blous de jouino fiho
Pèr nous estrambourda de gau!...

O, n'i'a proun d'uno chato nuso
Pèr entrefouli nòsti cor;

Bevèn, coume une lagramuso
Bèu lou soulèu, sa caro d'or!...

Reprenen mai la counfisanço,
Vesèn que tout n'es pas perdu
E que de l'eterno greianço
Res amoussara li belu!...

Cresèn dins lou divin mistèri
Mounte afourtisson que lèu-lèu,
Tre delièura de la matèri,
Veiren lusi tout ço qu'es bèn!

Dins lou trigòssi d'aquest mounde,
Meme, tournan mai à lucha,
D'abord qu'encaro i'a 'n abounde
De joio puro e de bèuta!...

Pèr iéu, ma Prouvènço e mi rèire,
En tu lis ai vist reflouri;
Lou gàubi de tis èr risèire,
Despièi, m'empache de mourir!

O! que te sarre, jouventuro,
Aquesto niue, bèn contro iéu,
Pèr i'esquicha li poumo duro
De ti senet blanc, bouleguiéu!...

Nous vaqui soul; chatouno, escouto:
S'en iéu trase lou dóu, ai-las!
De mai d'uno esperanço routo,
Alargo-me, tu, lou soulas!...

DESIRANÇO

D'èstre jouine emai bèu,
Em' acò d'avé l'amo
Mai lindo que la nèu;
De poudè s'enaire sèmpe vers lou soulèu
En seguissèn li draio flamo;
Es lou pantai qu'en plen relèu
D'azur, entre li clar de ma Camargo,
Sous moun cavalot blanc, de longo, ai coucheira:
L'ai segui fin qu'au Rose i liò mouate s'alargo
Dins la mar; pièi aqui... me boutère à ploura.

(Trelus Auben.)

© CIEL d'Oc – Juliet 2004